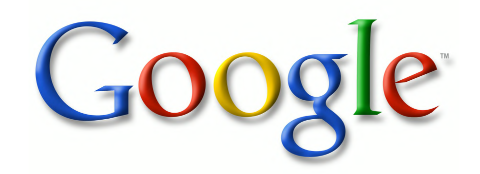
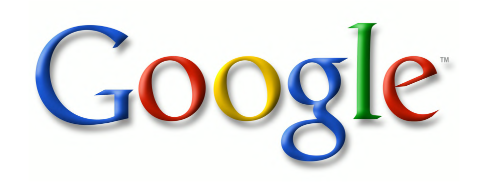








Al mio caro amico [illegible] come pegno della mia amicizia [illegible]

HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI

Montmartre. — Imprimerie PILLOY, boulevard Pigale, 50.

HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI

VICE-ROI D'ÉGYPTE

PAR

PAUL MOURIEZ

> .... à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune seule semble décider de l'établissement et de la ruine des empires : à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.
>
> BOSSUET.

TOME PREMIER

PARIS
LOUIS CHAPPE, ÉDITEUR, SUCCESSEUR DE SOUVERAIN,
5, rue des Beaux-Arts.

1855



AVANT-PROPOS

Cette première moitié du dix-neuvième siècle, qui aura légué tant de grandes figures à l'histoire, n'en aura pas fait saillir une plus curieuse, plus originale, plus caractéristique que celle de Méhémet-Ali ; aucune n'est, du moins, susceptible d'exercer plus d'attraction sur la plume de l'historien. D'autres auront la prééminence de l'éclat, du génie, de leur poids dans la balance des destinées humaines ; elles emprunteront au prestige

du théâtre qui les a vu naître, se développer et mourir : elles n'offriront peut-être pas, de leur commencement à leur fin, une carrière aussi longue et aussi laborieuse, un égal contraste de l'origine et de la tâche accomplie, la même violente antithèse entre le caractère et l'éducation, entre le but poursuivi et les moyens de le remplir. Seul, un homme pourra le disputer à Méhémet-Ali, pour le côté aventureux et l'étrangeté de son destin ; et cet homme, c'est le colosse contemporain, c'est, comme dit le poëte, un de ces phares-repères que Dieu place sur la route du genre humain, et qu'il fait assez rayonnants pour les distancer de mille ans d'intervalle : c'est Napoléon.

Quand le canon de Saint-Jean-d'Acre barra à Bonaparte la route de l'Inde, le sort du monde se décidait, et celui de Méhémet-Ali aussi. L'Orient croyait avoir fait reculer l'Occident, et c'était l'Occident qui primait irrévocablement sur l'Orient. Le grand capitaine pensa un moment qu'il était appelé à refaire l'empire d'Alexandre : tout génie commence par l'imitation. Mais Dieu

ne se copie pas, et le rôle de Napoléon était tracé.

Plus tard, quand le géant dormit dans cette tombe de volcan éteint, qui semblait être sortie tout exprès pour lui du fond de l'Océan, Méhémet-Ali commençait à s'élever sur l'horizon du monde ; ainsi qu'une planète trop voisine du soleil, il se dégageait des feux du couchant.

Le héros de l'Égypte aimait lui-même à rattacher sa destinée à celle de Napoléon, et c'était une de ses grandes joies de penser qu'il était né la même année que lui.

Nous ne croyons donc pas le soin d'écrire l'histoire de Méhémet-Ali au-dessous de quelque talent que ce soit, et pour que cet aveu ne comporte pas trop de présomption de notre part, nous dirons les motifs qui nous font entreprendre cette tâche difficile, et nous permettent de supposer, qu'à défaut de mérite suffisant, nous nous trouvons, pour cet objet, placé dans des conditions favorables.

On a beaucoup écrit sur Méhémet-Ali. L'aménité qu'il déployait vis-à-vis des voyageurs,



l'empressement et la curiosité qu'il mettait à les interroger sur les points les plus délicats de la civilisation européenne, imposaient à ceux-ci comme un devoir de reconnaissance de consacrer à son caractère et aux impressions qu'ils avaient reçues de sa personnalité, une large place dans leurs récits de voyage. Lors des crises politiques où il se trouva mêlé, et notamment dans celle de 1840, il occupa vivement l'opinion publique; tous les journaux s'attachèrent à faire de ce prince des portraits variables et contradictoires, comme les intérêts qu'ils servaient. Enfin, parmi les nombreux officiers européens, civils ou militaires, qu'il prit à son service, quelques-uns ont laissé des ouvrages sur l'Égypte, qu'ils voyaient des yeux de l'observation directe, et sur l'homme qui en était, pour ainsi dire, la personnification. Mais tous ces travaux sont restés incomplets au point de vue de Méhémet-Ali, ainsi que l'était alors sa carrière ; et, disons-le sans intention de blâme, ils n'ont pas été conçus et exécutés assez loin d'inflences forcément partiales. Ces honorables

travaux, dont nous ne nommerons aucun, pour éviter tout ce qui pourrait avoir l'apparence d'une critique personnelle, éclaircissent des points importants, fournissent des renseignements précieux, et créent un ensemble de notions exactes et complètes pour tout ce qui concerne l'Egypte, en dehors de Méhémet-Ali ; mais, à l'égard de Méhémet-Ali lui-même, nous croyons qu'ils laissent intacte l'œuvre de l'historien et du peintre, tout en lui fournissant les traits principaux de son tableau.

En parlant ainsi, nous ne diminuons certes pas les difficultés de notre œuvre, ni n'allégeons notre part de responsabilité ; nous sommes cependant, nous ne saurions trop y insister, au-dessous d'une confiance qui se ferait fort de réunir les avantages qui distinguent nos devanciers et de suppléer à ce qui leur manque. Nous voulons seulement expliquer comment, dans le choix des riches matériaux qu'ils nous apportent, notre discernement peut être guidé par une position exceptionnelle.



Cette position sera définie en peu de mots. Un séjour de trois années en Égypte, de 1847 à 1851, nous a permis de parcourir ce pays dans toute son étendue, et d'en étudier d'une façon assidue les mœurs et la physionomie ; nous trouvant indépendant par situation, sans autres intérêts dans ces parages que celui de beaucoup consulter pour apprendre beaucoup, personne n'a craint de nous exprimer librement son opinion consciencieuse. Nous avons poussé nos investigations de Suez à Aden, sur les deux côtes de la mer Rouge ; nous nous sommes trouvé en contact de ces rudes et purs Arabes de l'Hedjaz, chez qui la conquête de Méhemet-Ali n'a pas laissé, malgré sa courte durée, d'imprimer des traces profondes ; nous sommes monté jusque sur le plateau Ethiopien, dont les plantureuses plaines ont maintes fois exercé la convoitise du vice-roi d'Égypte ; et, de retour au Caire de cette longue pérégrination, nous avons pu être témoin d'une des dernières lueurs de ce grand esprit, dans une conversation dont il a daigné nous honorer, et qui

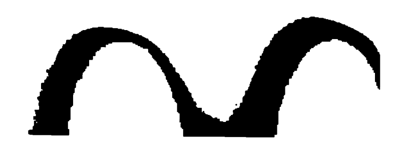
avait pour sujet toutes les particularités intéressantes de nos voyages. Quelques jours après, Méhémet-Ali était atteint de la maladie dont il ne se releva plus.

Ces conditions, et l'envie de bien faire, si elles ne peuvent donner l'espoir d'une œuvre irréprochable, doivent assurer à notre travail un certain mérite d'exactitude. C'est le seul but où nous voulions atteindre, songeant moins à être digne de l'homme remarquable dont nous retraçons la vie, qu'utile à sa mémoire.

Paris, octobre 1854.

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE AVANT MÉHÉMET-ALI.



LIVRE PREMIER.

Commencements de l'Islamisme.—Conquête de l'Égypte par Amrou. — Les Coptes. — Califes Abassides, — Les Toulounides. — Califes Fatimites. — Fondation du Caire. — Sultans Ayoubites. — Saladin. — Gengis-Kan et les Mogols. — Création des mamelouks. — Sultans mamelouks. — Origine des Ottomans. — Prise de Constantinople. — Sélim Ier. — Prise du Caire. — L'Égypte turque. — Déclin de l'empire Ottoman. — Les Janissaires. — Révolte d'Ali-Bey. — Mourad et Ibrahim. — Invasion française. — Mort de Mourad. — Perpétuité de la race égyptienne. — Caractère uniforme des dominations étrangères. — État du peuple sous les mamelouks, d'après Volney. — État du commerce. — Douanes et revenus publics. — Naissance de Méhémet-Ali. — Sa famille. — Fables sur sa jeunesse. — M. Lion, négociant français. — Les révoltés de Praousta. — Mariage de Méhémet-Ali. — Son départ pour l'Egypte. — Le fils du gouverneur de la Cavale. — Rapides progrès de Méhémet-Ali.



HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI

L'ÉGYPTE AVANT MÉHÉMET-ALI

I

L'histoire de l'Égypte peut donner lieu à un des plus beaux tableaux synchroniques de l'humanité; mais, après les mémorables travaux que ce sujet a fait éclore, notre prétention ne saurait aller même jusqu'au point de l'effleurer, et si nous nous permettons de remonter un peu haut le courant historique, ce n'est que pour y étudier, dans leur germe, les circonstances qui ont formé le cadre du simple portrait biographique que nous voulons mettre sous les yeux du public.



II

Ce que n'avaient pu faire les hordes descendues des hauts plateaux de l'Ethiopie, la fureur dévastatrice de Cambyse, le génie d'Alexandre, la puissance d'Auguste, les splendeurs du christianisme, — un farouche sectaire, à la tête de quelques milliers de soldats fanatiques, l'accomplit en quelques années. L'invasion des Arabes mahométans détruisit la dernière trace des mœurs, des lois et des pratiques religieuses qui avaient caractérisé et illustré l'antique civilisation égyptienne. Dans ce complet naufrage d'une nationalité, il n'y eut point jusqu'à la langue, cette suprême et passive protestation des peuples vaincus, qui ne disparût. Et comme si l'orgueilleux Arabe eût voulu anéantir la mémoire même de cette société, il livra aux flammes toutes les traditions de sa sagesse et de son expérience, consignées dans les six cent mille manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie.

Ce fut en l'an 641 de notre ère qu'eut lieu ce fatal événement. Héraclius régnait à Constantinople;

un copte, Makaukas, gouvernait l'Egypte en son nom ; le Bas-Empire s'affaissait sous le poids de ses institutions caduques, des querelles religieuses et des agressions multipliées. Pendant que les empereurs inventaient des hérésies, suivant l'expression de Bossuet, l'islamisme était à son aurore ; les premiers successeurs du prophète, dociles à ses commandements, s'avançaient à la conquête du monde, le glaive d'une main et le Coran de l'autre ; déjà ils avaient chassé devant eux, comme un vil troupeau, les légions impériales de Syrie : ils franchirent l'isthme de Suez, se répandirent comme un torrent sur toute la côte septentrionale de l'Afrique. Rien ne semblait devoir les arrêter ; le détroit de Gibraltar passé, ils subjuguèrent l'Espagne et pénétrèrent en France, malgré la haute barrière des Pyrénées Un pas de plus, et c'en était fait du monde. Mais, tandis que les vieilles sociétés d'Orient, arrivées à l'épuisement, corrompaient, dans leurs veines flétries, le sang vivace du christianisme, et offraient aux conquérants des mœurs façonnées à l'esclavage, une race neuve et forte, venue des âpres régions boréales, opposait au flot envahisseur une digue de fer et de mâle courage. La rencontre de deux races, de deux croyances, du Nord et du Midi, eut lieu dans les plaines de la Touraine, et le martel du héros Frank affranchit irrévocablement le

Nord, sauva la religion du Christ, et mérita à ses successeurs le glorieux surnom de fils aînés de l'Eglise.

Ceci fut l'ouvrage de moins d'un siècle. Dans l'intervalle, les Arabes avaient entièrement soumis l'Égypte, et refoulé l'Évangile jusqu'aux sources du Nil. Quatre mille hommes avaient suffi à Amrou, lieutenant d'Omar, l'un des premiers califes Abassides, pour faire cette conquête, dans laquelle il fut aidé par les indigènes eux-mêmes, que lassaient également l'administration romaine et les disputes sanglantes enfantées par le christianisme. Tous les historiens s'accordent à dire qu'Amrou fut appelé en Égypte par les chrétiens dissidents de la secte d'Eutychès, célèbre hérésiarque du ve siècle, condamné par le concile de Chalcédoine. Après bien des persécutions, ces schimatiques avaient fini par acquérir la prépondérance; ils en usèrent pour faire passer leur pays sous la domination étrangère. Ils stipulèrent un prix de leur trahison qui leur fut assez fidèlement octroyé : les seuls autorisés à continuer, en Égypte, l'exercice de leur culte, ils s'attachèrent aux vainqueurs sous les divers titres de conseillers, d'administrateurs, les servirent dans l'exploitation de leur conquête, et furent une des mains tenant le joug d'airain qui s'appesantit sur leurs compatriotes. Jamais félonie n'a revêtu un caractère plus traître

envers Dieu et envers les hommes. Cette race s'est perpétuée sous le nom de *copte*, qui lui vient, selon toute vraisemblance, de *Coptos*, ville où elle s'était réfugiée lors des rigueurs qu'elle eut à subir de la part des Grecs. Maintes fois, depuis lors, le hasard des guerres et des révolutions a changé la face des choses en Égypte; mais la connaissance traditionnelle que les coptes avaient acquise des ressources du sol et de toutes les branches d'activité du pays, a rendu leur concours en quelque sorte inéluctable pour chaque nouveau maître. A l'époque où Méhémet-Ali vint en Égypte, ils occupaient encore les principaux postes de confiance auprès des mamelouks, et gèraient leur administration publique et privée.

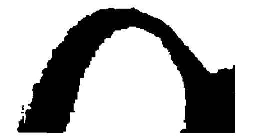
III

Il n'a été donné qu'à un peuple de fonder, par la conquête, un empire dont la durée égalât la majesté : c'est celui auquel les descendants de Mahomet s'efforçaient de succéder; mais ils n'y réussirent qu'autant que le sabre peut suppléer à la vigueur des institutions politiques. Le livre

du prophète, si hostile à tout ce qui lui était étranger, était demeuré muet sur la science de la législation, que ne sauraient donner les seules lumières naturelles; et l'ardeur de prosélytisme, qui distinguait les adeptes du Coran, ne leur permettait point de profiter, à cet égard, de l'expérience des peuples conquis, ni de s'assimiler aucun de leurs principes conservateurs : aussi, dès les premiers moments de leur établissement, l'anarchie s'installa-t-elle au faîte du pouvoir, qui, ayant toujours l'assassinat pour but, en devint le plus souvent le prix. Ils débutaient comme les Romains avaient fini, et pour ne jamais s'arrêter dans cette voie fatale.

L'histoire des révolutions que subirent les divers États fondés par l'islamisme offre une uniformité de péripéties qui peut s'expliquer en peu de mots. La terrible nécessité du glaive en est la loi dominante. Elle paraît là en contradiction avec l'opinion de ceux qui érigent le dogme religieux en principal moyen de gouvernement; car, partout où ils parurent, les Arabes convertirent les peuples à leur foi; et cependant, nulle part, ce premier lien ne put les décider à en former de plus étroits avec la race conquise, ni les dispenser de la maîtriser par la force des armes. Cè perpétuel besoin d'un appareil militaire tout à fait indépendant des populations soumises,

fait naître les gardes prétoriennes, qui, créées pour la sûreté de l'État, en deviennent le plus grand danger. Pour mieux s'attacher ces milices, on voit les souverains musulmans les composer de gens de rien, d'aventuriers vagabonds qu'ils élèvent aux premiers postes, le plus souvent d'esclaves achetés, à qui ils veulent tout donner, — tout, sauf la liberté : tant il est dans le cœur humain de mesurer la reconnaissance d'autrui sur ses bienfaits, sans consulter le témoignage de sa propre conscience. Malheur à ceux de ces princes qui n'entretiennent pas la turbulence de la soldatesque par des guerres continuelles; le moins qu'ils aient à craindre, ce sont les révoltes qui démembrent leur empire, quand elles ne portent pas leurs atteintes jusqu'à leur personne, pour anéantir leur pouvoir et leur vie sous ce que l'on appelle une révolution de palais. L'Égypte fut un fidèle microscome de ce monde oriental; on en jugera par la physionomie de son histoire, que nous ne pouvons nous dispenser d'esquisser à grands traits.



IV

Les califes de Bagdad furent les premiers éprouvés. En 834, l'un d'eux, *Maimoun*, s'étant donné une garde d'esclaves turcomans, cette milice envahit en peu de temps les emplois militaires de l'empire et le gouvernement des provinces. Le pouvoir et l'insolence des turcomans ne firent que s'accroître sous les successeurs de Maimoun; ils chassèrent de Bagdad son frère *Motazzam*, et massacrèrent trois califes en moins de trois ans. Vers 872, un fils de ces soldats esclaves, nommé *Ahmed-Ben-Touloun*, se rendit indépendant en Égypte, et commença la courte dynastie des Toulounides. L'Égypte rapportait alors plus de 40,000,000, au dire des historiens arabes. Touloun en recula les bornes jusqu'en Barbarie, et fit entourer Alexandrie de fortifications dont la trace subsiste encore. Trente ans après cette usurpation, les califes étant parvenus à s'affranchir de la tutelle des turcomans, reprirent un moment d'éclat: ils ramenèrent l'Égypte sous leurs lois; mais la nécessité fut plus forte pour eux que les leçons de l'expérience.

En 935, *Radi-b'-Ellah* retomba dans les chaînes des turcomans. Ses successeurs ne seront plus désormais, sous la garde des *émirs-el-omara*, espèce de maires du palais, que des fantômes de puissance, qui traîneront encore pendant quelques siècles une existence confinée aux murs du sérail, jusqu'au jour où les Tartares, conduits par Holagou-Kan, descendant du fameux Gengis-Kan, aboliront le califat dans la personne de *Mostazem*. Cet événement arriva en 1239.

V

Le contre-coup du nouvel abaissement des califes fut la perte réitérée de l'Égypte pour leur empire. Cette fois, elle était définitive. Un soldat de fortune, nommé *Iskid*, s'en empara, en 934, et la gouverna avec une certaine fermeté, s'il faut en croire l'auteur arabe, *Cheik Mérei*, qui porte jusqu'à 400,000 hommes le chiffre de son armée. Suivant le même auteur, un esclave noir, du nom de *Kafour*, aurait pris le sceptre à sa mort, et développé sur le trône des qualités peu communes. Celui-ci eut à défendre son territoire contre un

[illegible] puissant qui, de son vivant, n'en put achever la conquête. La maison d'Ali, évincée de l'héritage direct du prophète, quoique désignée expressément par lui pour lui succéder, s'était établie dans le nord et l'ouest de l'Afrique, et y avait fondé, depuis deux siècles, le royaume des Maures. Contestant aux califes de Bagdad leur titre et leur pouvoir, les descendants d'Ali crurent trouver, dans l'anarchie dont ces princes étaient victimes, une occasion de rentrer dans une portion de ce qu'ils considéraient comme leur propriété légitime; l'un d'eux, *Mahadi Obeidallah*, débarqua avec ses troupes aux environs d'Alexandrie et s'empara de cette ville; mais l'envahissement de l'Égypte ne fut consommé qu'en 969, sous son petit-fils *Moëz*. Ce dernier avait mis sur pied, pour cet effet, cent mille hommes, commandés par son vizir *Jauhar*. Cette puissante armée n'éprouva aucune résistance dans sa marche, et vint s'établir tout près de Fostat, la capitale bâtie par Amrou (aujourd'hui le vieux Caire). Jauhar jeta, à l'endroit même où il était campé, les fondements d'une ville nouvelle qu'il appela *El Kahera*, la victorieuse, d'où les Européens ont fait Caire. Moëz y transporta le siége de son empire, et inaugura, en Egypte, la dynastie des califes *Fatimites*, du nom de Fatîme, fille de Mahomet et épouse d'Ali. Par ses soins, le Caire reçut de

rapides développements, et, sous l'influence de la civilisation mauresque, cette ville devint, par la suite, la métropole des arts et des sciences en Orient, — rang dont Bagdad était déchue.

VI

Mais les Fatîmites ne furent ni plus heureux ni plus sages que les Abassides; plutôt qu'eux ils rencontrèrent l'inévitable pierre d'achoppement. Privés d'aucun point d'appui dans le peuple, qu'ils soumettaient à la plus impitoyable tyrannie, ils se livrèrent à des débordements qui ne connurent pas même le frein religieux; car, fiers de leur origine, ils aspiraient au titre de suprêmes régulateurs du dogme. L'un d'eux, *Hakem*, s'érigea en prophète, et menaça l'islamisme d'une ruine totale. Cet insensé fit brûler une moitié du Caire, pour se désennuyer, tandis que ses troupes pillaient l'autre moitié. Tous les matins, il se rendait seul sur la montagne du Mokatan, où, nouveau Moïse, il prétendait s'entretenir avec Dieu. Un beau jour, on l'y trouva assassiné. Les Fatîmites ne durèrent que deux siècles. Ils avaient également fini par

· toute leur puissance sur une milice étran-
lont l'hostilité se tourna contre eux-mêmes;
ier d'entre eux, *Addad*, se trouva sans force
les invasions des croisés, qui, conduits par
de Lusignan, vinrent, jusqu'aux portes du
.e, lui imposer un tribut d'un million de sequins.
.acé entre ce danger et celui d'une révolte fomentée par un de ses généraux disgraciés, Addad implore le secours de *Noureddin*, souverain d'Alep, qui lui envoie une armée considérable. L'arrivée seule de cette armée suffit pour dissiper le double péril dont il était menacé : mais elle le met à la discrétion d'aventuriers qui n'en veulent qu'à son trône. L'un d'eux, le plus habile, se fait reconnaître vizir, généralissime, et, s'étant emparé de toutes les avenues du pouvoir, il profite d'une maladie du calife, pour le faire étrangler, et se mettre à sa place. Ce fut *Saladin*, dont les prouesses guerrières retentirent si haut dans le monde, et qui fut la terreur des croisades. Il était Kourde d'origine. En lui commença la dynastie des *Ayoubites*, du nom d'*Ayoub*, son père.

VII

Ces derniers fournirent une carrière encore plus courte que les Fatîmites; dix sultans, en moins d'un siècle, en marquèrent le cours précipité. Ils n'eurent garde de se priver d'un corps de turcomans, et trouvèrent même l'occasion de renchérir, à cet égard, sur leurs devanciers ; car, par le fait d'une des plus terribles calamités dont les contrées orientales aient été le théâtre, les marchés furent abondamment pourvus d'esclaves. Vers cette époque, le Mogol Gengis-Kan, ayant réuni sous son commandement toutes les hordes tartares de la Haute-Asie, s'avança à leur tête contre la Perse, qu'il transforma, jusqu'au Tigre, en un monceau de cendres et d'ossements ; de là il remonta au nord de la mer Caspienne, brûlant, pillant, égorgeant tout sur son passage. Les Mogols ne cessèrent leurs massacres que par lassitude, et ramenèrent des contrées caucasiennes une foule innombrable d'esclaves des deux sexes : ce fut dans leurs camps, et à très-bon marché, que les sultans Ayoubites recrutèrent les éléments de



leur force militaire. L'expédition de Gengis-Kan avait eu lieu en 1227 : en 1230, un Ayoubite acheta douze mille jeunes gens circassiens, mingreliens et abazes, qu'il fit dresser à l'usage des armes et dont, sous le nom de *Mamelouks* (1), il forma cette fameuse milice qui s'est perpétuée jusqu'au temps de Méhémet-Ali. Les fruits en furent aussi prompts qu'amers ; le créateur des mamelouks eut lui-même à souffrir de leur audace, et son successeur fut déposé par eux : enfin, en 1250, après s'être battus avec une grande valeur contre les troupes de Saint-Louis, et ce prince étant devenu leur prisonnier, ils assassinèrent, presque sous ses yeux, le dernier sultan Ayoubite, et lui substituèrent un des leurs, qui commença la série des despotes mamelouks.

VIII

Cet événement, en plaçant au pouvoir le principe même de l'anarchie, donna le signal de désordres dont on chercherait vainement un exemple

(1) Acquis, possédé.

dans l'histoire d'aucun autre pays du monde; la plume la moins prude se refuserait à entrer dans le détail de cette suite fastidieuse de meurtres et de violences. Quarante-sept tyrans se succédèrent dans l'espace de deux cent soixante-trois ans; dix-sept d'entre eux furent assassinés, et pareil nombre déposés : beaucoup n'ont régné que quelques mois. On pourrait croire que les mamelouks fussent disposés à plus de bienveillance pour des souverains tirés de leur propres rangs : tout au contraire, ils se montrèrent plus exigeants que sous des princes dont l'origine supérieure ne laissait pas de mettre une barrière à leurs entreprises. Ils voulurent naturellement occuper tous les emplois du gouvernement, et sous prétexte de l'éclairer, les chefs les plus influents formèrent un conseil qui tendit à usurper l'autorité suprême. Mais ces ambitions au grand jour n'étaient rien auprès des ténébreuses intrigues et des complots sanguinaires dont la possession du trône était le but permanent. Le ciel parut se rendre complice de ces forcenés; sous leur règne, l'Egypte se vit accablée d'un nombre extraordinaire de pestes et de famines, et la misère publique était à son comble lors de l'invasion des Ottomans, qui arriva en 1517.



IX

Le sabre était tout un code de droit politique et privé pour ces maîtres-esclaves, privés de famille, de patrie, et l'on pourrait dire de religion; car, arrachés au christianisme qui les avait vus naître, ils étaient pliés de force à la loi mahométane, et à peine commençaient-ils à déchiffrer le Coran, que l'éducation militaire les réclamait sans partage. Se rompre à la fatigue des exercices, flatter le maître, obéir à tous ses désirs, fussent-ils d'une nature dégradante, devenait l'occupation de leur jeunesse. Une pareille école portait tous ses fruits. A l'âge de la puberté, un mamelouk maniait avec adresse de lourdes armes, domptait le cheval le plus fougueux ; mais ce n'était, dans sa crasse ignorance, que la promesse d'un homme vain, cruel et corrompu,—promesse que la suite démentait rarement. L'époque où la barbe croît au menton marquait celle de l'affranchissement du mamelouk : son maître l'élevait au rang de *kachef*,—lieutenant, — qui lui donnait le pas sur ses compagnons; il lui octroyait un certain

apanage, et l'employait à des missions de confiance. Le kachef voyait alors s'ouvrir devant son ambition une carrière où la violence, la rapine et la trahison étaient les seuls titres à l'avancement, et qu'arrivait à lui aplanir plutôt la force de son bras que celle de son esprit. Une sorte de respect pour le premier maître constituait le seul lien capable de le retenir; la mort de celui-ci l'en tenait quitte vis-à-vis de son successeur, en qui il ne voyait plus qu'un rival. Dans une existence aussi accessible à toutes les suggestions de l'égoïsme, les collisions, les meurtres, le pillage étaient si fréquents qu'ils étaient régis par une espèce de droit commun : jamais les luttes de parti à parti ne se terminaient par l'extinction de l'un d'eux; à la première rencontre, le vaincu se retirait de la ville, et ses richesses devenaient la proie du vainqueur.

Parvenu à la dignité de bey, le mamelouk suivait l'exemple de ses patrons; il ne songeait qu'à acheter le plus possible de ces esclaves, dont il composait sa maison militaire : au nombre des mamelouks qu'il entretenait se mesurait exactement son influence. Tel bey en possédait jusqu'à mille; le moins considéré en avait deux cents. Chaque mamelouk coûtait, de premier achat, au moins 2,000 fr.; cette dépense, ajoutée au grand état de maison des beys, à leurs femmes, leurs



chevaux de race, leurs armes de luxe, leurs cachemires, leurs bijoux de prix, nécessitaient des sommes énormes : pour se les procurer, ils ne reculaient devant aucun moyen, et tarissaient jusque dans leurs germes toutes les richesses du pays.

Une bravoure fougueuse, jointe à la prodigalité des voleurs, étaient les seuls côtés qui ne fussent point haïssables chez les mamelouks ; encore, la première de ces qualités ne tenait-elle pas à un juste sentiment de leur valeur, mais à leur ignorance et à la faiblesse de leurs ennemis. « Ils n'ont, dit Volney, qui les a vus à une époque où aucune partie essentielle de leurs mœurs n'avait varié, ni organisation, ni discipline, ni même de subordination; leur réunion est un attroupement, leur marche est une cohue, leur combat est un duel, leur guerre est un brigandage. » Les mamelouks ne combattaient qu'à cheval, et méprisaient l'infanterie ; dès qu'ils se trouvaient en présence de l'ennemi, ils se précipitaient sur lui, en désordre, et de toute la vitesse de leurs chevaux. Ce premier choc était décisif : il entraînait, par sa réussite, une victoire prompte, ou leur fuite non moins rapide dans le cas d'insuccès. Mais chaque fois que cette milice rencontra un ennemi qu'elle ne primait pas par l'excellence de ses montures ou de ses armes, sa téméraire

ardeur reçut un châtiment exemplaire. C'est ce qui lui arriva au commencement du XVIe siècle dans sa lutte avec les armées ottomanes, qui l'écrasèrent sous le feu de l'artillerie. Moins de deux cents ans après, Mourad-Bey, chef des mamelouks, se prit à rire en apprenant le débarquement des Français en Égypte. « Allez, dit-il à un consul de ses amis, rendez-vous auprès de ces misérables, donnez-leur à manger, quelque peu d'argent, et qu'ils repartent immédiatement, ou je les fais chasser par mes valets. — « Mais, lui répondit le consul, ils viennent pour s'emparer de l'Egypte, et je vous conseille de vous mettre sur la défensive. » Cette assurance redoubla la gaieté de Mourad. Forcé enfin de se rendre à l'évidence, il se mit en marche contre les agresseurs, mais non sans promettre de pourfendre les Français comme des pastèques. — On sait si la leçon fut rude.

X

Les fils d'Osman sont les descendants des anciens Parthes qui habitaient l'orient de la mer

Caspienne et résistèrent aux armes de Cyrus et d'Alexandre. Aucune puissance n'avait pu faire abandonner à ces populations leurs habitudes nomades et guerrières; mais sans les soumettre complétement, les premiers califes abassides les convertirent à l'islamisme, et introduisirent chez eux l'usage de leurs armes. Ils les désignaient sous le nom de turcomans, et s'en firent, comme on l'a vu, une milice qui fut la cause première de leur chute. Au commencement du XIIIe siècle, ces tribus prirent la fuite devant l'irruption de Gengis-Kan, qui les poussa jusqu'en Asie-Mineure; cinquante mille cavaliers, conduits par leur chef, Ertrogrul, se fixèrent dans les plaines de l'Arménie, dont les gras pâturages convenaient à leurs troupeaux. Grâce à l'énergie du chef, cet établissement acquit rapidement de la consistance; son fils, Osman, continua dignement l'œuvre paternelle, et conquit, sur les Grecs de Constantinople, l'Asie-Mineure presque tout entière. Il mourut en 1326 avec le titre de sultan, qu'il avait pris, et son peuple adopta la dénomination *d'Osmanlis*, dont on a fait Ottomans.

C'est cet empire dont les progrès furent si rapides qu'environ un siècle après, il avait absorbé jusqu'au dernier vestige de la grandeur romaine. En 1453, Constantinople était tombé au pouvoir de Mahomet II; ses successeurs, ayant désormais

leurs possessions assurées au nord, tournèrent leurs vues du côté du sud; Sélim I[er], son petit-fils, conquit l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, et vint, l'année 1517, en Egypte, avec une puissante armée, après avoir détruit, près d'Alep, celle des mamelouks, qu'il y avait attirée sous prétexte de l'aider contre le sofi de Perse. Les mamelouks furent de nouveau battus près du Caire, et Sélim envoya une garnison dans cette ville; mais Touman-Bey, que les mamelouks avaient élu chef en remplacement de Kampsou-el-Gauri, tué les armes à la main, rentra secrètement et fit massacrer la garnison turque tout entière. Sélim revint alors faire le siége de la ville et ne put la reprendre qu'après un combat acharné, qui dura trois jours et trois nuits. Le massacre et l'incendie marquèrent la colère du vainqueur; tous les mamelouks faits prisonniers furent passés par les armes, et Touman-Bey fut pendu, par ordre de Sélim, à l'une des portes de la ville.

XI

Il dépendait de l'empereur de Constantinople de



délivrer définitivement l'Egypte du fléau des mamelouks, et il entrait assez dans les procédés ordinaires de la politique turque d'en agir ainsi. Un calcul qui ne manquait pas de justesse en ordonnait autrement. Sélim n'avait pas laissé de s'apercevoir que les mamelouks s'étaient implantés en Egypte par de fortes racines; tous n'avaient pas été détruits par ses armes, et ce qui venait de se passer indiquait assez quelle difficulté on devait rencontrer à réduire les survivants. D'un autre côté, en déclarant simplement l'Egypte province de l'empire, et la faisant gérer par un pacha en la forme ordinaire, il y avait à craindre que ce gouverneur ne profitât de l'éloignement du siége impérial et du désordre dans lequel était ce pays, pour s'y constituer indépendant. L'important était d'assurer au trésor le tribut qui lui revenait par droit de conquête, et le sultan s'inquiétait peu, suivant la célèbre difinition du despotisme, que l'arbre périclitât, pourvu que le fruit fût vertement coupé. Sélim voulut donc compliquer l'administration de l'Egypte de façon à ce que les éléments en servissent de contrôle réciproque, et il employa à ce dessein les mamelouks; l'administration locale des provinces fut confiée à vingt-quatre d'entre eux, qui prirent le nom de beys. Ils nommèrent, par voie d'élection, un chef résidant au Caire, appelé *Cheik-el-Belad*, et qui concentrait

dans ses mains toute l'influence et l'autorité laissées à ses collègues. Ces beys recevaient l'investiture et les ordres directs d'un conseil de régence composé, dans l'origine, de sept *Odjaklis*, les chefs des sept corps qui formaient l'armée d'occupation. A ce divan appartenait toute la réalité du pouvoir; le pacha, délégué de la Porte, n'en avait que le simulacre, ou plutôt, il n'était qu'une espèce d'inspecteur, intermédiaire officiel pour les communications du Grand Seigneur avec le conseil de régence; il pouvait même descendre de ce rôle, quelque inférieur qu'il fût, puisque le conseil avait le droit de suspendre ses ordres dans les occasions graves et d'en référer à Constantinople. Toute l'utilité de ce vice-roi, moins que représentatif, consistait à veiller à ce que le tribut fût régulièrement payé. Il n'y avait aucun danger qu'il se rendît jamais usurpateur, et de ce côté, du moins, les précautions de Sélim eurent un plein succès. Il n'en fut pas ainsi pour les mamelouks; laisser la moindre possibilité d'étendre leurs prérogatives, c'était, dans un temps plus ou moins long, leur livrer l'Egypte : et quelle arme plus efficace auraient-ils pu désirer que la propriété foncière, l'unique richesse du pays? En mettant en œuvre ce puissant moyen de corruption, ils ne tardèrent pas à pervertir toute l'économie du système gouvernemental de Sélim; les gens de guerre,



qui relevaient directement du vice-roi, perdirent leur caractère dans le repos ; ils devinrent propriétaires, ils formèrent des établissements pour lesquels ils furent obligés de rechercher la faveur des véritables maîtres du sol, et tombèrent, du dédain qu'ils avaient originairement pour eux, dans leur propre mépris ; leurs rangs s'ouvrirent aux créatures des mamelouks, et celles-ci, par l'influence et le crédit de leurs patrons, furent rapidement poussées aux premiers grades. Par là, les mamelouks arrivèrent à dominer dans le conseil et eurent achevé l'envahissement du pouvoir. Dès-lors, la constitution de Sélim ne fut plus qu'une lettre morte, encore honorée du vain respect des formalités, mais entièrement faussée et méconnue dans l'application. Les pachas envoyés de Constantinople n'eurent plus qu'une ombre d'autorité restreinte aux murs de la citadelle, dont ils n'osaient même pas sortir sans la permission des mamelouks : encore suffisait-il à ceux-ci, pour les déposer, de leur envoyer un hérault habillé de noir, qui leur adressait la simple formule : *Enzel, pacha*, — descends, pacha ; et l'ordre était aussitôt obéi.

XII

L'empire ottoman lui-même commençait à éprouver les conséquences logiques de son organisation exclusivement militaire; il avait franchi, sous Soliman-le-Grand, l'apogée d'une carrière fondée sur la conquête, et marchait à son déclin. Le terme des combats marquant toujours celui de la tranquillité, les sultans avaient été obligés de tenir continuellement en haleine, par des agressions extérieures, cette terrible milice des janissaires, fondée sous le successeur d'Osman. Elle se composait aussi d'esclaves, de jeunes chrétiens arrachés à leurs familles et élevés dans l'islamisme, de prisonniers faits à la guerre. Un cheik révéré fut appelé à bénir son étendard et à lui donner un nom : « Cette milice, dit-il, s'appellera *Yenitscheri;* sa figure sera blanche et luisante, son bras redoutable, son sabre tranchant et sa flèche acérée ; cette troupe sera victorieuse dans les combats et ne reviendra jamais que triomphante. » Pendant trois siècles, en effet, les janissaires furent la terreur de l'Europe; mais

ils devinrent aussi la plus grande plaie de l'empire, et l'entraînèrent avec rapidité sur la pente fatale. Les peuples ordinairement en butte aux attaques des Turcs, et vaincus par eux, finirent par constituer une force capable de leur résister, et se liguèrent contre l'ennemi commun. Le moins qu'il eût fallu pour tenir tête à cette réaction, c'eût été un ensemble d'améliorations militaires en rapport avec les progrès sensibles des armées européennes; quelques sultans tentèrent de les introduire, et succombèrent sous la révolte des janissaires. Le règne de cette milice tumultueuse, ignorante et barbare, ne put être brisé que longtemps plus tard, alors que la ruine de l'Empire était aux trois quarts consommée. Dès que la fortune sembla abandonner les armes ottomanes, le faisceau impérial, qu'aucun lien solide ne retenait, se désagrégea tout d'un coup; les provinces s'en détachèrent comme à l'envi; et les ressources de l'Etat s'affaiblirent à mesure que leur large développement devenait plus nécessaire.

XIII

Dans cet état de choses, il n'est pas étonnant que la Porte vît l'Egypte lui échapper sans faire aucun effort pour la ressaisir; satisfaite d'une souveraineté nominale, elle usait à sa précaire représentation autant de pachas que l'esprit ombrageux des mamelouks en exigeait, et qu'un calcul d'étroite cupidité portait de ces fonctionnaires à courir les risques de cette dangereuse position. Le tribut n'avait pas cessé d'être payé, quoique avec de notables réductions, basées sur des nécessités imaginaires; mais vers le milieu du XVIIIe siècle, un bey nommé Ali, plus audacieux que les autres, voulut s'en affranchir; il déclina tout à fait la suzeraineté de la Porte, chassa son pacha, attaqua ses troupes et les battit. Exaltée par ces premiers succès, son ambition ne connut plus de bornes; il rechercha des alliances chez les ennemis de l'islamisme, et eut des promesses de secours de la Russie et de Venise. Portant ses armes en Arabie, il s'empara de la Mecque, et se fit proclamer par le cheik, *grand sultan d'Égypte et*

dominateur des deux mers. Ce pseudo-souverain en imposa quelque temps, et sa réputation s'étendit jusqu'en Europe : mais son extrême confiance envers l'une de ses créatures le perdit. Ce favori, Mahommed, surnommé *Abou-Dahab* (père de l'or), trahit son maître par les suggestions de la Porte, le fit tomber dans une embuscade, et lui ôta la vie pour se mettre à sa place. Il ne jouit pas longtemps des fruits de son crime, et mourut, peu après, dans une agonie assiégée d'hallucinations épouvantables. Trois beys rivaux se disputèrent son héritage. Deux d'entre eux, Mourad et Ibrahim, se liguèrent pour évincer le troisième, Ismaël, dont ils repoussèrent l'armée jusqu'au delà des cataractes du Nil, et se partagèrent fraternellement le pouvoir,—Ibrahim se chargeant de la partie administrative, tandis que Mourad prenait le commandement militaire. La Porte avait été rétablie dans ses droits nominatifs par Abou-Dahab, et les pachas turcs étaient revenus montrer au Caire leur fantôme de souveraineté.

XIV

Ce duumvirat durait depuis quelques années lorsque l'armée française débarqua en Egypte. Chacun des beys gouvernants prit aussitôt une décision en harmonie avec son caractère ; Ibrahim, que distinguait une extrême prudence, —qualité qui lui valut le surnom de Nestor des mamelouks, — se tint campé sur la rive droite du Nil, attendant l'issue de la lutte; Mourad, poussé par l'ardeur guerrière, vint se heurter avec les siens sur le front inébranlable de nos carrés. Vaincus une première fois à Chebreiss, les mamelouks furent écrasés aux Pyramides, et leurs débris gagnèrent la haute Egypte, où l'habileté de Desaix les contint et leur fit essuyer de nouvelles pertes. Ibrahim ne fut pas tenté de renouveler le combat avec l'armée française, et se réfugia en Syrie, entraînant le pacha dans sa fuite. Napoléon le poursuivit ; mais les mamelouks d'Ibrahim soutinrent vaillamment le choc de la cavalerie ennemie et donnèrent à leur chef le temps de franchir le désert. Plus tard, et

quand la fortune se fut tournée contre les vainqueurs, Ibrahim revint avec l'armée du grand-visir. Nous verrons comment, placé pour recueillir un des premiers les fruits de cette réaction, il faillit tomber victime des embûches de la politique ottomane, et ne dut son salut qu'à l'intercession anglaise ; la suite de ce récit nous le montrera dans des circonstances diverses, toujours cauteleux et prévoyant, mais jamais énergique et résolu. Son collègue Mourad eut une contenance plus héroïque devant les événements ; ce ne fut qu'à la dernière extrémité, et quand tout moyen de résistance lui fut enlevé, qu'il fit demander au général Kléber de lui accorder la paix. En vertu du traité conclu à cette occasion, il acquit les provinces d'Esné et de Girgé en apanage, et sa conduite, pendant tout le temps que dura l'occupation française, ne cessa d'être marquée au coin de la loyauté et de la délicatesse. Il déplora la mort du général Kléber, qu'il admirait. Lors du débarquement des Anglais, le général Belliard, qui se trouvait bloqué dans le Caire, fit inviter Mourad à se rapprocher de lui avec les forces dont il pourrait disposer : le bey se rendait à cet appel, à la tête de toute sa maison, lorsqu'il fut atteint de la peste, et en mourut le 21 mai 1801. Ses mamelouks brisèrent ses armes et brûlèrent ses vêtements pour honorer sa mémoire.

L'expédition française en Egypte, malgré sa fin malheureuse, eut un résultat à l'avantage de ce pays; elle l'arracha momentanément aux mamelouks, et prépara les voies à Méhémet-Ali pour l'extinction définitive de cette race spoliatrice. Sous la gestion humaine et équitable de l'administration française, les fellahs jouirent d'une aisance et d'une sécurité qu'ils n'avaient jamais connues, et dont la mémoire leur fut encore rendue plus chère par leur retour à la misère et l'oppression.

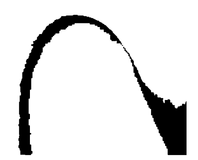
XV

Au milieu de tant de guerres, d'invasions et de sanglantes catastrophes, on est étonné de trouver le peuple en Egypte si peu influent sur les événements, et si constamment disposé, au contraire, à les accepter dans leurs effets, bons ou mauvais. Cette particularité n'existe pas seulement dans la période islamite de son histoire, elle est constatable dès la plus haute antiquité; un changement de dynastie, chose sujette à tant de bouleversements dans toutes les contrées du monde,

s'est toujours accompli en ce pays sans grandes secousses; l'invasion étrangère n'y a jamais déterminé cette convulsion de la nationalité qui est l'écueil des conquérants ; et, quand le fait est entré dans les convenances ou dans les caprices de ses vainqueurs, la race égyptienne n'a pas mis moins de docilité à troquer sa religion et ses croyances contre les leurs. Si sa conversion au christianisme, longuement préparée par la décadence de ses anciens dieux, n'a pas tout à fait ce caractère d'obéissance passive, ne se rencontre-t-il pas bien incontestablement dans son passage à l'islamisme, effectué en si peu d'années, sous la pression du cimeterre? Nulle part, même chez les populations barbares et idolâtres, les enfants d'Ismaël ont-ils pu se flatter d'un prosélytisme aussi complet et aussi rapide? Les circonstances relatives à la conquête française sont loin de démentir cette appréciation dans ce qu'elle a de général ; deux insurrections fomentées au Caire par l'Angleterre et les créatures des mamelouks, la politique turque armant le bras d'un fanatique pour l'assassinat, ne sauraient contrebalancer la soumission avec laquelle notre domination fut dès l'abord accueillie sur les rives du Nil, et la sympathie que sa douceur et sa justice lui méritèrent ultérieurement de la part des habitants. — Ils en donnèrent une preuve suprême et

irrécusable lors de notre retraite. L'article 12 de la capitulation du Caire autorisant à suivre les Français tout Egyptien qui en manifesterait le désir, quantité d'indigènes s'attachèrent aux pas de la garnison, et prirent passage avec elle à Aboukir: on en compta jusqu'à huit mille.

Cette fixité dans le caractère de la race autochtone vient à l'appui d'autres témoignages qui établissent le fait de sa perpétuité dans la vallée du Nil, et nous montrent les Fellahs actuels comme les descendants des Égyptiens pharaoniques. Jusqu'en ces derniers temps, une opinion répandue par des écrivains célèbres avait borné aux seuls coptes le bénéfice de cette antique origine, et ne voulait voir, dans le reste de la population, qu'un mélange confus de toutes les races qui ont successivement envahi ce pays; mais les faits les plus avérés sont d'accord avec toutes les probabilités pour contredire cette dernière assertion. Il reste à peu près démontré qu'aucun des peuples dominateurs de l'Égypte n'y a fondé de colonisation, cause la plus directe de l'amalgame des races; attirés principalement par la richesse agricole de cette contrée, ils tenaient en mépris les travaux de la terre et par droit de conquête et par esprit militaire; — ils les laissaient aux indigènes, se contentant d'en profiter, et n'avaient avec ceux-ci d'autres relations que celles



de maîtres à esclaves, de propriétaires à laboureurs inféodés. Il ne paraît même point que les pasteurs *Hyksos*, qui s'établirent dans la basse et la moyenne Égypte, deux mille quatre-vingt-deux ans avant notre ère, et donnèrent des rois à la dix-septième dynastie, aient, dans l'espace de deux cent soixante années, fourni des éléments constitutifs à la population; car ils furent, au bout de ce laps de temps, complétement chassés par les Pharaons, restés maîtres de l'Égypte supérieure, et les habitants, délivrés de ce joug barbare, reprirent avec empressement le culte de leurs dieux et de leurs lois; et ce qui le prouve encore mieux, c'est que la descendance de Jacob, venue en Égypte à la suite de ces rois pasteurs, y vécut après leur retraite, y grandit dans son isolement, au point de devenir plus nombreuse que la population égyptienne elle-même; ce qui motiva, quatre cent trente ans plus tard, les précautions rigoureuses du grand Sésostris contre son extension ultérieure, et finalement sa sortie d'Égypte sous la conduite de Moïse. Les durs traitements infligés aux Hébreux par les Égyptiens furent en représailles de ceux qu'ils avaient eu à subir des Hyksos, qui, suivant Josèphe, le premier traducteur de Manethon, avaient la même origine : et ce jeu de bascule indique bien que pendant neuf cent ans que dura leur contact, aucune fusion ne put s'opérer entre les

deux races. Même chose se peut dire, et à plus forte raison, pour les Perses : leur occupation de l'Égypte fut toute militaire; la haine et l'oppression creusèrent entre les deux peuples une profonde ligne de démarcation; les Perses, proscrivant le culte des vaincus jusque dans le sanctuaire de la famille, ne jugèrent pas ce sol esclave digne de recevoir aucun temple consacré au leur; et cette vivace antipathie valut aux phalanges macédoniennes d'être reçues favorablement par l'Égypte, qui pouvait encore faire avec joie le sacrifice de sa nationalité au retour des dieux de ses pères. En ce sens, la conquête d'Alexandre fut réparatrice, mais elle n'injecta aucun sang nouveau dans les veines de la nation; Alexandrie, devenue capitale, commença à centraliser dans ses murs les lumières et le commerce du monde; elle résuma en elle seule toute l'importance de l'Égypte, tint dans une étroite dépendance les provinces et la classe agricole, assujetties à tout jamais à nourrir, sans compensation aucune, une caste parasite, qu'elle fût grecque, romaine, arabe ou turque. Nous le répétons, l'immuabilité de cette destinée est un argument puissant pour la constante identité de la race; il est impossible d'admettre qu'un sang où auraient afflué des éléments divers, se fût continuellement plié à un aussi dur servage; il faudrait que la nature humaine eût été

la victime d'une collusion de circonstances qui ne s'est jamais montrée nulle autre part : en quel endroit a-t-on vu le peuple conquérant courber la tête sous le même joug que le peuple conquis? Et cet exemple se serait renouvelé jusqu'à six ou sept fois en Égypte! On a prétendu que les Fellahs actuels étaient surtout une dégénérescence des Arabes de l'Hedjaz, accourus à la suite d'Amrou : or, voici ce qu'écrivait, à propos des Égyptiens, le lieutenant d'Omar, à son souverain, qui lui demandait une description exacte du pays qu'il avait soumis à ses armes : « *Un peuple protégé du ciel, et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du prix de ses sueurs.* » Ces Arabes vagabonds et guerriers, qui s'élançaient pleins d'ardeur à la conquête du monde, n'auraient donc rien eu de plus pressé que de courir s'attacher à la glèbe égyptienne, si bien définie par leur chef.

XVI

Mais la nature elle-même vient nous apporter la dernière preuve. Les races étrangères ne peuvent

procréer en Égypte de lignée subsistante ; — elles s'éteignent à la seconde ou à la troisième génération, de même que les plantes et les semences particulières à l'Europe. Il n'y a donc point d'abâtardissement possible de la race indigène. Le fait a été régulièrement constaté pour les mamelouks et pour les Ottomans. Les premiers se sont perpétués dans le pays par la voie qui les avait introduits, par l'achat de jeunes esclaves de même origine qu'eux,—ce que permettait l'état constant de misère et de guerres intestines auquel les tribus du Caucase ont été en proie ; les rares produits auxquels ils ont donné naissance se sont rapidement étiolés, et étaient si peu propres à leur succéder, que la loi, prononçant à leur égard une in terdiction formelle, les privait de l'héritage paternel. C'est cette circonstance qui a déterminé toute l'anomalie que révèle l'existence des mameloucks, comme caste et comme gouvernement. Du jour où la Porte a interdit l'exportation des esclaves circassiens et mingréliens, elle a frappé dans sa source la prospérité de ce corps redoutable, et l'aurait condamné à s'éteindre de langueur, si Méhémet-Ali n'eût hâté à son égard l'exécution de cet arrêt mortel.

XVII

Volney a tracé, de la condition de ce peuple égyptien sous les mamelouks, un tableau saisissant, que nous reproduirons, parce que quelques-uns de ses traits conviennent encore à la situation présente, et que tous s'appliquent admirablement à l'époque contemporaine à Méhémet-Ali. « La majeure partie des terres est aux mains des beys, des mamelouks, des gens de loi; le nombre des autres propriétaires est infiniment borné, et leur propriété est sujette à mille charges. A chaque instant, c'est une contribution à payer, un dommage à réparer; nul droit de succession ni d'héritage pour les immeubles; tout rentre au gouvernement, dont il faut tout racheter. Les paysans y sont des manœuvres à gages, à qui l'on ne laisse pour vivre que ce qu'il faut pour ne pas mourir. Le riz et le blé qu'ils cueillent passent à la table des maîtres, pendant qu'eux ne se réservent que le doura, dont ils font un pain sans levain et sans saveur quand il est froid. Ce pain, cuit à un feu formé de la

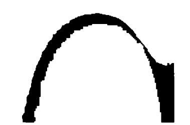
fiente séchée des buffles et des vaches est, avec l'eau et les oignons crus, leur nourriture de toute l'année : ils sont heureux s'ils y peuvent ajouter de temps en temps du miel, du fromage, du lait aigre et des dattes. La viande et la graisse, qu'ils aiment avec passion, ne paraissent qu'aux plus grands jours de fête, et chez les plus aisés. Tout leur vêtement consiste en une chemise de grosse toile bleue, et en un manteau noir d'un tissu clair et grossier. Leur coiffure est une toque d'une espèce de drap, sur laquelle ils roulent un long mouchoir de laine rouge. Les bras, les jambes, la poitrine sont nus, et la plupart ne portent pas de caleçon. Leurs habitations sont des huttes de terre où l'on étouffe de chaleur et de fumée, et où les maladies, causées par la malpropreté, l'humidité et les mauvais climats, viennent souvent les assiéger. Enfin, pour combler la mesure, viennent se joindre à ces maux physiques des alarmes habituelles, la crainte des pillages des Arabes, des visites des mamelouks, des vengeances des familles, et tous les soucis d'une guerre civile continue. Ce tableau, commun à tous les villages, n'est guère plus riant dans les villes. Au Caire même, l'étranger qui arrive est frappé d'un aspect général de ruine et de misère; la foule qui se porte dans les rues, n'offre à ses regards

que des haillons hideux et des nudités dégoûtantes. Il est vrai qu'on y rencontre souvent des cavaliers richement vêtus; mais ce contraste de luxe ne rend que plus choquant le spectacle de l'indigence. Tout ce que l'on voit ou que l'on entend, annonce que l'on est dans le pays de l'esclavage et de la tyrannie. On ne parle que de troubles civils, que de mêlées publiques, que d'extorsions d'argent, que de bastonnades et de meurtres. Nulle sûreté pour la vie ou la propriété. On verse le sang d'un homme comme celui d'un bœuf. La justice même le verse sans formalité. L'officier de nuit, dans ses rondes, l'officier de jour, dans ses tournées, jugent, condamnent et font exécuter en un clin d'œil et sans appel. Des bourreaux les accompagnent, et au premier ordre, la tête d'un malheureux tombe dans le sac de cuir, où on la reçoit de peur de souiller la place. Encore, si l'apparence seule du délit exposait au danger de la peine! Mais souvent, sans autre motif que l'avidité d'un homme puissant et la délation d'un ennemi, on cite devant un bey un homme soupçonné d'avoir de l'argent; on exige de lui une somme; et s'il la dénie, on le renverse sur le dos, on lui donne deux et trois cents coups de bâton sur la plante des pieds, quelquefois on l'assomme. Malheur à qui est soupçonné d'avoir de l'aisance! Cent

espions sont toujours prêts à le dénoncer. Ce n'est que par les dehors de la pauvreté qu'il peut échapper aux rapines de la puissance. »

XVIII

L'Egypte romaine était non-seulement le grenier de l'empire, mais aussi l'entrepôt des richesses de l'Inde; à sa docte couronne, Alexandrie joignait celle de centre commercial des deux mondes. Quand la conquête d'Amrou eut, du même coup, renversé ces deux bases de sa célébrité, son héritage intellectuel s'éparpilla à Constantinople et dans les îles de l'Archipel; les Vénitiens recueillirent, dans la suite, les débris de son grand commerce, et furent les premiers d'entre les chrétiens qui purent s'ouvrir les ports des ombrageux mahométans; ils en retirèrent de précieux avantages, et durent en partie à cette faveur de devenir les premiers navigateurs du monde.—Ils conservèrent le monopole des transactions de l'Inde, jusqu'au jour ou Vasco de Gama, gentilhomme portugais, doubla le cap des Tempêtes, et montra une route nouvelle à ses entreprenants compa-



triotes. Bientôt, de vastes établissements portugais s'élevèrent sur la côte de Malabar. Vers cette époque, les Ottomans s'étaient emparés de l'Egypte; les Vénitiens cherchèrent à les exciter contre leurs rivaux, leur suggérèrent l'idée de chasser ceux-ci de leurs nouvelles possessions, et, à cet effet, leur fournirent les moyens d'équiper, sur la Mer-Rouge, une flotte considérable. Mais les Portugais, commandés par d'Albuquerque, repoussèrent glorieusement les Ottomans, entrèrent dans le golfe Arabique, débarquèrent des troupes sur la côte d'Abyssinie, et firent alliance avec l'empereur chrétien de cette contrée. C'est là qu'Albuquerque conçut le projet d'affamer l'Egypte en détournant le Nil dans la Mer-Rouge, et l'eût exécuté, si la mort ne fût venue le surprendre.

La découverte de l'Amérique, accomplie sur ces entrefaites, ouvrit une ère nouvelle à l'activité européenne; jalouses de coopérer aux explorations et de puiser à ces abondantes sources de richesses, des nations, jusque-là bornées dans leur développement maritime, créèrent des flottes imposantes, et commencèrent, pour la suprématie des mers, cette lutte mémorable, qui se termina à l'avantage de l'Angleterre. Depuis longtemps déjà, Venise, déchue de son rang, avait reçu les derniers coups des Turcs, ses anciens alliés.

Dans cet essor général, l'Egypte des mamelouks,

sans industrie, sans arts, sans marine, ne conserva, de son ancien commerce, que la portion restreinte qu'on ne pouvait lui enlever, vu sa position géographique; ses marins ignorants perdirent l'habitude du chemin de l'Inde; leurs *kengalas* (1), mal armées, mal servies, bornèrent leurs excursions aux ports de l'Arabie, et ne dépassèrent plus Moka : elles y échangèrent quelques articles d'Europe, contre le café de l'Yemen, les parfums et les produits du Bengale, apportés par les Banians : mais cette dernière branche fut bornée à la stricte consommation de l'Egypte. Une partie de ce commerce est encore aux mains des caravanes qui se forment, chaque année, pour le pèlerinage de la Mecque, et qui convergent de tous les points de l'Empire turc dans la ville du Caire. Les pèlerins (hadgis) s'efforcent tous, plus ou moins, de couvrir leurs frais de voyage par les bénéfices qu'ils réalisent de cette façon. Une autre caravane descend annuellement de l'Abyssinie et du Darfour, par la vallée du Nil; son chargement consiste surtout en esclaves noirs, quelques dents d'éléphants, de la poudre d'or, du musc de civette et des plumes d'autruche. Le pèlerinage entretient enfin un certain mouvement entre la Syrie et l'Egypte, et sert à l'échange des étoffes de soie

(1) Grandes barques non-pontées, à voiles latines.

et de coton, des huiles, des fruits secs, du tabac de la première, contre le riz et la nacre de la seconde.

Les Français ne se montrèrent dans le Levant qu'après que les Vénitiens en eurent à peu près disparu et lorsque, grâce à la sage administration de Colbert, Marseille fut lancée dans la voie de ses brillantes destinées. Les capitulations de Louis XIV avec la Porte garantirent l'indépendance de nos nationaux dans toute les Échelles, et la France commença avec l'Egypte un commerce d'échanges très-avantageux. Jusqu'en 1777, un consul fut entretenu au Caire; mais, les dépenses qu'il nécessitait paraissant peu en rapport avec son utilité, on l'en retira à cette époque, pour le transférer à Alexandrie; et le petit nombre de négociants français qui demeurèrent dans la première de ces villes, furent exposés, sans aucune protection, à toutes les avanies des beys : ils calculaient, année moyenne, que ces spoliations leur coûtaient soixante mille livres. Elles ne tardèrent pas à se compliquer des mauvais traitements. Les plaintes de nos négociants parvinrent au Directoire, et la réparation à leur faire obtenir fut un des motifs mis en avant pour l'expédition française. Mais la conquête, par son funeste résultat, coupa court à la prospérité de notre commerce d'Egypte; — les Anglais s'emparèrent des débouchés à

l'importation et n'ont cessé, depuis lors, de nous primer sur tous les marchés.

XIX

Si déchu que fût ce commerce, malgré l'avilissement continu du fellah, en quelque déplorable incurie que fussent tombés les travaux relatifs à l'agriculture, l'Egypte, réduite à deux millions cinq cent mille habitants, fournissait encore, par les diverses sources de son revenu public, la somme de 50 millions, presque entièrement absorbés par le luxe et l'entretien de ses huit mille mamelouks. Ceux-ci donnaient à ferme presque toutes les recettes, et les baux étaient sujets, tous les ans, au renouvellement. Les *apaltes*, ou régies, étaient d'un grand rapport : elles comprenaient les boucheries, les cuirs, les moulins à huile, à sucre, les natrons, le café, le sené, la pêche, la chasse, la soude, etc. Les mamelouks, en outre des droits établis, frappaient le commerce d'avanies considérables. L'économie gouvernementale de ces barbares était abusive et arbitraire comme le principe même de leur existence ; — investis de toutes les

prérogatives du commandement, ils en fuyaient les soins et les soucis; propriétaires, ils se soustrayaient aux mauvais risques du fonds, en en faisant une cession illusoire au cultivateur, moyennant redevance. Si ce dernier, trouvant les charges supérieures au rendement, refusait le don, et désertait la glèbe, on l'y ramenait de force : les *kachefs*, lieutenants des beys, étaient surtout commis à ce soin dans les provinces, tandis que leurs maîtres gaspillaient au Caire le pain de toute une population. Les deux tiers des terres leur avaient été attribués pour droit d'administration; l'autre tiers appartenait, dans l'origine, à des officiers de l'armée turque, ou à des indigènes, confondus sous le nom commun de *Moultezims* (1). Mais les premiers, ne pouvant faire souche, s'étaient éteints au bout d'un certain temps; leur héritage était retourné aux mamelouks, qui s'étaient finalement emparés, par la force, de tout le revenu foncier, ne laissant aux fellahs que ce qu'il fallait strictement pour ne pas mourir de faim. Une partie minime de ce revenu, sous le nom de *miri*, était destinée à la Porte, qui, encore, ne le touchait pas intégralement; le reste, appelé *Fays*, *Barani*, restait entre les mains des beys. Rien ne manquait à cette féodalité dérisoire; cette énorme

(1) Propriétaires fonciers.

taille ne dispensait point le fellah des corvées; chaque seigneur avait, en propre, une terre nommée *Oussyé*, que ses soi-disant fermiers cultivaient à tour de rôle. Mais ce qui était peut-être pire que ces dures exactions, c'était la façon dont on y procédait. Les écrivains coptes, intendants des mamelouks, furent, de tous temps, chargés de la perception du revenu foncier; eux seuls avaient entre les mains les livres tenant lieu de cadastre, et établissant les productions de toutes les terres. Ces collecteurs impitoyables, au lieu de fermer les yeux sur quelques adoucissements subreptices, que les fellahs voulaient donner à leur misère, profitaient le plus souvent de leur ignorance, pour omettre de porter les à-comptes sur leurs registres, et les faire payer deux fois; c'étaient ordinairement les bœufs, les instruments de labours et jusqu'à la natte où reposaient ces malheureux, qui faisaient les frais de ces fraudes odieuses. Si l'on ajoute à ce tableau les droits de *kachefs*, le passage des troupes, les incursions des bédouins, et mille vexations qui fondaient à chaque instant sur eux, on s'expliquera difficilement que ces fellahs, frappés de la malédiction divine, n'aient pas depuis longtemps disparu de la terre, et on ne s'en rendra compte que par ce lien irréfléchi, mystérieux et puissant, qui attache la créature à la vie.

Tel était encore l'état de l'Egypte, lorsqu'elle tomba entre les mains de Méhémet-Ali. Mais avant de narrer ce grand événement, disons par quelles circonstances il fut préparé.

XX

La patrie d'Alexandre et de Ptolomée, l'antique Macédoine, constitue maintenant, sous le nom de Roumélie, une dépendance de l'empire turc; dans la partie sud de cette province, sur le bord septentrional du golfe de Contessa, entre l'Hèbre et le Strymon, à l'extrémité des plaines de Serrés, se dresse une roche qui s'avance dans la mer et figure un coursier : sur cette roche est assise une petite ville, la Cavale, naguère Galepsus, colonie de Thasos, et primitivement Bucephala, nom que le héros macédonien lui avait imposé en l'honneur de son cheval, et peut-être aussi à raison de la configuration du lieu.

C'est là que naquit, en l'an 1182 de l'hégyre, 1769 de notre ère, Méhémet-Ali (1). Cette année

(1) Nous adoptons l'orthographe que l'usage a consacrée en France; outre cet avantage, elle possède celui de dis-

fut féconde en hommes remarquables ; sans compter Bonaparte et Wellington, Cuvier, Humboldt, Chateaubriand, Walter Scott et Schiller en illustrèrent les fastes. Au faîte de sa puissance, le chef de l'Egypte, le conquérant de l'Arabie et de la Syrie se préoccupait beaucoup de ce que pourraient dire de lui le présent et l'avenir ; il portait même jusque dans le passé ce soin de sa célébrité : c'est sur sa propre foi qu'il faut croire sa naissance contemporaine de celle de Napoléon ; il tenait beaucoup à ce détail, dont la négligence des Turcs pour tout ce que l'on appelle chez nous état civil, n'a pas permis de contrôler l'exactitude. On doit aussi aux confidences de Méhémet-Ali le récit de quelques faits de sa première jeunesse. Si l'humanité se plaît à entourer le berceau de ses grands hommes d'une auréole merveilleuse, cette propension est surtout marquée chez les peuples orientaux, qui érigent le fatalisme en une espèce de dogme ; aussi, le surnaturel n'a-t-il eu garde de manquer à l'enfantement du héros rouméliote : on parlait beaucoup, de son vivant, d'un songe qu'aurait eu sa mère pendant qu'elle le portait dans son sein. — Ce songe, interprété par les bohémiens, promettait au fruit de ses entrailles

tinguer le rénovateur de l'Égypte des nombreux personnages musulmans qui ont porté le nom du prophète.

honneurs et puissance ; elle en fit part à son fils, alors qu'il était jeune encore, et l'enfant, frappé de la prédiction, en conçut une espérance secrète qui influa, dit-on, sur le développement de son caractère.

XXI

Quelque chose de moins douteux, ce sont les preuves de courage et de résolution qu'il donna dès l'âge le plus tendre. Resté seul d'une nombreuse famille, ses parents l'entouraient d'une tendresse peut-être trop indulgente, et quoique pauvres, ils n'avaient pas songé à diriger de bonne heure ses vues et ses efforts vers une carrière qui pût le mettre, après leur mort, à l'abri du besoin. Cette négligence faisait le texte des propos du voisinage; quelques-uns vinrent, cruels et amers, aux oreilles du jeune Méhémet, par l'indiscrétion de ses compagnons de jeux : « S'il venait à perdre ses parents, disait-on, que deviendrait ce petit malheureux ? il n'a rien et n'est bon à rien. » Pour une âme d'élite, ces âpres fruits d'une jalouse médisance possèdent toute la vertu

des plus dures leçons de l'expérience; ils produisirent une profonde impression sur l'enfant rouméliote, et il leur dut sans doute, plutôt qu'aux prophéties bohémiennes, la trempe hardie et vigoureuse de son esprit. En se rappelant plus tard cette circonstance, Méhémet-Ali disait lui-même : « Dès-lors, je résolus bien fermement de me transformer et de me rendre maître absolu de moi-même. Plus d'une fois il m'arriva de courir deux journées de suite, prenant le moins possible de sommeil et de nourriture. Je ne pris de repos que je n'eusse acquis sur mes camarades une supériorité marquée pour tous les exercices du corps. Il me souvient d'une lutte à la rame par une mer houleuse : il s'agissait d'aller en canot dans une île voisine de la côte. Mes concurrents abandonnèrent tous la partie : moi, j'y dépensai la peau intérieure de mes mains, encore si délicates ; mais je n'y pris point garde, et j'abordai. Cette île m'appartient aujourd'hui. »

XXII

Le père de Méhémet-Ali était d'origine turque,

et se nommait Ibrahim-Aga; il était chef de la garde préposée à la sûreté des routes, poste auquel étaient attachés de médiocres émoluments, rendus encore plus incertains par la pénurie de l'administration ottomane. Quand l'événement vint justifier la partie la plus fatale des prévisions de ses compatriotes, Méhémet-Ali, encore adolescent, fut obligé d'accepter l'abri que lui offrait la maison de son oncle, Toussoun-Aga; et celui-ci ayant suivi de près son père au tombeau, il fut recueilli par le gouverneur (1) de la ville, qui était un ancien ami de la famille, et qui, à ce titre, avait eu l'occasion d'apprécier son intelligence et ses remarquables qualités. L'orphelin fut élevé avec le propre fils du gouverneur, et les deux jeunes gens reçurent une éducation commune. La précocité de Méhémet-Ali, et sa position intéressante, lui avaient conquis un autre protecteur dans la personne d'un Français, M. Lion qui régissait une maison de commerce établie à la Cavale depuis l'année 1771; maintes fois, ce négociant, frappé des reparties vives de l'enfant et de la rectitude de son jugement en des matières fort au-dessus de son âge, avait, en passant la main sur sa tête bouclée, confirmé par d'heureux présages les espérances que sa famille craignait

(1) *Tchorbadgi*.

de ne puiser que dans le fond de sa tendresse pour lui. Jamais les conseils et les bienfaits de M. Lion ne manquèrent à Méhémet-Ali tant qu'il demeura dans sa patrie. La mémoire de cette affection paternelle accompagna le jeune aventurier sur la terre étrangère ; quand le succès eut couronné son ambition, il s'en souvint encore ; et peut-être faut-il attribuer cette sympathie pour nos compatriotes, qui signala toute sa vie, à cette douce impression de jeunesse. Toujours est-il qu'en 1820, le vice-roi d'Egypte s'inquiéta de savoir ce qu'était devenu M. Lion, et qu'ayant appris son retour à Marseille, sa patrie, il lui écrivit, et le pressa de venir lui rendre visite sur les bords du Nil. Il arriva malheureusement que M. Lion mourut le jour même fixé pour son embarquement. A cette nouvelle, Méhémet-Ali envoya à la sœur du défunt une lettre de condoléances avec un riche présent. Cette circonstance, confirmée par les meilleurs témoignages, est d'autant plus à noter, que la reconnaissance n'est pas un sentiment fort en honneur parmi les Turs, et qu'elle ne forma pas toujours, comme on le verra plus tard, le côté saillant du caractère de notre héros.

XXIII

Le défaut absolu de renseignements sur une certaine période de la vie d'un homme remarquable, serait moins fâcheux que la foule des versions contradictoires, des anecdotes controuvées, qui sont mises en circulation à son sujet. Le devoir d'un historien sérieux est de n'accepter aucun de ces faits, marqués au coin de l'extraordinaire, s'ils n'ont reçu une espèce de garantie par la concordance des divers narrateurs. C'est à quoi nous nous astreindrons rigoureusement dans le courant de cette biographie. Nous ne mentionnerons donc que pour mémoire le réçit qui fait de Méhémet-Ali, dès l'âge de quinze ans, un général d'armée, et nous le montre commandant à mille hommes, avec lesquels il bat un ennemi de son oncle, brûle les villages et les pille; rien ne nous autorise non plus à croire, qu'à dix-sept ans, il est appelé, à Constantinople, par le sultan Sélim, sur le bruit de ses exploits, et investi du commandement d'une corvette, pour poursuivre les pirates; — qu'il les disperse en effet; sur quoi l'empereur veut le

rendre chef d'une division navale, ce qu'il refuse obstinément. Tous ces contes ridicules ne prouvent qu'une chose, c'est que la jeunesse de Méhémet-Ali fut très-agitée et semée de ces aventures que justifiaient, tout à la fois, un caractère à qui le repos fut de tous temps insupportable, le milieu social où il prit naissance, et la privation prématurée des liens énergiques de la famille. Une de ces aventures, entre autres, paraît tout à fait avérée, et eut une influence décisive sur la destinée du rouméliote. Les habitants de Praousta, village situé dans l'arrondissement de la Cavale, refusaient péremptoirement de payer leurs impositions. Le gouverneur, peu enclin aux moyens violents, et privé d'ailleurs de forces suffisantes, ne savait à quel parti s'arrêter pour contraindre les rebelles. Témoin de son indécision, Méhémet-Ali lui offre ses services; il dit qu'il a un projet en tête, et que, pour l'exécuter, il ne demande que dix hommes bien armés. D'abord étonné, le tchorbadgi, qui lit la résolution sur le visage du jeune homme, finit par partager sa confiance, et sans lui en demander davantage, le laisse maître d'agir comme il lui plaira. Méhémet-Ali se rend avec ses hommes au village indiqué; il entre dans la mosquée, et pendant qu'il y fait sa prière, il envoie mander quatre des principaux habitants, sous prétexte d'une importante communication à

leur faire. Ceux-ci se hâtent d'arriver sans l moindre soupçon. A peine ont-ils franchi le seui que, sur un signe, ils sont saisis et garrottés; leu cris ameutent toute la population; mais Méhéme Ali se place au milieu de sa troupe, avec ses cap tifs, menaçant de les égorger à la première tenta tive faite pour les délivrer, et les amène ainsi, sain et saufs, à la Cavale. Le lendemain, les habitan de Praousta vinrent délivrer leurs ôtages et acqui ter leurs impositions.

Dans toute la carrière de Méhémet, aucun fa n'est plus propre que celui-ci à donner un idée de la ruse ingénieuse, hardie et souven cruelle, dont sont empreintes ses actions les mieu réfléchies. Il y a, dans cette aventure, le compl du renard et le bond du tigre, avec la froide im passibilité de l'homme qui ne compte pas pl avec sa propre vie qu'avec celle du prochain. Pe d'obstacles étaient capables d'arrêter un tel c ractère.

Enchanté de l'expédient et surtout du résulta le tchorbadgi témoigna sa satisfaction à Méhéme Ali, en lui conférant le grade de capitaine (1 et en lui faisant épouser une de ses parentes, r che et divorcée. — Il eut de cette femme ci

(1) *Boulouk-Bachi* : au propre, commandant d'une co pagnie.

enfants, dont trois fils, Ibrahim, Toussoun et Ismaïl, nommés ainsi en mémoire de son père, de son oncle et de son protecteur, le tchorbadgi.

Ce mariage permit à Méhémet-Ali d'entreprendre le commerce des tabacs, qui est le plus lucratif de tous ceux auxquels donne lieu le territoire de la Roumélie. Un certain nombre d'années de la vie de notre héros se perdent ainsi dans les soins vulgaires d'une fortune à édifier et d'une famille à élever; le vice-roi d'Egypte était très-réservé sur cette époque de sa carrière, dont l'obscurité lui paraissait faire tache sur l'éclat radieux de ses phases postérieures; il ne paraît même point que ses aspirations intimes se fussent alors beaucoup étendues hors du cercle tracé par les probabilités à son avenir: nouvel exemple à l'appui de l'opinion qui reconnaît, dans l'occasion, la seconde et peut-être la seule maternité du génie. Combien en est-il de grands hommes qui, arrivés au but assigné, puissent, en regardant en arrière, mesurer leur course dans le même sillon lumineux, et ne pas reconnaître, çà et là, la trace des rayons courbés par un pouvoir inconnu, la mystérieuse réfraction de la Providence!

XXIV

L'occasion majeure arriva pour Méhémet-Ali en l'année 1800. A cette époque, la Porte poussait avec énergie ses armements contre l'occupation française en Egypte. Le capitan-pacha, à l'ancre dans la baie de Marmarice, attendait, pour les embarquer, l'arrivée des contingents imposés aux provinces ; celui de la Cavale ayant été fixé à trois cents hommes, le gouverneur eut fort à faire de les armer et de les équiper; il leur donna son fils pour chef avec Méhemet-Ali comme lieutenant, et les expédia à la flotte turque. Méhémet-Ali a souvent dit que ce ne fut pas sans difficulté qu'il partit pour cette expédition lointaine. Il avait même commencé par opposer un refus formel à la proposition que lui en fit le gouverneur. De là, querelles et menaces. Comme il cheminait, sortant de cette discussion, et en portant encore les traces sur sa physionomie soucieuse, il rencontra un cheik de sa connaissance avec lequel il se plaisait souvent à deviser.

— Qu'as-tu, lui demande le vieillard, en lui

prenant sa pipe pour en tirer quelques bouffées, — signe d'amicale familiarité, — tu parais contrarié.

— Ils veulent m'envoyer en Égypte, répond Méhémet-Ali, combattre les infidèles.

— Eh bien?

— Je n'y vais point; la patrie vaut mieux : le pied est plus sûr, et on y a des klephtes pour s'entretenir la main.

— Tu as tort, la route est longue, mais elle mène haut; tu as tort, grand tort,—répéta le cheik d'un air prophétique.

« Les paroles de cet homme, » disait Méhémet-Ali, « en la sagesse duquel j'avais la plus grande confiance, me convainquirent; je retournai au gouverneur et me mis à sa disposition. »

Dès l'ouverture de la campagne, les événements semblèrent donner raison aux conseils du cheik. Déjà fatigué d'une traversée pénible, le fils du gouverneur, que n'entraînait pas une vocation décidée, se trouva encore plus mal à l'aise parmi les sables de la presqu'île d'Aboukir; il se prit à regretter ses pénates, et les préférant aux périls de la guerre, avant même d'en avoir tâté, il regagna la Roumélie, laissant le commandement de sa troupe à son compatriote, qui devint alors chef de bataillon (1).

(1) *Bimbâchi* : au propre, qui commande mille hommes.

L'histoire ne peut enregistrer. d'autre motif certain de la retraite du fils du tchorbadgi que le dégoût qu'il manifesta ; cependant, quelque réel que fût ce dégoût, il est au moins singulier qu'il l'ait poussé à une détermination aussi prompte ; de la part d'un tout jeune homme, que le point d'honneur ne laisse jamais d'exciter, et qui se trouve revêtu d'un caractère de supériorité aux yeux de ses compatriotes, un pareil exemple sera toujours rare. Quant à nous, nous croyons que Méhémet-Ali n'y est pas demeuré étranger : choisi par le gouverneur, à cause de sa sagacité et de sa bravoure reconnues, plutôt pour diriger et conseiller son fils que pour le seconder, il est très-probable que le nouveau Mentor dut chercher à se débarrasser d'un pupille importun, et qui avait pour principal inconvénient de lui masquer le commencement de cette longue route, dont son ambition avait accueilli la promesse. Méhémet-Ali a prouvé depuis qu'il n'était pas d'humeur à partager aucun commandement ; et peut-être fut-ce un bonheur pour ce premier rival que d'avoir eu lui-même d'aussi grandes dispositions à se faire éliminer.

XXV

Méhémet-Ali ne songea plus qu'à se distinguer. Il eut lieu de le faire dans une rencontre de l'armée du capitan avec un corps de troupe commandé par le général Lagrange, en avant de Ramaniè; plusieurs des siens y trouvèrent la mort; mais sa conduite fixa l'attention du capitan, qui le choisit pour l'attaque du fort. Un peu avant la pointe du jour, Méhémet-Ali se glissa sous les retranchements; n'entendant aucun bruit, il chercha à s'y introduire; mais les Français venaient de l'évacuer, et il put y pénétrer sans coup férir.

A peine avait-il mis le pied dans le camp turc qu'il avait deviné que la valeur n'était pas le seul titre à la protection des chefs, non plus que les services à l'avancement, et incontinent il chercha un appui parmi les gens qui avaient l'oreille du maître; il le trouva en la personne d'un certain Hassan-Agâ, officier de la suite du capitan-pacha : c'est le même qui, plus tard, fut agâ des janissaires au Caire. Par son entremise, le capitan

attacha Méhémet-Ali au service de Kousrouf-Pacha, après que celui-ci eut reçu sa nomination de Constantinople, et le lui recommanda comme une précieuse acquisition. On n'a pas pu savoir dans quelle mesure le jeune rouméliote avait pris part au massacre des mamelouks, à Aboukir: mais ce fut peu après cet événement, à la fin de 1801, qu'il fut élevé au grade de général (1), et vers la même époque, Kousrouf, ayant reçu quatre chevaux en présent, lui en donna un, en témoignage de satisfaction et de bienveillance.

Méhémet-Ali accompagna le vice-roi au Caire, et dès le début de la campagne entreprise contre les mamelouks, il eut le commandement d'un corps d'armée. — Désormais, notre héros va jouer un rôle important dans les événements, et leur récit détaillé comporte un large développement de son caractère.

(1) *Saréchesmé.*

LIVRE DEUXIÈME.

TURCS ET MAMELOUKS.

LIVRE DEUXIÈME.

Caractère de l'alliance anglo-turque. — Position des partis en Egypte, après la retraite des Français. — Rivalité du Capitan-Pacha et du grand-visir. — Nomination de Kousrouf au pachalik d'Egypte. — Invitation du Capitan-Pacha aux beys de la maison de Mourad. — Rappel du général Hutchinson. — Massacre des beys à Aboukir. — Noble conduite d'Hutchinson. — Le grand-visir et le général Stuart. — Revirement de la politique anglaise. — Abandon de la cause des mamelouks. — Départ du Capitan-Pacha, du grand-visir et de l'armée anglaise. — Caractère de Kousrouf-Pacha. — Difficultés de sa position. — Situation des mamelouks. — Lettre collective des beys à Napoléon. — Traité d'alliance de la France avec la Porte — L'Elfi-Bey, rival de Bardissi et d'Ibrahim. — Négociations infructueuses. — Méhémet-Ali commandant un corps d'opération. — Nouvelles avances des Anglais aux mamelouks. — Bataille de Damanour. — Raisons de l'abstention de Méhémet-Ali. — Traité d'Amiens. — Les Anglais rendent les ports du littoral méditerranéen. — Départ de l'Elfi-Bey pour Londres. — Les mamelouks opèrent leur jonction dans la haute Egypte. — Siége et prise de Miniè. — Fâcheuses conséquences. — Révolte des Albanais. — Prise de la citadelle du Caire. — Expulsion de Kousrouf-Pacha. — Taher-Pacha s'empare du pouvoir. — Il se rend odieux. — Il est assassiné. — Les Osmanlis nomment Ahmed-Pacha à sa place. — Méhémet-Ali se joint aux mamelouks. — Défaite d'Ahmed. — Les coalisés tournent leurs forces contre Kousrouf. — Siége et prise de Damiette. — Kousrouf prisonnier. — Message de la Sublime-Porte. — Biographie de Bardessi. — Ali-Pacha-Dgezaïrli. — Son histoire. — Siége de Rosette. — Bardissi et le Cheik. — Les Anglais et les Français auprès

des beys. — Piége tendu à Ali-Dgezaïrli. — Il part d'Alexandrie. — Sa marche sur le Caire. — Il se rend à discrétion à Bardissi. — Ses intrigues. — Sa mort. — Retour de l'Elfi. — Son séjour en Angleterre. — Fuite de l'Elfi. — Rébellion des Albanais. — Mesures fiscales de Bardissi. — Insurrection du Caire. — Jeu de Méhémet-Ali. — Son coup d'État. — Fuite de Bardissi et d'Ibrahim. — Courte réinstallation de Kousrouf-Pacha. — Election de Kourchid-Pacha. — Situation du gouvernement Ottoman. — Caractère de Kourchid. — Moyens qu'il emploie pour se procurer de l'argent. — La veuve de Mourad. — Les beys bloquent le Caire. — Méhémet-Ali se paie de ses propres mains. — Il surprend les mamelouks à Dereltine. — Les beys lèvent inopinément leur camp. — Firman de la Porte, invitant les chefs Albanais à rentrer dans leurs pays. — Ruse de Méhémet-Ali pour l'éluder. — Grande expédition contre les mamelouks. — Tentative infructueuse des beys, pour réconcilier Bardissi et l'Elfi. — Siége de Minié. — Assaut infructueux. — Incendie de la flotille. — Retraite des mamelouks. — Complot de Kourchid contre les Albanais. — Les Delhis. — Méhémet-Ali revient inopinément au Caire. — Violentes réclamations des troupes. — Les cheiks et les ulómas excitent le peuple à la révolte. — Tentative de Kourchid pour éloigner Méhémet-Ali. — Déposition de Kourchid et élection de Méhémet-Ali à sa place. — Kourchid se renferme dans la citadelle. — Siége de cette forteresse par les habitants et les Albanais réunis. — Arrivée du Capidgi-Bachi, porteur d'un firman de la Porte confirmant l'élection de Méhémet-Ali. — Arrivée du Capitan-Pacha à Alexandrie. — Kourchid rend la citadelle.

TURCS ET MAMELOUKS.

I

Si le désir d'arracher l'Egypte aux mains des Français avait pu décider l'Angleterre à unir ses forces à celles de la Porte-Ottomane, devant ce résultat obtenu, ces deux puissances ne tardèrent pas à se trouver séparées d'intérêts comme d'action. Aucune sincérité n'avait présidé aux explications qu'elles s'étaient mutuellement données de leurs projets ; bien qu'elles parussent s'entendre diplomatiquement, leurs agents, en Egypte, recevaient des instructions secrètes et diamétralement

opposées. — La Porte, poursuivant le dessein d'anéantir le pouvoir des mamelouks, avait concerté, avec son alliée, l'exil des principaux chefs de cette milice, sous la promesse de leur conférer, en compensation, des apanages dans les provinces d'Europe. Cette décision, revêtue de la sanction de l'ambassadeur anglais, lord Elgin, forma le texte officiel des instructions mandées de Constantinople au grand-visir et au capitan-pacha, commandants des troupes ottomanes; mais ils en reçurent d'autres, comme on le verra, pour arriver plus promptement aux mêmes fins. De leur côté, les Anglais avaient songé depuis longtemps à se servir des mamelouks pour assurer leur domination en Egypte; et leurs généraux avaient l'ordre de nouer des relations amicales avec les beys influents, et de leur laisser entrevoir leur rétablissement sous l'égide de la puissance britannique. Plusieurs, à leur grand dam, se laissèrent séduire par à cet appât grossier.

II

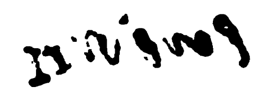
Mais il était écrit que la politique anglaise, en

Égypte, ne récolterait pas le fruit de ses efforts, et ruinerait son triomphe par le luxe même des précautions qu'elle avait prises pour se le ménager : fait plus fréquent qu'on ne le croit dans l'histoire de cette nation. Ne jugeant pas son armée, réunie à celle de la Turquie, suffisante pour chasser les Français de l'Egypte, elle avait convié à ce but, de près ou de loin, et des quatre points cardinaux, toutes les hordes qu'attirait l'espoir du pillage ; Arabes de l'Yemen, Chankallas éthiopiens, Bédouins du désert, Cipayes de l'Inde, Albanais et mendiants venus de la Syrie avec l'armée du grand-visir; mais l'Angleterre voulait une proie et non une curée, et le besoin de contenir, après une victoire sans combat, cette soldatesque, qui n'attendait qu'un signal d'hostilité pour dévaster ce pays, l'emporta sur le désir d'en imposer aux vues envahissantes de la Porte. L'armée anglaise, outre l'avantage de sa qualité supérieure, avait celui des positions; elle occupait les places fortifiées du littoral, et se trouvait à portée de son escadre, abritée elle-même dans le port d'Alexandrie. Les Turcs avaient commis la faute de disséminer leurs forces, et tandis que la flotte du capitan-pacha était très-précairement mouillée dans la rade d'Aboukir, ses troupes de débarquement, composées de six mille janissaires et de quatre mille Albanais, étaient allées

grossir l'armée du grand-visir, campée au Caire, sur la rive droite du Nil. Le général Baird, avec ses six mille Cipayes, était sur la rive gauche, à Gizè, à proximité du camp des mamelouks, et pouvait, en donnant la main à ceux-ci, occuper très-sérieusement la masse indisciplinée et hétérogène, qui lui faisait face. En ce moment donc, il est certain que les Anglais possédaient les moyens de peser d'un poids décisif dans la balance des destinées de l'Egypte, et de faire régler à leur gré le différend entre les mamelouks et la Sublime-Porte. Ce fut là le sentiment unanime de toute l'armée anglaise, et celui de son commandant lui-même, le général Hutchinson, dont la conduite ultérieure prouva qu'il ne s'associait pas étroitement à la politique du cabinet de Saint-James.

III

La rivalité qui divisait le capitan-pacha et le grand-visir, et qui aurait dû servir les vues des Anglais, ne fit qu'éloigner les termes d'un arrangement. Youssouf-Pacha, grand-visir, avait la qualité et les insignes du suprême commandement, mais



l'influence réelle appartenait à l'amiral Koutchouk-Hussein. Ce dernier, compagnon d'enfance du sultan Selim, possédait toute la faveur de ce prince, et avait acquis un titre sérieux à sa reconnaissance, en contribuant, par son activité, à la réorganisation de la flotte turque, après les revers qui amenèrent la désastreuse paix de Jassy. Son crédit parvint facilement à faire donner le pachalik du Caire à Kousrouf-Pacha, son lieutenant (1) et son favori. Celui-ci, qui joua plus tard un rôle si important dans l'empire Ottoman et dans l'histoire de Méhémet-Ali, était né dans le pays des Abazes; acheté, dans son jeune âge, par le capitan, il fut élevé dans sa maison; et, suivant un exemple très-fréquent dans les mœurs turques, son propre maître lui ouvrit le chemin de la fortune et des honneurs.

Ce fut le capitan-pacha que la Porte chargea de terminer l'affaire des mamelouks comme elle l'entendait. En conséquence, il écrivit aux principaux beys de la maison de Mourad, les invitant à se rendre auprès de lui pour y conférer de matières importantes. Surpris par cette avance, les beys tinrent conseil pour tâcher de pénétrer les projets du capitan-pacha, et, malgré quelques avis contraires, ils finirent par leur donner une interprétation favorable à leur désir. Instruits de la

(1) Kiaya.

jalousie que se portaient réciproquement les deu chefs de l'armée ottomane, ils supposèrent qu l'amiral voulait favoriser les mamelouks de Mou rad au préjudice de ceux d'Ibrahim-Bey, qui n'a vaient pas quitté le grand-visir. Ils se rendirer donc au camp d'Aboukir, et y furent reçus ave toutes sortes de distinctions; leurs tentes se dres sèrent au milieu même du camp turc; pendant u mois, ce ne furent que fêtes, revues et carrousel en leur honneur; mais de l'objet réel de leur venu il n'en était nullement question. Les beys finirer par en concevoir une certaine inquiétude, et s'e ouvrirent au général Hutchinson, qui, dans s loyauté de soldat, les rassura sur les intentio de la Porte à leur égard, et leur fit voir, au co traire, dans les manières captieuses du capita pour eux suspectes, des motifs de bon espoi L'instinct félin des mamelouks les avait mieu servis que ne devait le faire la protection brita nique; non que le caractère chevaleresque bie connu du général anglais n'eût été capable de l garantir d'une embûche: ce fut, au contraire, légitime appréhension qu'avait le capitan-pach de ce caractère qui retarda la perpétration de s desseins; mais il n'était pas sans savoir qu'u certaine discorde régnait entre le général et l ministres de Londres, et il en attendait l'effet, l'o fixé sur sa proie.

IV

Lorsque la nouvelle fut annoncée du remplacement du général Hutchinson par lord Caran, il jugea le moment propice arrrivé. Invité à honorer de sa présence, à Alexandrie, la cérémonie d'investiture du nouveau généralissime, il fit l'offre aux mamelouks de l'accompagner; ceux-ci en devaient d'autant moins prendre ombrage qu'ils savaient les Anglais dans leurs intérêts; d'ailleurs, pour donner à cette invitation une apparence courtoise, le matin du jour indiqué pour le départ, le capitan réunit ses hôtes dans un déjeuner sous sa tente. Des canots attendaient au rivage; après le repas, le gouverneur s'embarque avec les beys dans l'un d'eux; les autres sont occupés par les officiers de sa suite.

Une partie du voyage s'accomplit avec la plus franche cordialité. On était déjà loin en mer, lorsque le capitan, voyant, un esquif qui s'approche de son embarcation, dit aux beys : « Voilà sans doute des dépêches qui m'arrivent de Constantinople. » En effet, on vient lui remettre un pli ca-

cheté. Sous prétexte d'en prendre immédiatement connaissance, il passe à bord de l'esquif et laisse les beys voguer en avant; tout-à-coup, à leur entrée dans le lac d'Aboukir, ceux-ci se trouvent en face de trois grandes chaloupes remplies de soldats bien armés; reconnaissant la trahison, ils se mettent sur la défensive; au même instant, les chaloupes font feu à bout portant, et les criblent de balles.

Les mamelouks se battirent en désespérés; mais ils furent écrasés sous le nombre. La fleur de cette vaillante milice périt dans cette journée; leur chef, Osman-Tanbourdgi, fut un des premiers tués; Osman-Bardissi reçut des blessures graves. Ceux qui échappèrent au massacre, ainsi que les blessés, furent conduits à bord du vaisseau amiral, et là, on leur fit jurer sur le Coran qu'ils resteraient prisonniers des Turcs et ne chercheraient pas à se faire réclamer des Anglais. Les bourreaux mettaient cette sanglante affaire sur le compte d'un malentendu.

V

à la première nouvelle qui lui en vint aux , le général Hutchinson n'attendit point, gir, l'appel des victimes; il marcha avec ses s sur Aboukir, et vint les ranger en carrés le camp turc ; puis il expédia au capitan plutôt que l'invitation de lui faire remettre champ les prisonniers, les blessés et les L'amiral turc, qui ne s'était pas attendu à vigueur, jugea prudent de temporiser, et enta de dépêcher son interprète à Hutchin- ur le calmer. Cet envoyé avait mission ner que « l'intention de son maître s'était à faire saisir les beys pour les conduire à ntinople, et que la résistance opposée par i avait seule provoqué cette malheureuse . » Dans la vive discussion qu'engendra cette use et d'ailleurs inutile excuse, le général s s'emporta et dit à son interlocuteur : « Vo- ître est un perfide. — « *Votre Seigneurie*, ndit l'envoyé avec le plus grand calme, *t cependant pas ignorer la décision de la Sublime-*



Porte relativement à l'état futur des mamelouks. » Réponse comportant implicitement tous les blâmes, sans en excepter même celui qui rejaillissait sur Hutchinson, pour être demeuré l'agent d'une politique si répugnante à son caractère.

On fit néanmoins droit à la demande du général anglais ; les prisonniers et les blessés furent débarqués pour être transportés à Alexandrie ; et comme, leur nombre vérifié, quatre faisaient encore défaut, que les Ottomans prétendaient avoir été tués dans le combat et jetés à la mer, Hutchinson exigea que des recherches fussent faites pour retrouver les corps de ces victimes, et qu'ils lui fussent livrés. Le capitan expédia sur-le-champ des plongeurs avec ordre de les rapporter, sous peine de la vie. Les quatre cadavres, retirés des flots, furent remis à l'armée anglaise, qui les fit inhumer avec les autres, en leur rendant les honneurs militaires.

VI

Réduit à n'agir que d'après les inspirations de son rival et collègue, — si ce n'est à lui obéir

positivement, le grand-visir voulut du moins ne pas rester au-dessous de l'exemple donné à son zèle. Pour exécuter les décrets de la Porte contre ceux des mamelouks qui étaient à sa portée, la trahison fut aussi le parti auquel il s'arrêta; pour lui elle était plus facile, car le vieil Ibrahim et les siens circulaient librement au milieu de l'armée turque, confiants dans leur propre fidélité au pacte d'alliance. Mais au Caire comme à Aboukir, l'intercession des Anglais fit avorter les desseins du gouvernement ottoman, sans cependant rien stipuler de stable pour l'avenir du parti qu'elle protégeait.

Le grand-visir convoqua tous les mamelouks d'Ibrahim qui se trouvaient au Caire ou dans les environs, sous prétexte de leur lire un firman d'amnistie de la Sublime-Porte; et quand il les eut ainsi sous la main, ce firman se changea en un ordre d'arrestation. Les beys, désarmés, furent conduits à la citadelle. En même temps, Taher-Pacha eut ordre de se rendre dans la Haute-Egypte, pour y capturer l'Elfi et le reste des mamelouks. Cependant, quelques-uns d'entre eux parvinrent à se soustraire aux actives recherches des émissaires turcs, et se réfugièrent dans le camp anglais de Gizè; le grand-visir les y fit réclamer. L'indignation du général Ramsay ne le céda pas à celle d'Hutchinson; il ne répondit que

par le dédain à toutes les tentatives faites pour le circonvenir. Quelques jours après, l'ordre lui parvint d'Alexandrie d'exiger la mise en liberté des mamelouks; le grand-visir, qui avait reçu lui-même une dépêche non moins formelle à ce sujet, essaya d'en imposer par ses préparatifs d'hostilités et de traîner l'affaire en longueur. Mais le général Stuart arriva bientôt d'Alexandrie, avec mission d'en finir; il signifia au grand-visir que si les mamelouks n'étaient pas relâchés dans les vingt-quatre heures, l'armée anglaise s'ébranlerait. La menace fit son effet: deux mille cinq cents mamelouks, Ibrahim-Bey en tête, furent conduits aux avant-postes anglais, qui les reçurent avec des hourras de satisfaction.

VII

Là devait momentanément s'arrêter l'appui que les beys rencontreraient dans le cabinet anglais; car des raisons d'une politique plus haute allaient le guider. Aussitôt après l'évacuation de l'Egypte, la France avait cherché à se rapprocher de la Turquie; dès les premiers jours d'octobre 1801, des

préliminaires de paix, tendant à remettre les anciens traités en vigueur, étaient signés à Paris, entre le ministre des relations extérieures et l'ambassadeur de la Sublime-Porte; le colonel Horace Sébastiani avait été mandé à Constantinople, pour réclamer la sanction du sultan, et cette démarche avait mis en émoi tout le corps diplomatique. L'ambassadeur anglais surtout se donna beaucoup de mouvement pour faire échouer la négociation de l'envoyé français, et parvint à ébranler la résolution du Divan. Mais les défenseurs de la cause française usèrent de représailles, en faisant ressortir les difficultés opposées en Egypte, par les chefs des armées anglaises, au visir et au capitan-pacha. Dans l'impossibilité de démentir des faits aussi patents, l'Angleterre résolut d'y couper court par un moyen dont elle n'a fait qu'un trop fréquent usage : elle désavoua ses généraux, et promit, pour l'avenir, d'abandonner les mamelouks au sort que leur réserveraient les arrêts de la Porte. Tel fut le motif du rappel d'Hutchinson. Lord Cavan, qui lui succéda dans le commandement en chef, mit à la voile pour Alexandrie, accompagné de M. Strettan, secrétaire de l'ambassade anglaise, qui était chargé de veiller à l'exécution des nouveaux engagements pris par son gouvernement.

L'arrivée, en Egypte, de ces personnages changea donc la face des choses. Lord Cavan, dans une

entrevue qu'il eut avec Ibrahim, ne lui laissa pas ignorer que ses instructions lui enjoignaient de porter un actif concours à toutes les mesures que pourrait prendre le gouvernement ottoman; il l'engagea en même temps, lui ainsi que les siens, à se confier en la clémence et la générosité de leur souverain légitime. Mais la réprobation que méritait un abandon si peu dissimulé fut unanime dans l'armée britannique, et ce sentiment, porté au vif chez le général Stuart, lui fit dire à lord Cavan, que du moment où les promesses les plus formelles étaient ainsi méconnues, il considérait comme étant de son devoir d'exhorter les mamelouks, contrairement à l'avis de son supérieur, à se précautionner de méfiance et à se tenir strictement sur leurs gardes.

VIII

Ce dernier conseil fut suivi; le jour même, les beys établirent leur camp aux portes de Gizè, et le lendemain, ils s'éloignèrent, en annonçant au général Stuart, que, pour donner à l'armée anglaise une dernière marque de déférence, ils

n'attaqueraient pas les Turcs avant d'être parvenus à Siout.

Peu après sa malheureuse équipée, le capitan-pacha avait mis à la voile, laissant Kousrouf-Pacha, muni de ses instructions, achever l'œuvre pour laquelle il s'était montré un fidèle, mais timoré exécuteur. Le gouverneur de l'Egypte se hâta d'aller prendre, au Caire, les rênes du gouvernement; il fit son entrée dans cette capitale, l'un des premiers jours de fevrier 1802, accompagné d'une suite nombreuse, et fut reçu eu grande pompe, suivant l'usage, par les cheiks, les ulémas, les chefs de l'armée réunis. Sa venue rendait inutile la présence du grand-visir, ministre non moins malheureux que le capitan-pacha des volontés de son gouvernement, et qui saisit avec empressement l'occasion d'abandonner le théâtre de ses revers. Peu de temps après, au commencement de mai, le corps d'armée britannique, réduit aussi par les circonstances, à n'être que simple spectateur des événements, s'éloigna de Gizè et se rembarqua à Suez. Les Anglais n'évacuèrent que plus tard les villes du littoral méditerranéen.

IX

Ainsi, dès les premiers jours de son installation, le nouveau vice-roi se trouvait dégagé de toute influence embarrassante, et la responsabilité de ses faits et gestes allait peser tout entière sur lui. Malheureusement, la nature ne s'était pas accordée avec le hasard pour porter Kousrouf-Pacha à un poste aussi élevé. L'histoire des grands dignitaires de l'empire turc est pleine de ces exemples d'élévation que la faveur seule justifie, et qui font passer un homme de la domesticité, sans transition, aux sphères supérieures de l'État. Ces gens portent au pinacle les qualités et les défauts de leur origine; ils ont tous les signes extérieurs du commandement, tous ses agréments pour ainsi dire, sans en posséder les facultés virtuelles. Tel fut le cas pour Kousrouf-Pacha : noble de manières, affable et plein de fierté au besoin, il représentait dignement, sous tous les rapports; il ne lui manquait même rien de ce qui constitue un homme précieux dans le conseil; — ce qui lui faisait défaut, c'était la connaissance

approfondie des hommes, cette science toute intuitive, cette espèce de seconde vue des individus créés pour la domination, qui les fait si résolus, quoiqu'en apparence irréfléchis, et finit toujours par faire dire d'eux, qu'ils ont adopté, devant l'action, le seul parti à prendre. Il en devait être ainsi, d'ailleurs, à divers degrés, pour tous les hommes appelés par les événements à exercer la puissance souveraine en Egypte, jusqu'au jour où la nature y placerait son élu.

Il faut ajouter, pour l'excuse de Kousrouf-Pacha, que sa position était difficile. Les troupes dont il disposait pour réduire les mamelouks, ne s'élevaient pas au delà de seize à dix-sept mille hommes, disséminés dans la basse et la moyenne Egypte. Le noyau de cette armée était formé des quatre mille Albanais débarqués par le capitan-pacha : c'étaient des soldats pleins de fougue et de valeur, mais turbulents, cupides, indisciplinés, et que les Turcs n'employaient jamais sans défiance, parce qu'ils les considéraient comme étrangers à leur nation. Kousrouf leur préférait sa milice composée de Nubiens, à laquelle il avait adjoint des esclaves noirs, dont il avait fait diriger l'instruction par des Français attachés à sa personne; et, en effet, cette garde lui témoigna de la fidélité dans ses revers.



X

Les mamelouks, que l'expédition française avait réduits de moitié, et qui ne pouvaient plus réparer leurs pertes depuis que la Porte avait interdit l'exportation des esclaves géorgiens et circassiens, ne comptaient plus que trois mille à trois mille cinq cents cavaliers; pour combler ces vides, ils s'étaient adjoint pareil nombre d'Arabes ababdè et deux mille cinq cents de la tribu des Beni-Ali. Mais la plus grande cause de leur faiblesse était dans leurs divisions intestines. Sous les ordres d'un chef capable et respecté, ils eussent encore pu arracher le pouvoir aux débiles mains de leurs ennemis; la mort de Mourad leur avait enlevé cette chance. Osman-Tambourdgi, son successeur, était tombé victime du massacre d'Aboukir. L'autorité et l'influence se partagèrent alors entre plusieurs chefs rivaux et animés de vues différentes. Osman-Bardissi commanda à la maison de Mourad, et sembla hériter de la propension de ce bey pour la France; il entraîna dans cette voie le vieil Ibrahim et ses mamelouks, qu'une prudence

cauteleuse et quelque peu timide faisait toujours pencher vers le parti des négociations. Ces beys, qu'avait trahis leur confiance en l'Angleterre, espéraient rencontrer plus de générosité chez leur vainqueur, et le principal instrument de leur adversité. Voici la lettre touchante adressée au premier consul Bonaparte, par Osman-Bardissi et Ibrahim-Bey :

« Puisque vous avez détruit notre puissance, affermie depuis tant d'années, nous attendons notre rétablissement de votre générosité. La mort de Mourad-Bey avait amené la désunion parmi nous : ce fut cette circonstance malheureuse qui nous obligea de recourir à la protection des Anglais. Les Turcs nous font une guerre injuste ; la trahison est leur arme favorite. Nous sommes assez forts pour résister à leurs entreprises, mais nous avons besoin d'un puissant appui au-dehors. C'est vous que nous implorons, c'est en vous que nous remettons toute notre confiance ; aidez-nous, par votre entremise, auprès de la Sublime-Porte. Nous nous soumettrons aux conditions qu'il vous plaira de nous imposer ; et pour vous témoigner notre reconnaissance de vos bons offices, nous ferons jouir le commerce de votre nation des priviléges les plus étendus. »

Mais la même raison politique, qui avait fait



sacrifier à Londres la cause des beys, la fit repousser à Paris. L'arrivée de cette épître concorda avec celle d'un nouvel ambassadeur de la Porte, venu pour signer, à la date du 6 messidor an x (25 juin 1802), un traité d'alliance offensive et défensive, que devait ratifier le sultan à deux mois de là. Telle était la conclusion de ces préliminaires de paix, dont l'annonce, six mois auparavant, avait tellement inquiété l'Angleterre, que pour y mettre des entraves, elle n'avait pas hésité à ajourner la réalisation de ses vues ambitieuses sur l'Egypte. La France était, d'ailleurs, justifiable de son refus vis-à-vis des beys; elle ne leur devait rien. Son agression avait été brutale, sans doute; mais aucun de ses actes ne pouvait lui mériter le reproche de mauvaise foi.

Bardissi et Ibrahim avaient pour concurrent Mohammed-l'Elfi, dont l'oreille s'était ouverte aux propositions des Anglais, et qu'avaient séduit leurs avances captieuses; la rivalité politique de Bardissi et de l'Elfi s'aigrissait encore de leur prétention commune à la main de la veuve de Mourad. Quand l'anarchie régnait à ce point dans le camp ennemi, il eût été bien maladroit à Kousrouf de ne pas chercher à s'y ménager un appui : ce fut un des premiers succès de sa politique. Osman-Bey-Hassan, chef d'une des plus riches et des plus considérables maisons de mamelouks, répondit

aux ouvertures qui lui furent faites, en venant lui-même au Caire avec sa suite. C'était un homme d'humeur assez pacifique, étranger aux querelles et aux jalousies de ses collègues.

XI

Quoiqu'ils manquassent d'armes et de munitions, les mamelouks tenaient toujours la campagne; ils faisaient de fréquentes excursions dans la moyenne et dans la basse Egypte; tandis que Taher-Pacha, précédemment envoyé par le grand-visir, allait les chercher dans le Saïd, ils ravageaient le Fayoum et les provinces de Miniè et de Beni-Souef. Cet état de choses minait les ressources du gouvernement, et plaçait Kousrouf dans l'obligation de traiter de la paix, ou de frapper un grand coup. Les mamelouks se voyant serrés de près par les troupes de Taher-Pacha, vinrent d'eux-mêmes au-devant du premier parti, en demandant une trève de cinq mois, pour avoir le temps d'écrire à Constantinople, et fonder la paix sur des bases durables. Kousrouf eut le tort de considérer cette démarche comme un aveu



d'impuissance, et répondit aux beys, que si le repos leur tenait tant à cœur, ils pouvaient, à l'exemple d'Osman-Bey-Hassan, en venir goûter les douceurs au Caire. Il excepta toutefois de cette amnistie les principaux chefs, Ibrahim, Bardissi et l'Elfi. Poussés à bout par cet insolent message, les beys s'unirent plus que jamais ils n'avaient fait, et battirent, près du village d'El-Touè, un corps de mille Ottomans; de là, ils se répandirent dans la Basse-Egypte, rançonnant et pillant tout sur leur passage. Le second tort de Kousrouf fut de rouvrir les négociations en pareilles circonstances, sans cesser ses préparatifs hostiles; si bien qu'il laissait à douter s'il voulait ou la paix ou la guerre. Il proposait pour apanage, aux beys, les terres s'étendant depuis Esnè, au sud de l'Egypte : ceux-ci demandaient, en outre, la province de Girgè. Pendant les pourparlers, Kousrouf mit deux nouveaux corps de troupes en campagne; l'un, sous les ordres de son lieutenant Youssouf-Bey, devait opérer de concert avec Taher-Pacha, venu de la Haute-Egypte; l'autre était commandé par Méhémet-Ali, que Kousrouf avait, ainsi que nous l'avons dit, nommé général au camp d'Aboukir.

XII

Huit cents mamelouks et les principaux beys, occupaient, à Damanour, sous le commandement de Bardissi, une position de laquelle il était très-important de les déloger, car, de ce point, ils menaçaient le Caire et communiquaient librement avec les Anglais. Ces derniers, depuis l'échec de leur diplomatie consommé par la signature du traité turco-français, s'étaient pris d'un retour d'intérêt pour les Mamelouks, et, en dépit des promesses faites à la Porte, ils prenaient à tâche de renouer des intelligences avec eux. Le général Stuart, leur ami dévoué, nommé depuis peu au commandement en chef de l'armée d'occupation, s'efforçait de faire succéder l'assistance et les conseils à la mission de rigueur de lord Cavan. Mais, entre tous les beys, nous le répétons, un seul, l'Elfi, suivait aveuglément l'impulsion de ces dangereux alliés; les autres, et surtout Bardissi, ne leur accordaient qu'un degré très-limité de confiance. Ce dissentiment éclata dans les conjonctures actuelles. L'armée du vice-roi s'avançait en



toute hâte, et les Anglais, qui connaissaient pertinemment sa force et ses mouvements, en exagéraient encore l'importance aux yeux des beys; ils les dissuadaient de tenter le sort du combat, et leur représentaient leur faiblesse numérique, leur armement défectueux, et les graves conséquences d'une défaite qui ne leur laisserait aucune chance de salut. Ces avis ébranlèrent Bardissi, mais portèrent la conviction chez l'Elfi. Un conseil fut tenu : les *kachefs* (1), bouillants d'ardeur, opinèrent pourqu'on allât à la rencontre de l'ennemi. Cet avis flattait trop le courage de Bardissi pour ne pas mettre un terme à son hésitation. Quant à l'Elfi, il déserta précipitamment le champ de bataille avec les siens.

XIII

Le 23 novembre 1802, Youssouf-Bey, le lieutenant de Kousrouf, vient ranger ses troupes au milieu de la plaine qui est au-dessus de Damanour; l'artillerie partage son front de bataille, sa droite est appuyée au canal d'Alexandrie.

(1) Lieutenants des beys.

A l'approche des mamelouks, il ouvre le premier le feu. Bardissi voit qu'il n'y a pas un instant à perdre ; il se met à la tête de sa cavalerie et fond sur l'ennemi ; mais la ligne des canons lui offre un obstacle infranchissable ; alors, par un mouvement rapide comme la pensée, il fait volte-face et tombe sur le flanc gauche, que le général ottoman n'avait pas eu la précaution de couvrir. Les premiers rangs enfoncés, l'infanterie se débande ; les mamelouks la taillent en pièce, s'emparent des canons et de toutes les munitions. La victoire fut complète : sur sept mille, leur nombre total, cinq mille Osmanlis furent tués ou prisonniers; les mamelouks ne perdirent qu'une soixantaine d'hommes.

Youssouf-Bey, échappé à ce désastre, n'eut pas la bonne foi ou le bonsens de reconnaître sa faute ; malgré l'écrasante supériorité relative de son armée, il eut l'impudeur d'attribuer sa défaite à Méhémet-Ali, dont lestroupes, disait-il, lui avaient fait défaut, et ne s'étaient pas présentées au moment du combat.

Il est certain que ce chef aurait pu, en pressant sa marche, augmenter les chances de succès de la journée ; mais il commençait alors à régler sa conduite sur un judicieux et machiavélique calcul. Il voyait ce malheureux pays d'Égypte traité en pays conquis par autant d'ambitions que de



commandants de bandes, et, dans le jeu de ces passions basses et cupides, aucun ressort honorable et légitime; jeté au milieu de ces égoïsmes acharnés à s'entre-détruire, il jugea que toute autre considération que celle de son propre intérêt était une duperie; et la force morale ou matérielle que son habileté pourrait lui acquérir, il résolut de ne la prêter à aucun parti que pour contribuer sûrement à l'anéantissement d'un autre. Son protecteur Kousrouf était pour lui un homme jugé : jamais il ne parviendrait à réunir les rênes éparses d'un pouvoir aussi disputé. Avant donc de prêter la main à la ruine des mamelouks, qu'il voyait encore vivaces et résolus, il voulut que la question se décidât au Caire, entre le dépositaire de la puissance ottomane et les pressantes causes de chute qui le minaient. Telle fut la raison réelle de son défaut de concours à la bataille de Damanour. Kousrouf pénétra le dessein de Méhémet-Ali, et l'idée que cet homme lui devait tout enflamma encore sa colère; dès ce moment, il lui voua une haine mortelle, et dont bien longtemps après Méhémet-Ali put encore ressentir les effets. A son retour au Caire, le général rouméliote reçut l'ordre de paraître devant le vice-roi, après le coucher du soleil : Méhémet-Ali répondit qu'il y viendrait en plein jour, et au milieu de ses soldats.

XIV

Sur ces entrefaites, le glorieux traité d'Amiens avait rétabli la liberté des mers, et obligeait les Anglais à évacuer l'Égypte. On pense si ce fut à regret que le léopard britannique retira sa griffe de cette proie, objet d'une longue convoitise. Avant de céder aux instances réitérées du colonel Sébastiani, venu en Égypte pour presser l'exécution de cette clause majeure de la paix, les Anglais cherchèrent à se ménager une occasion ultérieure de remettre la main dans les débats intestins de l'Égypte : ils décidèrent l'Elfi et quinze de ses mamelouks à s'embarquer avec eux. Ce bey, superbe et vaniteux, avait toujours voulu primer sur ses collègues, et aspirait à l'héritage des Ali-Bey et des Mourad ; ses prétentions se trouvaient grandement éclipsées par la gloire que venait d'acquérir Bardissi, et sa popularité avait subi une juste atteinte de la conduite qu'il avait lui-même tenue en cette récente occurence. Il espéra regagner tout le terrain perdu par l'éclat que projetterait son séjour sur une terre étrangère ; fastueux, riche



des nombreuses exactions qu'il avait commises dans la Haute-Égypte, il se flatta de gagner à sa cause, par ses largesses, toutes les sympathies du peuple anglais. Nous retrouverons plus tard ce mamelouk sardanapalesque.

Ce fut le 14 mars 1803 que les Anglais remirent aux Turcs la place et les forts d'Alexandrie et, le 16, leur escadre mit à la voile. Kousrouf donna le gouvernement de cette ville à Kourchid qu'il éleva à la dignité de pacha.

Dans cet intervalle, le Divan avait envoyé un contrôleur des finances (1) en Égypte. Cet administrateur était porteur d'un firman dont le cadi donna lecture au peuple en présence des ulémas et des principaux chefs de l'armée : le rescrit impérial confirmait, pour l'année suivante, Kousrouf-Pacha dans son poste de gouverneur.

XV

Les mamelouks étaient bien les gens les plus incapables de tirer parti d'une victoire. Après l

(1) *Defterdar.*



journée si décisive de Damanour, la route du Caire leur était ouverte : au lieu de marcher sur cette capitale, qu'ils avaient chance de prendre sans coup férir, ils restèrent trois mois inactifs dans leur camp, bercés par les espérances que nourrissaient chez eux les Anglais, et par les propositions d'arrangement qui leur venaient de ce côté et d'autre part. Plus avide de butin que de puissance, cette milice désordonnée achevait de se gorger des dépouilles de l'armée de Youssouf. Mais quand les Turcs eurent été remis en possession d'Alexandrie, l'endroit ne leur offrait plus de sécurité, et ils se décidèrent à regagner la Haute-Egypte ; laissant sur leur passage une longue trace de pillage et de dévastation, ils rejoignirent Ibrahim-Bey dans la Saïd, et les deux troupes réunies vinrent mettre le siége devant Miniè. Ce chef-lieu de l'Heptanomide a remplacé l'antique Hermopolis; sa position moyenne, autant que sa valeur stratégique, en font une place de la première importance; en cet endroit, le Nil se resserre entre deux rives escarpées, et la ville commande à toute la navigation supérieure. Rien n'avait été fait pour mettre à profit ses moyens naturels de défense; au nord, un mauvais rempart, élevé à la hâte, avait été garni de quelques pièces de canon, mal servies, mal approvisionnées; la garnison elle-même, sans vivres, sans argent, était

traquée par les Arabes du voisinage. Elle se rendit à discrétion au bout de quatre jours de résistance, et fut passée au fil de l'épée par les vainqueurs.

La prise de Minié eut de graves conséquences ; elle coupait les communications du Caire avec la Haute-Egypte, et empêchait l'approvisionnement de la capitale. Les points situés au delà, tels que Siout, Girgè, isolés du centre, et réduits à leurs propres ressources, durent songer à faire face à la fois aux mamelouks et aux tribus nomades qui les entouraient. L'imminence du danger frappa Kousrouf, et lui parut mériter le déploiement de toutes ses forces; en conséquence, il rappela les corps de Taher-Pacha et de Méhémet-Ali qui étaient cantonnés dans la Basse-Egypte. C'était, malheureusement, et vu l'état des choses, sortir d'un péril pour tomber dans un plus grand. Ces troupes indisciplinées, et qui, depuis longtemps, n'avaient point été payées, se dédommageaient en campagne par leurs déprédations; mais arrivées au Caire, et avant d'être conduites à l'ennemi, il devenait urgent de satisfaire à leurs réclamations : or, la caisse du gouvernement se trouvait tout-à-fait à sec.

Méhémet-Ali, pour cause de suspicion légitime, fut relégué avec ses soldats aux abords du Caire; Taher-Pacha et les siens logèrent dans la ville.

Ce dernier n'avait cependant pas donné des gages supérieurs de fidélité au vice-roi; sa constante inaction dans les opérations dont il avait été chargé aurait dû le rendre suspect au même titre que Méhémet-Ali : l'avenir prouva, en effet, que, tout aussi ambitieux, mais moins dissimulé que le général rouméliote, il obéissait à des instincts exclusivement égoïstes.

XVI

Il n'était pas du pouvoir de Kousrouf d'éviter l'orage qui se formait; mais avec un peu d'habileté, en usant surtout de temporisations, il pouvait amortir ses coups; c'est ce qu'il ne fit pas : sa présomptueuse incapacité voulut briser tous les obstacles et n'en tourner aucun. C'est à lui que s'adressèrent d'abord les soldats de Taher-Pacha pour réclamer leur solde arriérée : il les renvoya au defterdar. Celui-ci, qui n'était pas en mesure de les satisfaire, leur dit d'aller vers Méhémet-Ali, qu'il supposait nanti d'une portion considérable des impôts de la Basse-Égypte. Méhémet-Ali leur assura qu'il n'avait rien reçu. Alors la

troupe, irritée, vient mettre le siége autour de la maison du defterdar. L'administrateur de la Porte les conjure de patienter encore quelques jours, jusqu'à l'arrivée de fonds attendus; mais ils ne veulent entendre parler d'aucun délai. Dans cette position difficile, le defterdar a recours au vice-roi; il se peint au pouvoir des rebelles, dont il ne peut maîtriser l'effervescence. Kousrouf n'écoute que sa colère et fait tirer le canon sur le rassemblement. L'état des forces dont il était véritablement maître ne lui permettait pas d'adopter ce parti violent. Il paya cher sa témérité. La révolte, exaspérée, tourna sa fureur contre son propre palais; et Méhémet-Ali, voyant l'affaire bien échauffée, n'empêcha plus sa troupe d'y prendre part, tout en se tenant prudemment à l'écart.

Taher-Pacha n'eut pas la même réserve : quittant le rôle d'instigateur secret pour celui de médiateur au grand jour, il se présente chez le gouverneur et n'est point reçu. Alors, jetant le masque, il se met à la tête de l'insurrection, et conduit une partie de son monde à la citadelle, dont les portes se ferment à son approche; mais quelques-uns de ses soldats réussissent à franchir la première enceinte et à débaucher la garde avancée. Le trésorier (1) du vice-roi, qui y commandait, n'osa

(1) *Kasnadar*.

pas résister et se rendit à la première sommation.

Kousrouf ne connut la prise de la citadelle que par les bombes et les boulets qui furent lancés de là sur son palais. Ce fait rendait impossible la résistance de la petite troupe qui lui était demeurée fidèle; entouré de ses Nubiens, des Français à son service et d'une centaine d'Osmanlis, — sans oublier ses femmes, qu'un Turc n'abandonne jamais, — le vice-roi sortit de son palais, transformé en décombres, et prit la route de Mansoura, aussi vaillamment protégé dans sa retraite que pendant ce siége de trois jours.

XVII

Le départ de Kousrouf ayant laissé Taher maître de la position, il crut le moment venu de couronner ses désirs, et se fit investir du commandement suprême. Le cadi le salua du titre de lieutenant-général (1), sous la réserve des ordres ultérieurs de Constantinople. Mais le nouveau chef n'eut pas le loisir de les attendre. Héritier des difficultés qui avaient assailli son prédécesseur, il était encore moins capable que lui de les surmonter.

(1) *Kaïmakan.*



Bien que dans une proclamation destinée à rassurer tout le monde, il prit soin de protester que les intérêts et les personnes seraient uniformément respectées, les plus odieuses exactions signalèrent les premiers instants de son pouvoir; quiconque résistait ou se refusait à acquitter les dures contributions qu'il imposait, était mis en prison et à la torture; sous divers prétextes, il fit décapiter deux intendants coptes, pour s'emparer de leurs richesses; un négociant damasquin eut le même sort. Ces victimes étaient pères de famille et jouissaient de la considération publique. Bientôt toute la population hâta de ses vœux ou se mit à comploter l'assassinat de ce despote sanguinaire.

Lui, cependant, ne songeait qu'a raffermir sa position. Désireux, avant tout, de consommer la perte de Kousrouf, il lança à sa poursuite Hassan-Bey, son neveu, avec mille Albanais. Cette troupe ne trouva pas les fugitifs à Mansoura comme elle s'y attendait : Kousrouf, jugeant le lieu trop découvert, s'était réfugié à Damiette avec ses fidèles; mais il avait laissé à Fareskour une avant-garde de trois cents hommes, qui furent massacrés jusqu'au dernier par Hassan-Bey.

Taher voulut en même temps avoir les mamelouks pour alliés; il leur écrivit de venir s'entendre avec lui. Les beys acceptèrent l'invitation d'un commun accord, et descendirent dans la province

de Gizè, où ils établirent leur camp. Taher fit ses dispositions pour aller les rejoindre, mais l'heure de sa mort était déjà sonnée.

Les Osmanlis étaient restés étrangers à la révolte des Albanais, quoiqu'ils fussent aussi fondés qu'eux à demander leur solde; plusieurs fois ils avaient prié le nouveau gouverneur de la leur faire payer; mais celui-ci ne leur avait donné que des réponses évasives, et il finit par leur déclarer qu'il ne se considérait comptable que du jour où il avait pris les rènes du gouvernement, et qu'ainsi ils eussent à réclamer l'arriéré à son prédécesseur. Le 25 mai, deux commandants viennent lui renouveler avec modération la prière des troupes; Taher, très-irrité, repousse toute voie d'accommodement, et, la dispute s'échauffant, il s'emporte en menaces; tout à coup les deux suppliants se précipitent sur lui, et le percent de leurs yatagans; puis ils lui tranchent la tête, et la jettent par une fenêtre près de laquelle il était assis.

Cet assassinat avait été concerté d'avance, et le sanglant trophée était le signal qu'attendaient dans la cour les soldats de la députation : à l'instant, Turcs et Albanais sont aux prises; le sang coule à flots, et cette scène de carnage ne se termine que par l'incendie du palais.



XVIII

Le règne de Taher-Pacha n'avait duré que vingt-deux jours. Après sa mort, les chefs ottomans se réunirent pour se donner un gouverneur; leur choix tomba sur un certain pacha du nom d'Ahmed, qui, de passage au Caire, allait prendre le commandement d'une province d'Arabie. Le pauvre diable ne sut pas résister à ce que l'offre avait de tentant. Le soir même de son avènement, il députa les principaux cheiks à Méhémet-Ali pour tâcher de le rattacher à sa cause.

Cette démarche était un hommage rendu à l'influence que le chef des Arnaoutes avait acquise au milieu de tous ces événements; comme il paraissait n'y avoir pris aucune part effective, sa modération lui avait concilié l'estime générale. Sa troupe, jusque-là faible, parce qu'il avait tenu à ce qu'elle fût régulièrement payée, s'était grossie des Albanais que la mort de Taher avait laissés sans chef. Dès ce moment, il se crut assez fort pour porter les derniers coups au parti des Osmanlis; sa réponse aux envoyés d'Ahmed, conforme

à ce dessein, fut une fin de non-recevoir; puis il profita du voisinage des mamelouks, venus à l'instigation de Taher, pour conclure avec eux l'alliance que ce pacha avait méditée. Ils invitèrent de concert Admed à se retirer et à quitter le pays. Celui-ci, qui n'avait aucun moyen de résister aux forces des coalisés, accepta sous condition d'obtenir des moyens de transport jusqu'en Arabie, et alla avec son monde, hors de la ville, se retrancher dans une mosquée que les Français avaient transformée en un fort appelé Sulkouski (1). Les alliés envoyèrent un millier d'Albanais qui s'en emparèrent après une vive fusillade. Ils se contentèrent de retenir Ahmed prisonnier, mais les deux commandants, auteurs de l'assassinat de Taher, et qui avaient embrassé le parti du nouveau pacha pour échapper à la vindicte des Albanais, furent décapités. Cette double exécution suffit aux représailles, un pardon général fut proclamé aux noms de Méhémet-Ali, d'Ibrahim et de Bardissi. La citadelle fut livrée aux mamelouks, et les Albanais s'établirent dans le Caire.

(1) Nom d'un officier polonais tué dans la première révolte du Caire.

XIX

S'étant ainsi couchés dans le lit de Taher, les alliés reprirent son projet d'évincer définitivement Kousrouf. Ce dernier, à la première nouvelle des événements qui venaient de s'accomplir, s'était porté sur le Caire; mais, à ce même village de Fareskour, où déjà une portion des siens avaient trouvé la mort, il rencontra la troupe d'Hassan-Bey, renforcée de cinq cents Arabes. Le choc fut rude; les Français, qui commandaient la garde du prince, le soutinrent sans plier, et, reprenant l'offensive, poursuivirent l'ennemi l'épée dans les reins jusqu'au village, qu'ils enlevèrent d'assaut. Kousrouf se préparait à poursuivre ses avantages, lorsqu'il apprit la défaite d'Ahmed et l'entrée des mamelouks au Caire. Il rebroussa chemin sur-le-champ. Hassan-Bey, qui avait reçu des renforts, harcela sa retraite jusqu'à Damiette. Un nouveau combat eut lieu sous les murs de cette place. Kousrouf eut le dessous et perdit quelques canons, ce qui le força à se renfermer dans ses retranchements, pour n'en plus sortir.

Les forces entières des coalisés ne tardèrent pas à venir l'assiéger. Méhémet-Ali et Bardissi s'étaient chargés de l'expédition, le premier à la tête de l'infanterie, le second commandant aux mamelouks et aux Arabes. Six jours de marche suffirent pour franchir la distance du Caire à Damiette, et, le 26 juillet 1803, l'armée fit sa jonction avec le corps d'Hassan-Bey. Elle présentait l'effectif imposant de dix mille hommes.

Damiette, qui fait face, au nord et à l'est, au lac Menzalè, est protégée à l'ouest par le Nil, et au midi par un canal qui dérive du fleuve au lac. Kousrouf s'était retranché derrière ce canal, et, sur le pont qui le traverse en son milieu, il avait établi une estacade garnie de deux pièces de canon. Un village, Senâniè, situé de l'autre côté du Nil, était occupé par son infanterie, et couvrait suffisamment la droite de cette ligne de défense, qui s'appuyait à gauche sur le lac. Les points intermédiaires avaient été fortifiés par un officier anglais, qui dirigeait le génie chez les assiégés. Un mamelouk français remplissait le même office dans l'armée assaillante; la position ayant été reconnue, il éleva à la hâte quelques retranchements sous le feu de l'ennemi, et on se mit à se canonner des deux côtés du lac, pendant quatre jours consécutifs, sans grand résultat : la mousqueterie ne portait pas. La largeur et la profondeur du canal semblaient



opposer à l'armée des coalisés un obstacle infranchissable. Un soldat de Bardissi s'avisa de le sonder, la nuit, en prenant le costume d'un fellah, et trouva, non loin du pont, un gué, qui n'avait pas plus de trois pieds d'eau. Il s'empressa de venir faire part à son chef de sa découverte. Le bey, profitant de l'obscurité, alla tenter le passage avec Méhémet-Ali, suivi de ses troupes; le courant manqua d'emporter ce dernier; mais capitaine et soldats, qui n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture, eurent bientôt touché la rive opposée, et coururent sus aux retranchements. Surpris, l'ennemi les abandonna sans coup férir, et laissa ouvrage et canons aux mains des Albanais, qui, à la pointe du jour, s'avancèrent sur Damiette. Les Turcs, qui s'y étaient retirés, les accueillirent avec une vive fusillade; mais après un engagement sérieux, ils durent céder au nombre. La ville fut entièrement pillée, à l'exception des maisons des consuls, que Bardissi protégea à grand'peine.

Kousrouf se retira, avec une poignée de soldats, dans le fort de Lisbè, à la pointe du Nil; l'infanterie du village de Senânie, dont l'action avait été paralysée par ce hardi coup de main, suivit ce mouvement de retraite; mais Bardissi fit avancer ses canons, protégés par les mamelouks, et la foudroya dans le lieu resserré où elle s'était placée. Les Albanais étaient encore occupés au pillage.

Le lendemain, Kousrouf demanda à capituler. Il fut retenu prisonnier, ainsi que ses derniers défenseurs, et conduit au Caire avec beaucoup d'égards. Ibrahim-Bey, chargé de le garder, s'efforça également, par ses manières, de lui rendre sa captivité moins amère.

Dans cette affaire, l'armée des alliés n'avait eu que cent soixante tués et deux cents blessés, tandis que celle de Kousrouf, qui, à son arrivée sous les murs de Damiette, comptait deux mille hommes, avait été réduite à douze cents.

Pendant que succombait ainsi, non sans une opiniâtre résistance, le délégué de la Porte, l'homme investi de ses pouvoirs et de sa confiance,—que croit-on qu'elle faisait? A défaut d'un secours matériel, qu'il eût été aussi facile que convenable de lui envoyer, s'imagine-t-on qu'elle lui octroyât au moins l'assistance morale de son approbation et de ses décrets prétendus souverains? Voici ce qui se passait. Tandis que Méhémet-Ali et Bardissi étaient occupés au siége de Damiette, la réponse du Divan à la communication de Taher arrivait à Alexandrie; elle lui enjoignait de reconnaître, pour vice-roi d'Egypte, cet Ahmed-Pacha, qui expiait sous les verrous sa triste équipée: — de Kousrouf, il n'en était pas plus question que s'il n'eût jamais existé.

XX

Cependant les derniers événements arrach
le Divan à sa torpeur. Bien que les droits s
rains du Sultan n'eussent pas encore été s
nellement méconnus, et qu'au contraire, les
fauteurs de révoltes, se fussent tous appuyés
nom, il n'était pas difficile de prévoir que l'all
des Albanais et des mamelouks aurait pour
tat de soustraire définitivement l'Egypte à l'au
de la Porte. Aussi, pour parer à cette pres
éventualité, la Porte se décida-t-elle à ex
un nouveau vice-roi, avec *mille hommes:* tell
l'importance du secours qu'elle jugeait apte
tablir ses affaires en Egypte. Quant à son
veau représentant, voici un résumé succin
ses faits et gestes antérieurs.

Ali était aussi un esclave devenu pacha.
Circassie, il avait été vendu fort jeune au de
ger, d'où lui vint son nom d'El-Dgézaïrli (1)
mort du dey, le beau-frère de celui-ci en fit pré
Hassan-Pacha, le grand-amiral, en considé

(1) *L'Algérien.*

de ce qu'il possédait déjà le frère du circassien, Seïd-Ali. Son nouveau maître le fit nommer au pachalik de Tripoli de Barbarie. Cette ville était alors occupée par le frère d'Hamoudè, pacha de Tunis. Ali vint la bloquer, et s'en rendit maître par la trahison des habitants, qu'il récompensa en faisant mettre leur ville à sac. Il n'est sorte d'horreurs qu'il ne commît lui-même en cette occasion.

Mais le frère d'Hamoudè revint en forces prendre la place, et Ali s'enfuit honteusement, avec deux jeunes garçons, enlevés à titre d'ôtages; il n'eut garde de retourner à Constantinople, où il aurait pu payer sa lâcheté de sa tête; il se rendit au Caire, et se présenta à Mourad, qui l'accueillit avec bonté. Sur ces entrefaites, la Porte l'exila à la forteresse d'Ibrim ; mais, au lieu de s'y rendre, il partit pour la Mecque, toujours accompagné de ses deux mignons. Des pèlerins de Tripoli le reconnurent, et dénoncèrent son infâme conduite au chef de la caravane de Syrie, qui, le crime constaté, fit mettre le coupable sous le bâton. Il allait y périr, lorsque des Egyptiens intercédèrent pour lui, et obtinrent qu'on se contentât de lui couper la barbe, — punition avilissante chez les musulmans. Dégoûté du voyage de la Mecque, Ali s'embarque à Djeddah pour Suez, et revient trouver son bienfaiteur Mourad, dans la maison duquel il demeure sept ans. Quand les Français

envahissent l'Egypte, il part pour accompagner Mourad dans la lutte courageuse que va soutenir ce chef intrépide; mais il l'abandonne dès les premiers moments, et se réfugie en Syrie. Il en revint avec l'armée du grand-visir, lequel, après sa défaite d'Héliopolis, le chargea d'une mission pour le sultan, en lui ménageant une entière amnistie.

Ali était depuis lors resté à Constantinople; avec la protection du grand-visir, il avait sollicité et obtenu le pachalick d'Egypte, sous promesse de faire remise au trésor de sommes considérables, aussitôt qu'il serait en possession.

Tel était l'homme chargé de mener à bonne fin la mission où avait échoué Kousrouf: si la débauche, l'impéritie, une insigne mauvaise foi et un courage plus que douteux eussent été des titres au succès, il est positif qu'Ali-Pacha-el-Dgézaïrli présentait beaucoup d'avantages sur son prédécesseur.

Il débarqua à Alexandrie le 8 juillet 1803, et tout aussitôt fit signifier ses qualités aux beys, qui lui répondirent par une lettre ambigüe, où ils rejetaient la responsabilité des faits accomplis, prétendaient avoir été appelés au Caire par les cheiks pour mettre un terme à des dissensions malheureuses, et finissaient par l'assurance commina-

toire de ne pas se dessaisir de la ville, qui était un gage entre leurs mains.

Et comme digne commentaire à cette réponse, ils dépêchent un corps de mamelouks et d'Arabes, pour s'emparer de Rosette; mais Seïd-Ali, le frère du pacha, envoyé par lui aux mêmes fins, y arriva en même temps, et sut persuader au commandant des mamelouks de se retirer, sur l'assurance qu'il lui donna que des négociations étaient ouvertes et prêtes à amener un arrangement entre les parties.

XXI

Le sac de Damiette avait duré trois jours. Bardissi ayant, tant bien que mal, réparé les désastres et pourvu aux premières nécessités du commandement et de l'administration de la ville, vint asseoir son camp à Ramanié : il y fut rejoint par Méhémet-Ali et ses Albanais. Les deux chefs trouvèrent dans cet endroit le corps de troupes dont la tentative sur Rosette avait avorté, et résolurent d'aller eux-mêmes réduire cette place. A l'approche de leur avant-garde, la garnison, épouvantée,

se retira avec son commandant, Seïd-Ali, dans la citadelle, qui fut immédiatement investie et bloquée. Pendant qu'on faisait les derniers préparatifs du siége, on reçut un parlementaire d'Ali-Pacha, accompagné du consul anglais, M. Briggs; les propositions d'accommodement dont ils étaient porteurs ne parurent pas acceptables à Bardissi, qui les repoussa et donna l'ordre d'ouvrir le feu dans la tranchée. Les Turcs tentèrent une sortie infructueuse, à la suite de laquelle on demeura quelque temps dans l'inaction de part et d'autre en se bornant à échanger quelques coups de canon. Le neuvième jour, apparu, en deçà de la barre du Nil, un grand canot portant pavillon blanc, et paraissant se diriger vers le port; une batterie des assiégeants, placée sur la rive du fleuve, tira plusieurs coups de canon pour l'empêcher d'arriver : un des boulets frappa la poupe et mit l'embarcation dans la nécessité d'aborder au plus près de la batterie. On en vit alors descendre M. Briggs tout effrayé. Il venait, de la part d'Ali-Pacha, porter de nouvelles propositions aux beys. On le conduisit à la tente de Bardissi, qui le reçut avec distinction; et, comme dans la conférence qui s'ensuivit, M. Briggs se plaignit de l'acte de violence commis à son égard, le bey excusa ses soldats par la méprise qui pouvait résulter de la fausse direction du canot;

il ajouta : « Quant à ce qui fait l'objet de votre démarche, je ne puis y consentir. Lorsque, repoussés du Caire, nous avons demandé si souvent à traiter, on nous a constamment refusé : aujourd'hui qu'on nous le demande, nous le refusons à notre tour. »

Le lendemain, les Turcs firent une nouvelle sortie encore plus malheureuse que la première ; repoussés par les Albanais l'épée dans les reins, ils perdirent leurs ouvrages avancés, ce qui permit à l'ennemi d'établir son artillerie à portée de fusil des murailles ; un feu violent et soutenu pendant une journée entière, malgré l'énergique résistance de la garnison, ayant déterminé une brèche praticable, Seïd-Ali, qui n'entrevoyait aucune possibilité d'être secouru, jugea qu'il avait poussé la défense jusqu'aux limites convenables, et traita de la reddition du fort. La moitié de ses soldats obtint de retourner à Alexandrie ; lui et les autres furent gardés comme prisonniers. On le conduisit au Caire, et on le remit aux mains d'Ibrahim-Bey, qui se faisait un devoir de bien accueillir les hôtes que lui envoyaient les exploits de ses collègues.

Bardissi fit réparer les fortifications par un ingénieur allemand. Il nomma un de ses lieutenants, Yahia-Bey, au commandement de Rosette, et un commandant albanais, Omar-Bey, y



fut laissé en observation avec cent cinquante hommes.

XXII

La prise du fort Julien inspira à Ali-Pacha de légitimes craintes ; il se renferma dans Alexandrie plus étroitement que jamais, et ajouta aux travaux de défense de la place. La digue qui sépare le lac Maréotis du lac Madiè avait été coupée par les Anglais pour isoler les Français dans la ville, et réparée plus tard par un ingénieur suédois : Ali la fit ouvrir de nouveau.

L'intention de Bardissi était bien évidemment de venir l'assiéger ; il fit construire dans ce but des pontons et des bateaux plats. Cette opération terminée, il quitta Rosette pour porter son camp à Damanour, où se réunirent encore une fois mamelouks et Albanais. Mais diverses circonstances modifièrent sa résolution et précipitèrent son retour au Caire ; une des plus influentes, s'il faut en croire des rapports dignes de foi, fut la prédiction d'un centenaire, d'un de ces vieillards que leur âge rend partout respectables, mais que leurs momeries, entremêlées de versets du Coran, font

ériger en prophètes par la crédulité et la superstition orientales. Un soir que ce cheik révéré s'était présenté à la porte de sa tente pour le saluer, Bardissi le fit entrer, asseoir à ses côtés, et entama avec lui une longue conversation. Pour éprouver ses facultés divinatrices, il lui demanda ce qu'il pensait de l'alliance des mamelouks avec les Albanais, et s'il la croyait durable.

— Au *courbân baïram* (1), il se fera un grand tumulte, et le sang coulera, répondit le vieillard.

— D'où viendra ce tumulte; quel sang coulera, et qui sera vainqueur? répartit le bey.

— Les loups dévoreront les étrangers.

Bardissi se tut et tomba dans une profonde rêverie; il n'ignorait pas que les gens du pays désignaient les mamelouks sous ce nom d'étrangers, et cette prédiction, qui ne fut que trop justifiée, lui annonçait l'extinction de sa race.

Osman-Bey était aussi un enfant de la Circassie, enlevé dès son bas âge à ses parents, pour éprouver les vicissitudes et aussi tous les honneurs de l'esclavage. De son éducation première, il n'avait retenu qu'un vif amour pour les chevaux et l'équitation, et ce goût décida de sa carrière. Après avoir exercé, pendant trois ans, des fonctions domestiques à Constantinople, il fut vendu au patron d'une

(1) C'est la pâque des musulmans.

caravelle, qui, ne pouvant parvenir à en faire un marin, l'échangea, à Alexandrie contre du sucre et du café. Le jeune garçon ne resta pas longtemps dans les bazars d'Égypte; il fut remarqué par les pourvoyeurs de Mourad, et acheté pour ce bey. Ses instincts natifs trouvèrent là une vaste scène à leur développement, et lui valurent l'affection de son maître; aussitôt que la barbe lui eut poussé, il obtint le rang de kachef, et, moins de deux années après, Mourad l'éleva à la dignité de bey, en lui donnant pour apanage le village de Bardis, dont il prit le nom, et qui lui valut des revenus considérables.

Osman-Bey-Bardissi, quoique de petite taille et maigre, était d'une vigueur extraordinaire; cavalier consommé, il excellait dans tous les exercices militaires, et sa bravoure répondait à son adresse. Il fit des prodiges à la journée des Pyramides; un des premiers il s'élança sur les carrés français, et plusieurs de nos soldats virent leurs baïonnettes et les canons de leurs fusils taillés par son sabre; dans sa rage de ne pouvoir entamer cette muraille vivante, il faisait cabrer son cheval à reculons contre elle, et lui lançait sa masse d'armes et son espingole : ses camarades ne le retirèrent que sanglant et inanimé de la mêlée. Il suivit Mourad dans le Saïd, partagea ses dangers et ses revers, et fut employé de préférence par ce bey, dans

toutes les négociations qui exigeaient un esprit ferme, un cœur dévoué. Lorsqu'il tomba, avec ses infortunés compagnons, dans le guet-à-pens d'Aboukir, il se défendit comme un lion, et ne fut terrassé qu'à la quinzième blessure; c'est alors seulement qu'on put lui arracher ses armes. A cheval, le sabre à la main, Bardissi était terrible; on le vit un jour, dans la cour de sa maison, abattre la tête d'un taureau, et blesser, du même coup, l'animal aux deux jambes. Sa valeur était pour les Turcs l'objet d'une épouvante sans égale; à Dumanour, sa présence fit l'effet d'une armée.

XXIII

S'il n'est pas permis de penser que la prophétie du cheik centenaire influença la conduite ultérieure du chef des mamelouks, le fait de l'interrogation qu'il lui posa prouve qu'il n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de son alliance. La rapacité et la turbulence de ces Albanais, devaient être le péril de tous ceux qui les emploieraient; déjà embarrassants au sein de l'abondance et des succès, ils devenaient intolérables à la moindre

difficulté. Dans ces conjonctures, une véritable calamité vint fondre sur le pays ; le Nil, qui n'était point parvenu à sa hauteur accoutumée, commença à décroître avant l'époque ordinaire. C'était le pronostic certain d'une mauvaise récolte : les denrées renchérirent, et la disette se fit sentir au camp des alliés. Les troupes murmurèrent d'abord, et comme Bardissi se trouva hors d'état de satisfaire à leurs réclamations, privé qu'il était d'argent et de tout moyen de s'en procurer, les murmures se changèrent en menaces effrayantes. Il devenait impossible de tenir la campagne. C'est ce que Méhémet-Ali s'attacha à faire comprendre à Bardissi, après lui avoir vainement demandé, et à plusieurs reprises, la solde de ses troupes ; lui-même, donnant enfin l'exemple de la retraite, leva le camp, et se dirigea vers le Caire, où il arriva vers le milieu de septembre. Quelques jours après, Bardissi l'y suivit avec ses mamelouks.

Le bey fit son entrée dans la capitale au milieu d'acclamations unanimes ; le peuple voyait en lui le guerrier triomphant et l'homme le plus propre à réaliser ses espérances. Cette popularité n'en rendait la situation de Bardissi que plus difficile en lui imposant le devoir de soulager des misères qui étaient hors de proportion avec ses ressources. L'administration, confiée à Ibrahim-Bey pendant son absence, était tombée dans un désordre

inexprimable; toutes les caisses avaient été vidées pour pourvoir aux besoins de la dernière guerre; le *miri* ne rentrait plus; les villages, épuisés par les continuels passages de troupes, ne pouvaient plus fournir une obole; et les fellahs, pour se soustraire aux poursuites, désertaient leurs chaumières. C'est à peine si le revenu de quelques affermages suffisait aux besoins journaliers.

Dans ce conflit de cruels embarras, celui auquel il était le plus urgent d'obvier, était le paiement des troupes. Il ne restait aux beys, vu la pénurie générale, d'autre parti à prendre que de faire, de leurs propres fonds, les avances indispensables; mais incapables d'un sacrifice personnel, ils mirent une contribution sur la ville, à l'effet de se rembourser;—mesure qui attira sur eux un concert de malédictions, et fit la première brèche à la popularité de Bardissi.

XXIV

Ce dernier faisait assez bon marché de son collègue Ibrahim, avec lequel il était censé partager la direction des affaires publiques; mais il subis-

sait l'influence occulte de Méhémet-Ali, et n'agissait que d'après ses conseils. Le chef albanais, en continuant ainsi à donner à sa conduite la marque du désintéressement, exerçait en réalité le pouvoir, sans en courir les dangers, et conduisait tout doucement Bardissi dans des voies de perdition, que l'orgueilleux mamelouk ne soupçonnait point, ou dont il faisait mérite à sa propre sagacité. Il garda sur les yeux cet épais bandeau jusqu'à la fin, jusqu'au jour où il plut à Méhémet-Ali de le lui arracher brusquement.

Les hostilités avaient cessé sur presque tous les points du territoire; on touchait à la fin de l'année 1803, et l'attention générale des esprits se tournait vers les résultats de la récolte. L'intrigue profita de ce moment de répit pour nouer fortement ses réseaux : mille trames s'entrecroisèrent. Les Anglais tenaient toujours l'Elfi, comme une menace suspendue sur la tête de Bardissi; car ces deux beys, que leur commun intérêt aurait dû réunir, étaient profondément ennemis par les suggestions d'un égal orgueil. Le consul anglais reçut l'ordre de faire agir ce puissant levier sur l'esprit de Bardissi; on lui promit, s'il voulait accepter la protection anglaise, à l'exclusion de toute autre, de faire venir des troupes de l'Inde à son secours, et de garder indéfiniment son rival en Angleterre. De son côté, le consul de France essayait des

mêmes captations ; il s'était adressé à Hussein-Bey, le Zanthiote, ami dévoué, confident de Bardissi. Cet Hussein, qui n'avait pas les mains nettes de rapines et de pillage, mais dont le cœur ne s'était jamais souillé d'aucune trahison, possédait une franchise et une rudesse de langage, qui mirent en désarroi la finesse diplomatique de M. Mathieu de Lesseps, récemment nommé consul au Caire. Il n'était question, dans leurs conférences, que de raffermir la puissance des mamelouks, et de les prémunir contre les Albanais. Un jour, que M. de Lesseps répétait une des mille variations de ce thème uniforme, le Zanthiote lui répondit : « Malheur au faible, qui a besoin de l'homme puissant ! Si les Français revenaient en Egypte, ce serait pour nous asservir de nouveau. »

Un troisième personnage voulait aussi faire éclore, à son profit, la discorde qui germait dans l'alliance des mamelouks et des Albanais : c'était cet Ali-Pacha, confiné dans Alexandrie, qui s'avisait de suppléer à l'insuffisance de ses forces par de sourdes menées, flattant en même temp l'un et l'autre parti, et n'arrivant qu'à les conjurer tous deux dans sa perte.



XXV

Toutes ces intrigues souterraines rencontraient un contre-mineur actif dans Méhémet-Ali, qu'elles gênaient dans les siennes. Il n'eut pas de peine à convaincre Bardissi que l'intercession étrangère créerait un péril supérieur au danger existant. Pour ce qui concernait Ali, il lui fit confidence entière des avances dont lui et les siens étaient l'objet de la part de ce pacha, et comme preuve irrécusable, il offrit de paraître y prêter l'oreille. C'est ainsi qu'Ali tomba dans son propre piége ; car il ne cessait, en même temps, d'accabler les mamelouks de promesses et de témoignages d'intérêt.

Pour mettre les desseins du pacha en tout leur jour, Méhémet-Ali suggéra l'idée de le faire sortir de sa position retranchée d'Alexandrie. Le chef rouméliote s'était ménagé l'appui précieux des ulémas; il les décida à tenter auprès du pacha, sous leur propre responsabilité, une démarche ayant pour but de l'attirer au Caire, en lui peignant sa venue comme sollicitée en secret par tous les partis, et

propre à aplanir les difficultés qui subsistaient encore. Ali n'était pas de force à soupçonner l'embûche; sa vanité, d'accord avec son désir, le convainquirent de la sincérité de cette déclaration, et il fit incontinent ses préparatifs de départ. Au préalable, usant du dernier moyen de conciliation qu'il tînt en réserve, il dépêcha aux beys son secrétaire, porteur d'un rescrit (1) du Grand-Seigneur, qui leur octroyait la permission de rester en Egypte, fixait leur apanage annuel à quinze bourses pour chacun des chefs, et quelques redevances rurales aux subalternes,—à la condition expresse qu'ils ne s'imisceraient plus dans l'administration financière de l'Egypte.

Les beys accueillirent cette ordonnance avec toutes les apparences de la soumission, et pressèrent Ali-Pacha de venir lui-même en diriger l'exécution au Caire. Toutefois, ils trouvèrent bon de lui indiquer, en forme de prescriptions, son itinéraire et le nombre d'hommes dont il se ferait accompagner. Le nombre ne devait pas dépasser un mille, et la route à suivre courait, par Damanour et Terranè, sur la rive gauche du Nil. Ces conditions avaient autant pour but de mettre Ali à l'épreuve, que d'humilier son triomphe. Il y

(1) *Hatti-sheriff*, ordre signé de la main du sultan, et qui est plus inpératif qu'un firman.

souscrivit assez légèrement, se promettant *in petto* de les enfreindre à son gré.

XXVI

Ali-Pacha se mit en marche le 22 décembre; son armée, augmentée de récents renforts, arrivés de Constantinople, se montait à deux mille cinq cents fantassins et cinq cents cavaliers, au lieu des mille hommes que la convention lui accordait. Ostensiblement dirigé sur Damanour, il se retourna à mi-chemin, et tenta de surprendre Rosette; mais il trouva la faible garnison de cette ville retranchée en avant de ses murs. Yahia, qui commandait pour les mamelouks, et Omar pour les Albanais, envoyèrent demander à Ali quelles étaient ses intentions, et pourquoi il avait changé la route qui lui était assignée. Le pacha protesta de la droiture de ses sentiments; s'il avait ordonné cette marche oblique à sa troupe, ce n'était que pour lui épargner le chemin; il promettait de ne point s'approcher de Rosette. Rassurée, la garnison rentra; mais le soir même, on arrêta deux soldats turcs qu'on conduisit à Yahia;

pressés de questions, ils finirent par avouer qu'ils étaient porteurs de lettres d'Ali, adressées à Omar-Bey. Ce dernier se trouvait précisément chez le gouverneur; il ouvrit les lettres en sa présence, et les lut à haute voix. Ali se répandait en promesses aux Albanais, pour les attirer dans son parti. Une superbe indignation dicta la réponse qu'on chargea les deux émissaires de lui transmettre, et on y ajouta l'assurance que, s'il venait à Rosette, il la trouverait bien gardée.

Ali y parut en effet, mais il s'arrêta devant la bonne contenance de la garnison, qui était sortie de nouveau. A son tour, il s'enquit du motif de cette démonstration; on lui répondit qu'elle avait pour but de lui faire honneur; il fut intimidé pour la seconde fois, et n'osa pas attaquer.

Résigné au rôle et à la marche qui lui avaient été tracés, il s'approcha du Caire à petites journées; mais, en forme de dédommagement, il permit le pillage à sa troupe. C'était ainsi que ce fonctionnaire prenait possession du pays confié à son administration paternelle.

XXVII

Les beys étaient informés de tous les mou-
ments d'Ali par les transfuges passés dans s
camp. Aussitôt qu'il eut franchi le Nil à Menc
Bardissi arrêta toutes ses dispositions : un p
mier corps de mamelouks fut envoyé à Chou
pour lui barrer le chemin et l'obliger à s'arrê
à Chalakan. Pendant ce temps, Bardissi avait p
paré le gros de ses forces ; laissant la garde d
ville à Ibrahim, sous les plus sévères recomma
dations, il vint, avec tous ses mamelouks et
Albanais commandés par Méhémet-Ali, cam
vis-à-vis d'Ali, entre Chalakan et Choubra. Déc
à commencer le premier les hostilités, il cha
Hussein-Bey, le Zanthiote, de descendre le fle
et de s'emparer des barques portant les baga
et les munitions d'Ali. Cette opération, condu
nuitamment et avec célérité, a un plein succ
les Turcs, surpris dans leur sommeil, lâchent p
sans combattre. Ali se plaint hautement de ce
agression : on ne lui répond pas, et le lendema

voulant sortir de son camp pour entrer au Caire, il en est empêché par un mouvement général des mamelouks réunis aux Arabes. Nouvelle demande d'explications : cette fois, on daigne prévenir Ali que cette manière d'agir est provoquée par l'infraction aux conventions et aux usages, qu'il a commise en amenant avec lui des troupes nombreuses. Il s'excuse en disant que la majeure partie de ses soldats se rend en pèlerinage à la Mecque, et qu'ils n'ont point voulu le quitter avant d'être payés de quatre cent quatre-vingts bourses, montant de leur solde arriérée. Ce subterfuge n'a aucun succès. Bardissi fait signifier à Ali que, s'il persiste à vouloir entrer avec tout son monde, il le traitera en ennemi. Alors, l'infortuné pacha, ne sachant où donner de la tête, supplie qu'on lui laisse au moins la liberté de retourner à Alexandrie ; cette demande est également repoussée, sous prétexte d'inconvenance et d'inconciliabilité avec la mission toute pacifique qu'il tient de la Porte.

C'était tracer autour du pacha le cercle de Popilius ; dans cette extrémité, il se résolut au parti qu'un homme de cœur eût déjà pris depuis longtemps : il fit ses dispositions de combat ; mais ses troupes, lassées de ses tergiversations, l'abandonnèrent en déclarant qu'elles n'avaient pas reçu l'ordre de la Porte d'en venir aux mains, et que,

d'ailleurs, leur nombre était trop inférieur à celui de l'ennemi.

Cet homme n'avait plus qu'une lâcheté en perspective; encore verra-t-on qu'il ne sut point la commettre avec la décision qui pouvait lui en assurer le bénéfice; accompagné de son neveu et d'une suite peu nombreuse, il se rendit à la tente de Bardissi, et s'en remit à sa discrétion. Le bey, généreux à son habitude, le combla d'égards et de prévenances. Quant à l'armée turque, elle subit la honte méritée d'un désarmement sans combat, et fut piteusement reconduite à la frontière de Syrie par les Arabes : six de ces chefs, reconnus pour d'anciens partisans de troubles, eurent la tête tranchée.

XXVIII

Était-il possible qu'Ali crût pouvoir se relever d'une chûte si ignominieuse? Au moment où il se trouvait à la tête d'un simulacre d'armée, et d'un semblant de caractère, personne n'avait été dupe de ses manœuvres, tandis qu'il avait donné dans tous les panneaux : — n'était-il pas temps de

dépouiller la fourbe qui lui avait si mal réussi? Mais aucune leçon ne pouvait profiter à un homme chez qui la légèreté d'esprit se joignait à la vilenie du cœur.

L'indignation de Bardissi se comprend, quand il eut en main la preuve que son prisonnier, son hôte, ourdissait, jusque sous sa tente, de nouvelles trahisons. Ali avait la malheureuse passion de confier ses complots au papier; une double correspondance fut saisie, l'une adressée à Osman-Bey-Hassan : — on se rappelle ce bey que Kousrouf était parvenu à détacher du parti de ses collègues, et que leur triomphe avait naturellement éloigné de la capitale; — Ali lui écrivait de faire une diversion en sa faveur, et lui promettait en retour de le nommer son lieutenant. Les autres lettres discutaient avec le cheik Sadat, — le même qui joua un rôle si important dans la seconde révolte du Caire, lors de la bataille d'Héliopolis, — les moyens de faire soulever le peuple contre les mamelouks. Les pièces de conviction furent placées sous les yeux d'Ali, qui, en les voyant, baissa la tête et ne dit mot. L'arrêt ne se fit pas attendre. Le soir, un homme, muni des ordres de Bardissi, se présente à la tente d'Ali : après quelques paroles échangées :

— Des chevaux sont prêts et nous attendent, lui dit-il.

— Pourquoi faire, où veut-on me conduire ? répond le pacha consterné.

— En Syrie : votre conduite vous a rendu indigne de demeurer parmi nous.

On le fit monter à cheval, ainsi que son neveu et sa suite ; une forte escorte de mamelouks les accompagnait. A deux journées du camp, près du village de Koraïm, on s'arrête pour se reposer ; les malheureux prisonniers, auxquels pas un mot n'avait été adressé, commençaient à reprendre espoir. A peine sont-ils assis, les mamelouks les entourent et les fusillent à bout portant, puis les achèvent avec le yatagan. Ali tomba percé de deux balles ; en recevant les derniers coups, aucune malédiction ne sortit de sa bouche ; seulement, il présenta à ses meurtriers son linceul, qu'il portait partout avec lui, — leur demandant, pour toute grâce, de ne point priver son corps de sépulture. Admirable mort pour une telle vie.

XXIX

Ce n'est pas à dessein d'atténuer l'odieux d'un pareil meurtre qu'Ali-Pacha-Dgézaïrli a été peint

tel qu'il était véritablement, un homme méprisable en tous points. A cet égard, la bonne foi et la sincérité de l'historien ne doivent pas être suspectes. Dans le tableau des sanglants désordres qui caractérisent cette période de l'histoire d'Égypte, sa réprobation trouverait de trop fréquentes et de trop légitimes occasions de s'exercer : il suffit qu'elle s'exprime une fois pour toutes. Il est, d'ailleurs, une considération qui peut modifier le sentiment qu'inspirent ces actions sanguinaires, ces guerres sans quartier accomplies dans les ténèbres du droit et de l'humanité ; bien qu'elles paraissent dépourvues de toute règle et de tout frein, une loi terrible les domine et les régit, loi connue et acceptée de tous les peuples et de toutes les religions, et que la nature elle-même a écrite dans ses œuvres : l'inexorable loi du talion, qui crée souvent les mêmes embarras au juge intègre et à l'historien impartial, lorsqu'il s'agit de faire pencher leur balance, immobile sous le poids des plus grandes énormités.

En ordonnant cette justice sommaire, Bardissi se rappela le massacre qui, à deux années de là, faisait tomber à Aboukir ses compagnons d'armes, et dont il n'échappa lui-même qu'à grand'-peine. L'acte fut impolitique, — non qu'il pût empirer sa position vis-à-vis de la Porte, qu'il savait bien implacable pour lui et son parti, — mais

parce qu'il n'y associa point ses alliés, qui, plus tard, pouvaient s'en faire, et s'en firent en effet une arme contre lui.

On ne sait pas l'avis que donna Méhémet-Ali, en cette circonstance; il n'est pas probable qu'il fût contraire à la violence, mais il eut soin, lui et les siens, de rester complétement étrangers à l'exécution. Il n'en participa pas moins au bénéfice momentané qu'en retira la coalition, et rentra triomphalement au Caire, le lendemain, à la droite de Bardissi.

On rechercha avec soin les émissaires d'Ali-Pacha. Un certain Ali-Aga, un de ses officiers, était parvenu à se glisser dans la ville, pendant que les alliés avaient leur camp à Choubra; traqué et sur le point d'être pris, cet homme se réfugia chez le consul de France, qui stipula en sa faveur la vie sauve et la liberté de s'embarquer à Alexandrie. Comme Ali-Aga allait partir de cette maison, qui avait été pour lui si hospitalière, le drogman lui fit observer qu'il était convenable d'adresser ses remerciements au consul.

— C'est à Dieu, répondit le Turc, que je dois des actions de grâce; lui seul m'a sauvé; si je suis libre, c'est qu'il l'a voulu.

Image parfaite de la reconnaissance musulmane. Ce même Ali resta à Alexandrie, et devint

kiaya de Kourchid-Pacha, avec lequel il revint plus tard au Caire.

Sur ces entrefaites, on apprit l'arrivée d'un envoyé de la Porte; une députation de beys alla le recevoir à Alexandrie, et le cadi donna une lecture solennelle du firman dont il était porteur: c'était une confirmation d'Ali-Pacha-Dgézaïrli au gouvernement de l'Egypte.

Rien ne paraissait plus faire obstacle aux beys, l'ordre se rétablit au Caire, et peuple et gouvernement s'endormirent quelques jours dans l'espérance illusoire de jours meilleurs.

XXX

Il n'entrait pas dans les vues du cabinet britannique de laisser ce pays jouir d'un long repos. On n'a pas oublié l'Elfi, ce mamelouk parti à la suite de l'armée anglaise et dont la présence, à Londres, servit d'argument comminatoire à la diplomatie britannique, pour s'imposer à Bardissi. Ce dernier ayant décliné les bienfaits d'une telle protection, l'effet suivit de près la menace. Le 12 février 1804, une frégate anglaise de quarante-

quatre canons débarqua l'Elfi à Aboukir. La 1
haute opinion de lui-même, qu'avait encore
tribué à exagérer, chez cet homme, son séjou
Angleterre, le rendait peu favorable à une cc
liation. A son arrivée à Londres, l'Elfi était dev
pendant toute une saison, ce qu'on appelle,
le langage de la mode, un lion; sa présent
officielle à la cour lui avait ouvert la porte de
les salons aristocratiques. Sa mine fière, sa 1
avantageuse, relevées encore par la singularit
costume, excitaient un intérêt, dont la curi
était la source unique, mais que la présomp
du mamelouk rattachait à ses prétentions so
raines. Cette curiosité satisfaite, il ne tint ce
dant qu'à l'Elfi de se détromper; car la plus fi
indifférence lui succéda; sa faveur même au
des ministres reçut le contre-coup des disgr
éprouvées en Egypte par ses collègues les b
il était, en un mot, complétement oublié,
qu'on eut la nouvelle de la révolution qui pl
Bardissi au pouvoir. A l'instant, la tactique di
nistère anglais changea, comme ses visées;
fut remis en scène, entouré de plus de pr
nances que jamais; il redevenait un instrumen
portant de la politique du cabinet de Saint-Ja
et telle est l'admirable discipline de la nation
et du patriotisme anglais, qu'à l'instant tout
bourses, tous les bras se rouvrirent pour sa c

La tête eût tourné à de plus forts que l'Elfi. Il se vit déjà maître de l'Egypte, et accepta toutes les offres en cette qualité; une compagnie se monta pour subvenir à sa liste civile, en retour de cessions éventuelles de priviléges et de monopoles; dans le bagage qu'il emporta des bords de la Tamise, il eut soin d'emporter un ameublement tout royal; on alla jusqu'à dire que la frégate avait embarqué le personnel d'une garde particulière pour le futur souverain.

XXXI

L'Elfi n'était pas sans avoir un parti en Egypte. Si la bravoure et les hauts-faits de Bardissi avaient frappé l'imagination du peuple au Caire, l'Elfi s'était acquis, par sa libéralité, une influence sans rivale dans les provinces. Sa maison était d'ailleurs considérable; il en avait laissé la direction, pendant son absence, à un de ses kachefs, que, pour cette raison, on nommait Elfi-le-Petit. Ses mamelouks ne dissimulaient pas les espérances qu'entretenait, chez eux, la perspective du retour de leur maître, et Bardissi avait eu souvent à

supporter leur insolence et leur insubordinatio Cette discorde était encore envenimée par d ennemis communs et par les Albanais, qui ra portaient à Bardissi les propositions qu'on le faisait pour l'assassiner.

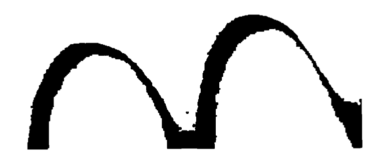
Cinq jours après le débarquement de l'Elfi, on reçut la nouvelle au Caire. Aussitôt l'Elfi-le-Pe fit avertir les siens de se rendre avec lui au-deva de leur maître. Bardissi, agité d'une sombre i quiétude, recourut à son conseil habituel, à Méh met-Ali; l'état de son esprit le disposait plus q jamais à être l'exécuteur docile des secrets d séins du Rouméliote : à l'issue de leurs confére ces, qui durèrent deux jours entiers, la perte l'Elfi était résolue.

Dès la nuit suivante, Méhémet-Ali passa sur rive gauche du Nil avec ses Albanais, et alla su prendre l'Elfi-le-Petit, qui était campé à Gi Celui-ci, prévenu par un espion, essaya bien se mettre sur la défensive; mais à l'ordre de fai feu, ses canonniers l'abandonnèrent, et il re seul avec quelques hommes pour faire tête à l'a saillant. Il s'échappa, en lui laissant la plus gran partie des riches dépouilles d'Ali-Pacha. Les so dats de Méhémet-Ali, pour qui tout était occasi à butin, ne bornèrent pas le pillage au cam et l'étendirent jusqu'à la ville, qui était cepe dant fort étrangère à la querelle.

Une autre partie des mamelouks de l'Elfi furent massacrés dans la même nuit et pendant leur sommeil, au village d'Embabè.

XXXII

L'Elfi-le-Grand était loin de soupçonner ce qui se passait; il s'avançait tranquillement vers le Caire, dans la cange du consul anglais, sur laquelle avait été arboré le pavillon britannique. L'accueil et les honneurs que ce bey avait reçus à son arrivée et sur son passage, n'étaient propres qu'à augmenter ses illusions et sa confiance. A la hauteur de Menouf, il rencontra des barques chargées d'Albanais, qui s'approchèrent de sa cange. Ses gens demandèrent aux soldats ce qu'ils cherchaient : « Mohammed-Bey l'Elfi, répondirent-ils. — Il est ici, répliqua-t-on. » A ces mots, la contenance des Albanais parut très-embarrassée ; ce que voyant l'Elfi, il donna l'ordre de pousser en avant. Alors, ces mercenaires, sans le poursuivre, s'attachèrent aux barques qui suivaient avec les bagages, et se mirent à les piller. Toutes les richesses que le bey avait rapportées d'Angleterre, les draps, les



bijoux, les étoffes, les ameublements, devinrent la proie de ces soldats grossiers, et furent plus tard exposées en vente dans les rues du Caire.

Cette brutale agression fit connaître à l'Elfi une partie de la vérité; mais quelques lieues plus loin, il la sut toute entière d'un courrier dépêché au gouverneur de Menouf. L'Elfi jugea alors prudent de débarquer, et il se rendit à pied au village de Koranfil, près duquel était campée une tribu de Bédouins. Une femme de cette tribu reçut le bey dans sa tente, et lui fournit le lendemain un cheval et deux guides à dromadaire, avec lesquels il s'éloigna; ses mamelouks le suivirent à pied. Bardissi et toutes ses troupes parcouraient, à sa recherche, la province de Kelioubiè, tandis qu'il arrivait à Kanka. Là, il fut attaqué par un parti d'Arabes, et ne dut son salut qu'à son cheval; mais ses mamelouks se rendirent sans résistance. Bardissi, accouru aux premiers coups de fusil, apprit sa fuite et lança incontinent les Arabes derrière lui. L'un d'eux découvrit sa trace; il était sur le point de l'atteindre, lorsque le bey, renouvelant l'ingénieux stratagème du castor, eut l'idée de disperser sur son chemin sa pelisse et ses bijoux. L'avidité de l'Arabe le sauva.

Ainsi se termina l'expédition de l'Elfi, entreprise sous les auspices de l'Angleterre. Cette puissance fit faire de vives protestations par son consul

Bardissi se contenta de répondre que cette malheureuse affaire avait été provoquée par l'Elfi-le-Petit, qui, à la première nouvelle de l'arrivée de son maître, avait intimé au chef de la douane de ne plus reconnaître d'autres ordres que ceux de Mohammed-Bey-l'Elfi, lequel devait être le seul souverain de l'Egypte, — assertion évidemment démentie par les faits, et que la juste susceptibilité de l'Angleterre n'eut pas alors le loisir de relever comme elle méritait de l'être.

XXXIII

L'étoile de Bardissi triomphait encore; mais plus malheureux, et surtout plus imprévoyant qu'un général de l'antiquité, le fougueux bey n'aurait pu dire, à son exemple : « encore une victoire comme celle-là, et ma perte est consommée ; » car l'impitoyable main qui l'avait conduit dans le dédale de ses fautes, allait s'appesantir sur sa tête et précipiter la chute de sa lourde incapacité.

La défaite de l'Elfi n'avait pas enlevé une petite portion de leurs forces aux mamelouks; elle les avait scindés en deux parties; c'est ce dont

s'aperçut, mais trop tard, Bardissi, en voyant s'éloigner de lui quantité de gens naguères dévoués à sa cause; il tenta, alors, de se rapprocher du collègue dont il n'aurait jamais dû séparer l'influence de la sienne, et lui envoya des propositions directes d'accommodement : mais, bientôt, les événements allaient faire de lui aussi un fugitif.

Les difficultés inhérentes à la situation n'avaient fait que s'accroître; le pays était plus ruiné que jamais; les Albanais avaient épuisé jusqu'aux dernières ressources des campagnes : là où ils avaient passé, il ne restait absolument rien pour le fisc. Cette bande de pillards n'en réclama pas moins huit mois de solde qui lui étaient dus; et, puisant un surcroît d'audace dans la diminution du nombre des mamelouks, ils se présentèrent en foule chez Bardissi, accompagnés de leurs chefs, pour lui signifier d'avoir à les payer, s'il ne voulait qu'ils se portassent aux dernières extrémités. Méhémet-Ali parut aussi à la tête des siens : il semblait plutôt obéir à ce mouvement que le commander, et plaida pour le parti de la conciliation. Bardissi calma l'orage en promettant de s'exécuter pour le lendemain.

Le cas était urgent. Une forte contribution fut frappée sur les Levantins, et même sur les Francs établis au Caire, chose jusqu'alors sans exemple. Les consuls protestèrent vivement, ne voulant

pas que leurs nationaux contribuassent en rien au paiement des Albanais. Mais Bardissi n'écouta aucune observation. Les consuls quittèrent le Caire avec ceux qui préférèrent les suivre, et se retirèrent à Alexandrie. Le produit de cette contribution fut insuffisant à contenter les troupes; elles renouvelèrent leur demande et leurs menaces. Bardissi imposa une seconde taxe sur les habitants du Caire en général. Cette mesure exaspéra cette pacifique population, habituée pourtant à souffrir sans murmurer les plus révoltantes exactions de ses maîtres; elle s'insurgea; quelques collecteurs furent égorgés. Tous les excès ont leur ivresse, et ces premiers meurtres eussent eu des suites incalculables, si Méhémet-Ali, avec son habileté ordinaire, ne se fût hâté d'intervenir. Le moment était arrivé, pour lui, de renverser les mamelouks; mais il ne voulait pas les voir succomber par une catastrophe qui aurait pu envelopper lui et les siens dans une ruine commune; quoiqu'il eût eu toujours soin de laisser à Bardissi la responsabilité des mesures vexatoires, et de faire rejaillir autant que possible sur les mamelouks, l'odieux de la conduite des Albanais, le peuple, avec son instinct droit, ne s'y trompait point; il haïssait ces soldats, voleurs, oppressifs et sanguinaires, et, dans un jour de colère, cette haine leur eût été immanquablement

fatale. Une grande foule s'était rassemblée dans l
mosquée d'El-Azar ; c'est là que fermentaient le
plus âcres levains de la révolte; Méhémet-Ali s'
rendit seul et fit entendre des paroles de modéra
tion; les cheiks l'écoutèrent et reçurent de lui l
promesse qu'aucune poursuite ultérieure ne serai
faite à l'occasion de cet impôt arbitraire. Le peu
ple, auquel cette assurance fut transmise, se calm
soudainement, et se retira en couvrant le nom d
Méhémet-Ali de bénédictions.

Le chef rouméliote s'étant, par cette démar
che, concilié la sympathie des habitants, ne pou
vait plus permettre à Bardissi, acculé dans un
impasse, de prendre d'autres mesures compro
mettantes, et qui eussent fait faillir l'engagement
solennel que lui, Méhémet-Ali, venait de prendr
vis-à-vis les cheiks; son caractère, d'ailleurs
commençait à devenir suspect, sinon à Bardissi
du moins aux autres beys, qui lui témoignaien
une notable froideur. Il n'avait pu couvrir se
manœuvres que du manteau d'une étroite allianc
avec Bardissi, et jusqu'au dernier moment on l
vit prodiguer à ce chef les plus vives démonstra
tions d'amitié ; si bien que ce dernier les opposai
pour toute réponse à ceux de ces collègues qui lu
manifestaient des doutes sur son allié. Mais Mé
hémet-Ali avait des raisons de croire que les ma
melouks, dirigés par la perspicacité du vieil Ibra

him, tramaient, à son endroit, quelque coup analogue à celui que lui-même méditait contre eux. Ce dernier motif le décida à lever résolûment le masque.

XXXIV

Le 12 mars 1804, vers l'heure de midi, il fit avancer des troupes nombreuses aux alentours de la maison de Bardissi, tandis que Hassan-Bey, qu'il avait mis dans ses intérêts, se portait avec un détachement sur celle d'Ibrahim. Les mamelouks, surpris, n'eurent connaissance de ces mouvements que par la fusillade qui les assaillit. La maison de Bardissi était susceptible d'une forte résistance; protégée, d'un côté, par le bastion d'un fort, elle l'était de l'autre, par une batterie placée en travers de la grande rue, et l'arsenal lui faisait face. Malheureusement pour le bey, la trahison s'était glissée dans son camp, et par la faute encore de son imprévoyance; quelques jours auparavant, tout le personnel de son artillerie avait été changé; le mamelouk français, Sélim, qui l'avait organisée sur un pied respectable, comme le prouvent les

services importants qu'elle rendit à Damiette et au fort Julien, s'était vu dans l'obligation de dissoudre sa troupe, par l'impossibilité d'obtenir un sou des six mois de solde qui lui était dus. A ces gens éprouvés, dirigés par un homme intelligent, Bardissi substitua des Turcs, commandés par un Turc. Ce dernier n'eut rien de plus pressé que de se vendre à Méhémet-Ali. A l'approche des assaillants, il fit tirer sur eux quelques coups chargés à poudre, puis tourna les canons contre la maison même, qu'il fit battre en brèche. Pendant ce temps, l'arsenal fut pris. La position devenait extrêmement périlleuse pour les assiégés. Bardissi, qui retrouvait toute sa résolution au moment du danger, ordonna à ses mamelouks de monter à cheval, et fit charger sur des dromadaires ses effets les plus précieux. Les Albanais se préparaient à donner l'assaut, lorsque les portes de la maison s'ouvrirent et livrèrent passage à la troupe des mamelouks, qui fondit à bride abattue sur les assiégeants, les culbuta et gagna le fort, où elle se renferma. Dans cette sortie, Bardissi fut légèrement blessé, et trois des siens perdirent la vie. Il se défendit encore quelque temps derrière les murailles; mais très-inférieur en nombre, et surtout privé de canon, il abandonna la place, et se retira en bon ordre vers Baçatine.

Méhémet-Ali avait dirigé ses principales forces

contre Bardissi, car la déroute de ce chef tranchait la question; les Albanais d'Hassan ne firent point le siége de la maison d'Ibrahim, ils se contentèrent de l'entourer, pour empêcher ses hôtes d'en sortir. Le vieux bey passa la nuit sans être inquiété, et, à l'aube, il profita d'une diversion effectuée par ses kachefs, rassemblés dès la veille, pour sortir de chez lui malgré la mousqueterie, et gagner la place de Roumélié, d'où il s'échappa par le désert. Il perdit plusieurs hommes dans le trajet.

Le lendemain, tous les mamelouks étaient en fuite. Le Mékias (1) restait encore au pouvoir d'Hussein-Bey-le-Zanthiote, le fidèle de Bardissi; il gardait ce poste avec deux cents hommes d'infanterie et quatre bouches à feu, et pouvait, vu son bon état de défense, y tenir tête pendant longtemps à tous les Albanais réunis: mais sur la nouvelle que Bardissi avait été obligé d'abandonner le Caire, il mit à la voile avec tout son monde, et se hâta d'aller le rejoindre. Dans une armée musulmane les mouvements du chef sont, à moins d'ordres contraires, scrupuleusement suivis par tous les subordonnés; la sécurité, comme le devoir, ne paraissent exister que là où il se trouve.

(1) Fort situé à la pointe de l'île de Rouda, en face le vieux Caire, et qu'on nomme ainsi, parce qu'il renferme la colonne servant à mesurer les degrés de l'inondation.

Les artilleurs, postés à la citadelle, ne firent pas plus vigoureuse résistance, quand ils eurent appris que les beys étaient en fuite ; ils lancèrent quelques bombes sur les habitations des principaux chefs albanais, et se hâtèrent de déloger par la porte de la montagne, — non toutefois sans avoir pillé de fond en comble l'hôtel des monnaies.

Le peuple demeura complétement étranger à cet événement.

XXXV

Où la supériorité réelle de Méhémet-Ali se fit voir, ce fut moins dans la préméditation de son coup d'État et dans son exécution, rapide comme la foudre, que dans sa conduite après le succès. Un seul pas le séparait du but, mais semé de plus d'écueils que tout le reste de la route : il ne voulut le franchir qu'avec maturité et par un long détour. Qui pouvait, en ce moment, lui disputer, en Egypte, la réalité du pouvoir ? et s'il eût été pressé d'orner cette prépondérance absolue, qui était la sienne, d'un titre de commandement,

qui le lui aurait refusé, ou y aurait mis obstacle? Personne évidemment. Mais cette ambition à courte vue était le propre d'un Taher-Pacha, plus soucieux d'essayer les oripeaux du trône que la solidité de ses fondements; elle ne pouvait entrer dans le cœur ni dans la tête d'un homme qui s'était montré jusque-là calculateur aussi froid qu'homme d'action énergique, et qui avait fait servir à ses desseins jusqu'aux rigueurs même de la fortune. La succession au pouvoir ne jouit pas du bénéfice d'inventaire; Méhémet-Ali en connaissait positivement les charges, lui qui y avait tant contribué pour sa part, et il les estimait de trop supérieures aux avantages, pour les accepter en de pareilles conditions. Pendant que cette situation se modifierait sous sa main, il lui fallait encore quelqu'un qui prît le dangereux honneur de la suprême dignité, une espèce d'éditeur responsable, ou plutôt un gérant, qui payât personnellement pour les écarts de sa polémique ambitieuse.

Le jour même de l'expulsion des mamelouks, Méhémet-Ali se rendit à la citadelle et en fit descendre Kousrouf-Pacha, pour le réintégrer vice-roi d'Égypte. Le peuple accepta cette restauration avec joie, y voyant un retour de justice; mais elle ne dura que trois jours. Les chefs albanais, poussés par les neveux de Taher-Pacha, déposèrent

ce débris de souverain, et l'envoyèrent sous escorte à Rosette. Le chef rouméliote s'en souciait peu, et laissa faire; l'important pour lui était obtenu. Par sa démarche, il avait jeté un voile épais sur ses projets, marqué sa déférence à la Porte, justifié son inqualifiable trahison vis-à-vis de Bardissi, et pénétré plus avant que jamais dans la faveur du peuple et des ulémas : il pouvait donc se reposer avec confiance dans l'avenir, et attendre qu'on le pressât itérativement de prendre ce dont il désirait tant s'emparer.

XXXVI

Les chefs réunis élurent pour vice-roi Kourchid-Pacha, ce gouverneur d'Alexandrie de la création de Kousrouf; en attendant son arrivée, la lieutenance fut offerte à Méhémet-Ali, qui l'accepta et la garda pendant dix-huit jours. Le 21 mars 1084, un détachemement d'Albanais alla se mettre aux ordres de Kourchid. Celui-ci, dès qu'il apprit son élévation inattendue, remit entre les mains de son kaznadar le gouvernement d'Alexandrie, et se hâta de partir avec sa garde d'honneur.

Accueilli avec une faveur marquée partout sur son passage, il descendit de sa cange, le 2 avril, à Boulak, au bruit de l'artillerie, et fit, le lendemain, son entrée solennelle dans la capitale; mais il n'était précédé ni des queues de cheval, ni d'aucun des insignes de sa nouvelle dignité: ces prérogatives ne pouvaient lui être conférées que par le firman de la Sublime-Porte. Cette haute sanction ne devait pas plus faillir à lui qu'aux autres : le 28 avril, l'artillerie des forts annonça le débarquement du porte-glaive (1) de Kourchid, qui rapportait de Constantinople le firman d'investiture de son maître. C'était le quatrième message de ce genre que la Porte mandait en Égypte dans l'espace d'une année; prêtant une épaule complaisante à tous les chefs que la révolte et la trahison avaient successivement élevés sur le pavois, chacune de ces reconnaissances contenait l'implicite abandon de son dernier protégé, et l'aveu d'une impuissance qui touchait à son période extrême. Depuis de longues années, la Porte s'était habituée à n'exercer sur l'Égypte qu'une autorité purement nominale, et se contentait du tribut plus ou moins bien payé qu'elle en retirait, sans prendre aucunement souci des détails de son

(1) *Seligdar*, une des plus hautes dignités de la hiérarchie musulmane.

gouvernement, qu'elle abandonnait aux mamelouks. L'invasion française, en la contraignant à ressaisir le pouvoir, ajouta un embarras de plus à tous ceux qui minaient par la base l'empire des fils d'Osman. Cette complication de revers et de désastres, qui signala la déchéance de la puissance turque depuis le fatal traité de Kaïnardji, peut seule expliquer la faiblesse, l'indécision, et parfois aussi l'odieux de sa manière d'agir sur les rives du Nil. Pour ramener cette contrée à l'obéissance, et son administration à une certaine unité, il eût fallu d'abord en retirer et en chasser les hordes dévastatrices qui s'acharnaient sur ses ruines; et pour cela, un corps d'armée assez considérable, mais plus efficace encore par la discipline que par le nombre, eût été nécessaire : or, il était absolument impossible qu'à Constantinople, on pût faire face aux demandes de troupes qui arrivaient des divers points de l'empire.

En ce moment, l'édifice craquait de toutes parts. La Servie entière, Tcherni-Georges à sa tête, venait de proclamer son indépendance; Passouan-Oglou, gouverneur de Widdin, était en révolte ouverte contre le sultan; Ali, le fameux pacha de Janina, en avait fait autant; l'autorité musulmane se trouvait encore plus précaire en Syrie qu'en Égypte, et les progrès incessants des Ouahabites, dans l'Arabie, menaçaient de prendre

à revers toutes les provinces de l'Asie mineure. A ces causes imminentes d'un détraquement intérieur, venait se joindre une commotion politique qui ébranlait l'Europe. Malgré le traité d'Amiens, la guerre n'avait pas tardé à se rallumer entre la France et l'Angleterre; la Turquie, à qui sa situation imposait une stricte neutralité, fut contrainte de renoncer à ce rôle, proclamé par elle à l'avance, et de céder à la pression de son ambitieuse et redoutée voisine, la Russie, en permettant à vingt mille Russes de franchir le détroit de Constantinople pour aller s'établir sur les côtes d'Épire et dans les îles Ioniennes. L'influence qui tenait en suspens le vieux monde européen se faisait donc sentir jusque sur les rives du Bosphore, et l'attention du croissant se partageait entre l'écho de ses propres périls et les pas retentissants de Napoléon sur les champs de bataille.

On était bien instruit, à Constantinople, des débordements des Albanais, et de l'échec perpétuel où Méhémet-Ali tenait les délégués de la Porte en Égypte. Mais d'un autre côté, ce chef avait rendu un service éminent en attaquant les beys, et il était le seul jugé capable de les combattre ou de les détruire. La reconnaissance du pouvoir de Kourchid en sanctionnait naturellement la source, et faisait à ce prince un devoir de son poste et une condition de son maintien, de poursuivre l'extinc-



tion de la puissance mamelouke; elle lui imposait donc, à ce titre, l'alliance de Méhémet-Ali et des siens, — la plus lourde des charges, assurément, de sa promotion inespérée, — et Kourchid ne tarda pas à le reconnaître. Mais quoique supérieure à celle des gens que le frottement du rude Rouméliote avait déjà usés, sa trempe ne se trouva pas assez dure et ne servit qu'à le faire résister un peu plus longtemps; encore, son imprévoyance et sa légèreté hâtèrent-elles l'échéance du sort que Méhémet-Ali lui avait secrètement tracé.

Ce Kourchid, qui avait révélé à Alexandrie un certain fonds d'honnêteté, était atteint du défaut endémique des Turcs, d'un orgueil impuissant; il y joignait une versatilité qui le poussait facilement dans les partis extrêmes et ne lui donnait d'autre conseiller, dans l'action, que la passion du moment : au contraire des gens habiles qui tirent parti des inégalités de leur caractère, il rendait insupportables les emportements de sa rectitude bornée, et s'aliénait plus de dévouements par ses vertus que par ses vices. Un tel caractère avait peu de chances de succès parmi des prétoriens arnaoutes; pour commander à des coupe-jarrets, un Mandrin sera toujours plus avisé qu'un Marc-Aurèle.

XXXVII

La situation financière fut le premier objet des préoccupations du nouveau gouverneur. Les sources ordinaires du revenu public étaient dans un état d'épuisement qui ne permettait plus d'y avoir recours de longtemps, et il eût fallu un homme de génie rien que pour arriver à payer intégralement les troupes. Kourchid ordonna cependant de prélever une année entière du *miri* dans les provinces; début qui causa, on le pense bien, une explosion de murmures parmi les propriétaires et les paysans (1). Les mamelouks étant résolûment pris à partie, on songea à leur faire supporter une portion des frais de la guerre qu'on allait activement pousser contre eux. Leurs partisans les plus secrets furent recherchés et frappés d'une forte contribution. On se trouvait à l'abri des représailles, par ce fait que les harems des beys étaient restés au Caire et pouvait servir d'ôtages,

(1) *Moultezims* et *fellahs*.



bien qu'un tel procédé fût sévèrement réprouvé par la loi et la moralité musulmanes. Les mamelouks eu souffrirent les conséquences, et renvoyèrent au Caire, avecarmes et bagages, les soldats albanais qu'ils trouvèrent disséminés dans la Haute-Egypte; mais, campés jusqu'aux portes de la ville, ils lui portèrent un coup bien plus sensible, en empêchant son approvisionnement du côté du sud. Ce blocus partiel fit augmenter hors de mesure le prix des denrées, et maudire l'administration de Kourchid. Un acte qui blessait tout à la fois les instincts les plus délicats des Turcs et le sentiment populaire, acheva de ruiner le gouverneur dans l'opinion publique.

Le nom de Mourad, parmi les mamelouks, était resté comme un symbole du courage et de générosité chevaleresque; chez le peuple égyptien, cette haine invétérée qu'il porte à ses oppresseurs, avait fait place à l'admiration pour les qualités vaillantes de ce bey, et tous, jusqu'au dernier fellah, le considéraient comme le défenseur le plus intrépide des foyers et de la religion. De pareils titres de noblesse sont indélébiles, et ne pas les respecter, c'est attenter à l'œuvre même de Dieu. Cette vénération populaire s'était étendue jusqu'à la veuve de Mourad, Setti-Nefissè (1), qui la justifiait,

(1) *Setti*, en arabe, veut dire Madame.

d'ailleurs, par une conduite pleine de vertus et de modestie, et vivait très-retirée au Caire. Kourchid, poussé à bout par le besoin d'argent, envoie un jour le chef de la police (1) chez cette dame, pour lui intimer l'ordre de le suivre à la citadelle; elle y vient, accompagnée de deux de ses femmes, mais elle est introduite seule auprès du gouverneur qui, à son aspect, se lève et la fait asseoir : puis il lui dit, d'un ton de reproche, qu'une de ses esclaves, qu'il lui nomme, a des intrigues avec un chef de l'armée, et qu'elle l'exhorte à passer dans le camp des beys, sous promesse du paiement entier de sa solde. L'épouse de Mourad lui répond qu'elle est tellement sûre de son esclave, qu'elle-même consent à subir la peine du délit, s'il est avéré. Alors, Kourchid tirant un papier de sa poche, s'écrie : « N'est-ce donc pas là une preuve de sa culpabilité? — Permettez, prince, que je le voie, répond-elle; je sais lire. » Mais le pacha interdit, remet le faux papier là où il l'avait pris. « Je ne paie, ajoute la veuve de Mourad, aucune rétribution à la police; et m'avoir fait accompagner par des agents, ni plus ni moins qu'une prostituée, est une injure que je n'ai pas méritée. » Le vice-roi cherche à la calmer, et proteste qu'en lui envoyant l'oualy, un des principaux officiers de sa cour, il n'a eu

(1) *Oualy.*



pour but que de lui faire honneur. Enfin, il termine l'entretien en l'invitant à se rendre dans la maison d'un cheik du voisinage.

Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre et fit une grande sensation dans la ville. Le lendemain, le cadi et les principaux cheiks vinrent représenter au pacha combien il avait manqué aux égards dus à une dame aussi respectable. Il leur répondit que Setti-Nefissè s'était fortement compromise; que la prudence, tout autant que l'intérêt même de cette dame exigeaient qu'elle fût mise en sûreté, hors des atteintes de la soldatesque; — et leurs questions n'en devenant que plus pressantes : — « elle cherche à débaucher mes troupes pour l'ennemi, s'écria Kourchid; elle ose leur promettre le paiement de leur solde. Eh bien! qu'elle soit donc condamnée à satisfaire à cet engagement. » Les cheiks furent obligés de convenir que, le cas étant prouvé, la punition n'était que juste. Deux d'entre eux se rendirent auprès de la veuve, qu'ils trouvèrent indignée de cette fausse accusation. « Je n'ai plus, dit-elle à ces vénérables envoyés, ni père, ni mari, ni frère parmi les mamelouks; quel intérêt aurais-je à servir leur cause? Je vois clairement que toutes ces menées ne tendent qu'à me demander des richesses dont je suis privée. Dans l'état où je suis, je ne puis même remplir mes

obligations à l'égard des personnes qui m'ont aidée dans des moments critiques. » — Les cheiks revinrent à Kourchid, pour l'engager à rendre sa captive à la liberté; mais ils ne purent faire fléchir sa résolution; à bout de prières, le sentiment de leur dignité reprit le dessus, et ils déclarèrent que ce refus obstiné impliquait le mépris de leur caractère de ministres religieux et d'organes naturels du peuple. Ils étaient sur le point de se retirer, lorsque l'intervention du procureur de la Mecque et de quelques personnages marquants qui assistaient à la discussion, amena un accommodement. Il fut convenu qu'on laisserait à la veuve de Mourad la faculté de demeurer chez le cheik Sadat, où se trouvait déjà la fille d'Ibrahim-Bey, Hadilé-Hanem, qui, à la première nouvelle de l'aventure de Setti-Nefissè, s'était hâtée de quitter son domicile, pour en éviter une tout à fait semblable.

Kourchid-Pacha reconnut que sa tentative ne lui serait d'aucun produit, tout en le couvrant de réprobation; il eut alors recours à des moyens moins extra-légaux mais également vexatoires; il réunit les Odjaqlis, leur imposa une taxe de mille bourses et retint plusieurs d'entre eux, comme otages, pour en assurer le paiement; les coptes furent imposés à cinq cent bourses, et les chrétiens syriaques établis dans le pays à cent cin-

quante. Enfin, comme déjà l'année courante du miri ne pouvait pas rentrer, le pacha s'ingénia de faire payer l'année suivante par anticipation.

Mais cette dernière mesure resta à l'état de décret; pour en assurer l'exécution, il aurait fallu à Kourchid une armée plus nombreuse, plus aguerrie, et surtout moins confinée qu'elle ne l'était dans la circonscription du Caire, où les beys la tenaient bloquée. D'ailleurs les villages sans défense avaient été pillés par les mamelouks, et ceux qui étaient assez forts pour lutter ne voulaient rien payer à personne. Kourchid ne savait plus où donner de la tête; il voulut établir un impôt sur les arts et métiers, une sorte de capitation analogue à celle qui avait donné le signal de la chûte de Bardissi; mais à l'instant l'émeute populaire se mit à gronder; la mosquée d'El-Azar s'emplit de nouveau : il fallut en rabattre et faire annoncer par un cheik vénéré que les pauvres seraient tenus quittes de l'impôt, ce qui, avec le caractère arabe, et vu la situation des choses, équivalait à une dispense générale.

Cette pénurie favorisait le débordement des troupes, en leur assurant l'impunité; ces soldats qui, la plupart du temps, refusaient d'aller à l'ennemi, ou se débandaient au premier choc, commettaient, dans l'intérieur de la ville, les plus infâmes brigandages, sous prétexte de pourvoir à

leur subsistance ; une terreur générale pesa sur les citoyens ; le cours des affaires s'interrompit, les rues devinrent désertes, et bientôt aucun asile ne fut sacré pour les Albanais. Kourchid lui-même avait tout à craindre de leur fureur, il se soustrayait à leur vue. Pour empêcher les derniers excès, il dut rançonner les femmes des beys, qu'il retenait comme otages, et leur extorqua douze cent bourses.

On évitait comme la peste toute espèce de rapport avec ce pouvoir énervé et spoliateur ; le moindre contact avec Kourchid était prétexte à exaction. Un firman arrive de Constantinople ; suivant le cérémonial ordinaire, le pacha convoque un grand divan pour en faire la lecture : cette communication, assez insignifiante, donnait des éloges banals à ce qui avait été tenté contre les mamelouks, et des exhortations à faire mieux. Aussitôt la lecture finie, le pacha se retire dans la salle d'audience, et fait revêtir les cheiks de pelisses, ainsi que le directeur général de la monnaie, l'intendant général des finances, et vingt-deux des principaux coptes : le lendemain, pour prix de cet honneur, ils reçoivent l'invitation de payer collectivement mille bourses à titre d'emprunt forcé.

Cette situation se prolongea jusqu'au jour où les beys, fatigués d'escarmoucher autour du Caire,

sans avancer d'un pas et sans pouvoir attirer les Albanais hors de leurs retranchements, se décidèrent à lever le blocus de la capitale pour remonter dans la Haute-Égypte. Voici comment cet évènement eut lieu.

XXXVIII

En abandonnant le Caire, Bardissi était allé camper à Baçatine, et ce point était devenu le centre de ralliement des mamelouks : tous ceux qui se trouvaient épars dans la Basse-Égypte rejoignirent le gros de l'armée; bientôt leur nombre s'éleva à un chiffre respectable, qui releva le courage de leurs partisans et inspira aux beys l'idée de reprendre possession du Caire. L'Elfi reparut aussi sur la scène. Depuis sa mésaventure, il se tenait caché chez un cheik arabe de la province de Charkié ; à la nouvelle des événements, il quitta sa retraite et vint, à la tête d'une partie de sa maison, occuper un village à deux journées du Caire, sur la rive droite du Nil. Ce bey, dès ce moment, résolut de jouer un double jeu : en même temps qu'il tentait de se rapprocher de Bardissi, il

mandait en secret à Kourchid, par l'entremise des cheiks, un de ses officiers, chargé de débattre les conditions d'un arrangement. L'émissaire fut reçu avec la plus grande faveur dans le camp du vice-roi, et Méhémet-Ali lui-même lui fit don d'un cheval.

Cependant la lutte s'engageait avec des chances compensées; à Métamadié, Méhémet-Ali livrait, pendant plusieurs jours, de sanglants combats aux mamelouks, et ne se retirait qu'emportant un trophé de têtes coupées; mais trois cents Albanais, renfermés à Belbeis, et obligés de se rendre à l'ennemi, étaient passés par les armes; à Batîne, les Turcs repoussèrent les mamelouks; à Belaks, ceux-ci enlevèrent des retranchements gardés par les Albanais et les Turcs réunis. Ce dernier coup de main leur permit de venir s'établir à Chalakan, d'où ils purent intercepter la communication par eau avec la Basse-Égypte et achever ainsi le blocus du Caire.

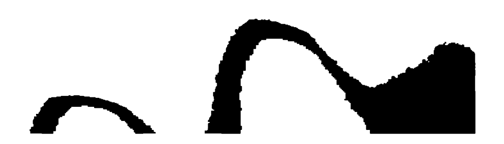
La situation de Kourchid et de ses troupes devint alors très-critique; se laisser affamer derrière leurs retranchements, était, pour ces soldats, un parti auquel ils ne pouvaient longtemps s'arrêter; de leur côté, les mamelouks n'avaient pas le projet d'emporter la ville de haute lutte, et de perdre, dans un combat de cette nature, tout l'avantage de leur redoutable cavalerie; en voltigeant sous le canon

de la place, en venant enlever, à ses portes mêmes, des hommes, des bestiaux, des convois de vivres, ils espéraient lasser la patience des assiégés et les pousser à tenter les chances d'une bataille en plaine. Kourchid, seul parmi les siens, put se résoudre à cette extrémité ; il assembla les Odjaqlis et les chefs des différentes corporations, et leur proposa d'exciter le peuple à une sortie générale, qu'il commanderait en personne : peut-être cet exemple d'énergie parviendrait-il à secouer la déplorable inertie de ses soldats. Mais les chefs, pour la plupart dévoués à la cause des mamelouks, furent contraires à cet avis ; ils représentèrent au gouverneur combien des citoyens, des pères de famille, étaient peu propres à la guerre; ils ajoutèrent qu'ils ne s'exposeraient pas volontiers hors des murailles, et que s'ils venaient à être battus, on resterait sans aucune ressource contre de plus grands malheurs. Cette dernière raison prévalut dans l'esprit du vice-roi : il n'insista pas davantage.

Pour laisser la partie plus belle aux Albanais, et comme s'ils eussent voulu faire croire à un mouvement de fuite, les mamelouks se retirèrent vers les confins de la province de Kélioubiè; mais il n'y eut que Méhémet-Ali qui osât les y suivre; à la tête d'un fort détachement, aux besoins duquel il s'agissait, avant tout, de pourvoir, et

accompagné de Hassan-Bey, son neveu, il s'attacha aux pas des mamelouks, qui, non moins poussés par la passion du butin, passèrent de la Kélioubiè dans la province de Menouf, qu'ils dévastèrent, après en avoir honteusement chassé l'officier commandant pour Kourchid. Méhémet-Ali établit des garnisons dans les postes abandonnés par l'ennemi, et comme celui-ci avait fait partout table rase, la nécessité ramena le chef rouméliote au Caire. Là, il ne s'évertua point en des demandes de subsides, dont il connaissait bien l'inutilité; il songea à se payer de ses propres mains; de son autorité privée il fit arrêter deux des plus riches propriétaires, et malgré leur haute position et la protection du gouverneur, il ne les relaxa que lorsqu'ils eurent versé dans ses mains la somme de trois cents bourses.

Cependant, l'attitude des beys devenait de plus en plus menaçante. Pour frapper ce coup décisif, qui consistait dans la prise de la capitale, toutes leurs forces, jusque-là divisées, semblaient vouloir marcher d'accord. Les offres de soumission de l'Elfi avaient été illusoires; au lieu de se rendre à Girgè, dont le gouvernement lui avait été donné, on apprit qu'il était descendu jusqu'à Benisouef, et que, tandis qu'il se portait avec tout son monde sur le Caire, par la rive gauche, Osman-Bey-Hassan, avec lequel il agissait de concert, s'avan-



çait parallèlement sur la rive droite. L'Elfi se faisait précéder d'un manifeste adressé aux cheiks, dans lequel il leur disait : « Vous connaissez la catastrophe dont j'ai été victime, à mon retour en Egypte. Après avoir été le jouet de la fortune, je me suis rendu à Siout. Kourchid-Pacha, dont je m'étais rapproché par sentiment et par le désir de vivre en paix, m'avait accordé le commandement de Girgè; mais avant de me rendre à ce poste, j'ai eu connaissance de sa conduite infâme envers nos harems, que des soldats établis dans leurs maisons, ont forcé à contribuer, malgré l'état précaire de leurs ressources. Cette action m'a tellement déplu, que j'ai été obligé de me rapprocher du Caire, car l'âme ne peut supporter ce qui est contre l'honneur. »

L'Elfi adressait aussi une épître au vice-roi, mais dans un style si peu mesuré, que Kourchid, transporté de fureur, fit couper la tête au malheureux Grec qui lui avait apporté le message.

L'Elfi-le-Petit opérait sa jonction avec son maître ; il était arrivé à la hauteur d'Embabè, à peine inquiété par un corps de troupe qui avait passé le Nil, à Boulac, pour lui barrer le passage. Les beys de la Basse-Egypte avaient repris leur position près du Caire; Bardissi et Ibrahim s'étaient établis à Benouch. Il ne pouvait plus être question d'arrangement. Kourchid, sans cesse stimulé par

les avis de Constantinople, repoussait avec hauteur les propositions des beys, et laissait échapper l'occasion unique, qui lui était offerte, de vaincre ses ennemis en les divisant.

Quelques-uns des chefs albanais, atterrés par l'imminence de cette coalition formidable, s'étaient laissé séduire par les promesses des agents des mamelouks, et la désertion commençait à faire de grands vides dans les rangs de l'armée turque; néanmoins, les troupes du gouvernement se firent de l'urgence du péril, une nécessité de courage et d'activité : elles se retranchèrent dans une forte position établie de Chalakan au Mokatan, et de cette montagne à Toura, sur les bords du Nil. Gizè était défendu; la double artillerie de Boulac et des chaloupes canonnières, embossées sur le Nil, protégeait Embabè, dont les approches étaient, en outre, gardées par une troupe de tirailleurs embusqués. Cette ligne de défense était forte, bien choisie, et il ne s'agissait que de la tenir de pied ferme.



XXXIX

Néanmoins, si l'union des mamelouks eût été assez forte pour plier leur fougueuse valeur à une nécessité qu'elle n'avait jamais pu subir, celle d'une commune direction, il est indubitable qu'ils étaient en nombre suffisant pour battre leurs ennemis. Mais, dans une conjoncture où le plus simple bon sens leur commandait de concentrer leurs forces et d'agir par leur masse, ils perdirent un temps précieux en des combats partiels, le plus souvent provoqués par les Albanais. Ces luttes stériles, quoiqu'ils y eussent souvent l'avantage, épuisèrent leur énergie. Au bout d'un mois, les positions respectives des deux armées n'avaient pas changé. Méhémet-Ali s'efforçait de multiplier sa présence; son impatiente valeur s'accommodait peu de combattre à l'abri des remparts; il prévoyait d'ailleurs le danger de cette tactique, si les mamelouks se décidaient à une action simultanée, et par de brusques mouvements en avant, conduits souvent avec témérité, il cherchait à porter le désordre dans l'armée ennemie. C'est ainsi qu'à

Baçatine il tomba dans une embuscade, avec huit cents des siens : tout son courage ne put rallier ses soldats débandés ; lui-même il n'échappa que par miracle ; mais il prit, quelques jours après, une large revanche, et la ruse fut encore l'arme redoutable dont il se servit. Il fit prévenir deux des chefs ennemis, Osman-Bey-Hassan et l'Elfi, qu'il était las de la situation des choses, et que si Kourchid persistait à rejeter leurs propositions de paix, son intention formelle était de se rapprocher d'eux. Dupes de cette confidence, les beys négligèrent de se garder. Méhémet-Ali prit mille hommes et, par une nuit noire, il se dirigea sur Dereltine, en divisant sa troupe en trois colonnes. L'officier de l'Elfi, cantonné dans ce village, y dormait en toute confiance. Eveillé par les premiers coups de fusil, il n'eut que le temps de sauter à cheval et de fuir à toute bride, avec ses mamelouks, abandonnant son bagage et son artillerie. Les Albanais poussèrent jusqu'à Toura, où ils entrèrent sans coup férir ; car la garnison de ce poste, saisie d'une terreur panique, l'avait évacué précipitamment. Méhémet-Ali retourna en ville avec cinq têtes coupées. Cette expédition eût pu avoir de plus grands résultats, si les soldats albanais, au mépris de ses ordres, n'eussent commencé le feu avant l'investissement complet du village. Néanmoins, Kourchid fit grand accueil au chef victorieux,



et lui donna une pelisse en témoignage de sa satisfaction.

Mais un irréparable revers, vu les circonstances, vint frapper l'armée asssiégée et aurait dû précéder de peu sa perte définitive, si les mamelouks fussent parvenus à s'entendre. Trois chaloupes canonnières, qui arrivaient de la Basse-Egypte pour remplacer celles qui avaient été détruites, furent attaquées et coulées bas par les mamelouks, et une foule de barques, chargées de comestibles, qui naviguaient sous leur escorte, eurent le même sort; ce désastre livra la ville et l'armée à toutes les horreurs de la famine, et elles n'étaient certes pas éloignées l'une et l'autre de se rendre à discrétion, lorsque, tout à coup, on vit les beys quitter la position d'Elkanka et se retirer au midi de la citadelle, en passant derrière le Mokatan. Les barques venant de Damiette et de Rosette purent alors rentrer à Boulac; les fellahs eurent la liberté d'apporter au Caire leurs provisions échappées au pillage, et une certaine abondance succéda aux privations des jours passés.

A partir de ce jour, la cause des mamelouks fut perdue, et nous les verrons lutter désormais, moins pour vaincre que pour ne point périr.

XL

Deux jours avant la retraite des mamelouks, le 18 juillet, un écuyer du grand-seigneur était venu remettre à Kourchid l'ordre d'envoyer cinq cents hommes et des provisions au secours de Yembo, attaqué par les Ouahabites; cet officier était porteur d'un second firman, adressé aux chefs albanais, et conçu en ces termes :

« Les présentes sont à l'effet de vous apprendre ce qui suit. Lorsque les Français se sont rendus maîtres de l'Egypte, la Sublime-Porte a dû faire de grands sacrifices pour la reconquérir. Depuis cette époque, quelques hommes malintentionnés, parmi vous, ont fait retomber ce pays sous la puissance des mamelouks. La Sublime-Porte ne vous en impute point la faute à tous. Quoi qu'il en soit, le passé est oublié! La plume de la clémence a effacé tous les délits. La Sublime-Porte vous invite donc à quitter l'Egypte et à rentrer, avec les braves troupes albanaises, dans vos foyers. Pourriez-vous vous refuser à retourner dans vos familles, qui vous tendent les bras? Soyez assurés que le

passé est enseveli dans l'oubli et qu'il ne sera ja-
mais question de ce qui est arrivé du temps d
Kousrouf-Pacha. La Sublime-Porte ne doute pa
que vous ne vous empressiez de profiter de sa clé
mence et de vous conformer à ses ordres, auxquel
vous devez obéissance et soumission. »

Le 15 gemmas akher 1218 (1804).

Tous les chefs albanais n'avaient pas les visée
aussi hautes que Méhémet-Ali; plusieurs d'entr
eux s'étaient enrichis au sein de la misère publiqu
et aux dépens de leurs propres soldats, qu'ils fru
traient de leur solde, tout en se faisant payer pou
une troupe double de la leur. Pour ceux-là
l'exhortation semi-menaçante de la Porte fut un
occasion dont ils s'empressèrent de profiter; ca
lassés de la guerre, ils n'attendaient que la levée d
siége pour mettre leurs biens en sûreté. Le vice
roi, d'ailleurs, souscrivit très-volontiers à le
requête, et ils étaient sur le point de s'embarquer
Boulac, lorsqu'ils furent arrêtés par leurs soldat
qui les retinrent en garantie de leur sold
L'émeute grossissant, ce fut Kourchid qui fi
obligé de s'exécuter et de payer aux troupes u
mois de l'arriéré.

XLI

Sur ces entrefaites, il arriva un événement dont les suites auraient pu être graves, mais qui, étouffé par Méhémet-Ali, servit à mettre en évidence l'ascendant qu'il avait pris sur les troupes.

Deux Arnaoutes ivres, en sortant d'une maison du quartier franc, accostèrent un nommé Roger, ancien pharmacien en chef de l'armée d'Orient, qui était resté en Égypte pour exercer la médecine. Il était appuyé contre la porte de son logis, et tenait en main une canne à épée, que les Arnaoutes manifestèrent un très-vif désir de posséder; sur son refus de la leur donner, ils se mirent en devoir de la prendre de force; mais, dans la lutte qui s'en suivit, le fourreau de la canne venant à céder, la lame resta nue aux mains de son propriétaire; surpris, les Albanais tirent leurs sabres et leurs pistolets; les domestiques, armés, viennent se mêler à la querelle; d'autres Francs s'interposent entre Roger et ses agresseurs : mais le combat est engagé, un coup d'épée perce le flanc du soldat le plus opiniâtre, deux coups de feu l'éten-

dent mort : son compagnon est grièvement blessé. Roger a son habit percé d'une balle, et deux Francs sont légèrement atteints. Cette scène répand l'alarme dans le quartier, la porte s'en trouve subitement fermée, et les femmes, les enfants escaladent un mur de clôture pour se réfugier dans la maison du cheik El-Mohdi, dont l'asile est inviolable.

Prévenu un des premiers de ce qui se passait, Méhémet se hâta d'arriver sur le théâtre de la lutte. Il vint à pied, accompagné seulement de quelques hommes, et en même temps que l'agent français, qui habitait le quartier vénitien. Déjà les soldats albanais s'étaient rassemblés en foule et faisaient entendre de sinistres menaces. Le premier ordre que donna Méhémet-Ali fut d'ouvrir la porte du quartier, dont la rupture aurait pu être le signal de grandes violences, et d'y placer une garde pour la nuit. Puis il s'occupa de faire accepter sa médiation. Dans la soirée, plus de cinq cents Albanais entourèrent le quartier franc, demandant à grands cris l'assassin, qui avait échappé à leurs recherches : — il s'était, en effet réfugié à l'autre extrémité de la ville : — mais, contenue par Méhémet-Ali, cette soldatesque ne commit aucun des excès que la circonstance pouvait faire naître, et, jusqu'à un certain point, justifier. L'Albanais tué appartenait à Hassan-Bey ; so

frère était aussi au service de ce chef. Le propre kasnadar d'Hassan s'était mis à la tête du mouvement; il s'emporta jusqu'au point de vouloir frapper l'agent français et d'exiger qu'il lui fût remis en ôtage ; mais il se contenta du drogman du consulat, M. Hildebrand, qui s'offrit spontanément à remplacer le consul. Cet homme courageux fut conduit chez Hassan-Bey, où il resta trois jours au péril de sa vie. Le chef albanais lui ayant dit qu'il le ferait attacher à un poteau au milieu de sa cour, et fusiller par ses gens, si l'assassin n'était pas retrouvé, Hildebrand lui répondit avec le plus grand calme qu'il appartenait à un gouvernement qui saurait bien venger sa mort.

Après beaucoup de pourparlers, où Méhémet-Ali s'employa avec activité, et dans lesquels on fit aussi intervenir Kourchid-Pacha, on arriva à un accommodement, moyennant 4,000 piastres à payer au frère du mort, à titre de *rachat* du sang. La paix ayant suivi cet accord, le consul de France obtint plus tard du vice-roi une délégation sur la douane d'Alexandrie pour le remboursement de cette somme.

XLII

Ce fait inspira à Méhémet-Ali l'idée de mettre l'opinion publique à une épreuve décisive, et de savoir jusqu'à quel point il pourrait compter sur elle pour l'exécution ultérieure de ses projets. Il ne s'était pas encore expliqué touchant l'injonction contenue dans le firman de la Porte. Un matin donc, il alla trouver le vice-roi en compagnie d'Admed-Bey, qui partageait avec lui le commandement d'un corps d'Albanais, mais qui était loin d'avoir la même influence. Les deux chefs manifestèrent à Kourchid le désir de retourner dans leur patrie, se fondant sur la difficulté éprouvée par le gouvernement à pourvoir à l'entretien des troupes, et sur l'indiscipline toujours croissante qui était la suite de cet état de choses. Le pacha, qni avait eu l'occasion de s'apercevoir que Méhémet-Ali était un auxiliaire parfois gênant, tenta à peine de le détourner d'un dessein qui, au fond, le comblait de joie, et, prenant au mot son projet de départ, il lui donna immédiatement, pour successeur, son selikdar, dans le gouvernement de

Girgè, — poste où il l'avait élevé quelques jours auparavant.

Le bruit de cette retraite ne tarda pas à se répandre; pour mieux faire croire à la réalité de sa résolution, Méhémet-Ali mit en vente plusieurs de ses propriétés. A cette nouvelle, la ville tout entière fut plongée dans la consternation; les portes des différents quartiers, celles des Okels et des magasins se fermèrent; la population encombra les rues et les bazars. Les citadins étaient au désespoir de se voir abandonnés de l'homme qui avait été leur plus sûre protection contre le brigandage des soldats. Ces derniers, comptant désormais sur l'impunité, commencèrent à se rassembler sur divers points pour se livrer au pillage. Le sang allait couler. Mais le chef rouméliote, satisfait du degré où en était arrivée cette démonstration publique, parut pour calmer la tempête; il parcourut la ville à pied, avec Hassan-Bey et l'aga des janissaires, et persuada aux citoyens de se retirer dans leurs domiciles; on fit rentrer les soldats dans le devoir; les plus séditieux d'entre eux furent arrêtés et exécutés; leurs têtes restèrent exposées pendant plusieurs jours pour servir d'exemple. Le résultat de cette émeute se borna, le lendemain, au renvoi de deux cents Albanais, auxquels se joignit Ahmed-Bey. Quant à Méhémet-Ali, il eut l'air de se sacrifier au sentiment

public, et ne parla plus de ses projets de retraite.

XLIII

Kourchid lui-même ne douta plus que le général rouméliote ne demeurât longtemps encore à son service, et il songea à utiliser ses talents militaires dans la campagne qu'il préparait contre les mamelouks. Après ce qui venait de se passer, une meilleure entente de ses intérêts eût dû suggérer au vice-roi une résolution toute contraire; mais, entièrement absorbé par l'idée de sa propre importance, fasciné par les éloges et les encouragements de la Porte, Kourchid se croyait inébranlable et méditait, d'ailleurs, contre les Albanais, un coup d'Etat pour la réussite duquel il était essentiel qu'ils fussent éloignés de la capitale: c'est pour ce motif qu'il allait les employer dans la Haute-Égypte. Ces troupes aimaient les rives plantureuses du Nil, et se laissaient toujours séduire par la perspective d'une excursion dans les provinces. Il en était tout autrement lorsqu'on leur offrait de marcher, dans les sables brû-

lants de l'Arabie, contre les ennemis de leur foi et de leur souverain, contre ces rudes Ouahabites, jusque-là vainqueurs dans toutes les rencontres. Les Albanais déclinaient ce pénible honneur et préféraient leur médiocrité d'Égypte, dorée de grasses moissons et de facile butin, à l'espérance des plus belles prouesses et des pachaliks à discrétion.

Mais, pour donner suite à ses vues belliqueuses, il manquait essentiellement à Kourchid le nerf de la guerre, et l'extraire des poches du public était devenu une opération tellement difficile, que, pour y parvenir, cette fois, le gouverneur ne crut pas trop déroger que de s'entourer des conseils des cheiks et des ulémas. Ces vénérables personnages se renvoyèrent réciproquement cette délicate responsabilité, qui échut à une tierce autorité, celle de Seïd-Ahmed-el-Makrouki, par le moyen de qui le vice-roi obtint encore quinze cents bourses.

Avec cet argent, les soldats furent payés de deux mois de solde, sous la condition expresse de marcher immédiatement à la poursuite des mamelouks. Un ordre rigoureux du gouverneur, promulgué par les chefs de la police et des janissaires, fit sortir l'armée de la ville : comme il y allait du reliquat de leur solde, chefs et soldats donnèrent à l'envi l'exemple de la soumission, et vinrent camper à Toura, lieu de réunion indiqué. Dès le 29 septembre, tout était prêt pour le



départ ; le 2 octobre, le vice-roi vint passer l'armée en revue. Elle comptait environ quatre mille hommes ; mais les chefs touchaient une solde pour le quadruple de cet effectif. Le seligdar la commandait en chef, et s'en allait, plein d'ardeur, à la conquête de son gouvernement de Girgè.

Pour appuyer les opérations des troupes de terre, on avait équipé une flottille de chaloupes canonnières, dont le principal office était d'escorter les barques portant les bagages et les munitions. Cette flottille mit à la voile le 6 octobre, en même temps que le seligdar levait son camp, et remontait la rive droite du fleuve.

Un mois après, Méhémet-Ali reçut des mains du gouverneur une pelisse d'honneur et fut chargé du commandement des troupes qui devaient agir en seconde ligne : l'effectif du corps placé sous ses ordres s'élevait à trois mille hommes, infanterie et cavalerie. Il devait se diriger par la rive gauche, ainsi que le seligdar, et empêcher ce dernier d'être inquiété sur les flancs par l'Elfi, qui se tenait toujours posté à l'entrée du Fayoum.

Hassan-Bey, qu'un firman récent de la Porte venait d'élever à la dignité de pacha, commandait la réserve, montant à douze cents hommes. Il en fit embarquer la moitié avec les munitions et les bagages, et marcha avec l'autre en longeant la rive droite.

Le départ de toutes ces troupes laissa un peu respirer le Caire; cependant, la disette s'y faisait encore sentir, et il était temps que l'expédition débloquât les barques de la Haute-Egypte, empêchées de descendre par le canon des mamelouks à Minié et à Gébeltir.

XLIV

Nous avons vu les mamelouks lâcher leur proie au moment même où elle ne pouvait plus leur échapper. Incapables de se concerter pour prendre le Caire de vive force, les conditions précaires de leur propre approvisionnement leur interdisaient de continuer le blocus. Le 31 juillet, ils se séparèrent : l'Elfi-le-Grand et Ibrahim-Bey passèrent sur la rive gauche du Nil; Bardissi et Osman-Bey-Hassan se tinrent sur la rive droite.

Les beys s'avisèrent, un peu tard, que la division régnant parmi leurs chefs rendait tous leurs succès stériles et prophétisait leur ruine complète. Ils résolurent de réconcilier Bardissi et l'Elfi, dont la haine implacable était le principal ferment de la discorde générale, et ils mirent tant d'ardeur



dans ce dessein, tant d'instance dans leurs supplications, que les deux rivaux finirent par y donner les mains. Le difficile était d'amener la rencontre, car aucun des deux ne consentait à faire la première démarche : Bardissi refusait de passer sur la rive gauche, où était l'Elfi, et celui-ci ne voulait pas venir du côté où se trouvait Bardissi. Dans cette conjoncture délicate, on fit choix, pour lieu du rendez-vous, d'un terrain neutre, d'une île située en face de Toura. Des tentes y furent dressées, et les mamelouks des deux partis s'y rendirent d'avance, pour être témoins de l'entrevue. Bardissi arriva le premier; l'Elfi, en débarquant avec sa suite, aperçut devant lui, sur la plage, les tronçons d'un serpent coupé en deux parties. Cette vue lui causa une impression si désagréable qu'il voulut à l'instant même se rembarquer, remettant l'entrevue à un moment plus propice : la superstition du mamelouk lui avait fait voir, dans ce serpent mutilé, le présage de nouvelles trahisons.

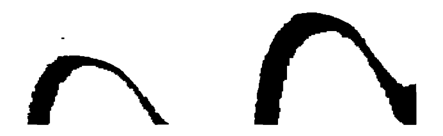
Après l'avortement de cette tentative, l'Elfi retourna à l'entrée du Fayoum, et campa au pont d'El-Lahoune; Bardissi et Ibrahim-Bey prirent possession de Miniè; Osman-Bey-Hassan campa à Gébeltir, sur la droite du Nil. Telles étaient les positions des beys, à l'ouverture de la campagne entreprise par les troupes de Kourchid.

L'approche de cette armée comblait de joie les mamelouks, et remplissait tout à fait leur désir, puisqu'ils s'étaient toujours efforcés d'attirer l'armée turque hors de ses retranchements. Au moment même d'opérer leur retraite, n'avaient-ils pas encore renouvelé à Kourchid leurs anciennes propositions de paix, dans une dépêche, qui lui disait : « Les troupes achèveront la ruine du pays ; il n'y aura bientôt plus d'argent pour les payer. Soyez-nous propices, nous obéirons à vos commandements ; nous nous soumettrons à tout ce qu'il vous plaira de nous ordonner : ou bien que les soldats quittent les murs qui les protègent ; qu'ils viennent au milieu de la plaine, nous verrons à qui Dieu donnera la victoire. »

Kourchid ne répondit pas aux offres de soumission ; et, sans s'en douter, il se rendait à ce naïf et chevaleresque cartel.

XLV

L'armée du seligdar rencontra, à Féchn, les mamelouks de l'Elfi-le-Petit, renforcés d'Arabes et de fellahs, qui lui tuèrent cent vingt hommes ; ce-



pendant le village fut pris d'assaut, et vingt-une têtes, envoyées au Caire et exposées sur la place publique, servirent à ériger cette escarmouche en victoire. Mais, en avant de Miniè, les beys réunis livrèrent au seligdar une sanglante bataille, dont le résultat fut beaucoup moins douteux : quatre canons laissés sur la place, ainsi qu'un grand nombre de morts, et tout le terrain perdu jusqu'à Beni-Souef, n'étaient pas propres à entretenir l'illusion du général de Kourchid. A Beni-Souef, il fut rejoint par Méhémet-Ali, et les deux armées marchèrent de concert sur Miniè. Cette place avait été mise, par les mamelouks, en bon état de défense ; des bouches à feu de tous calibres étaient placées aux endroits les plus favorables; et le service en était fait par des canonniers grecs et des soldats éprouvés. Les Turcs, renonçant à faire l'investissement, n'attaquèrent que le côté nord de la ville ; ils réussirent à pousser la tranchée jusqu'à une petite distance du fossé ; leurs batteries furent débarquées et mises en position ; leur cavalerie s'abrita dans une forêt de dattiers, hors de portée de canon. La gauche de leur camp s'appuyait au Nil, la droite débordait les deux bastions extrêmes, à l'ouest de la place. Les premiers engagements furent encourageants pour les assiégés ; leur feu empêchait les soldats turcs de sortir de leurs retranchements ; mais du côté du Nil,

leur position était rendue mauvaise par la présence de Hassan-Pacha, qui, avec sa réserve, les foudroyait de la rive droite. Osman-Bey, au lieu de tenir tête à ce général, dans sa position de Gébeltir, avait décampé à son approche, pour se réunir à ses compagnons d'armes.

Les mamelouks ayant fait une heureuse sortie, se laissèrent entraîner par leur fougue jusqu'à Beni-Souef, dont ils essayèrent, mais en vain, de s'emparer. L'occasion parut belle à Méhémet-Ali pour donner l'assaut. Le 6, à la pointe du jour, il sortit des retranchements avec deux mille hommes; à la faveur du brouillard et des détonnations de l'artillerie, il put s'avancer jusqu'au bord du fossé; dans le même moment, la cavalerie turque tentait une forte diversion au sud de la ville. Les soldats de Méhémet-Ali s'étaient munis d'échelles; malheureusement elles étaient trop courtes, et les mamelouks, venant à les découvrir, les écrasèrent sous leurs projectiles. Le chef rouméliote rallia sa troupe avec le plus grand sang-froid, et la ramena en bon ordre dans ses positions, après avoir eu deux cent soixante hommes tués et un nombre proportionné de blessés. La tentative de la cavalerie n'eut pas un meilleur succès : les Arabes, survenus à temps, la firent avorter.

Quelques jours après, les assiégés eurent une nouvelle alarme, et la lâcheté de quelques-uns des

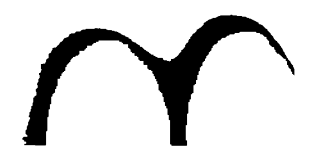


leurs faillit causer la perte de tous. S'étant aperçu que la porte sud de la ville était la plus mal défendue, Hassan-Pacha embarqua, de nuit, six cents hommes, se jeta avec eux sur la rive opposée et marcha droit sur les avant-postes. Hussein-Bey-le-Zanthiote, qui en avait la garde, s'enfuit aux premiers coups de feu; sa troupe, composée de Grecs et de noirs, ne soutint pas le choc des Albanais et se retira en désordre. La porte de la ville était déjà enfoncée, lorsque Bardissi arriva avec ses mamelouks sur le lieu du combat; il fit placer en toute hâte deux chevaux de frise en travers d'une rue étroite, pour arrêter les assaillants et donner aux siens le temps de se mettre en défense. Des secours plus efficaces ne tardèrent pas à survenir, et Hassan-Pacha, voyant le danger de s'engager davantage, se replia sur ses embarcations sans être inquiété. Ce coup hardi ne lui mit que peu d'hommes hors de combat; les mamelouks, au contraire, perdirent beaucoup de monde. Bardissi fit rechercher Hussein, cause première de ce désastre, pour l'immoler à son indignation; mais le Zanthiote avait déjà pris la fuite.

Une autre nuit fut signalée par une alerte d'un genre différent, — mais celle-ci au préjudice des assiégeants. Un certain Aboulèle, chef d'une de ces bandes de voleurs qui infestaient la Haute-Egypte, était venu trouver Bardissi, et s'était

entendu avec lui pour incendier la flottille turque. Il disposa, à cet effet, de petites outres remplies d'esprit-de-vin et de matières bitumineuses; puis, au jour dit, il les distribua à des nageurs, qui se dirigèrent sur la flottille à la faveur de l'obscurité. Les appareils, attachés aux barques, prirent feu au moyen de mèches d'étoupe allumées dans de petites lanternes. La flamme avait déjà causé de grands ravages, quand les soldats postés à la garde des bagages se réveillèrent en sursaut; saisis de panique, ils ne songèrent qu'à leur salut, et fuirent à toutes jambes. L'alarme se répandit au camp; Méhémet-Ali courut au rivage; il fit sur-le-champ séparer les barques qui n'étaient point atteintes de celles que l'incendie dévorait, et réussit à sauver une partie des vivres et des munitions.

Le siége paraissait néanmoins devoir traîner en longueur. Déjà les mamelouks manifestaient leur lassitude par des signes non équivoques ; cette milice, habituée à faire une guerre de fourrageurs, était aussi impropre à la défense qu'à l'attaque d'une place forte : fatigués de donner et de recevoir des coups, qui, pour la plupart, ne portaient point, les mamelouks n'entrevoyaient pas, dans l'issue de cette lutte, l'objet pour eux le plus attractif, c'est-à-dire le pillage et les dépouilles opimes; puis ils se glissaient à l'oreille l'un de



l'autre, que le camp de l'Elfi, placé en rase campagne, regorgeait de richesses, et que l'on y menait large et joyeuse vie. Ce bey avait enfin opéré sa réconciliation avec Bardissi; mais elle n'allait point jusqu'à lui prêter l'assistance matérielle des forces dont il disposait; tout son concours se borna à porter son camp du pont d'El-Lahoune au village de Telli, et à intercepter, par la rive gauche, les communications avec le Caire. Le pillage du Fayoum avait en effet ramené l'abondance parmi les siens, et cette irrésistible séduction tourna tout à fait la tête aux mamelouks enfermés dans Miniè: ils se mirent à déserter par troupes au camp de l'Elfi. Ce que voyant, Bardissi, convaincu d'ailleurs de l'inutilité de ses efforts et de sa vigilance, prit le parti lui-même d'abandonner la place, et alla camper à deux lieues de là. Toute la garnison suivit son exemple, emportant l'artillerie de campagne, et entassant les munitions sur les barques qui remontèrent jusqu'à Siout. Le 15 mars, les Turcs entrèrent dans Miniè. C'était le cinquante-sixième jour du siège.

XLVI

Tandis que les Albanais s'évertuaient ainsi à soutenir l'honneur des armes turques, la ruine de leur influence se tramait au Caire aussi bien qu'à Constantinople. Le grand-visir était tombé d'accord avec Kourchid sur la nécessité de débarrasser l'Egypte de cette tourbe indisciplinée à laquelle le pays devait une grande partie de sa ruine. La Porte ayant déjà éprouvé, à ce sujet, l'inefficacité d'un ordre lancé avec tout l'appareil de l'autorité, il fallait aviser à d'autres moyens pour atteindre le but désiré; malheureusement, celui qui fut mis à la disposition de Kourchid était de l'espèce des remèdes réputés pires que le mal, et le grand tort de ce gouverneur fut de ne pas s'en apercevoir tout de suite. Lors du siége du Caire par les mamelouks, le divan avait répondu aux demandes incessantes de secours que lui adressait le pacha, par l'envoi de cinq cents cavaliers *delhis*. Ces gens jouissaient, dans l'armée ottomane, d'une haute réputation de bravoure, qu'indiquait même le nom qu'on leur avait donné; —

delhi, en langue turque, signifie fou ; — c'étaient, pour la plupart, des Kourdes de nation ; leurs armes consistaient en un sabre, deux pistolets et un mousqueton ; leur coiffure se composait d'un cylindre de feutre noir, de dix pouces de hauteur, sans bords, et serré à la tête par une bande de toile enroulée. On n'avait jamais vu de ces cavaliers en Egypte, et quand on apprit leur arrivée à Belbeis, un corps de trois mille hommes, commandé par Méhémet-Ali, sortit du Caire et alla à leur rencontre, guidé plutôt par la curiosité que par le désir de protéger leur entrée. C'était cependant de protection qu'ils avaient le plus besoin ; rien n'égale le piteux et misérable état dans lequel ces cinq cents mendiants se présentèrent à leurs hôtes ; couverts de guenilles, à peine armés, nullement équipés, ils s'avançaient sur des ânes, des mulets et des squelettes de chevaux. Il fut absolument impossible de tirer aucun parti de cette soi-disant cavalerie, à laquelle il fallut cependant compter, avant tout propos, six mois de solde à elle dus par le chef syrien qui l'avait précédemment employée, et ne la cédait qu'à cette condition expresse.

C'est cependant de soldats de cette espèce, que Kourchid résolut plus tard de se composer une milice, pour servir de contre-poids aux Albanais. Il activa de ses instances le recrutement d'une

troupe de Delhis en Syrie ; tous les pachaliks furent fouillés par ordre formel du divan, pour mettre sur pied trois mille de ces bandits, écume de toutes les casernes ; et dès que le vice-roi d'Egypte apprit qu'ils étaient parvenus à la limite du désert, il se porta lui-même à leur rencontre. Cette troupe entra par la porte des Victoires, et fut cantonnée au vieux Caire et dans les environs. Son premier soin fut de s'abandonner à des excès dont on n'avait eu jusque-là aucune idée, ce qui ne l'empêcha point de demander sa solde d'un ton qui ne souffrait aucun délai. On y pourvut par de nouvelles exactions. Les négociants d'Yembo furent taxés à cinq cents bourses, pour la protection qu'on leur faisait attendre ; les juifs en payèrent cent vingt, et le commerce de Suez dut contribuer pour une valeur égale à ces deux sommes.

Quand Méhémet-Ali fut instruit, à Miniè, de l'arrivée des Delhis, comme il savait pertinemment à quelle intention l'attribuer, il prit une résolution subite, qu'il fit partager à Hassan-Pacha : tous deux, avec leurs troupes, se dirigèrent vers le Caire.





XLVII

Cette nouvelle mit en grand émoi Kourchid et les siens. Le gouverneur convoqua une assemblée générale des notables et des principaux officiers, et leur exposa comme quoi le retour des généraux albanais, en cette circonstance, était un crime de haute trahison, puisqu'il laissait le champ libre aux mamelouks; — qu'ils ne se rapprochaient du Caire que pour donner cours à des projets de sédition, que leurs soldats n'étaient que trop enclins à favoriser. — « Il faut maintenant, ajouta le vice-roi, que ces chefs se résignent à obéir, ou à retourner dans leur patrie. Je puis aussi les employer ailleurs, car j'ai plein pouvoir de leur donner des places partout où il me plaira. Voilà le hatti-shériff du grand-seigneur qui m'y autorise. » — Et il montra le parchemin. — « Mais il est essentiel que vous tous, qui êtes ici, m'assistiez de vos conseils et de votre influence. »

Ces paroles du vice-roi furent accueillies avec une faveur marquée; séance tenante, on arrêta qu'une commission consultative de deux cheiks et

de deux odjaklis, renouvelée tous les jours, se tiendrait en permanence auprès du chef de l'État. C'était à qui lui témoignerait plus de fidélité, et de haine pour les généraux rebelles.

Kourchid prit sur-le-champ des mesures contre leur retour. Il envoya ses Delhis avec de l'infanterie occuper Gizè et Toura; ces deux places furent retranchées, garnies de canon et soigneusement approvisionnées. La défense de la citadelle du Caire fut confiée à un certain Sâlè Koch, très-dévoué aux intérêts du prince.

Cependant, Méhémet-Ali et Hassan-Pacha avaient passé sur la rive droite du Nil, et s'avançaient sans trop se presser. Le 18 avril, ils parurent devant Toura, à la tête de quatre mille hommes. Cette masse effraya tellement les Delhis, qu'ils n'osèrent pas s'opposer à sa marche. Méhémet-Ali eut d'ailleurs recours aux moyens persuasifs, qui lui réussissaient toujours; il leur dit qu'ils n'étaient ni rebelles, ni insubordonnés, et qu'ils avaient été contraints par leurs troupes, lui et Hassan-Pacha, de venir au Caire toucher la solde qu'on leur refusait obstinément. A la force de cet argument, il joignit des pelisses et des présents pour les chefs. Ceux-ci se déclarèrent convaincus, et s'en retournèrent tranquillement au vieux Caire et à Dérel-tine. Kourchid, furieux, leur envoya reprocher leur lâcheté; à quoi ils répartirent avec beau-

coup de calme, que les Albanais étaient blancs comme neige, et que si l'on armait contre leurs très-légitimes réclamations, il y avait lieu de craindre qu'on agît de même envers les Delhis, alors qu'ils demanderaient leur solde. Le vice-roi en fut pour ses frais de remontrances, et les Albanais vinrent, sans obstacle, reprendre au Caire leurs anciennes habitations.

XLVIII

Le prétexte mis en avant par Méhémet-Ali était trop bon pour ne pas s'y tenir; il en avait déjà trop éprouvé les effets subversifs pour chercher une autre issue à son ressentiment et à ses projets; il demeura donc dans une inertie apparente, se contentant de recevoir les félicitations de ses amis, et cette circonstance suffit seule à exciter la susceptibilité du vice-roi, car il défendit aux cheiks et aux odjaklis de lui rendre visite.

Mais, chaque jour, les réclamations grossissantes des troupes amassaient une tempête sur la tête du malheureux Kourchid. Le spécifique contre une telle situation eût été un Pactole dont il était

devenu impossible de trouver la moindré trace dans les revenus publics. Les Delhis avaient épuisé le peu d'argent comptant; les mamelouks occupaient la Haute-Egypte, et levaient des contributions jusque dans la province de Gizè; la Basse était ravagée par des nuées d'Arabes: toutes ces hordes réglaient leurs courses et leurs déprédations sur l'état de fermentation bien connu de la capitale.

Les Delhis, mis en goût par le retour des Albanais, voulurent donner à ces émules des leçons de pillage; ils envahirent les maisons, en chassèrent les habitants valides et firent main basse sur tout ce qu'elles contenaient, y compris les femmes et les enfants. Le peuple, exaspéré, courut à la mosquée d'El-Azar, se plaindre à ses cheiks. Ceux-ci s'adressèrent au vice-roi, qui ne trouva d'autre remède à ces abominations qu'un firman exhortant ses soldats à plus de modestie. Les Delhis se moquèrent du firman et continuèrent de plus belle: nouvelles références du peuple aux cheiks, des cheiks à Kourchid, qui promit que, sous trois jours, cette troupe serait éloignée des murs de la ville. Enfin, poussés à bout par un tel brigandage, les ulémas envoient secrètement, dans la journée du 30 avril, des enfants, avertir les marchands de fermer leurs boutiques. L'alerte est aussitôt donnée. Le vice-roi dépêche son kiaya à la mosquée,



pour calmer les esprits : les ulémas n'y sont point. L'émissaire se rend chez un des principaux cheiks, et y rencontre le chef des chérifs, Seïd-Omar-Makram, avec lequel il a une longue conversation. Là, on convient d'arrêter l'effervescence populaire jusqu'au 10 mai, terme demandé par le vice-roi, pour édicter un ensemble de mesures efficaces. En quittant cette maison, le kiaya est assailli à coups de pierre par la populace.

Etrange aveuglement des haines politiques ! Ce répit laissé à Kourchid pour trouver quelque palliatif à une situation grosse de périls, il ne l'employa qu'à faire observer l'homme qui semblait exercer sur son esprit des influences fascinatrices ; impuissant à voir le danger autre part que dans la présence de Méhémet-Ali, il ne s'attacha qu'aux moyens de l'évincer. La conduite de celui-ci, pendant ces jours de troubles et de confusion, fut cependant telle qu'on devait l'attendre de son habileté consommée : il garda son masque conciliateur ; il alla souvent porter aux ulémas les consolations de sa parole melliflue ; il fit garder à ses soldats l'attitude la plus réservée vis-à-vis des habitants.

Le jour même qu'expirait la trève conclue, le gouverneur fit prévenir Méhémet-Ali qu'un firman arrivé de Constantinople le nommait pacha de Djedda, et qu'il eût à monter à la citadelle pour

en prendre connaissance. Si c'était un piége, il était trop grossier pour le rouméliote : il refusa péremptoirement de se rendre à l'invitation. On transigea, et il fut convenu qu'on se rencontrerait dans la maison de Seïd-Aga, cheik dont le caractère, universellement respecté, servait de garantie réciproque. Le vice-roi, avec ses officiers, y vint à l'heure de l'asr (1). La lecture du firman eut lieu avec le même cérémonial qu'au palais, en suite de quoi Méhémet-Ali fut revêtu d'une pelisse et d'un kaouk, insignes de sa nouvelle dignité. Comme il sortait, ses soldats l'arrêtèrent pour lui demander leur paye : « Votre maître est là, leur dit-il, adressez-vous à lui. » Puis il monta à cheval et s'éloigna en jetant au peuple des pièces d'or et d'argent.

Peu satisfaits de cette parole, les Albanais tournèrent leurs vociférations contre Kourchid, qu'ils voulurent garder prisonnier jusqu'à ce qu'il les eût payés. Ils le tinrent longtemps bloqué chez Seïd-Aga. Hassan-Pacha réussit pourtant à leur faire entendre raison, et reconduisit, à la nuit close, le vice-roi à la citadelle.

(1) Moyenne entre midi et le coucher du soleil.

XLIX

Tout ce qu'on obtint des Delhis, quand ils eu
rent complétement dévasté le vieux Caire, ce fu
d'aller se livrer aux mêmes excès dans une pro
vince voisine, la Kélioubiè; mais le pire fut que l
chef du gouvernement parut donner aux méfai
de cette troupe une sanction officielle, en lui as
signant des villages à rançonner pour le recouvr
ment de sa solde du mois. Cette mesure déplor
ble porta l'indignation publique au paroxism
Les cheiks, jusque-là neutres, se mirent en avant
sous la pressante raison du salut public, ils se ren
dirent chez le cadi, accompagnés d'une foule co
sidérable, demandant justice à haute voix. I
exigèrent que ce magistrat citât à sa barre tous l
grands officiers de la cour, pour écouter les récla
mations des délégués du peuple et y faire droi
Quelques-uns obéirent à l'injonction. Les cheil
leur remirent un exposé écrit de leurs griefs, l
quel fut placé sous les yeux du gouverneur, q
envoya prier le cadi de venir le lendemain à
citadelle avec Seïd-Omar-Makram. Mais ni l'u

ni l'autre ne jugèrent à propos de se rendre à l'invitation.

Le 14 mai, l'affluence populaire fut encore plus grande aux abords de la résidence du cadi : les portes de son tribunal furent fermées. Séïd-Aga et les principaux cheiks, qui se trouvaient en conférence depuis le matin chez le magistrat, allèrent trouver Méhémet-Ali et lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus de Kourchid pour gouverneur, que les persécutions de cet homme avaient comblé la mesure de la patience du peuple, et qu'il méritait la colère céleste.

— Il faut le déposer, dit brusquement Séïd-Omar-Makram.

— Quel est celui que vous voulez mettre à sa place ? répliqua Méhémet-Ali.

— Vous même ; nous sommes certains que vous êtes homme de bien.

Méhémet-Ali fit quelques difficultés, fondées sur sa répugnance à jouer le rôle d'instigateur de la révolte. Mais son hésitation n'était que pour la forme, et il ne tarda pas à se rendre aux vœux des cheiks. Alors, ceux-ci le revêtirent des insignes du commandement, et le promenèrent dans toute la ville aux acclamations enthousiastes du peuple.

L.

C'était beaucoup, c'était énorme pour Méhémet-Ali que d'être arrivé à ce point; en mesurant la distance qu'il avait franchie, un juste sentiment d'orgueil devait animer le soldat de fortune et lui inspirer la ferme confiance qu'il saurait se maintenir dans ce poste, conquis à si grand'peine; mais au fond, le titre dont il venait d'être revêtu n'était rien; il ne lui apportait même pas l'ombre du pouvoir, et jamais meneurs de populace en courroux ne se déchargèrent, entre les mains de leur élu, d'une autorité si illusoire dans un rayon de pays plus problématique. On peut dire que le général rouméliote se trouva, par le fait, moins souverain qu'auparavant, alors qu'il agissait sous le couvert du désintéressement, et que sa popularité édictait l'opinion publique; les prérogatives du suprême commandement allaient l'étreindre dans la même responsabilité où il avait naguère étranglé ses prédécesseurs, et si beaucoup d'efforts le séparaient encore du pinacle, il suffisait d'un seul faux pas pour l'entraîner aux gémonies. Avec

sa sagacité ordinaire, Méhémet-Ali ne manqua pas d'embrasser toutes ces difficultés d'un seul coup d'œil; mais il en accepta résolûment le fardeau.

Quatre années de guerres civiles incessantes, succédant à l'invasion étrangère, avaient déchiré l'Égypte en lambeaux que se disputaient les chefs de parti, et qui suffisaient à peine à nourrir leurs troupes voraces: ces bandits venaient planter leurs tentes jusqu'aux portes du Caire; mais alors même qu'il eût été en état de leur tenir tête, Méhémet-Ali ne pouvait songer à se faire reconnaître par les provinces, car, limitée aux murs du Caire, son autorité y faisait l'objet de contestations qui ne pouvaient se vider que par le sort des armes. A la députation chargée de lui signifier sa déchéance, Kourchid, enfermé dans la citadelle, avait répondu qu'il était vice-roi d'Egypte en vertu de titres conférés par le sultan, et que plutôt que de se laisser destituer par des fellahs, il s'ensevelirait sous les ruines de la ville. Joignant l'effet à la menace, il fit monter à la citadelle toutes les provisions dont il put s'emparer, et se prépara, avec les quinze cents hommes qui lui restaient, à une énergique résistance. Une scission s'opéra parmi ces Albanais, que Méhémet-Ali avait eus jusque-là pour âmes damnées: Omar-Bey et Sâlè Koch, deux de leurs chefs influents, tinrent pour Kourchid, et ne

voulurent point l'abandonner. Ils répondirent à toutes les sollicitations des cheiks, par la demande qu'on leur fît voir un titre légitimant l'élection de Méhémet-Ali. Hassan-Pacha, l'*alter-ego* du rouméliote, et son propre parent, était douteux et paraissait enclin à la neutralité ; l'adjonction de ce chef, d'un côté ou de l'autre, pouvait devenir décisive. Il fallait se presser, car Kourchid ne ménageait rien pour se rallier des partisans : il mandait à son seligdar, resté à Miniè, de venir en toute hâte le débloquer ; il tentait un rapprochement avec les mamelouks campés aux pyramides : il alla jusqu'à écrire aux Delhis de faire acte de devoir et de bonne volonté en marchant à son secours. En peu de jours, le Caire devint un champ clos où se croisaient les alertes et les négociations.

LI

Il ne faudrait cependant pas, jugeant sur les apparences, conclure de ces fâcheuses conjonctures qu'elles créassent pour Méhémet-Ali une chance moins belle qu'à l'époque du renverse-

ment de Bardissi; une circonstance lui restait propice, à laquelle il avait sacrifié toutes les autres considérations, et dont il sut tirer tout le parti possible : il était parvenu à identifier tout à fait sa cause à celle des cheiks, des ulémas, des odjaklis,—tous obéis aveuglément du peuple. On peut se fier au zèle religieux pour le succès d'une affaire qu'il prend à cœur ; aussi, le nouveau souverain n'eut-il qu'à laisser aller ses patrons au gré de la passion qui les agitait, pour voir rapidement consolider leur ouvrage et sa position. Leur premier soin fut de dresser un acte établissant les motifs qui les avaient guidés dans la révolution qu'ils venaient de faire : cet acte, signé par eux, et revêtu de l'approbation du cadi, fut expédié à Constantinople. Omar-Bey et Sâlè Kock en nièrent la validité et persistèrent dans leur refus d'adhérence ; quant à Kourchid, il fit prévenir le cadi que son intention était de se tenir renfermé dans la citadelle jusqu'à l'arrivée des ordres de la Sublime-Porte ; que cette attitude n'était nullement hostile au peuple, que, par conséquent, il avait lieu d'espérer qu'on ne l'inquiéterait point, et qu'on lui ferait remise, sur les prélèvements anticipés de l'impôt, des sommes nécessaires au paiement de ses troupes. Le cadi lui répondit résolûment qu'aucune de ses demandes ne pourrait lui être accordée ; que s'il ne voulait pas se ren-

dre aux vœux du peuple en armes, et descendre de la citadelle, quarante mille hommes étaient prêts à l'y assiéger.

En effet, le démon de la guerre semblait s'être emparé des plus pacifiques citoyens ; l'activité des cheiks leur soufflait une ardeur fébrile, un désir immodéré de vengeance ; ils se rappelaient toutes les injures qu'ils avaient eu à souffrir de la part de la soldatesque, et semblaient ne plus vouloir abandonner ces armes, qu'un hasard propice avait placées dans leurs mains : c'étaient tous les jours des promenades militaires, des démonstrations belliqueuses : leur contenance en imposait même aux Albanais, dont les désirs de pillage se trouvaient, comme toujours, éveillés par le moindre désordre.

Méhémet-Ali fit procéder à l'investissement de la citadelle ; des retranchements furent élevés sur la place de Rouméliè, et en face des autres portes ; les assiégeants donnèrent le signal du feu en tirant des coups de fusil, du minaret de la grande mosquée dans l'intérieur de la première enceinte ; une sortie tentée par les assiégés fut repoussée.

La guerre était déclarée, mais Kourchid ne paraissait la faire qu'avec répugnance. Fidèle au parti de la conciliation qu'il avait adopté, Hassan-Pacha envoya son frère, Abdine-Bey, auprès du vice-roi, pour tenter un accommodement. Ce

parlementaire resta en ôtage pendant qu'Omar-Bey descendit conférer sur ce sujet avec les assiégeants. Une entrevue eut lieu entre ce dernier et Seïd-Omar-Makram, qui était l'âme du parti révolutionnaire. La discussion fut des plus vives. L'un représentait à l'autre qu'il était hors de son pouvoir de destituer un gouverneur nommé par Sa Hautesse; qu'un tel attentat enfreignait aussi bien la loi politique que les préceptes sacrés du Coran, qui recommande d'obéir à Dieu et au souverain.

— Les chefs de l'ordre social, reprit Seïd-Omar, sont les ulémas, les lois et les souverains équitables. Kourchid est un tyran; et d'après les anciens usages, les princes indignes, jusqu'aux kalifes et aux sultans mêmes, sont justiciables du peuple, qui peut les déposer et en nommer d'autres à leur place.

— Ne sommes-nous pas musulmans comme vous, dit Omar-Bey? Pouvez-vous bien nous bloquer et nous couper les vivres, comme vous le faites?

— Certes, nous le pouvons, car vous êtes des rebelles.

— Qui le dit?

— L'*ahlâme* (1) du cadi.

(1) Sentence.

— Le cadi est un infidèle.

— Qu'êtes-vous donc, vous-mêmes, si votre cadi est un infidèle?

Cette réponse, toute sacerdotale, obtint l'approbation de l'assistance, mais elle ne convainquit pas Omar-Bey : l'entretien fut borné là, et on se sépara sans avoir rien conclu.

Il fallut encore quelques jours pour achever le blocus de la citadelle ; Kourchid en profita pour compléter ses approvisionnements, et révéla tout à fait son intention de soutenir un long siége. Quelques instantes qu'eussent été ses objurgations aux Delhis, ceux-ci avaient envoyé sa lettre à Méhémet-Ali, et peu de jours après, leurs chefs étaient venus au Caire rendre hommage au nouveau gouverneur, qui, peu soucieux d'avoir auprès de lui de pareils auxiliaires, leur fit quelques présents et les envoya contre les mamelouks de l'Elfi. Les Delhis se gardèrent bien d'aller combattre; mais ils quittèrent la Kélioubiè pour porter ailleurs le fléau de leurs dévastations.

Un secours beaucoup plus efficace survint à Kourchid ; le seligdar, ayant laissé une faible garnison à Miniè, arriva avec ses troupes au vieux Caire, dont il prit possession, ainsi que de Gizè, au nom de son maître. Dans cette position, il put établir des intelligences avec la citadelle, du côté du désert, et y introduire des vivres et des soldats.

LII

Plus d'un mois se passa, pendant lequel le siége, quoique poussé avec vigueur, n'avança pas beaucoup. Deux mortiers furent transportés sur le Mokatan, pour bombarder la citadelle ; elle répondit par le feu de tous ses canons, principalement dirigé contre le palais de Méhémet-Ali et la mosquée d'El-Azar. Les habitants, qui avaient déjà éprouvé plusieurs de ces bombardements, commençaient à s'y faire et ne s'en montrèrent pas trop effrayés ; ils n'en continuèrent pas moins leur service militaire. Telle fut cependant la pénurie générale, en ce moment critique, que les canonniers, placés dans les redoutes de la place de Rouméliè, refusèrent de faire feu, faute de paiement, et que Méhémet-Ali fut obligé d'emprunter, à un négociant français, dix bourses, pour apaiser les récalcitrants.

Quoique la surveillance fût très-active autour de la place, Kourchid parvint cependant à concerter un projet de sortie et d'attaque générale avec son seligdar ; mais le secret en fut révélé à Seïd-



Omar, qui prit des mesures pour le faire échouer. Une autre nuit, un citoyen, qui s'était déjà distingué dans cette guerre, et qui commandait dans les retranchements, apprit qu'un convoi de cinquante chameaux, chargés de vivres, se dirigeait vers la citadelle; il courut avec les siens à sa rencontre, et réussit à s'en emparer, après en avoir dispersé l'escorte. Il avait fait trois prisonniers, et les conduisit chez Seïd-Omar; ce dernier les renvoya à Méhémet-Ali, qui les fit mettre à mort. Indigné, Kourchid bombarda la ville sans interruption pendant dix-huit heures; plusieurs personnes furent tuées dans le quartier français.

Enfin, le 28 juin, un courrier dromadaire annonce l'arrivée, à Alexandrie, du capidgi-bachi et des dépêches de Constantinople. Le bruit que font les habitants, en signe de réjouissance, à cette nouvelle, persuade Kourchid et le seligdar qu'ils sont aux prises; l'un fait avancer des troupes du vieux Caire, l'autre un détachement de la citadelle; les avant-postes se replient, on se bat dans l'obscurité; mais des renforts surviennent, et les assaillants sont obligés de rétrograder.

Le 9 juillet, le capidgi fit son entrée au Caire; il était accompagné d'un envoyé du grand-vizir, chargé de prendre une connaissance exacte de l'état des choses. On fit une lecture solennelle des dépêches : elles confirmaient Méhémet-Ali dans la

qualité de gouverneur, et enjoignaient à Kourchid d'aller attendre, à Alexandrie, les ordres ultérieurs de la Porte.

Copie du firman transmise à Kourchid, celui-ci répondit qu'il était gouverneur de l'Egypte en vertu d'un hatti-shérif, et qu'un hatti-shérif seul pouvait le destituer. Néanmoins, il donna l'ordre de suspendre le feu et demanda aux envoyés de la Porte une entrevue, qu'ils lui refusèrent.

LIII

D'un autre côté, les intrigues de Kourchid avec les mamelouks étaient sur le point de porter leurs fruits; son seligdar, établi à Gizè, avait vivement poussé les ouvertures faites par son maître aux beys, et ceux-ci, pour se mettre à portée des chances nouvelles que les événements semblaient leur donner, étaient descendus de la Haute-Egypte : le 15 juillet, ils vinrent camper à Dérel-tine, détruisirent le fort et les murs de Toura, abandonnés par les Turcs, et se mirent en communication directe avec Gizè et la citadelle. Mais tous leurs mouvements étaient frappés d'une im-



puissance qui les rendait aussi stériles pour les autres que pour eux-mêmes. Depuis sa catastrophe, l'Elfi tenait en échec leurs projets les mieux concertés. En ce moment, ce bey, toujours soumis à l'influence anglaise, et qui cherchait à augmenter son parti de tout ce dont s'affaiblissait celui de Bardissi, se trouvait devant Damanour; quoique sa haine pour son rival se compliquât de celle qu'il avait vouée à Kourchid à raison des vexations que ce gouverneur fit endurer aux femmes des mamelouks, l'Elfi ne put se décider à se joindre à ses collègues dans la présente occurrence. L'approche des beys répandit l'alarme dans le Caire; confiants dans les gages de paix donnés par l'arrivée des messagers de Constantinople, les cheiks et les ulémas avaient cru devoir désarmer le peuple, et remettre entièrement entre les mains de Méhémet-Ali une autorité appuyée désormais sur toutes les légalités : l'ordonnance de désarmement s'était exécutée sans peine, mais non pas sans murmures de la part du peuple, qui accusait les cheiks d'imprévoyance et de lâcheté. Ces plaintes furent immédiatement justifiées par les désordres de la soldatesque, malgré les sévères prescriptions de Méhémet-Ali; l'annonce que les mamelouks étaient campés aux portes de la ville ne fit qu'augmenter la terreur des uns et les débordements des autres; les affaires, un moment ranimées,

furent de nouveau interrompues. Les doléances des habitants s'adressèrent à Séïd-Omar-Makram, qui les renvoya aux cheiks, ordonnateurs du désarmement.

Mais le besoin le plus pressant était de repousser les mamelouks. Méhémet-Ali, à la tête d'un fort détachement, alla occuper la position de Baçatine. Encore indécis sur le parti à prendre, les beys se replièrent sans combattre ; quelques-uns passèrent le fleuve et se réunirent aux troupes du seligdar, à Gizè. Méhémet-Ali leur fit face au vieux Caire, et, d'une rive à l'autre, on échangea une canonnade sans résultats. C'est à cette insignifiante parade que se borna tout l'appui que les mamelouks purent porter au gouverneur déchu.

On savait, par des avis de Constantinople, que le capitan-pacha devait venir en Égypte, avec des troupes, pour veiller à l'exécution des décrets de la puissance souveraine. On nourrissait l'espoir que son arrivée mettrait fin à toutes les discussions et ramènerait la tranquillité. Le 17 juillet, l'escadre du grand-amiral mouilla à Aboukir ; elle était composée de trois vaisseaux, trois frégates et une corvette, portant deux mille cinq cents hommes de débarquement. Dès que la nouvelle en parvint au Caire, le comité des cheiks rédigea un rapport et nomma une députation pour le porter à Aboukir. Cette députation allait partir, lors-

qu'arriva inopinément le seligdar du capitan pacha.

LIV

Ce dignitaire apportait l'ordre réitéré, à Kourchid, de rendre la citadelle et de se retirer à Alexandrie. Un firman spécial confirmait Méhémet-Ali dans son poste, et lui imposait la tâche de rétablir la discipline parmi les troupes. Il lui donnait aussi l'ordre d'envoyer des secours en Arabie, contre les ennemis de l'islamisme, et de nommer des pachas à cette destination.

Lorsqu'il ne fut plus permis à Kourchid de révoquer en doute les intentions de la Porte, il fit demander une entrevue au seligdar, qui monta à la citadelle, en compagnie du capidgi-bachi. Kourchid protesta de sa soumission, mais représenta que, n'ayant pour tout bien que les habits dont il était couvert, il était juste qu'on lui remît, avant la résignation de ses fonctions, cinq cents bourses, qu'il devait à ses officiers. Comme les ambassadeurs étaient de retour auprès de Méhémet-Ali, pour conférer avec lui de cette condition, on

intercepta une lettre du seligdar et d'un certain Yassin-Bey, adressée à Kourchid et développant le plan d'une attaque combinée. « Demain, — écrivaient-ils, — nous lancerons sept fusées ; à ce signal, vous bombarderez la ville, en dirigeant votre feu du côté de l'habitation de Méhémet-Ali ; c'est alors que nous traverserons le Nil avec nos troupes, pour nous rendre au vieux Caire ; Bardissi passera derrière le Mokatan et s'introduira dans le Caire, du côté du village d'El-Adliè ; les autres beys viendront de Toura. Il y a tout lieu d'espérer que le peuple se soulèvera pour assurer le succès de notre légitime entreprise. »

A la lecture de cette lettre, Méhémet-Ali fut pris d'une si violente colère, qu'il donna l'ordre de trancher la tête au kourde, sur qui elle avait été saisie. En vain le cadi, présent à cette scène, supplia-t-il pour obtenir la grâce de ce malheureux.

La tentative fut déjouée ; mais, malgré la négociation pendante, Yassin-Bey dirigea une attaque contre l'île de Roda, où il s'empara de trois pièces de canon et fit les artilleurs prisonniers. Des troupes arrivèrent au vieux Caire, et le contraignirent à repasser à Gizè.

Kourchid avait promis de rendre la citadelle ; mais au jour fixé, il déclara au contraire qu'il n'en voulait plus sortir ; il fit évacuer les femmes, les enfants et ne garda que les hommes valides ;

puis, au lever du soleil, il fit tirer trois coups de canon, et à ce signal, une partie de la garnison de Gizè marcha sur Embabè, avec quatre bouches à feu. Méhémet-Ali se porta avec rapidité sur Boulac, craignant une attaque générale; mais l'ennemi se contenta d'envoyer quelques coups de canon, qui ne portèrent point; il n'osa même pas avancer jusqu'à Embabè. Méhémet-Ali occupa ce village, et fit élever des retranchements pour en défendre les abords.

Le seligdar et le capidgi, jaloux de terminer convenablement leur mission, firent une nouvelle démarche auprès de Kourchid. La conférence fut des plus longues : enfin, ils l'amenèrent à composition, et redescendirent de la citadelle avec son kiaya, chargé de ses pouvoirs. — Kourchid promit d'évacuer la place sous trois jours et quand on aurait payé la solde de ses troupes.

Ce fut le 3 août 1805, qu'Assan-Aga prit le commandement de la citadelle, au nom de Méhémet-Ali. La garnison qui lui fut donnée était nombreuse et choisie, et le nouveau gouverneur, sachant de quelle importance était la conservation de ce poste, en fit avec soin réparer l'artillerie et tous les moyens de défense.

Conformément à la capitulation consentie, Kourchid sortit par la porte du désert, s'en vint à Boulac, en longeant les murs du Caire, et fut loger

dans la maison de Seïd-Omar-Makram, préparée à cet effet. Ce cheik fit aussitôt publier, dans la ville, une proclamation qui annonçait que touté cause de troubles avait disparu, mais que, pour surcroit de précaution, le peuple était autorisé à rester armé.

Kourchid, peu de jours après, s'embarqua avec sa famille à Boulac; son escorte et ses gens le suivirent dans d'autres barques, jusqu'à Rosette.

Par cette dernière faiblesse vis-à-vis de l'esprit de révolte qui avait toujours régné en Égypte depuis la conquête de Sélim, la Porte venait de consacrer définitivement l'aliénation de cette partie si importante de son empire. Kourchid fut le dernier vice-roi d'Égypte recevant directement les ordres de Constantinople; ce prince expia les torts d'un gouvernement dont tous les ressorts s'étaient relâchés; il apporta trop de conscience à résoudre par les suggestions du devoir les difficultés d'une position qui ne pouvait se consolider que par un violent arbitraire. La même fatalité parut peser sur la suite de sa carrière; ainsi que beaucoup d'autres agents de la Porte, il fut victime d'instructions trop fidèlement exécutées. A son arrivée d'Égypte, on le chargea du commandement d'un corps d'armée dirigé contre les Russes. Ultérieurement promu au pachalik d'Alep, il



fut chassé de cette ville par les habitants, la reprit après en avoir fait le siége, et y exerça de cruelles vengeances. C'est à son zèle enfin que fut confiée la tâche de réduire Ali, le fameux pacha de Janina; et lorsque après une longue résistance, l'assassinat eût eu raison du visir de Tébelen, la Porte fit couper la tête à Kourchid, qu'elle supposait s'être emparé des trésors du rebelle.

LIVRE TROISIÈME.

MÉHÉMET-ALI, VICE-ROI.



LIVRE TROISIÈME.

Méhémet-Ali fait rendre gorge aux coptes. — Nouveau piége tendu aux beys. — Connivence des cheiks. — Silence du peuple. — Retraite des mamelouks. — Les Anglais et les Français vis-à-vis de Méhémet-Ali. — Départ du Capitan-Pacha. — Sa prophétie. — Mesures fiscales. — Genre de guerre en usage sur les bords du Nil. — Négociations infructueuses avec les beys. — Troubles occasionnés par les Albanais. — Arrivée des fils de Méhémet-Ali en Egypte. — Intrigue des Anglais à Constantinople. — Expédition du Capitan-Pacha. — L'Elfi se voit au comble de ses espérances. — Politique de Méhémet-Ali — Arrivée du firman de la Porte. — Subterfuge de Méhémet-Ali. — Son discours aux chefs albanais. — Mise en œuvre des cheiks et des ulémas. — Leur requête à la Porte. — Bataille de Neguilè. — Méhémet-Ali et le bembachi. — Moyen de conjurer l'émeute. — Belle résistance des habitants de Damanour. — Antagonisme des consuls de France et d'Angleterre. — Réponse des beys au message du Capitan-Pacha. — La chance tourne en faveur de Méhémet-Ali. — Sa confirmation dans son pachalik. — Départ du Capitan-Pacha. — Cruauté de l'Elfi. — Il demande la paix. — Refus de Méhémet Ali. — Bruits d'un débarquement prochain des Anglais. — Levée du siége de Damanour. — Mort de Bardissi. — Mort de l'Elfi. — Sa biographie. — Méhémet-Ali active la désorganisation du parti mamelouk. — Nouvelle embûche. — Déclaration de l'Angleterre à la Turquie. — Débarquement des Anglais. — Prise d'Alexandrie. — Première expédition de Rosette. — Echec des Anglais. — Méhémet-Ali fait la paix avec les mamelouks. — Son retour au Caire. — Préparatifs de défense. — Seconde

expédition de Rosette. — Bataille de Hamad. — Retraite des Anglais. — Férocité des Turcs après la victoire. — Les Anglais sollicitent vainement les beys de se joindre à eux. — Décadence des mamelouks. — Les Anglais évacuent Alexandrie. — Rébellion des Albanais. — Intervention des cheiks. — Méhémet-Ali et la magicienne. — Concessions faites aux mamelouks. — Yassim-Bey. — Mort du sultan Sélim III et avènement de Mahmoud II. — Misère publique. — Baisse du Nil. — Prières générales. — Nouvelles difficultés avec les mamelouks. — Opposition des cheiks et des ulémas. — Exil de Seïd-Omar-Makram. — Les beys se préparent de nouveau au combat. — Sentiments persévérants d'Ibrahim. — Dernière campagne des beys. — Préparatifs de l'expédition d'Arabie. — Massacre général des mamelouks au Caire.

MÉHÉMET-ALI, VICE-ROI.

I

Maître assuré du pouvoir, Méhémet-Ali se trouva aux prises avec les deux grandes difficultés du moment : le besoin d'argent et les mamelouks. Pour la première, il n'eut garde d'imiter ses devanciers et adopta un procédé plus expéditif et plus sûr. Il fit arrêter l'intendant général, un certain Georges Gohari, et lui fit rendre gorge de quatre mille huit cents bourses, montant du déficit qu'il fut possible de trouver dans ses comptes de cinq années ; ce fructueux émondement fut



opéré dans toute l'économie de la fiscalité, dont les gens s'étaient enrichis sans scrupule, pendant le cours des derniers désordres. Mis à même, par ce moyen, de parer aux plus pressantes nécessités, Méhémet-Ali tourna ses vues du côté des mamelouks, qui, réunis sous les murs du Caire, n'avaient pas cessé de menacer cette capitale. Malgré l'expérience du passé, il leur dressa un piége qu'ils ne surent point éviter.

On était à la mi-août. Le Nil avait atteint la hauteur voulue pour la coupure de la digue du canal qui conduit les eaux du fleuve dans la ville. Un jour, on publia l'annonce, pour le lendemain, de cette cérémonie, qui s'accomplit ordinairement au milieu des réjouissances publiques. Presque en même temps, le bruit se répandit que les beys, passant derrière le Mokatan, s'étaient rapprochés de la porte des Victoires; et chacun de trembler. Méhémet-Ali seul était tranquille, car ce mouvement était le résultat de ses combinaisons. Depuis quelque temps déjà, il avait fait travailler les beys par ses propres officiers et partisans: ceux-ci offraient aux premiers de favoriser leur entrée au Caire, moyennant une forte somme d'argent. Quand les beys virent ces avances corroborées par les lettres de Seïd-Omar-Makram et des cheiks les plus influents, ils les crurent sincères, et provoquées par un retour d'opinion en leur faveur. Le

jour de la fête fut arrêté pour celui de leur introduction dans la place. L'éloignement du vice-roi et de la populace devait leur donner beau jeu.

Mais la digue fut coupée dans la nuit. Le matin, les mamelouks arrivent aux portes désignées; les trouvant sans gardes, ils sont confirmés dans leur opinion favorable, et s'avancent tambour battant; une partie se dirige vers la mosquée d'El-Azar, et chemin faisant veut pénétrer dans la maison de Seïd-Omar, leur soi-disant affidé, qui leur en ferme la porte. De là, ils se rendent chez un autre cheik, où Seïd-Omar vient les trouver. Les cheiks continuaient jusqu'au bout cet odieux rôle d'agents provocateurs; mais les beys avaient eu le grand tort de ne pas épargner les villages des cheiks, et les cheiks s'en vengeaient.

Un second corps de mamelouks était entré par une autre porte et avait pénétré jusque dans une rue très-étroite, appelée rue du Baudet; là, ils furent assaillis par une fusillade partie des fenêtres; forcés de rétrograder, ils rencontrèrent une troupe de soldats qui leur barra le chemin des portes. Ainsi pris en tête et en queue, dans un lieu si désavantageux, les mamelouks perdent contenance; les uns mettent pied à terre et se réfugient dans une mosquée voisine, les autres s'enfuient à toute



brides, et à travers la fusillade, du côté de la porte des Victoires, qu'ils trouvent fermée; ils escaladent les murailles, abandonnant leurs chevaux : ceux-là furent sauvés. Deux de ceux qui étaient entrés dans la mosquée en sortirent aussitôt et se dirigèrent au galop chez le cheik, où se trouvaient leurs compagnons; ils leur apprirent ce qui se passait : les uns et les autres fuirent incontinent, et réussirent aussi à s'échapper. Le reste fut tué ou pris. Ceux de la mosquée rendirent leurs armes pour avoir la vie sauve : on leur ôta jusqu'à leurs habits.

Cependant Méhémet-Ali attendait, soucieux, le résultat de l'événement. A l'aspect des mamelouks qu'on lui amenait nus et les mains liées, son visage s'illumina d'une joie farouche. « Eh bien! dit-il à l'un d'eux, Ahmed-Bey, autrefois commandant à Damiette, tu t'es donc laissé prendre au piége. » Pour toute réponse, celui-ci demande à boire: des gardes lui délient les poignets et lui présentent une bardaque (1) remplie d'eau; aussitôt, saisissant le poignard d'un agâ, placé près de lui, il s'élance sur le pacha, qui n'évite la mort qu'en montant rapidement l'escalier au pied duquel il se tenait. Ahmed-Bey tombe à l'instant

(1) Gargoulette en terre très-poreuse pour tenir l'eau fraîche.

percé de coups, non sans frapper lui-même quelques personnes.

Les prisonniers furent jetés pêle-mêle dans les salles basses de la maison du vice-roi, et gardés à vue, en attendant qu'on eût décidé de leur sort.

II

Le peuple, habitué, par un antique usage, à consacrer ce jour aux plaisirs et à la joie, n'eut aucune part à cette affaire; partout, les masses ont en horreur les combats déloyaux, et sont du parti des victimes : un silence de glace accueillit le triomphe du nouveau gouverneur. Lui, n'en prit aucune inquiétude et ne songea qu'à tirer tout le parti possible de l'effet opéré par l'événement dans le camp des mamelouks. En ceci, il se trompa pourtant. Il crut avoir ménagé un succès facile aux quinze cents hommes qu'il expédia immédiatement pour les attaquer à Toura : mais les mamelouks, exaspérés, n'attendirent même pas ces ennemis dans leurs retranchements; ils sor-

tirent du village et les chargèrent si vigoureusement, qu'en un instant ils en eurent couché cinq cents dans la poussière. Le reste, prenant la fuite, parvint à grand'peine à regagner le vieux Caire.

Le mauvais succès de ce coup de main ne disposa pas Méhémet-Ali à l'indulgence pour ses prisonniers. Il avait déjà fait écorcher et remplir de paille, sous leurs yeux, les têtes de leurs compagnons morts; le surlendemain, on les égorgea impitoyablement un à un, et tous, à l'exception de quatre, qui purent se racheter au prix des trésors qu'ils avaient enfouis avant de s'éloigner du Caire.

Le nombre des têtes empaillées monta ainsi à quatre-vingts : elles furent envoyées à Constantinople comme un trophée de victoire, et servirent à l'ornement des murs du sérail.

Toutefois, après leur catastrophe, les mamelouks ne jugèrent pas à propos de rester aux environs du Caire; ceux même qui s'étaient ralliés au seligdar de Kourchid, désertèrent son camp, et tous, réunis, se retirèrent à Bayâda, près de Siout. Méhémet-Ali n'était pas en état, pour le moment, de les y suivre. Il avait assez à faire de récupérer Gizè, occupé par le seligdar, qui ne voulait pas reconnaître la capitulation de la citadelle, et se tenait en communications suivies avec l'Elfi, campé à Damanour.

Les Delhis formaient un autre sujet d'embarras

pour Méhémet-Ali. Cette cavalerie, qui lui était devenue tout à fait inutile, continuait ses abominations dans la Basse-Égypte, et aurait suffi seule à rendre odieux son gouvernement; résolu à s'en défaire à tout prix, il envoya contre elle Hassan-Pacha avec deux mille hommes; mais les Delhis ne les attendirent point: craignant d'autant plus la rencontre qu'ils étaient chargés de dépouilles, ils mirent leur butin sur cinq cents chameaux, et se hâtèrent de prendre la route de Syrie. Hassan-Pacha ne put les atteindre et s'arrêta à la limite du désert.

III

Le capitan-pacha n'avait pas quitté Alexandrie. Ce prince était devenu le centre des intrigues qui s'ourdissaient contre le pouvoir naissant de Méhémet-Ali. C'est pour se rapprocher de lui que l'Elfi était venu à Damanour. D'accord avec le seligdar, il offrit de joindre ses forces et celles des autres beys aux troupes du capitan, pour marcher de concert à la délivrance du Caire et

chasser les Albanais du pays. Cette union, si elle se fût réalisée, eût été la perte de Méhémet-Ali. Les Anglais en appuyèrent l'idée de tout leur pouvoir; ils accompagnèrent les envoyés de l'Elfi chez le capitan, auquel ils peignirent le rouméliote sous les traits les plus noirs; ils en firent un ogre à face humaine qui aurait bientôt, si l'on n'y mettait ordre, réduit le Caire en cendres et dévoré l'Égypte; aucun négociant de leur nation, ajoutaient-ils, n'irait s'établir dans la capitale, tant qu'elle serait sous le joug d'un tel tyran; enfin, pour corroborer l'effet de leurs discours, ils laissaient entrevoir la probabilité d'une descente armée des Anglais en Egypte.

Le consul de France s'attachait à contrecarrer ces menées; il contribuait à répandre une opinion plus favorable sur le vice-roi, et faisait ressortir la fermeté de son caractère, seule capable, à son avis, de venir à bout des éléments de désordre qui existaient en Égypte, et de consolider l'autorité de la Porte en ce pays. Si l'on ne veut voir dans un goût particulier de Méhémet-Ali la raison de la sympathie qu'il manifesta ultérieurement pour la France, et du constant éloignement dont il fit preuve, au contraire, pour les Anglais, on en découvrira le germe dans la conduite différente des deux nations, à une époque si critique de sa vie. Nous verrons, par la suite, cette op-

position s'accuser davantage et devenir le mobile principal de la politique du vice-roi.

Dans une occurence si délicate, il ne resta point inactif, et tenta d'influencer directement le capitan-pacha. Connaissant mieux que personne l'endroit sensible du caractère turc, il ne ménagea point ses libéralités et sut s'acquérir de chauds partisans dans l'entourage du grand-amiral. Comme ces largesses dépassaient les limites de son budget, il y pourvut par une énorme contribution qu'il mit sur les coptes, et qui parut à ceux-ci d'autant plus dure, qu'ayant jusque-là pêché en eau trouble, ils avaient trouvé leur compte aux plus rapaces exactions du pouvoir. Plusieurs furent obligés de vendre tout ou partie de leurs biens pour satisfaire le fisc : Georges Gohari, l'intendant concussionnaire, désormais attaché à sa place comme au pilori, parvint à s'échapper, et alla se réfugier sous les tentes d'Ibrahim-Bey.

Poussé de sollicitations si diverses, le capitan resta indécis : c'était le mieux qu'il pût en arriver pour Méhémet-Ali ; dans l'intervalle, il sut faire que les événements se dessinassent en sa faveur. Le massacre des beys avait été déjà pour lui un argument puissant : il fit presser le siége de Gizè ; des batteries avaient été dressées dans l'île de Roda, et foudroyaient continuellement la place. Depuis le départ des beys, le seligdar ne comptait plus

que sur le résultat de ses négociations avec l'Elfi; voyant qu'elles traînaient en longueur, et que ses soldats commençaient à lâcher pied, il capitula et obtint sa liberté; il alla rejoindre son maître, Kourchid-Pacha, à Alexandrie. La garnison de Gizè passa, avec armes et bagages, au service du vainqueur.

Dans ces circonstances, le capitan-pacha ne crut pas devoir prendre sur lui d'agir sans nouvelles instructions; il manda, pour cet effet, un de ses officiers à Constantinople. Là aussi il avait été prévenu par les agents de Méhémet-Ali, qui s'efforçaient de faire entrevoir son gouvernement sous le jour le plus agréable à la Porte : ils insistaient sur la volonté des cheiks et des ulémas, si nettement exprimée en faveur de leur maître, sur les réformes administratives méditées par celui-ci; sur les secours efficaces que le grand-seigneur était désormais en droit d'attendre de l'Egypte, tant en argent qu'en soldats pour combattre les ennemis de la foi : déjà Méhémet-Ali ne se préparait-il pas à envoyer deux mille hommes au secours des lieux saints, ravagés par les Ouahabites? il avait désigné pour les commander, son neveu, Taher-Aga, revêtu, en conséquence, de la dignité de pacha à deux queues. Les troupes étaient campées en dehors du Caire, et n'attendaient que le signal du départ. Ces promesses, venant à l'appui d'in-

formations précises que la Porte prenait d'autre part, firent pencher la balance du côté de Méhémet-Ali. Le capitan-pacha reçut l'ordre de revenir à Constantinople; son escadre mit à la voile le 28 octobre 1805, emportant Kourchid-Pacha et sa suite.

On a parlé d'une note retrouvée dans les papiers du capitan-pacha, et qui, écrite au moment où il allait s'éloigner, ferait honneur à sa perspicacité :

« Derrière moi, disait-il, je laisse un homme qui deviendra le plus formidable rebelle de l'empire. Nos sultans n'ont jamais eu de politique aussi retors, d'homme aussi énergique. »

IV

Ce départ délivra Méhémet-Ali d'un grand poids, mais s'il faisait évanouir le danger d'une coalition générale de ses ennemis, il n'empêchait point leurs attaques séparées, et pendant un certain temps tous ses soucis allaient être partagés entre la nécessité de les repousser et la difficulté, toujours croissante, de se procurer de l'argent. A l'égard de ce dernier

point, le nouveau gouverneur fut bientôt obligé, malgré ses promesses, d'en revenir aux us et coutumes de ses devanciers, et même à quelque chose de pis. Les fonds provenant des coptes étaient épuisés, et Méhémet-Ali ne savait plus de quel bois faire flèche, lorsqu'arriva une riche caravane de Suez; il ne songea rien moins qu'à confisquer à son profit les marchandises qu'elle avait déposées dans les magasins du Caire; désespérés, les négociants eurent recours à la médiation du kiaya-bey, qui parvint à amener le pacha à des exigences moins ruineuses pour eux; ils en furent quitte pour mille bourses, à titre de rachat. Ce n'était là qu'une faible ressource, et les besoins talonnaient vivement Méhémet-Ali. Les ulémas devaient être encore une fois sa providence : il les rassembla et sollicita la faveur de leurs conseils sur les moyens de payer trois mille bourses qui étaient dues aux troupes, afin d'en licencier une partie et d'alléger d'autant les charges de l'Etat. Les cheiks se récrièrent sur l'impossibilité absolue d'établir de nouveaux impôts. Le vice-roi insista; il promit que c'était la dernière fois qu'il aurait recours à un pareil expédient, et que l'assemblée pouvait prendre acte de sa parole dans ses délibérations. Après beaucoup de discussions, on convint de prélever un tiers du revenu des propriétaires. Cet impôt ne rentra point sans len-

teurs et sans tiraillements, et Méhémet-Ali ne put renoncer aux exactions accessoires qui, seules, le faisaient vivre au jour le jour. Le patriarche grec, accusé d'avoir favorisé l'évasion de Georges Gohari, fut frappé d'une amende de cent quarante bourses, qu'il reversa, en partie, sur les sujets de sa nation; on s'empara aussi des propriétés foncières appartenant aux harems des beys, et on ne les rendit que moyennant argent comptant. Un jour, quinze cents chameaux, chargés de café, entrent au Caire : enchanté d'une telle aubaine, Méhémet-Ali fait main-basse sur le tout, et les marchands ne peuvent recevoir leurs marchandises qu'en lui payant quarante piastres, — trente francs, — par quintal.

On se tromperait, si l'on croyait que nous prenons plaisir à entrer dans ces minutieux détails, pour en faire, à Méhémet-Ali, matière à reproche; ils étaient, avant tout, des nécessités de sa position; il ne fut pas plus favorisé, à cet égard, que ceux qui l'avaient précédé; mais plus habile qu'eux, il sut éviter les causes de chute que cet état de choses avait continuellement amenées.

Le produit du café, joint à celui des contributions de la Basse-Égypte, qu'il toucha à la même époque, le mirent à la tête d'une somme assez considérable, et il aurait pu commencer l'exécu-



tion de son projet de licenciement; mais il n'eut garde de le faire; tout au contraire, il mit de nouvelles troupes en campagne, et établit deux camps, l'un à Gizè, l'autre à Toura. Il fit venir de nouveaux Delhis de la Syrie. Les perpétuelles hostilités des mamelouks, qui venaient porter leurs ravages jusqu'aux portes du Caire, rendaient ce déploiement de forces indispensable.

V

Nous n'essaierons point de donner au lecteur une idée nette de l'étrange guerre que se faisaient alors les partis ennemis tout le long de cette malheureuse vallée du Nil; l'œil le plus exercé ne saurait saisir le moindre lien logique entre les marches et contre-marches dont elle était remplie à l'égal des plus savantes manœuvres de la tactique militaire; mais le pillage étant son but principal, le combat était un accessoire qu'il devenait de la prudence des chefs d'éviter : on se réglait là-dessus sur une juste appréciation des forces réciproques et des ressources du terrain qu'il fallait disputer, et c'était là plutôt un jeu de

barres, dont le fellah faisait tous les frais. Le plus souvent, les chefs envoyés par Méhémet-Ali, pour faire un mouvement, changeaient leurs marches suivant leur convenance. Yassin-Bey, envoyé contre l'Elfi, et s'étant fait battre par lui, s'en alla avec les siens se joindre au gouverneur de Girgè, qui s'était déclaré indépendant et levait des contributions pour son compte. Les Bedouins, âpres à la curée, recommençaient leurs courses, choisissant le drapeau le plus susceptible d'aubaines : l'Elfi en traînait six mille après lui, qui mettaient la province de Gizè en coupe réglée : ils fuyaient à l'approche des troupes et revenaient derrière elles. Le Nil était couvert de forbans. Bardissi et Ibrahim tenaient la Haute-Egypte, et s'étaient emparés de Siout.

L'approvisionnement du Caire devenait difficile; pour aller combattre les beys dans le Saïd, il aurait fallu à Méhémet-Ali pouvoir disposer des troupes que l'Elfi tenait en haleine. Ce bey était alors son plus rude adversaire. Du Fayoum, où il s'était solidement établi, il interceptait toute communication et harcelait sans cesse les soldats qu'on lui opposait, sans jamais en venir à un engagement décisif; ou bien, s'il cherchait à obtenir un avantage, que le nombre et la valeur des siens lui assurait ordinairement, il ne le poussait point jusqu'au bout, quittait la place et reparaissait dans

un endroit où on était loin de l'attendre. Ces tergiversations avaient leur raison d'être dans le caractère de l'Elfi et dans les desseins qui l'agitaient. Ce bey voulait faire ses affaires à l'exclusion de tout le monde; il ne voulait point, surtout, que ses succès profitassent à ses collègues, qu'il n'avait point cessé de haïr; il ne cherchait donc qu'à obtenir, de Méhémet-Ali, des concessions personnelles, et ne dédaignait pas de prendre avec lui la voie des négociations, concurremment à celle des armes : c'étaient à chaque instant des courriers et des messages échangés; mais on ne parvenait jamais à s'entendre. L'astuce du chef rouméliote avait rencontré, dans la finesse de l'Elfi, une excellente pierre de touche. Ce dernier commença par demander les quatre plus belles provinces; Méhémet-Ali lui répondit d'aller se joindre aux beys de la Haute-Égypte, avec lesquels il était sur le point de traiter. L'Elfi réduisit ses prétentions à trois, puis à deux. Le vice-roi persista à ne lui en accorder qu'une, libre de redevances, et moyennant qu'il s'abstînt de toute hostilité. Méhémet-Ali voulait avoir les mains libres pour agir dans le Saïd; l'Elfi, qui le sentait bien, opposait un refus obstiné. Le vice-roi tourna alors sa diplomatie du côté du sud; il offrit aux beys coalisés la concession des provinces d'Esnè et de Girgè, et, pour assurer l'effet de ses avances, il fit sortir

toute son armée du Caire; mais les beys ne s'en émurent point, et refusèrent l'offre, sous prétexte que cette concession avait été faite par les Français à la seule maison de Mourad, et que leur réunion exigeait davantage : ils demandaient toute l'étendue du territoire de Mellaoui à Esnè, et un enfant du pacha en ôtage. Ces conditions étaient inacceptables, et il ne resta plus d'autre parti à Méhémet-Ali que celui de la guerre.

Mais tout concourait à la rendre difficile, pernicieuse, impossible. Les soldats, voyant que leurs services étaient précieux, devinrent pressants dans leurs réclamations; les Albanais furent les premiers et les plus impérieux, et leur exemple fut bientôt suivi par les troupes campées au Caire et par les garnisons de la Haute-Égypte. Dans cette grave occurrence, Méhémet-Ali fut contraint d'imposer les provinces, tant de fois ruinées, à trois mille bourses; et, pour donner des à-comptes aux chefs, il s'empara de tout le café appartenant aux négociants d'Yembo et de Djedda (1). Les coptes, qui commençaient à peine à se remettre, furent taxés à deux cents bourses.

Encore, si ces sacrifices eussent porté leurs fruits, et fait une armée sortable de ces bandes, si faibles devant l'ennemi, et dont les rares succès étaient plus à redouter que les revers! Mais

(1) Ports d'Arabie.



toute l'énergie et la prudence de Méhémet ne suffisaient point à les contenir, ni à empêcher la révolte et la défection. A peine le gros de l'armée s'était-il éloigné des murs du Caire, qu'un certain Albanais, qui avait le grade de bimbachi, se mit à piller Boulac, avec soixante des siens : ils dévalisaient les passants dans les rues et insultaient les femmes. Il fallut faire un siége en règle de la maison où ils s'étaient retranchés ; on les amena cependant à capituler, moyennant la vie sauve, et ils furent exilés en Syrie avec leurs chefs. Chemin faisant, ils rencontrèrent d'autres vagabonds, et vinrent débaucher la garnison de Mansoura, qui se joignit à eux. Cette troupe ravagea tout le pays d'alentour, se saisit du kachef, qui levait le miri, et lui prit une pièce de canon. Les suites d'un tel brigandage pouvaient être funestes : Méhémet-Ali envoya son kaznadar aux bandits, avec mission d'obtenir, à tout prix, leur éloignement de l'Égypte. Les y contraindre par la force eût été difficile et compromettant ; l'envoyé remplit fidèlement les intentions de son maître et parvint, sur la promesse d'une somme importante, à les faire se diriger sur El-Arich et Gaza.

Un autre bimbachi déserta au camp de l'Elfi, avec quatre cents hommes. Tous les jours un grand nombre d'Albanais, attirés par la perspective d'une discipline moins sévère et d'un butin

plus considérable, se laissaient prendre aux menées des agents des beys. Jamais Méhémet-Ali ne s'était vu dans une position aussi critique, et cependant l'orage grossissait encore à l'horizon!

VI

Environ six mois s'étaient passés depuis le départ du capitan-pacha; Méhémet-Ali avait reçu de Constantinople les trois queues et autres attributs de son pachalik; un capidgi-bachi était venu lui porter le hatti-shériff qui l'investissait de ses hautes fonctions; il avait donc lieu de croire sa position bien assurée, du moins de ce côté-là. Déjà sa renommée s'étendait au loin; ses compatriotes sollicitaient la gloire de servir sous ses ordres; il avait appelé auprès de lui deux de ses fils, Ibrahim et Toussoun, et confié au dernier le commandement de la citadelle. Le Caire commençait à respirer, délivré de l'affluence des troupes; malgré les soucis d'une guerre sans trève ni merci, le vice-roi donnait une grande partie de ses soins à l'amélioration de la capitale, où se concentrait alors toute sa force. Mais la versatilité



du gouvernement turc allait, encore une fois, tout remettre en question.

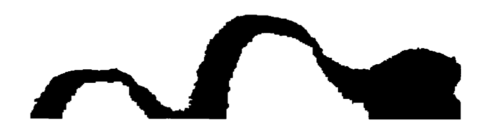
Le ministère anglais ne pouvait se résigner à la perte de ses espérances sur l'Egypte; lié à l'Elfi par un traité secret qui lui concédait l'occupation des ports de la Méditerranée et de la mer Rouge, au cas où ce bey deviendrait chef suprême, il poussait avec vigueur la cause de son protégé auprès du cabinet ottoman. Sa diplomatie rendit Méhémet-Ali responsable des difficultés qu'il rencontrait à son établissement; la réintégration des mamelouks, avec l'Elfi à leur tête, et le contrôle d'un pacha turc, suivant l'ancien usage, furent représentés comme la seule combinaison propre à rasseoir le pays si profondément ébranlé. Déjà prévenue contre les Albanais, la Porte s'impatientait de ne pas voir Méhémet-Ali remplir ses engagements solennels, et cette mauvaise disposition était corroborée par la présence d'un agent de l'Elfi qui promettait monts et merveilles au nom de son maître pour l'avenir, et pour le présent, le versement de quinze cents bourses, garanti par l'Angleterre. Tant d'obsessions finirent par emporter la résolution du divan; une expédition fut ordonnée pour l'Egypte, et le nouveau grand-amiral, — l'ancien avait été remplacé, — en reçut le commandement.

L'Elfi était tenu au courant de ce qui se passait

par le consul général britannique. Prime-sautier comme à son habitude, ce bey n'eut pas plus tôt connaissance de l'arrivée prochaine de la flotte ottomane, qu'il se considéra comme installé au pouvoir et séparé du but de ses désirs à peine de la longueur d'un manifeste. Il crut agir pour le bien de la ville de Damanour, aux portes de laquelle il était campé, en lui écrivant une lettre conçue en ces termes : « La Sublime-Porte m'envoie un firman qui m'investit des fonctions de gouverneur de l'Egypte ; aussitôt que je l'aurai reçu, je me rendrai au Caire pour y mettre à exécution les ordres qu'il contient, et prendre la gestion des affaires. Je demande que vous m'ouvriez les portes de votre ville. J'attends avec confiance cette nouvelle preuve de votre inviolable attachement à votre souverain et de votre soumission à ses décrets. »

Cette lettre ne produisit pas l'effet qu'en attendait l'Elfi, mais elle eut pour résultat de mettre Méhémet-Ali sur ses gardes, car les habitants de Damanour la lui envoyèrent. Une communication analogue de l'Elfi à certains chefs de troupes eut le même sort ; peu s'en fallut que Méhémet-Ali ne s'emparât aussi des émissaires expédiés aux beys de la Haute-Egypte pour les avertir.

Suffisamment prévenu, toutefois, il songea, sans retard, à se mettre sur la défensive.



VII

Méhémet-Ali répondit aux confidences par cette déclaration : « L'Elfi est un fourbe et un imposteur, qu'il faut détruire par tous les moyens possibles ; je vais m'en occuper ; je compte en tout sur votre obéissance et sur votre dévouement. » Et sur-le-champ il fit partir cinq cents hommes pour renforcer le camp de Ramaniè, placé en face de celui de l'Elfi. La citadelle fut garnie de vivres et de munitions ; on répara en toute hâte et on arma les ouvrages élevés autour du Caire par les Français. Puis il fit jouer tous les ressorts de sa subtile politique. Le message de l'Elfi aux beys, n'avait fait que renouveler leur antipathie pour leur collègue, et les portait plutôt à un rapprochement avec Méhémet-Ali : celui-ci vit avec un plaisir indicible arriver au Caire un envoyé de leur part, chargé de traiter de la paix : ils demandaient la Haute-Egypte depuis Miniè jusqu'à Esnè. Le pacha fit grand accueil au député, le renvoya chargé de présents et d'une réponse favorable. En même temps, il crut pouvoir mander à Has-

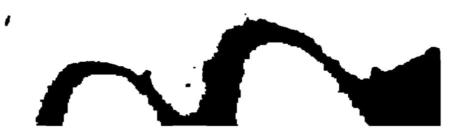
san-Pacha de se rapprocher avec ses troupes de la capitale. Il avait compris que la jalousie des mamelouks était le seul glaive capable de trancher ce nœud gordien, et il ne négligea rien pour l'aiguiser davantage. Il agissait sur l'armée de l'Elfi, sur les Turcs à son service, par les puissants moyens de la corruption, et tentait surtout de détacher les cavaliers bédouins de son drapeau. Son activité était infatigable.

VIII

L'escadre du capitan-pacha mouilla le 1er juillet 1806 dans la rade d'Alexandrie ; elle était forte de quatre vaisseaux, deux frégates, une corvette et un brik, et portait trois mille hommes de Nizam-Gedid, — nouvelle troupe organisée à l'européenne, et qui fut dissoute après la mort du sultan Sélim ; — Moussa, pacha de Salonique, et désigné pour être le nouveau représentant de la Porte au Caire, était à bord. Cinq jours après, un capidgi-bachi, dépêché par le capitan, vint communiquer à Méhémet-Ali le firman qui lui enjoignait d'échanger son pachalik

contre celui de Salonique, où un bâtiment avait ordre de le conduire. Méhémet-Ali n'eut garde d'affecter une autre contenance que celle d'une parfaite soumission; son mandataire, accompagnant le capidgi à Alexandrie, assura le capitan que rien n'était plus agréable à son maître que de quitter une contrée aussi déchirée par l'anarchie, qu'il était tout prêt à obéir, mais que les troupes, auxquelles il était dû vingt mille bourses, s'opposaient à son départ. Et, en effet, pour donner une couleur de vérité à cette assertion, Méhémet-Ali se faisait accompagner partout où il allait d'une foule de soldats qui ne le quittaient point d'un pas. Il osa davantage : dans l'intervalle exigé pour la réponse, il voulut s'assurer des dispositions des chefs de l'armée à son égard et les assembla pour leur déclarer qu'il était prêt à se ranger au parti de l'obéissance. Tous, d'une commune voix, répartirent qu'ils n'y consentiraient jamais. — « Eh quoi! — leur dit alors Méhémet-Ali avec véhémence, — vous voulez m'empêcher d'exécuter les ordres que j'ai reçus, et vous n'êtes pas en état de résister si nous somme attaqués. Vos soldats vivent dans l'indiscipline, ils persécutent les habitants et m'obsèdent sans relâche pour le paiement de leur solde. Vous-mêmes, leurs chefs, savez-vous les contenir dans les bornes du devoir, et ne préférez-vous pas les plaisirs du repos aux

fatigues de la guerre? Vous jouissez paisiblement des richesses que vous avez amassées, tandis que je suis le seul point de mire de nos ennemis, et que je succombe sous le poids des affaires. Si vous voulez que je reste avec vous, fidèle compagnon comme par le passé, jurez donc sur le livre sacré du Coran, que vous ne m'abandonnerez pas, que vous mourrez, s'il le faut, pour une cause qui doit nous être commune. » Enflammés par cette harangue aussi courte qu'énergique, tous les chefs présents, au nombre de soixante-dix, prêtent le serment demandé, et pour le rendre encore plus inviolable, ils lui donnent la consécration d'un antique usage albanais, qui consiste à passer, tous, l'un après l'autre, sur un sabre tenu aux deux bouts par les deux plus anciens. La mort seule peut rompre des liens formés de cette manière. Une souscription, laissée à la discrétion de chacun, fut votée sur-le-champ et avec non moins d'entrain; elle produisit deux mille bourses, qui furent remises entre les mains de Méhémet-Ali. Le rusé rouméliote fit aussitôt partir pour Constantinople, par la voie de terre, un affidé muni de lettres de change, et ne se ralentit pas un moment dans ses préparatifs de guerre: on le voyait, surveillant tout lui-même, parcourir chaque jour la ville, soit entouré d'un grand appareil militaire, propre à relever le moral des citoyens, soit dé-



guisé, pour étudier l'opinion secrète du peuple.

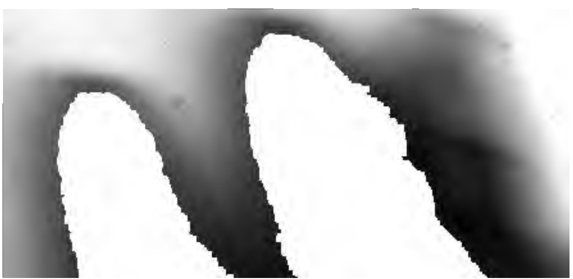
L'Elfi en était, avec le capitan-pacha, au régime des petits présents; il envoyait à ce grand dignitaire des chevaux, des moutons, même de l'argent; il recevait en retour deux mortiers, cinq cents fusils et des munitions de guerre.

IX

Un dernier moyen, le plus puissant, restait à mettre en œuvre: il s'agissait de faire prononcer le corps des cheiks et des ulémas. Bien que son élévation fût en partie leur ouvrage, Méhémet-Ali jugea qu'il ne siérait point de leur tenir le même langage qu'à ses Albanais; aussi, dans la réunion où il les convoqua, la rudesse militaire fit place à l'humilité et aux insinuations douceureuses. Cette méthode n'eut pas moins de succès. Dociles aux suggestions et guidés par l'exemple de leurs chefs, Seïd-Omar et Cherkaoui, les cheiks signèrent en masse une requête à la Porte, qui peut être considérée comme un modèle du genre. Après avoir récapitulé les griefs du gouvernement ottoman, et

les mesures adoptées par celui-ci pour en obtenir le redressement, les cheiks ajoutaient :

« C'est à notre souverain seul qu'il appartient de donner des ordres : mais la conduite de ces mêmes beys est connue de tout le monde ; elle est arbitraire et fut la cause première des malheurs de l'Egypte : ils sont les auteurs de nos souffrances. Lorsque après la mort de Taher-Pacha, ils ont pris possession du Caire, nous avons dit : Dieu fasse que leur conduite soit améliorée. Tout au contraire, ils étaient devenus plus méchants, mille fois plus corrompus. Ils se sont couverts de honte et d'opprobre. Les chefs ne pouvaient commander à leurs subalternes, ni le maître tenir son esclave dans la soumission. Telle a été leur manière d'agir pendant leur séjour dans la capitale. Ils ont même osé faire périr des pèlerins musulmans, dépouiller le peuple et l'abreuver d'amertumes. Leur noire trahison, envers Ali-Pacha, est encore présente à nos yeux. Cette année, des pèlerins, des marchands et des pauvres, venant de Cosseïr, ont essuyé de leur part de mauvais traitements. Nous ne pouvons garantir leurs promesses fallacieuses, puisqu'ils sont dans l'habitude de dire ce qu'ils ne pensent pas. Quant aux emprunts et aux contributions extraordinaires, dont Méhémet-Ali s'est permis de grever le peuple, ce n'a été que pour chasser les méchants et du consente-



ment des principaux habitants réunis en assemblée. Ce royaume est à notre souverain. Nous obéirons à celui qu'il lui plaira d'envoyer ; mais nous ne pouvons être responsables ni garants pour les beys, parce que nous n'avons aucune confiance en eux. Ils foulent aux pieds le peuple, les femmes et les pauvres, comme des esclaves. Le peuple n'est qu'un gage de Dieu, sous la surveillance du grand-seigneur.

Les cheiks eurent aussi, du capitan-pacha, communication directe des ordres de la Porte. Ils vinrent trouver Méhémet-Ali, qui leur demanda ce qu'ils avaient résolu : « Rien, reprit El-Cherkaoui, et nous venons auparavant vous consulter à ce sujet. » Alors le pacha promit de leur envoyer la minute de la réponse qu'ils auraient à faire. Elle leur fut en effet remise le lendemain, et ils s'empressèrent d'y apposer leur cachet. Voici sa teneur : « Nous avons reçu la dépêche de Votre Altesse, avec tout le respect et l'obéissance que nous lui devons. Maintenant, les habitants de l'Égypte sont pauvres et faibles ; peut-être que les troupes ne voudront pas se soumettre aux ordres de leur prince, et qu'elles chercheront à se révolter pour ne pas sortir de l'Égypte ; le pillage, la ruine du pays, l'outrage aux femmes, en seront le résultat. Votre Altesse est pleine de magnanimité ; nous nous remettons à sa miséricorde. »



X

Toutes ces pièces prouvaient, et de reste, que Méhémet-Ali voulait éluder les ordres de la Porte. A cet égard, rien ne put le faire fléchir, ni l'insistance courroucée du capitan-pacha, ni la défaite de ses troupes par l'Elfi, qui les battit complétement à Néguilè, leur tua six cents hommes et leur prit tout leur bagage. Le rouméliote, s'ouvrant à ses intimes, leur disait en ce moment même : « J'ai pris le Caire à la pointe de l'épée, et ne le rendrai que par la force : croit-on que cette ville soit comme une maison de bains, où l'on entre à volonté? Je connais les Turcs : ils sont à vendre ; je les achèterai. L'année dernière, j'ai conquis le pouvoir avec cinq cents soldats douteux : j'en ai quinze cents aujourd'hui, et tous bien dévoués. » Il disait aussi : « Le Caire est à l'encan : celui qui donnera un coup de sabre de plus en restera le maître. »

Néanmoins, la perte de la bataille de Néguilè pensa lui être funeste ; elle donna beau jeu aux agents secrets que le capitan et les beys entrete-



naient dans le Caire. Les mamelouks et les Arabes, trouvant le chemin libre, se répandirent dans la province de Gizè; leur voisinage causa dans la ville une sourde agitation, signe précurseur d'une révolte qui n'aurait pas manqué d'éclater, si la prudence et la vigueur du maître n'y eussent mis des obstacles immédiats. Il fit couper, avant l'époque prescrite, la digue du Calich et l'inondation se répandant dans la ville, ôta toute possibilité aux rassemblements, toute chance aux émeutiers. C'est ainsi que le génie de Méhémet-Ali créa un précédent à l'expédient d'un célèbre maréchal du règne de Louis-Philippe.

Cette défaite de Néguilè lui tint grandement à cœur, parce qu'elle fut surtout amenée par la lâcheté des chefs : l'un d'eux, un colonel, ayant osé se présenter devant lui, il entra, à sa vue, dans une fureur dont il ne put se rendre maître, et saisissant une masse d'arme qui se trouvait à sa portée, il lui en asséna plusieurs coups sur la tête; l'intercession des officiers, présents à cette scène, parvint à grand'peine à sauver ce malheureux. Cependant les fruits de cette victoire furent rendus nuls par l'impéritie de l'Elfi. Taher-Pacha, commandant des troupes albanaises, en balança l'avantage en chassant les mamelouks de Ramanié, et se fit pardonner, par ce fait d'armes, sa conduite à Néguilè.

L'Elfi était allé reprendre le siége de Damanour; mais, pendant son éloignement, la place s'était ravitaillée. Trois cents hommes de garnison, aidés par les habitants, déjouèrent tous les efforts des assiégeants. Ils parvinrent à faire passer un message à Méhémet-Ali, dans lequel ils lui demandaient des secours. Le pacha les combla d'éloges, en leur recommandant bien de tenir jusqu'à l'arrivée des troupes qu'il allait mettre en campagne. Cet espoir ranima l'énergie des assiégés; ils firent une sortie nocturne et vinrent, jusque dans le camp ennemi, porter l'épouvante et le carnage.

XI

Cependant le temps se passait en pourparlers. On atteignait la fin de juillet, et rien n'avait encore été décidé; Moussa-Pacha, qui languissait à bord, se plaignait amèrement au capitan de la lenteur apportée à l'exécution des ordres de la Porte; celui-ci rejetait la faute sur l'Elfi, qui, disait-il, avait exagéré ses forces et son influence. L'antagonisme de la France et de l'Angleterre vint com-



pliquer le débat. Le consul britannique se donna un mouvement extraordinaire pour amener une solution ; il développait au capitan des plans de campagne, le poussait à prendre l'offensive, et de concert avec le kiaya et l'Elfi, il recrutait, à Alexandrie, des Grecs et des Italiens pour le camp de Damanour. En même temps, il essayait, auprès de Méhémet-Ali, des moyens persuasifs et offrait de lui faire garantir, par son gouvernement, le pachalik de Salonique, au cas où il voulût s'y rendre de bonne volonté. Méhémet-Ali répondit à haute voix à l'agent, chargé de lui transmettre la proposition, « qu'il ne craignait personne, et que bientôt il serait en état de résister aux Européens eux-mêmes. »

Le consul français neutralisait l'effet des intrigues de son collègue auprès du capitan; il représentait l'incapacité avérée de l'Elfi, qui s'acharnait, sans succès, contre une bicoque comme Damanour; il prévenait officieusement Méhémet-Ali des trames ourdies à son endroit, et faisait passer à son service vingt-cinq Français détachés du camp de l'Elfi; dans ses rapports à l'ambassadeur de France à Constantinople, il représentait le pacha comme un ami dévoué des Français, et le seul dont l'autorité s'accordât avec les intérêts de notre commerce. La réponse des beys, qui parvint à Alexan-

drie sur ces entrefaites, acheva la ruine du parti de l'Elfi.

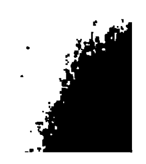
Dès son arrivée, le capitan-pacha avait dépêché un de ses officiers aux beys de la Haute-Égypte pour les avertir des dispositions prises en leur faveur, et demander leur coopération. Cet officier était accompagné de son trésorier, chargé d'encaisser les quinze cents bourses promises à la Porte. A ce sujet, l'Elfi avait dit à ce dernier que les mamelouks formaient trois corps, dont Ibrahim, Bardissi, et lui, l'Elfi, étaient les chefs ; qu'il fallait d'abord réclamer les deux tiers de cette somme à ses collègues, et que lorsqu'ils se seraient exécutés, il s'empresserait de fournir l'autre tiers. Bardissi, qui, le premier, reçut avis de cet arrangement, répondit que puisque l'Elfi avait été assez influent pour provoquer le remplacement du gouverneur, et mener toute cette affaire, il était juste et naturel, et il devait lui être non moins aisé, de payer la totalité de la somme qu'il avait promise. La réponse d'Ibrahim, quoique moins négative, ne fut guère plus satisfaisante : « Avant de contribuer pour ma part, dit le bey avec sa prudence ordinaire, je désirerais être assuré des intentions de l'Elfi. » L'envoyé retourna donc au camp de ce dernier pour lui demander quelques explications. L'Elfi protesta hautement contre les vues envahissantes qu'on lui suppo-



sait, déclara qu'il n'avait jamais eu pour mobile que l'intérêt commun, et insista sur la nécessité du bon accord dans les présentes conjonctures. « Allez, dit-il à l'envoyé du capitan, retournez vers les beys ; tâchez de les faire revenir de leur funeste aveuglement : peut-être, en leur rappelant le passé, les rendrez-vous plus circonspects pour l'avenir, et les déciderez-vous à répartir entre eux le paiement des deux tiers de la somme qui leur est demandée : rien ne leur est plus facile, car, en faisant contribuer chaque bey pour dix bourses, les kachefs pour cinq, et les simples mamelouks pour une, comme je le ferai avec mes gens, nos engagements seront bientôt remplis. »

L'envoyé repartit, et arrivé chez les beys, leur rapporta fidèlement le discours de l'Elfi. « Ce sont de vaines paroles, dit Bardissi : on ne saurait y compter. Il n'y a nul doute que la Porte ne tienne correspondance avec l'Elfi et ne veuille le favoriser à nos dépens. Et nous accepterions sa tutelle. les insolences de ses gens! Jamais! » — « Terminez, lui dit alors l'envoyé, l'affaire qui m'amène auprès de vous, et tuez-le ensuite. » — « C'est lui même qui nous tuera, quand il aura l'autorité ; c'est un fourbe auquel nous ne pouvons accorder aucune confiance. »

Le capitan-pacha apprit le refus des beys et en même temps l'offre faite par l'Elfi d'acquitter tout



de suite le tiers qui lui incombait, et le reste à terme; il apostropha vivement son envoyé pour s'être rendu porteur d'une pareille proposition : « La barbe du grand-vizir et la mienne vous paraissent-elles donc des sujets de risée? lui dit-il en colère. Nous avions cru que les mamelouks ne faisaient qu'un seul parti, tandis qu'ils sont tous divisés entre eux; si l'Elfi est l'ennemi des autres, nous ne pouvons compter sur lui seul. Rendez-vous à son camp, et me renvoyez mon trésorier ! »

XII

Cette fois encore, toutes les circonstances parurent conspirer en faveur de Méhémet-Ali : les événements préparés par un génie supérieur ont toujours ce caractère. Tandis que la ligue conçue pour le détruire se dissolvait avant l'action, il donnait à son parti une cohésion menaçante, et gagnait des adhérents jusque dans l'entourage du capitan-pacha. Appuyés des représentations de l'ambassade de France, les arguments de son agent à Constantinople avaient prévalu auprès du Divan, qui, comme gage d'un retour de bienveillance,

donna au capitan carte blanche en lui recommandant de ne consulter que les intérêts de l'empire. Mais déjà celui-ci, convaincu de l'impossibilité de suivre à la lettre ses instructions premières, avait tenté un rapprochement avec Méhémet-Ali : les dépêches de Constantinople activèrent les rapports entre le Caire et Alexandrie, et aplanirent les voies. A la suite de plusieurs conférences, on arrêta que moyennant un présent de quatre mille bourses, Méhémet-Ali resterait dans son poste; mais que, pour bien constater qu'en y consentant, la Porte ne faisait que se rendre aux vœux des habitants, une nouvelle supplique des notables serait adressée au capitan-pacha, et par lui transmise au grand-seigneur. Cette dernière clause n'était pas la plus difficile à remplir; elle le fut d'autant moins qu'on ne parla pas d'abord de la première, et que les notables purent un moment se flatter de l'espoir d'exprimer gratuitement leurs désirs. L'illusion fut courte. Avec les épingles au capitan, les cadeaux de bonne main, les frais de voyage et l'imprévu, qu'il faut toujours compter, c'était une lettre de change de six mille bourses que les citadins du Caire tiraient sur eux-mêmes en signant leur supplique. Ils eurent, en forme de consolation, le plaisir de voir leurs cheiks et leurs ulémas, les promoteurs de la signature, dispensés de la contribution, et la

promesse que celle-ci serait portée en à-compte sur les impôts futurs.

Ainsi scellée, la réconciliation produisit rapidement ses effets. Ibrahim-Bey, le fils du vice-roi, partit pour Alexandrie, emportant la supplique et les riches cadeaux, et dut rester en ôtage jusqu'à l'entière exécution des engagements de son père. Le capitan-pacha manda au Caire son kiaya pour y faire connaître sa décision officielle, qu'on lut en assemblée solennelle. Elle était conçue en ces termes : « Nous avons accueilli la prière des cheiks en faveur de Méhémet-Ali-Pacha, et confirmé celui-ci dans la place éminente de gouverneur de l'Egypte, à condition qu'il faciliterait et accélérerait les préparatifs de départ de la caravane des pèlerins ; qu'il enverrait aux lieux saints ce qui est d'usage, tant en vivres qu'en argent ; qu'il laisserait à la disposition de l'arsenal de Constantinople les revenus des Echelles d'Alexandrie, Rosette et Damiette ; et qu'enfin il ne songerait plus à faire la guerre aux beys, mais qu'il traiterait de la paix avec eux. »

Il y eut trois jours de réjouissances publiques à l'occasion de cette dépêche.

Le capitan-pacha appareilla le 2 octobre, trois mois juste après son arrivée : il remmenait Moussa-Pacha tout déconfit, et laissait son kiaya pour recevoir les quatre mille bourses promises. Dès que

cet officier les eut touchées, il partit également, comblé de présents, et moins d'un mois après, le 2 novembre, un capidgi-bachi arrivait de Constantinople, muni de deux firmans : l'un était la reconnaissance de Méhémet-Ali, l'autre lui ordonnait de faire partir la caravane des pèlerins et d'expédier six mille ardebs (1) de blé à Djedda.

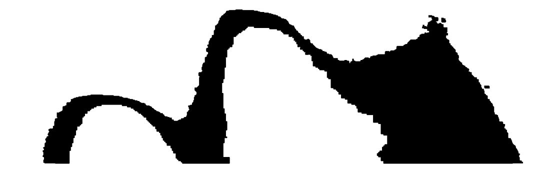
XIII

Cependant l'Elfi s'était obstiné à prendre Damanour, et les habitants, persévérant dans leur héroïque défense, attendaient de jour en jour les secours que Méhémet-Ali leur avait fait espérer. Malgré un blocus rigoureux, quelques-uns d'entre eux parvenaient à se glisser à travers le camp ennemi, soit pour aller aux provisions, soit pour porter les dépêches du kachef au Caire : les Arabes, par leur agilité, étaient surtout propres à ce genre d'expéditions ; ils passaient comme des ombres au milieu des tentes, et souvent ils s'emparaient d'armes, d'effets, et même de chevaux, sans réveiller les soldats. Quelques-uns furent pris, cependant,

(1) L'ardeb vaut cent quatre-vingt-deux litres.

et l'Elfi les fit accrocher aux arbres au moyen d'un fer aigu qu'on leur passait sous le menton. Cette cruauté, conçue dans le but de terrifier les assiégés, eut un résultat tout contraire; la vue de ce supplice les enflamma d'indignation, et, plutôt que de courir la chance d'en éprouver un semblable, ils firent serment de mourir les armes à la main : deux furieux assauts, en cinq jours, furent repoussés par eux avec la plus grande énergie, et les assaillants se retirèrent en jonchant de leurs morts le pied des murailles.

L'inondation, qui croissait, menaçait d'engloutir l'armée et les travaux des assiégeants : pour en arrêter les progrès, l'Elfi fit construire une digue au canal de Ramaniè. Quand Méhémet-Ali en fut instruit, il craignit, avec juste raison, que cette digue n'empêchât la culture de toute la province, et il envoya aussitôt quatre cents hommes, sous la conduite de son kaznadar, pour la détruire. Le succès couronna les premiers efforts de cet officier; il coupa la digue et entra avec des barques dans le canal ; mais Chahine-Bey accourut avec ses mamelouks, la referma une lieue plus loin, au moyen de balles de coton, recouvertes et soutenues par des terres rapportées ; et pratiquant une saignée sur la rive droite du canal, il mit à sec les barques du kaznadar, ce qui permit à un parti de mamelouks de l'attaquer avec avantage et



de lui tuer beaucoup de monde. En somme, son expédition avorta, l'inondation fut barrée, et Alexandrie se trouva complétement privée d'eau. Les cheiks, alarmés, envoyèrent des députés à Damanour pour exhorter les citoyens de cette ville à se rendre et à ne pas causer, par leur entêtement, le malheur de toute une population. Les esprits étaient trop exaltés chez les assiégés pour prêter l'oreille à de pareils avis; ils opposèrent leur serment de combattre jusqu'au dernier soupir et le sort qui les attendait, au cas où ils tomberaient au pouvoir de l'Elfi. Les hostilités reprirent donc avec plus d'animosité que jamais.

L'Elfi ne pouvait ignorer les pourparlers du capitan-pacha avec Méhémet-Ali; aussitôt qu'il en apprit l'issue, il essaya, d'une manière indirecte, de prendre l'initiative des propositions de paix. Le consul anglais écrivit, à ce sujet, une lettre fort convenable au vice-roi, qui lui répondit qu'il ne traiterait jamais avec l'Elfi exclusivement, et que si celui-ci voulait se joindre aux autres beys et s'entendre avec eux, il était disposé à entamer des négociations collectives; qu'autrement, il continuerait à lui faire la guerre. Vu la récente déconvenue de l'Elfi vis-à-vis de ses collègues, cette fin de non-recevoir avait toute l'apparence d'un sarcasme; le mamelouk, exaspéré, tourna toute sa fureur con-

tre la ville qui le tenait en échec depuis si longtemps, et résolut de l'enlever à tout prix; il fit resserrer encore le cercle d'investissement de la place, et diriger le feu de toutes ses batteries contre les murailles, qui, bientôt démantelées, ne laissèrent plus aux assiégés, pour rempart, que leur inébranlable courage. En cette extrémité, ils firent parvenir à Méhémet-Ali une suprême prière, lui disant que, faute de secours, la famine allait les obliger de se rendre ou de périr tous jusqu'au dernier. Mais le gouverneur, raffermi dans sa position, n'avait plus tant besoin de leur résistance; il n'était même pas désireux, en cherchant à débloquer Damanour, de se mettre toutes les forces de l'Elfi sur les bras. Il négligea donc de répondre à cette pressante demande, et il ne tint pas à sa reconnaissance que les habitants de Damanour ne fussent payés par les dernières rigueurs de leur courage et de leur fidélité politique.

XIV

Il y avait bien à la persistance de l'Elfi une autre raison que celle du dépit. Déçu du côté de la

Porte, renié par ses collègues, ce bey avait reporté toutes ses espérances sur l'Angleterre; il était resté en relations suivies avec le consul anglais, qui lui peignait toujours comme imminente une descente de ses compatriotes en Egypte, et lui recommandait de se tenir, avec ses forces, à portée des points de débarquement. L'intérêt, comme l'amour-propre, faisaient donc une loi à l'Elfi de s'établir fortement dans la province de Bahirè (1), et il avait choisi Damanour, qui tardait tant à lui ouvrir ses portes, pour son futur quartier-général.

L'Angleterre venait de déclarer la guerre à la Turquie; le grand duel de cette puissance avec la France tendait à accaparer les forces du monde entier, et réglait à son point de vue les alliances ou les inimitiés; aussi, rien que l'antique partialité de la Porte pour notre nation eût suffi à expliquer les hostilités de l'Angleterre; mais parmi les griefs mis en avant, ou non avoués par celle-ci en cette occasion, il faut sans doute compter le récent échec que ses projets sur l'Égypte venaient d'éprouver par suite de la versatilité des résolutions du divan. Tout contribuait donc à donner créance aux assertions du consul anglais, et elles vinrent très-désagréablement affecter la quiétude que

(1) Maritime.

Méhémet Ali commençait à ressentir : il ne douta plus que l'Elfi n'attendît dans ses positions la réalisation des promesses de ses protecteurs, et le désir de conjurer un événement si nuisible à ses intérêts l'engagea enfin à se bouger. Ses troupes eurent ordre de passer sur la rive gauche du Nil, et lui-même vint se mettre à leur tête. Ce premier mouvement eut pour effet de débarrasser la province de Gizè des bandes de maraudeurs qui l'infestaient, mais n'amena point la délivrance de Damanour : elle fut due à une toute autre circonstance. Contrainte à vivre longtemps sur une seule province, l'armée de l'Elfi en avait épuisé jusqu'à la dernière ressource et se trouvait réduite à une véritable famine ; les fellahs avaient abandonné leurs villages et s'étaient répandus dans le Delta. Damanour seule était debout au milieu des ruines. En pareille occurrence, une troupe composée de mamelouks et d'Arabes était impossible à contenir ; l'Elfi le tenta, mais en vain : la révolte lui força la main et le contraignit à lever le siége, qui durait déjà depuis trois mois. Il prit le chemin de la Haute-Égypte, la rage dans le cœur et portant le germe de la maladie qui, à peu de jours de là, allait l'enlever.



XV

Déjà son rival Bardissi venait, avant l'âge, de payer cette dette suprême d'une vie continuellement agitée et minée par les âcres poisons de l'ambition déçue. Le 19 novembre 1806, le chef de la maison de Mourad était mort, un peu d'une fièvre bilieuse et beaucoup d'un médecin maugrebin, qu'en l'absence de tout homme de l'art, on lui avait dépêché du Caire. Bardissi n'était âgé que de quarante-huit ans. Ses mamelouks lui rendirent les honneurs qui n'étaient accordés qu'aux plus vaillants : ils tuèrent ses chevaux et brisèrent ses armes sur sa tombe.

Cet événement opéra une nouvelle scission parmi les beys ; Ibrahim et Osman-Bey-Hassan ne voulurent point reconnaître le successeur que la maison de Mourad avait donné à Bardissi : c'était un certain Chahine, renommé pour son courage et pour sa méchanceté. Ils préférèrent se rapprocher de l'Elfi, et lui écrivirent qu'ils étaient prêts à accepter le plan d'organisation qu'il voudrait bien leur présenter. L'Elfi reçut ce message

qu'il était encore devant Damanour; instruit
faire aucun fonds sur ses collègues, leurs
tés n'auraient pu le décider à leur sacri-
sistance éventuelle de l'Angleterre, si son
lui en eût laissé le choix: ce n'était donc
contre-cœur et en manière de pis-aller, qu'il
se réunir à eux.

avançait à petites journées dans la pro-
de Gizè; ses soldats se dédommageaient par
de leurs privations passées. Méhémet-
ait, autant que possible, de le harceler
retraite: mais aucun des deux partis n'eût
confiance en ses forces pour entamer une
générale. L'Elfi vint, sans opposition, s'éta-
bramement. Il était triste, soucieux et d'une
si irritable, qu'on osait à peine l'aborder.
janvier 1807, dans l'après-midi, il fut se
r à cheval hors du camp; quelques gardes
ent à pied. Chemin faisant il aperçut des
s de son armée, avec un chameau, au milieu
champ de blé, qu'ils ravageaient. Saisi de
à cette vue, il fondit sur ces gens, et en
tre de sa main, dont un chef de tribu.
accès de fureur lui causa une révolution
le; en rentrant dans sa tente il fut pris de
ements sanguinolents. Se voyant sur le point
rir, il dit: « C'en est fait, l'Egypte est à
met-Ali; il n'est plus personne pour la lui

disputer. » Il fit aussitôt rassembler tous les beys de sa maison, et désigna l'un d'eux, Chahine, — un autre que celui de la maison de Mourad, — pour le remplacer : « Chahine, lui dit-il, je vous recommande vos frères; je vous recommande vous-même à leur affection; soyez toujours unis et en garde contre les piéges de l'ennemi; je désire être enterré à Bânesé, où sont les tombeaux des martyrs. » Il mourut dans la nuit même, âgé de cinquante-cinq ans. Son corps devint livide, et le sang en suintait à travers la peau, ce qui donna lieu de croire à un empoisonnement. En Orient, cette accusation est très-légèrement formulée : mais les symptômes qui précédèrent et suivirent la mort de l'Elfi s'accordent mieux avec les effets du choléra-morbus, qu'avec ceux d'aucune matière toxique connue. Les honneurs funèbres lui furent rendus au gré de ses dernières volontés, et toute l'armée accompagna la dépouille de son chef à Bânesé.

L'Elfi, conduit au Caire dans l'année 1773, fut vendu à Mourad pour mille ardebs de blé ; il tira son nom de cette circonstance, car *elf*, en arabe, veut dire mille. Jeune, bien fait et d'une figure agréable, il n'en fallait pas davantage pour lui attirer la faveur du maître : la plupart des mamelouks n'auraient pu citer d'autre cause originelle à leur fortune. A ces avantages physiques, l'Elfi

joignait un caractère dont la singularité touchait à l'extravagance. Riche des libéralités de Mourad, il se ruina en bâtisses et en achats d'esclaves; envoyé dans la province de Charkiè, à titre de gouverneur, il refit sa fortune aux dépens des laboureurs et des tribus arabes avoisinantes, qu'il rançonna outre mesure. Lorsque Mourad et Ibrahim, les beys gouvernants, furent contraints à se réfugier dans le Saïd, par le fait de l'arrivée du capitan-pacha, l'Elfi les accompagua, et revint avec eux, en l'année 1790. Quatre ans de cet exil paraissaient avoir rassis son esprit; mais sa marotte n'avait fait que changer d'objet : il s'adonnait alors à la magie blanche, et cherchait à se couvrir d'un vernis de sapience. L'architecture était restée une de ces manies; il emportait, dans ses voyages, un kiosque de toutes pièces qui se montait à volonté. Quoiqu'il possédât de fort belles maisons et en très-grand nombre, il fit construire, sur la place de l'Ésbekiè, un vaste palais, qui servit plus tard de résidence aux généraux en chef de l'armée française. Il en avait lui-même dessiné le plan et l'avait remis à son kiaya, pour le faire exécuter en son absence; à son retour, trouvant ses indications méconnues, il fit abattre tout ce qui était déjà fait, pour reconstruire à nouveaux frais. Cet édifice ne lui fut d'aucune utilité; il y était à peine installé, que Mourad lui donna une

mission dans la province de Charkiè, où il resta jusqu'au débarquement de l'expédition française. Il revint alors au Caire, se battit vaillamment à la bataille des Pyramides, et se retira avec Mourad dans le Saïd, ayant perdu beaucoup de son monde. Précédemment à cette bataille, il pouvait avoir mille mamelouks et quarante kachefs. Il continua à guerroyer contre les Français, tantôt dans la Haute, tantôt dans la Basse-Egypte. Lorsque le grand-visir vint en Syrie, il alla au-devant de lui, lui amenant les prisonniers qu'il avait faits et un lion pris par lui-même dans le désert. Il était encore avec le visir, lors du traité d'El-Arich. Etranger aux conditions de paix consenties par Mourad, il ne cessa de harceler les Français, et rentra au Caire avec les autres beys, après le débarquement des Anglais. C'est à partir de ce moment qu'il essaya de se créer un point d'appui dans les intérêts de ces derniers. Ses intrigues réussirent à le faire nommer au gouvernement de la Haute-Egypte; mais ce commencement de faveur s'anéantit devant le parti bien arrêté de la Porte, de se défaire des mamelouks; fugitif, ainsi que ces collègues, après le massacre d'Aboukir, nous l'avons vu tenir tête aux Turcs et aux Albanais, dans la Haute-Egypte, refuser son concours à la bataille de Damanour, et enfin s'embarquer pour l'Angleterre.

Nous avons déjà essayé de donner une idée du caractère de l'Elfi, dont le côté saillant était une vanité hors de toute mesure. Avec une taille imposante, un embonpoint plus que raisonnable, il prenait des soins efféminés de sa personne, se peignait les paupières avec du kohl (1), pour s'agrandir les yeux à la manière des femmes, et était d'une recherche excessive dans sa parure. Il n'en avait pas moins la qualité distinctive des mamelouks, une bravoure à toute épreuve. Une des plus violentes antithèses de sa vie fut sa manière d'être avec les Arabes bédouins ; il en était, à la fois, craint, estimé et haï ; bien qu'il eut maintes fois répandu leur sang, il restait avec eux de la meilleure intelligence ; il enlevait leurs filles, gardait celles qui lui plaisaient et renvoyait les autres. On disait, dans la province de Bahirè, qu'il en épousait une tous les vendredis. On vit, en effet, une troupe nombreuse de femmes arabes se grouper autour de sa tente, après qu'il fut mort, et faire retentir la funèbre ullulation qui leur est habituelle, lorsqu'elles ont perdu un parent ou un époux.

Méhémet-Ali dormait sous sa tente, à Gizè, lorsqu'un Arabe vint lui annoncer la mort de l'Elfi : il justifia le calcul qui avait rendu cet homme si

(1) Pommade faite avec du charbon d'amandes et d'encens, et quelquefois d'alquifoux pulvérisé.



diligent, et lui fit donner cinq bourses pour prix de la nouvelle.

XVI

Le mot qui termina la carrière de l'Elfi était vrai : Méhémet-Ali n'avait plus désormais de concurrent sérieux en Egypte. En enlevant coup sur coup ses deux ennemis les plus archarnés, la Providence elle-même semblait se déclarer pour lui. La mort de l'Elfi eut surtout ce caractère d'opportunité; car, deux mois plus tard, l'expédition anglaise eût irrésistiblement conduit ce bey à la prééminence, comme lui-même eût assuré à cette expédition une toute autre destinée. Les forces dont il disposait au moment de sa mort se composaient de six cents mamelouks, les mieux montés et équipés de l'Egypte, de deux cents soldats mêlés avec eux et faisant le même service, de huit cents hommes d'infanterie turque et albanaise, de six bouches à feu, servies par des canonniers de toutes nations, et enfin, de six tribus d'Arabes bédouins, formant ensemble six mille cavaliers. L'importance de cette armée explique comment

Méhémet-Ali ne put jamais remporter sur elle d'avantage décisif, et avait, jusque-là, borné tous ses efforts à la contenir. Il en fut autrement après la mort du maître. Chahine-Bey se trouva tout aussitôt en mésintelligence avec les Arabes, et se vit obligé, pour prévenir leurs hostilités, de faire saisir les chefs de tribus. Méhémet-Ali, à la piste de toutes ces défections, les encourageait encore, soit par ses promesses, soit par le bon accueil qu'il faisait aux transfuges; aux gens, en nombre considérable, qui, naguère, avaient déserté le Caire pour se rallier à l'Elfi, il donna libéralement des sauf-conduits qui leur permirent de rentrer dans leurs familles sans être inquiétés. Bientôt il pensa que cet affaiblissement de l'armée de Chahine avait produit sur celui-ci une forte impression, et qu'il prêterait facilement l'oreille à des propositions de paix : il le fit tâter à ce sujet; mais le bey répondit avec hauteur : « Nos pères, les chefs des mamelouks, Ibrahim et Osman, sont à Siout : c'est avec eux qu'il faut traiter. Si Méhémet-Ali veut se rapprocher de la maison de l'Elfi, il doit lui accorder tout ce que ce bey lui avait demandé. »

Cette réponse rendait la guerre inévitable. Le vice-roi se prépara sans retard à la porter dans la Haute-Egypte; il fit charger plus de huit cents barques de vivres, de munitions, et de bagages de



toute sorte. Au milieu des préparatifs, il tomba subitement malade, et fut atteint de vomissements qui donnèrent pendant un jour de vives inquiétudes à son médecin, M. Bozari; mais ces fâcheux symptômes disparurent devant l'énergie des remèdes, et, quelques jours après, l'indisposition n'avait plus laissé de traces. Elle servit à mettre en relief les sympathies réelles dont Méhémet-Ali était l'objet parmi les cheiks et les ulémas.

Il chargea Topouz-Oglou, son kiaya, du gouvernement des affaires durant son absence, et se mit en marche le 12 février 1807, avec trois mille hommes d'infanterie et un nombre égal de cavalerie. Six chaloupes bien armées accompagnaient les barques. Aussitôt, Chahine-Bey quitta Bénesè, où il était resté depuis la mort de l'Elfi, et vint se réunir à Soliman-Bey, qui tenait, pour son propre compte, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, la place de Minié et ses dépendances. Méhémet-Ali s'arrêta à Benisouef : de là, il essaya de renouer les négociations. C'était toujours chez lui l'indice d'une embûche préméditée, et les beys firent encore la faute de s'y laisser prendre. Mais cette fois, comment ne pas croire à la sincérité de ses avances? Sa parole ayant perdu tout crédit, il ne craignit pas de faire intervenir, comme garantie supérieure, le caractère sacré des

gens de la religion. Trois des principaux ulémas se rendirent du Caire au camp, pour lever toute méfiance et aplanir les derniers obstacles qui s'opposaient à l'entente cordiale. Tandis qu'ils y travaillaient, dupes ou complices, mais, en tout cas, animés du plus grand zèle, le rouméliote soudoyait les Arabes demeurés au service de l'ennemi; et, par une nuit noire, conduit par ces traîtres, à qui la garde du camp était confiée, il tomba, avec deux mille chevaux, sur les mamelouks, profondément endormis dans leurs tentes, en fit un grand carnage, prit toute l'artillerie, les bagages, et poursuivit les fuyards jusqu'à la limite du désert.

Méhémet-Ali devait avoir d'autant moins de scrupules dans le choix des moyens propres à réduire le nombre de ses ennemis, qu'à l'autre extrémité de l'Egypte se préparait une formidable attaque, qui, pour être repoussée, allait exiger le déploiement de toutes ses forces. Quelques jours après son départ, la nouvelle officielle de la déclaration de guerre de l'Angleterre à la Porte était parvenue au Caire. Le grand-vizir recommandait au vice-roi d'Égypte de surveiller la côte et de faire fortifier les points les plus favorables à un débarquement. Le kiaya, sur cet avis, s'était hâté d'armer le fort de Bourlos, et de doubler les garnisons de Rosette et de Damiette : pour le reste,

il crut devoir en référer au maître. Le pacha manda l'ordre de faire immédiatement partir pour Alexandrie quatre cents hommes, sous la conduite de Soliman-Aga, bimbachi de sa maison. L'ordre fut exécuté; mais le lieutenant-colonel, qui commandait à Alexandrie, refusa, d'accord avec les habitants, de recevoir cette troupe, sous prétexte qu'elle était indisciplinée : ils prétendirent qu'ils étaient assez forts et sauraient se défendre contre toute agression. Le kiaya fit coucher par écrit cette déclaration, pour justifier de sa conduite vis-à-vis de Méhémet-Ali, et de celle de Méhémet-Ali vis-à-vis de la Porte.

On ne doutait plus de la prochaine apparition des Anglais; on fondait cette assurance sur ce fait que tandis que les agents diplomatiques avaient déjà quitté le Bosphore, par suite de l'état de guerre, les consuls britanniques étaient encore à leur poste, dans les villes du littoral de l'Egypte. Dans l'attente de ce grave événement, l'anxiété du public se mélangeait d'une espèce de satisfaction; car, chez les nations, comme chez les individus, quand la souffrance est passée à l'état normal, toute diversion est source d'espoir. Or, le peuple d'Égypte ne pouvait rencontrer pis.

XVII

Le 17 mars 1807, une flotte anglaise, forte de vingt-cinq voiles, parut devant Alexandrie : elle était commandée par l'amiral Lewis, qui somma le gouverneur Amin-Agâ de lui livrer la ville. A la demande des motifs et des ordres en vertu desquels ils agissaient, les Anglais répondirent qu'ils venaient préserver l'Égypte d'une invasion française, et donnèrent à Amin-Agâ vingt-quatre heures pour se décider, le prévenant que, ce délai passé, ils entreraient de gré ou de force. Le soir même de ce jour, la division du général Fraiser, venant de Messine, prit terre au Marabout; le lendemain, elle marcha sur Alexandrie et campa à ses portes. Deux jours s'écoulèrent en pourparlers pour la forme; car depuis longtemps déjà le gouverneur avait cédé aux captations du consul général, le major Miscett. Le 21, les Anglais prirent possession d'Alexandrie sans brûler une amorce, et les trois cents hommes de la garnison, déclarés prisonniers de guerre, furent conduits à Malte. Pendant qu'on traitait de la reddition, M. Drovetti,



vice-consul français, avait vainement demandé ses passeports : l'influence anglaise s'était opposée à ce qu'on les lui donnât. Voulant à tout prix éviter de tomber aux mains de ses ennemis, il rassembla une quinzaine de matelots français, qui se trouvaient dans Alexandrie, et, placé à leur tête, le pistolet au poing, il se fit ouvrir l'une des portes, puis gagna Rosette.

L'agent anglais, de cette dernière ville, Petrucci, que nous avons déjà vu jouer un rôle dans les événements antérieurs, envoyait au major Miscett des rapports circonstanciés, que celui-ci communiquait au général Fraiser. Ce fut sur ces renseignements, et pressé par la nécessité de se procurer des vivres, que le commandant de l'armée anglaise se résolut à faire occuper Rosette. La brigade du général Wacop fut désignée pour cette expédition. Elle se mit en marche le 27, et arriva, deux jours après, aux portes de la ville, sans rencontrer la moindre résistance. Confiants dans ce calme apparent, les Anglais crurent en être quittes pour une promenade militaire; ils entrèrent pêle-mêle, comme des gens que la chaleur et une longue marche ont accablés de fatigue, et se reposèrent çà et là, à l'ombre, la plupart abandonnant leurs armes pour mieux dormir. La garnison de Rosette était de cinq cents hommes, Turcs et Albanais; le premier mouvement des

uns et des autres, à l'approche des Anglais, fut de fuir; ce que voyant le gouverneur, un Turc du nom d'Ali-Bey, il leur en ôta la possibilité, en faisant passer toutes les barques sur l'autre rive du Nil; puis, donnant l'exemple, il les décida à marcher à l'ennemi. Assaillis à l'improviste par une fusillade qui partait des fenêtres et des terrasses, les Anglais eurent, en peu d'instants, beaucoup des leurs mis hors de combat; ils ne purent se former en ordre, la panique les saisit et ils prirent tous la fuite. Wacop tomba percé de deux balles. Si les Turcs ne se fussent arrêtés à trancher des têtes, aucun Anglais n'eût été porter à Alexandrie la nouvelle de ce désastre, tandis qu'ils ne firent que cent vingt prisonniers, lesquels furent expédiés pour le Caire, dans les mêmes barques où roulaient quatre-vingt-dix têtes de leurs malheureux compagnons. Ces sanglantes dépouilles, plantées sur des piques, des deux côtés de la grande allée de l'Esbékiè, servirent à former un trophée pour la populace.

Les Turcs prirent aussi, dans cette journée, une pièce de canon et un obusier. Petrucci avait préparé, pour l'état-major anglais et les officiers, un splendide dîner qui fut mangé par Ali-Bey et sa suite.

XVIII

Cependant Méhémet-Ali continuait ses opérations dans la Haute-Egypte. A la suite de la surprise de Miniè, il alla attaquer les mamelouks en avant du village de Mengabat : l'action dura une couple d'heures sans résultat décisif; mais un boulet venant à emporter Soliman-Bey, les mamelouks abandonnèrent le champ de bataille. Plus de deux mille chameaux, chargés de leurs bagages, s'échappèrent du côté du désert, et ravirent ce facile butin à l'armée turque. Méhémet-Ali s'établit dans Siout. C'est là que lui parvinrent les dépêches du Kiaya-Bey, lui donnant avis du débarquement des Anglais, et de la prise d'Alexandrie. Le vice-roi jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre; il fit dire aux ulémas, appelés pour négocier la paix, d'en finir promptement, et d'accorder aux beys tout ce qu'ils demanderaient, à condition qu'ils tournassent leurs armes contre les nouveaux envahisseurs de l'Egypte, maintenant les ennemis communs. Les mamelouks, qui n'avaient encore reçu aucun message de l'ar-

mée anglaise, souscrivirent à ces préliminaires d'un accord qui devait être cimenté dans la capitale, en présence des cheiks, des odjaklis et des notables réunis; et les deux troupes descendirent le Nil de concert, Méhémet-Ali avec la sienne sur la rive droite, les mamelouks sur la rive gauche. Mais, à quelque distance en avant, le pacha reçut un nouveau courrier qui lui apprit l'affaire de Rosette, et pressait son arrivée; il se détacha de son armée, prit une cange, fit force de rames, et fut rendu à la citadelle le 10 avril, avant minuit.

Le lendemain matin, il reçut les ulémas, qui lui dirent que le peuple était disposé à marcher contre les infidèles; mais, tout en les remerciant d'une ardeur qui témoignait de leurs bons offices, il ajouta : « Mes troupes sont assez braves et assez nombreuses pour assurer la victoire; il suffit que le peuple paie les impôts. » C'était là, en effet, l'important et toujours le plus difficile. Pour remplir son trésor à sec, Méhémet-Ali pria Séïd-Omar de l'aider à lever dans la ville une contribution de neuf cents bourses.

Il fallut songer à mettre le Caire en état de recevoir l'ennemi : cette opération fut faite avec la plus grande célérité. On répara le mur d'enceinte et on le crénela en diverses places ; on éleva une ligne de retranchements qui s'étendait depuis Boulac jusqu'au fort Camin ; deux grandes re-



doutes, garnies de pièces de gros calibre, furent établies aux points découverts. Sur une île, en face d'Embabè, on construisit des batteries à fleur d'eau, protégées, en avant, par une estacade formée, d'une rive à l'autre, au moyen de barques emplies de sable et coulées bas. En cette occasion, M. Drovetti, qui était venu s'établir au Caire, donna au vice-roi d'utiles conseils; il l'accompagna dans toutes ses visites aux travaux, et contribua, par sa parole, à électriser chefs et soldats. Les cheiks, Seïd-Omar en tête, entretenaient aussi l'ardeur générale : chaque matin, on voyait ce dernier, suivi d'une grande foule de peuple, se transporter au milieu des travailleurs, et pour les encourager de sa présence, quelquefois y passer tout le jour.

Aussitôt que les troupes furent arrivées, elles furent dirigées sur la Basse-Egypte. Il était temps, en effet, qu'elles fissent leurs preuves contre l'ennemi; car, jusque-là, toute leur valeur s'était tournée contre les habitants. A la première alarte, le kiaya-bey avait fait partir du Caire Taher-Pacha et le kaznadar du vice roi; mais au lieu de se rendre là où le devoir les appelait, ceux-ci s'étaient mis à lever des contributions dans le Delta. Hassan-Pacha était campé à Boulac avec ses Delhis, lesquels, sachant qu'ils allaient bientôt entreprendre une rude campagne, commirent

d'atroces brigandages dans les villages environnants : ils enlevaient les femmes, les violaient, puis venaient les vendre au Caire.

Les troupes réunies partirent sous le commandement du kiaya-bey ; elles formaient environ quatre mille hommes d'infanterie et quinze cents de cavalerie; dans ce nombre n'étaient pas compris les contingents des kachefs, déjà en présence de l'ennemi. L'armée se divisa à Menouf : Hassan-Pacha traversa le Nil en cet endroit, et suivit la rive gauche; le kiaya-bey continua de descendre la rive droite.

XIX

Le général Fraiser voulut naturellement venger l'honneur de armes britanniques; cinq jours après la malheureuse issue de la première, une seconde expédition partit pour Rosette : elle comprenait quatre mille hommes d'infanterie, six pièces de campagne et deux mortiers. Le général Stewart, qui la dirigeait, fit occuper, en arrivant, le village de Hamad, par cinq compagnies, et établir deux batteries dans la nuit sur les hauteurs d'Abou-

mandour. Dès le lendemain matin, elles ouvrirent leur feu sur la ville et le continuèrent sans interruption jusqu'au 21. Les assiégés furent repoussés avec perte dans toutes leurs sorties.

Une redoute, placée à Geddiè, de l'autre côté du Nil, incommodait beaucoup les Anglais; un détachement, sous les ordres du major Macdonald, passa le fleuve pour l'emporter. Ismaël-Kachef, qui la gardait, s'enfuit à l'approche de l'ennemi, abandonnant ses canons et ses bagages. C'était ce même Ismaël qui commandait naguère l'artillerie de Bardissi et avait tourné ses pièces contre la maison de son chef.

Parvenu le premier en présence des Anglais, Hassan-Pacha détacha un corps de cavalerie et d'infanterie pour attaquer la position de Hamad: ce corps fut vigoureusement ramené; mais une des cinq compagnies anglaises s'égara à sa poursuite. La voyant fort éloignée du camp, la cavalerie turque revint à la charge, l'enveloppa, et lui tua une vingtaine d'hommes; elle parvint aussi à faire quinze prisonniers. Ce fait, de si peu d'importance, décida cependant du sort des Anglais. Quoiqu'ils eussent fort peu à s'enorgueillir de leur triomphe, les Turcs coupèrent les têtes des morts et des blessés, et les portèrent, comme trophées, à Bérembal, au kiaya-bey, qui flottait irrésolu entre le parti de se jeter dans Ro-

sette, et celui d'attaquer les Anglais. Le faible et même douteux avantage remporté par la cavalerie d'Hassan-Pacha le décida à se joindre à ce dernier. La résolution était bonne en elle-même, puisqu'elle l'amenait à concentrer toutes ses forces sur un seul point. Il fit passer le Nil à ses troupes à une lieue au-dessus des positions anglaises. Dès que le major Wogelsand, qui commandait à Hamad, eut connaissance de ce mouvement, il envoya demander des renforts au général Steward, qui donna l'ordre au colonel Maclood et à cinq compagnies de se porter à son secours. Le 22 avril, à sept heures du matin, les Turcs s'ébranlèrent pour l'attaque, et le colonel, ne jugeant pas sa position assez forte, se mit en retraite sur le lac d'Edkou ; à cette première faute, il en ajouta une seconde, celle de diviser sa troupe en trois corps, fort éloignés les uns des autres. La cavalerie turque chargea vigoureusement la droite, culbuta et tailla en pièces les deux cents hommes du major Moore, qui, lui-même, fut fait prisonnier. Le colonel Maclood, placé au centre, forma en carré cent Ecossais, qui, par un feu bien nourri, obligèrent les Turcs à se mettre à couvert derrière les hauteurs de Hamad ; mais l'infanterie albanaise, venant se mêler à l'action, Maclood chercha à se rapprocher du major Wogelsand; presqu'au même moment il reçut à la tête une blessure mortelle. Un capi-

taine, nommé Mékaye, le remplaça, et tenta d'achever le mouvement commencé; pour ce faire, et comme Wogelsand était encore à deux portées de canon, il mit sa troupe en colonnes. C'est ce que pouvait désirer de mieux la cavalerie turque; elle chargea de nouveau, et avec la même impétuosité, ce faible détachement, et l'anéantit, sauf sept hommes et le capitaine, qui parvinrent jusqu'à Wogelsand. Toutes les forces des Turcs, infanterie et cavalerie, se tournèrent alors contre ce dernier, qui, acculé avec ses cinq compagnies et deux pièces de canon, dans un terrain bas et dominé par des monticules de sable, essaya vainement de lutter contre le désavantage de cette position. Après une énergique résistance, il fut obligé de mettre bas les armes ayant déjà perdu la moitié de son monde.

Le général Steward ne crut devoir rien faire pour réparer ce désastre; et considérant la retraite comme le seul moyen d'échapper à ses conséquences, il en donna le signal vers dix heures du matin, après avoir encloué sa grosse artillerie et brûlé ses munitions ainsi que ses bagages. Les Turcs et les Albanais, aidés des Arabes et des fellahs, suivirent sa trace, au nombre de plus de quatre mille; repoussés sans peine, ils se replièrent vers Hamad, et y portèrent la nouvelle de la retraite des Anglais. Le kiaya-bey envoya aussi-

tôt la plus grande partie de ses forces à leur poursuite; mais elles ne purent entamer la ligne de bataille de l'ennemi, qui s'appuyait au lac d'Edkou, et présentait un front garni de canons. L'armée anglaise continua sa marche toute la nuit, sans être inquiétée, et elle s'embarqua le lendemain à Aboukir, pour Alexandrie.

XX

Les mercenaires se montrèrent aussi féroces et fanfarons, après cette victoire inespérée, qu'ils avaient été timides et humbles avant le combat; c'était dans l'ordre. La prise d'Alexandrie commença par jeter parmi eux une terreur qu'ils ne cherchèrent même pas à dissimuler; on les voyait, de par les rues du Caire, courir effarés, faisant argent de leurs effets, changeant leur argent en or, et cherchant de tous côtés des moyens de transport pour la Syrie; de sorte que si les Anglais n'eussent point été battus à Rosette, il ne restait pas un soldat turc ou albanais au Caire.

Ce premier avantage, dû en entier à l'ingénieux



stratagème d'Ali-Bey pour empêcher la fuite de ses soldats, prévint donc un sauve-qui-peut général. L'arrivée de Méhémet-Ali, sa promptitude de détermination, et, par-dessus tout, l'ascendant qu'il exercait sur les troupes, achevèrent de leur remonter le moral. Dans cette affaire, si malheureuse pour les Anglais, le hasard sembla constamment conspirer avec leurs propres fautes pour leur rendre le succès impossible, et faire tourner contre eux jusqu'à leur valeur même. Sans les vingt têtes coupées par les cavaliers d'Hassan à de téméraires soldats, il est douteux que le kiaya-bey eût jamais pu se résoudre à une attaque qui exposait, dans une seule journée, le sort de toute une campagne : une pareille tactique était aussi contraire au caractère turc, qu'aux habitudes de la guerre jusque-là pratiquée en Egypte. Plutôt en cette circonstance qu'en toute autre, il est donc permis de dire que ce fut l'*étoile* de Méhémet-Ali qui triompha.

L'horrible spectacle, donné quelques jours auparavant à la population du Caire, se renouvela d'une manière aggravante : cinq cents prisonniers, haletants, la plupart blessés et privés de soins depuis cinq jours, défilèrent à pied sur la place de l'Esbékiè, devant les têtes de leurs compagnons, morts à Rosette : ceux qui tombaient, n'en pouvant plus, étaient jetés sur des ânes ; on décapitait

sur-le-champ ceux qui succombaient, et leurs têtes venaient s'ajouter aux nombreux trophées du même genre qui ornaient les piques des gens de leur escorte. Ces martyrs demandaient vainement un peu d'eau pour calmer leur soif; la populace, ameutée, leur répondait en leur lançant les ordures des rues et celles de ses paroles. C'est en cet état qu'ils traversèrent la ville et arrivèrent à la citadelle, où on les jeta dans des culs-de-basse-fosse. Les officiers furent traités un peu plus convenablement. Le vice-roi toléra cette féroce exhibition, qui corroborait son influence sur le peuple; mais, l'effet une fois produit, il se montra accessible à des sentiments plus humains; du moins il facilita les témoignages d'intérêt et de pitié que le misérable sort de ces victimes excita parmi les francs et les chrétiens de Syrie. Le consul de France fit, en cette circonstance, noblement son devoir; le premier, il envoya, aux prisonniers, des chirurgiens, du linge, des médicaments, et chaque jour il veilla de lui-même à ce que tous les adoucissements possibles fussent donnés à leur situation. Le général Fraiser écrivit au pacha pour lui recommander ses infortunés compagnons d'armes; il fit parvenir au Caire les instruments de chirurgie dont on manquait, et manda que le payeur de l'armée avait ordre d'acquitter les traites que les officiers pourraient tirer au sujet



de leur rançon. Un certain nombre d'entre eux usèrent de cette facilité.

XXI

Les Anglais ne purent se relever de ce coup désastreux. Avec des troupes démoralisées, le général Fraiser jugea prudent de ne se hasarder dans aucune nouvelle entreprise, et de se borner à la défensive; il isola Alexandrie du continent, en coupant la digue du lac Maréotis, et attendit l'effet de ses négociations avec les mamelouks. Mais, de ce côté, la défaite de Hamad eut une influence non moins négative. Dès les premiers jours qui suivirent la prise d'Alexandrie, le consul-général Miscett avait envoyé aux beys des émissaires chargés de leur rappeler la promesse de coopération de défunt l'Elfi, et de leur renouveler l'offre du gouvernement de l'Egypte. Dans tout l'éclat du triomphe, ces incitations n'avaient réussi qu'à rendre les beys irrésolus : vaincus, les Anglais perdirent à leurs yeux toute espèce de prestige. Les mamelouks ne concevaient pas, et l'expri-

maient hautement, que des troupes européennes eussent reculé devant ces Turcs, dont ils faisaient eux-mêmes si grand mépris, et qu'ils avaient battus en toute circonstance. L'éternelle dissension qui régnait parmi les beys fut un autre écueil pour les propositions des Anglais, tandis qu'elle servait les desseins de Méhémet-Ali, et fut admirablement exploitée par lui; car il était moins soucieux d'obtenir l'assistance des mamelouks que de s'assurer de leur neutralité, et cette neutralité, il l'attendait plutôt de leurs divisions que de leur entente, quel qu'en fût l'objet. En même temps donc qu'il les pressait de conclure le traité pour lequel il les avait fait descendre de leurs positions de la Haute-Egypte, il attisait secrètement la discorde parmi eux, et parvenait à séparer complétement les deux principales maisons des beys, celle de l'Elfi et celle d'Ibrahim, tout en se maintenant avec chacune sur un pied de bonne intelligence. Cette espèce de baiser-Lamourette, dont Méhémet-Ali avait leurré les mamelouks, alors qu'il s'était agi de marcher aux Anglais, l'eût placé, s'il eût été pris au sérieux, dans le plus grand embarras; mais, le vice-roi inspirait de trop justes défiances à ses anciens ennemis pour qu'ils y vissent le gage d'aucune future tranquillité: ils cherchèrent d'eux-mêmes à éviter les dernières conséquences de leur démarche, et leur



haine, sans s'en douter, raffermit celui dont elle désirait tant la chute.

Au reste, par l'effet d'une décadence bien concevable, les mamelouks devenaient de jour en jour beaucoup moins redoutables. M. Mengin, qui fut employé, à cette époque, pour une négociation concertée entre Méhémet-Ali et le consul de France, a tracé comme il suit l'impression que lui laissa l'aspect de leur camp : « On comptait alors deux mille cinq cents mamelouks, tous à cheval, bien montés, bien équipés ; mais ils n'avaient plus cette humeur belliqueuse qui les distinguait naguère ; ce n'était plus ces fiers cavaliers, dont l'intrépidité étonna les premières phalanges de l'Europe. La soumission était bannie de leurs camps ; ils étaient livrés à tous les vices. Autrefois, la maison d'un bey se faisait encore remarquer par la sévérité de ses mœurs et de sa discipline : alors elle était devenue une école de débauche ; des troupes d'almées (1) et de gâouazis (2) suivaient leurs camps ; les mamelouks passaient les nuits à s'enivrer dans leurs tentes, avec ces prostituées. Un libertinage aussi honteux fut sans doute une des causes de la ruine de cette belle et brave milice, dont un grand capitaine disait : « C'est la première cavalerie du monde. »

(1) Chanteuses.
(2) Danseuses.

XXII

Après avoir acquis l'assurance que les mamelouks n'agiraient point contre lui, Méhémet-Ali résolut de marcher lui-même contre les Anglais; il réunit, à cet effet, trois mille homme d'infanterie, mille de cavalerie, du canon, une grande quantité de munitions de guerre. Il se disposait à partir, lorsqu'il reçut la visite d'un officier de l'état-major du général Fraiser, chargé de traiter de l'évacuation d'Alexandrie. Le vice-roi fit à l'envoyé un accueil plein de distinction, mais éluda de répondre au message, sous prétexte qu'il allait se rapprocher du général en chef, et serait plus à portée de s'entendre avec lui pour cette affaire. Il se mit en marche le 12 août.

Les ordres supérieurs qui avaient motivé cette détermination du général Fraiser étaient aussi précis que pressants; un brick les avait apportés de Londres en trente-deux jours. Le gouvernement britannique n'avait pas eu lieu de s'applaudir de sa brutale aggression contre la Turquie; sur la côte d'Égypte, comme aux Dardanelles, un premier

succès, obtenu par surprise, avait été aussitôt entravé par une résistance dont l'énergie fut vivement stimulée par les agents français : là, comme partout, l'Angleterre avait rencontré son implacable ennemie. La paix de Tilsitt, conclue sur ces entrefaites, entre autres cruelles nécessités qu'elle lui imposait, l'obligeait à concentrer ses forces dans la Sicile, menacée par celles de la France, devenues libres par la même occasion. L'opinion publique, en Angleterre, n'avait d'ailleurs jamais complétement approuvé cette expédition en Egypte, que la faiblesse de ses ressources réduisait à n'être qu'une parodie de la glorieuse conquête française ; les revers éprouvés par les troupes du général Fraiser élevèrent ces blâmes contenus aux proportions d'un *tolle*, et forcèrent la main au cabinet de Saint-James, qui expédia sur-le-champ un ordre de retraite.

Méhémet-Ali vint à petites journées jusqu'à Damanour ; il rencontra le général Scherbrook, un second envoyé de Fraiser, chargé de ses pleins pouvoirs. Les demandes des Anglais n'étaient point ambitieuses : ils se bornaient à réclamer leurs prisonniers. Sur de pareilles bases, la négociation ne pouvait être ni longue, ni difficile ; car le vice-roi était aussi pressé d'entrer dans Alexandrie, que les Anglais d'en sortir. Le traité conclu et signé, l'ordre fut envoyé de diriger tous les prisonniers sur

Rosette; de leur côté, les Anglais commencèrent à embarquer leur artillerie et leur bagage. Topouz-Oglou, naguère kiaya du vice-roi, nommé gouverneur d'Alexandrie, s'avança jusqu'aux portes de la ville avec une avant-garde. Aussitôt que les prisonniers furent arrivés, tout le personnel de l'armée anglaise s'embarqua ; le 14 septembre, l'escadre mit à la voile, et Topouz-Oglou prit possession de la place. A cette nouvelle, Méhémet-Ali quitta Damanour, à la tête de deux mille hommes ; il marcha toute la nuit, et vint faire dresser sa tente, le matin, sur le bord du lac Madiè. Là, il reçut la visite du contre-amiral Hallowel, qui avait pris le commandement de l'escadre, à la suite de l'amiral Lewis, mort quelques jours auparavant d'une fièvre maligne (1). Après les compliments d'usage, le commandant anglais retourna à son bord, et Méhémet-Ali entra dans Alexandrie, au bruit de l'artillerie des forts.

(1) Le corps de cet amiral fut placé dans une barrique de rhum, pour être conduit en Angleterre, où il avait manifesté le désir d'être inhumé.

XXIII

Ainsi se termina cette expédition, qui fut le danger le plus sérieux qui eût, jusque-là, menacé la carrière de Méhémet-Ali. A considérer l'ensemble des circonstances qui rendaient son gouvernement précaire, la haine des mamelouks, l'hostilité sourde de la Porte, la pénurie des finances, l'épuisement du pays, l'animadversion d'un peuple fatigué de spoliations et de tyrannies, la lâcheté et l'indiscipline des troupes, il faut, ainsi que nous l'avons déjà dit, rendre la Providence, plutôt que sa politique, responsable de son salut. Remarquons, cependant, que si la faiblesse de ses moyens de résistance inspira à ses ennemis une confiance et un dédain qui les perdirent, elle ne parvint pas à lui faire faire la plus légère faute. Il est quelquefois plus difficile à un habile homme de ne pas faire dévier le succès de sa voie que de le rencontrer, et toute la force des joueurs émérites, quand la veine les favorise, se borne à ne pas la contrarier.

Quoi qu'il en soit, l'événement qui avait mis

Méhémet-Ali à deux doigts de sa ruine, raffermit sa position et le rehaussa dans l'opinion publique; dès ce moment, sa renommée franchit les limites de sa condition subordonnée, et s'étendit en Europe : il fut intronisé dans la politique du monde. Mais les sommités, où règne le plus de sérénité, attirent aussi les tempêtes. Le triomphe de Méhémet-Ali inquiétait la Porte et blessait l'Angleterre; il devenait ainsi la source de deux haines, qui, pour patientes et dissimulées qu'elles soient, ne s'apaisent pas volontiers, et ont, à l'instant donné, de terribles échéances. Pour le moment, l'orgueil d'Albion enregistra tacitement son affront, et la susceptibilité ottomane se fit effort pour paraître satisfaite. La Porte rémunéra Méhémet-Ali et quelques-uns de ses officiers par des dons honorifiques; elle fit plus, elle renvoya au vice-roi l'ôtage qu'il lui avait donné en garantie du paiement des quatre mille bourses : Ibrahim-Bey, son fils, revint au Caire avec le capidgi-bachi du divan.

XXIV

Méhémet-Ali ne resta à Alexandrie que le temps d'organiser quelques mesures fiscales et d'emprunter aux négociants européens 20,000 thalers, à valoir sur les revenus de la douane. Le même motif réclamait également sa présence au Caire et son départ d'Alexandrie : c'était l'insubordination des troupes, dont la victoire avait redoublé l'insolence, et qui commettaient, contre les biens des habitants et leurs personnes, des attentats de jour en jour plus graves. Les soldats qui avaient accompagné le vice-roi à Alexandrie s'accommodaient peu de la retenue et des privations que leur imposait le séjour de cette ville; ils se répandaient dans les campagnes environnantes, pillant et tourmentant les fellahs ; beaucoup désertaient tout à fait et allaient rejoindre au Caire leurs camarades, plus favorisés du côté des vivres et de la licence. Quand ce n'eût été que pour réduire les beys, aux prétentions desquels il allait de nouveau avoir affaire, le vice-roi voulut que cet état de choses cessât. Il quitta Alexan-

drie le 8 octobre, et vint par terre à Rosette, accompagné d'Hassan-Pacha et d'un petit nombre de personnes; il ne passa dans cette cité que quelques heures, qu'il employa à ordonner la construction d'un mur d'enceinte, et s'embarqua pour remonter le Nil ; mais sa cange, qui faisait force de voiles, chavira en vue du village d'Ouardan. Hassan-Pacha fut sauvé par les mariniers, et Méhémet-Ali gagna la rive à la nage. Un autre accident de fâcheux augure lui survint en arrivant au Caire : son cheval s'abattit. Les gens de la suite ne manquèrent pas d'interpréter ce double malheur par les plus funestes présages.

Méhémet-Ali éprouva, en effet, de sérieuses difficultés à exercer une répression efficace parmi ses troupes. Il y avait alors plus de dix mille soldats au Caire; leur langage hautain, prenant leur solde pour texte, se changea bientôt en révolte ouverte. Des coups de feu furent dirigés contre la maison du vice-roi, et sa propre garde répondit mollement à cette violente agression. Le cas était grave. Avant que l'esprit d'insoumission n'eût gagné ses plus proches serviteurs, Méhémet-Ali se décida à se renfermer dans la citadelle avec ses biens les plus précieux : pour y parvenir sans donner l'alarme, il prit un déguisement et en fit prendre un à son escorte : Hassan-Pacha en était, ainsi que les mamelouks français.

Les Albanais furent tout surpris de cette retraite, et commençèrent à douter que leur partie fût aussi belle qu'ils se l'étaient d'abord imaginé; ils se mirent néanmoins à piller consciencieusement la maison de Méhémet-Ali. Une scission s'opéra bientôt parmi les chefs de la révolte; les uns désiraient se rapprocher des Turcs, les autres reniaient toute autorité et n'en voulaient faire qu'à leur tête : les Delhis et leurs affreux brigandages brochaient sur le tout. La ville était plongée dans une consternation qui alla jusqu'à faire oublier aux citoyens leurs devoirs religieux (1). Les cheiks furent encore, en cette circonstance, les instruments de la réconciliation. A la suite de plusieurs conférences chez Seïd-Omar-Makram, les troupes se désistèrent de toute prétention, moyennant deux mille bourses que Méhémet-Ali leur abandonnerait. La somme fut trouvée dans la bourse des citoyens, sinon dans leur bon vouloir : mais l'industrie, la propriété et le commerce eurent lieu d'apprécier avec quelle parfaite équité elle fut répartie entre eux.

(1) On ne célébra point, cette année, la fête de la veille du Ramâdan.

XXV

Comme si ce n'était déjà pas assez des difficultés qui l'assiégeaient, Méhémet-Ali eut, vers la même époque, à lutter contre les faux prophètes et les sorcières; il est vrai de dire qu'il trouva, pour s'en débarrasser, des procédés trop expéditifs pour faire la matière des recommandations d'un historien. Nous citerons, cependant, deux exemples de ce genre.

Lorsque les Anglais tenaient encore Alexandrie, et au moment où le vice-roi était parti du Caire pour aller récupérer cette place, un certain cheik de village, nommé Soliman, se fit passer pour inspiré ; ses grimaces eurent du succès parmi ses compatriotes, surtout chez les jeunes gens : au nombre d'un couple de cents, ils s'étaient déclarés ses séides et portaient glorieusement des insignes en verroterie. Ce réformateur n'imaginait cependant rien de bien hardi; sa religion consistait à envoyer quérir des provisions dans les pays voisins, et à faire dire partout qu'il fallait être prodigue de dons à son égard, sauf à ne point payer l'impôt. Quelques fellahs goûtèrent cette der-

nière partie de la prédication, et les soldats du fisc s'en trouvèrent mal. Pour lors, un autre cheik de la même localité, que la renommée de son confrère offusquait peut-être, ou qui croyait faire pièce au gouvernement, insinua à l'illuminé qu'être prophète en son pays n'était pas chose si merveilleuse, mais qu'il en serait bien autrement dans la capitale, où l'on n'attendait sans doute que sa venue pour opérer une révolution en sa faveur. Soliman ouvrit, à ces conseils, une oreille complaisante; son entourage partagea sa confiance, et un beau jour on se dirigea sur le Caire, tambour battant, et chaque disciple armé d'un fouet, symbole expressif de l'œuvre à laquelle il allait concourir. En arrivant, la troupe se rendit à la mosquée d'Hassan, de là chez Séïd-Omar, où elle fit beaucoup claquer ses fouets, puis retourna à la mosquée. Le kiaya-bey voulut, dès l'abord, mettre des soldats aux trousses de ces maniaques; mais les cheiks s'y opposèrent par esprit de corps, et sous prétexte que cette violence causerait du scandale parmi le peuple : ils consentirent, toutefois, à les attirer en une autre mosquée éloignée de la ville, au milieu des tombeaux des mamelouks. Là, Soliman fut arrêté sans bruit, avec les siens, et conduit par-devant le kiaya-bey, auquel il refusa de répondre. Ce dernier l'exhorta doucement à regagner son village pour y faire des pro-

sélytes tout à son aise, lui promettant, en outre, de lui donner des terres à cultiver. Pour faciliter le retour de la troupe, on mit une barque à sa disposition : mais les soldats qui l'accompagnaient avaient reçu l'ordre de noyer le chef et les néophytes pendant le voyage. Ils s'acquittèrent consciencieusement de cette tâche, sauf pour l'un d'eux qui s'échappa à la nage.

L'autre aventure, dans laquelle Méhémet-Ali joua un rôle plus direct, eut pour héroïne et pour victime, hélas ! une malheureuse que la misère avait sans doute jetée dans les pratiques de la sorcellerie, à Damanour, sa patrie, et qui n'avait de commun avec l'enfer, que les suggestions de l'orgueil qui perdit Satan lui-même. Douée d'un talent de ventriloquie qui lui assurait des dupes faciles, elle ne sut pas résister au désir de donner un plus vaste théâtre à ses exploits, et vint au Caire, où sa réputation fit merveille en peu de temps. C'était le moment où la ville regorgeait de soldats. Elle acquit bientôt, sur l'esprit grossier et superstitieux de cette multitude, un ascendant qui le disputait à celui des chefs, et avec d'autant plus de facilité, que bon nombre de ces derniers partageait la crédulité de leurs subordonnés. Cela en vint au point qu'il ne faisait pas bon contester le pouvoir de la pythonisse, et la réalité de l'esprit infernal placé sous ses ordres : n'avait-on



pas entendu mille fois, dans l'obscurité, la voix surnaturelle de cet esprit? Quelques-uns même, le petit nombre, il est vrai, avaient été admis à l'honneur de lui baiser la main. Méhémet-Ali commença à s'inquiéter de cette femme; dirigé par des mains habiles, le prestige qu'elle exerçait sur les soldats aurait pu devenir redoutable pour son autorité, qui était loin alors d'être consolidée. Il voulut voir par lui-même la sybille, comme s'il n'eût eu d'autre but que de payer son tribut à la curiosité générale. Il fit appeler quatre jongleurs et promit à chacun dix bourses s'ils réussissaient à la lui amener. Ces individus, pressés de gagner leur salaire, n'imaginèrent rien de plus simple que d'aller saisir la magicienne au beau milieu d'une séance qu'elle donnait chez le *Bachaga* (1); mais l'assistance s'y opposa, sous le triomphant motif que la maison croulerait à la moindre violence faite à cette sainte. Un peu intimidés, un peu convaincus, les jongleurs n'insistèrent point et vinrent tout penauds rendre compte du résultat de leur mission au vice-roi, qui remit la visite à un moment plus opportun. Cependant, la sorcière et ses adeptes ne manquèrent point de se targuer de leur désobéissance, et elle ne chemina plus, par les rues du Caire, qu'à cheval et entourée d'une nombreuse escorte chantant

(1) Chef des gardes de nuit.

ses louanges. Méhémet-Ali résolut d'en finir, et manda au chef de la police l'ordre de lui amener cette femme.

Elle parut devant lui un peu avant le coucher du soleil ; une foule immense l'avait suivie pour être témoin de la conversion du pacha, car on n'imaginait point que son incrédulité pût résister à la force du miracle. En ce moment, Méhémet-Ali fumait un narguilé, assis à l'ombre d'un sycomore ; il dit à la magicienne qu'il était désireux, sous toute révérence, d'entrer en communication avec l'esprit qui lui obéissait ; à quoi elle répondit que cette initiation ne pouvait avoir lieu que de nuit, — son esprit étant, d'ailleurs, présentement allé faire sa prière à la mosquée de l'iman Hassan. — Tardera-il à revenir ? dit Méhémet-Ali. — Non, répliqua-t-elle, avant peu il sera de retour. Le pacha rentra dans son palais et monta au harem pour y manger : la sorcière et quelques privilégiés furent seuls admis dans une salle basse. Il redescendit à la nuit close, et s'informa si l'esprit était revenu ; sur la réponse affirmative, on éteignit les lumières : mais il avait bien recommandé qu'au premier signal, on en apportât d'autres. Déjà la sorcière, en son absence, avait donné un échantillon de son talent, dont l'assemblée était encore tout émue ; quelques-uns, craignant de se retrouver en contact avec l'esprit malin,

quittèrent l'appartement. L'incantation réussit à merveille; à l'appel : « Cheik-Ali! — c'était le nom de l'esprit, — une voix répondait, d'abord sourde comme si elle fût venue des entrailles de la terre, puis, à mesure que les questions se pressaient, de plus en plus distincte et sonore; un moment, elle sembla parler dans l'oreille de chacun, et une terreur indicible circula dans l'auditoire. Méhémet se déclara convaincu, et demanda, comme insigne faveur, de baiser la main de l'esprit. L'extrémité des doigts seulement ayant été livrée à son hommage, il insista pour avoir la main tout entière, et quand il la tint fortement, il fit le signal convenu. Une grande clarté se répandit tout à coup dans l'appartement, et montra la ventriloque luttant pour dégager son bras de l'étreinte de Méhémet-Ali, et se jetant finalement à ses genoux, en implorant sa grâce. Pour d'autres que des gens fascinés, la supercherie eût été suffisamment découverte; mais la plupart de ceux qui étaient présents ne virent, dans l'action du vice-roi, qu'un sacrilége, et les mots de mécréant, d'infidèle se mêlèrent à leurs murmures. Méhémet-Ali se garda bien de montrer la moindre hésitation : « Eh quoi! ignorants que vous-êtes, s'écria-t-il, vous vous laissez prendre à ce grossier artifice! Vite qu'on aille à l'instant jeter à l'eau cette prétendue prophétesse? » A ces mots, ce fut une

explosion, qui eut son écho jusque dans la foule, assemblée autour du palais : il fut question d'en venir aux voies de fait. — De quoi vous inquiétez-vous, reprit le pacha : ou cette femme a réellement un esprit à ses ordres, et il ne la laissera pas périr en cette circonstance ; ou bien, elle n'en a pas, et vous a indignement trompés; et alors elle aura mérité son sort. — Le dilemme eut du succès. La malheureuse ventriloque fut jetée dans le Nil, et longtemps après, ses admirateurs attendaient encore, au bord du fleuve, qu'elle réapparût sur les ailes puissantes du Cheik-Ali.

Méhémet-Ali n'avait eu d'autre dessein que de la démasquer, et sans le stupide entêtement de ses officiers, il est probable qu'il eût épargné sa vie ; mais la clémence eût été interprétée à sa propre confusion ; en cette ridicule aventure, il y allait de tout l'avenir de son autorité morale, et le roumériote n'était pas homme à mettre cette considération en balance avec une existence humaine, quelle qu'elle fût.

XXVI

Ce fut vers la même époque qu'il parvint à se débarrasser tout à fait d'un homme remuant et dangereux, dont il avait eu maintes fois à redouter les entreprises. Yassin-Bey, c'était son nom, avait été bimbachi dans l'armée du seligdar de Kourchid, et là déjà ses manières hautaines avec ses supérieurs, généreuses avec ses soldats, lui avaient conquis un parti puissant. Lors de la capitulation de Gizè, Yassin se rangea, avec sa troupe, sous le drapeau de Méhémet-Ali, et reçut, pour prix de sa soumission, le gouvernement du Fayoum et de Beni-Souef. On sait que, mis à la tête de deux mille hommes pour occuper ces provinces, il fut battu par l'Elfi-le-Grand, et qu'au mérite de soutenir une campagne incertaine et dangereuse, il préféra les faciles aubaines que lui offrait le pillage en compagnie des mamelouks. Méhémet-Ali, indigné de la conduite de son kachef, s'empara de ses propriétés au Caire, et chassa son père, vieillard aussi distingué par ses sentiments que par son mérite personnel. A partir de ce moment, Yassin,

qui n'avait trahi le vice-roi que par tempérament, conçut pour lui une haine profonde, sous le bénéfice de laquelle il parvint à se lier étroitemeut avec Bardissi. Celui-ci le combla des marques de son attachement et de sa générosité. Lorsque les Anglais débarquèrent, Yassin occupait le Fayoum et y faisait de cruels ravages; Méhémet-Ali dirigeait en ce moment toutes ses forces contre les beys; il aurait bien désiré que les circonstances lui permissent de châtier le traître; mais il sut en imposer à sa rancune, d'abord pour ne pas dévier du but de son expédition, et ultérieurement, par la nécessité de faire face à la formidable agression qui le menaçait au Nord. Yassin fut compris dans la trêve conclue à cette occasion; comme les autres beys, il se rapprocha du Caire avec ses soldats, et son voisinage devint un extrême péril pour l'autorité du vice-roi. C'était, et la suite le prouva bien, un homme à vues très-bornées; mais son intelligence, son caractère, les sympathies qu'il rencontrait chez les soudards, le rendaient éminemment propre à un coup de main, et rien n'eût été plus dangereux en cet instant critique. Pour conjurer cette mauvaise chance, Méhémet-Ali fit faire à Yassin des propositions directes d'accommodement par quelques-uns de ses plus anciens compères : c'était une manière de le convaincre en le flattant. Il mordit à belles dents à cet hame-



çon : moyennant quatre cents bourses que le vice-roi lui fit compter, et la faculté de rançonner à son gré la province d'Atféiè, il s'engagea à rester tranquille, et en eut du moins l'apparence. Mais, inhabile à garder longtemps un masque, il ne fut pas plutôt maître de l'argent, qu'il donna un nouveau cours à ses intrigues et à ses espérances. Il vint de l'Atféiè à Toura, de Toura à Boulac, avec tout son monde; son père était au Caire, et lui embauchait des soldats et des partisans à ciel ouvert. Lui-même se livrait à un recrutement continuel, en le couvrant du prétexte de marcher contre l'armée anglaise; mais lorsqu'il fut mis en demeure d'exécuter ce dessein, il exigea, au préalable, des sommes folles. Méhémet-Ali jugea qu'il se croyait près de son but et qu'il n'y avait pas un instant à perdre; car déjà la majorité des troupes penchait en sa faveur. Le rouméliote ne prenait jamais de demi-mesures; après avoir convenablement ramené l'esprit des siens par de larges munificences, il les rassemble un matin, et fait fermer les portes de la ville; puis il envoie à Yassin l'intimation formelle d'avoir à opter entre ces deux partis : renvoyer l'excédant de ses soldats, et obéir aux ordres qui lui seraient transmis, ou bien quitter l'Egypte : la guerre serait le résultat immédiat de son refus. Yassin donna sa mesure en ce moment décisif; il pâlit et se trou-

bla. Le destin l'éprouvait d'un seul coup. Il divisa sa troupe en trois corps; avec l'un, il se retira vers la Haute-Egypte; un autre, sous les ordres de son père, gagna la Kélioubiè; le troisième se dirigea par Birket-el-Hadgi. Méhémet-Ali, informé de ces mouvements, se mit à la poursuite du dernier corps, qui, n'ayant personne pour le commander, se rendit sans coup férir. Le père de Yassin sollicita la grâce de rentrer sous la loi du gouverneur: elle lui fut accordée, à condition qu'il marcherait lui-même contre son fils, de concert avec les forces mises à ses trousses. Mais déjà celui-ci avait gagné la province d'Atféiè, d'où il défiait momentanément les poursuites. Méhémet-Ali l'y laissa, remettant ce compte à régler, au moment où il n'aurait plus les Anglais sur les bras. Dans l'intervalle, Yassin-Bey se mit à courir la campagne, sans aucun plan, tantôt sur la rive droite du Nil, tantôt sur la rive gauche, ne vivant que de maraudes et pillant amis comme ennemis. Il eut bientôt tout le monde contre lui. Les beys se liguèrent pour l'anéantir; battu, dépouillé, mis en fuite, il ne rallia quelques soldats que sous les murs de Miniè. Cette ville, dépourvue de garnison, lui ouvrit ses portes. C'est alors que Méhémet-Ali lui fit porter les derniers coups. Le kaznadar du vice-roi vint enfin offrir à Yassin le bénéfice d'une clémence qui, pour une reddition instantanée, ne lui



garantissait que la vie sauve. Réduit à accepter cette grâce humiliante, il essaya vainement de demeurer en Egypte. Le 18 février 1808, après lui avoir mis quarante bourses dans la main, on le conduisit à Damiette, et on l'embarqua pour l'île de Chypre. Ses soldats s'engagèrent à la solde des divers chefs qui tenaient la Haute-Egypte.

Les circonstances seules avaient pu rendre ce Yassin inquiétant pour le vice-roi : dès qu'il apprit à le connaître, il lui pardonna. Méhémet-Ali ne fut jamais impitoyable qu'envers ceux qu'il craignait.

XXVII

Il s'agissait de faire aboutir en un résultat définitif les prémices de paix arrêtés avec les mamelouks pendant l'invasion anglaise. Les dangers de cette invasion écartés, les mamelouks n'avaient plus les mêmes motifs d'hésitation, et rien d'avantageux ne pouvait plus leur advenir que de leur bon accord avec le vice-roi ; au contraire, celui-ci en sentait moins la nécessité et aurait eu lieu de rabattre des concessions faites sous l'empire

des circonstances, si d'autres considérations ne lui eussent rendu, au moins pour le moment, la paix tout aussi désirable. Les derniers événements avaient été pour l'Egypte le coup de grâce; chaque nouvelle exigence de fisc devenait l'occasion d'un dépeuplement; les fellahs, accablés de souffrance, abandonnaient ces champs fertiles, qui ne pouvaient même plus subvenir à leur misérable existence, et se jetaient dans les déserts: ceux que la mort y épargnait, gagnaient les oasis; d'autres avaient fui en Syrie. En vain Méhémet-Ali, pour remédier héroïquement à cet état de choses, voulut-il faire émigrer, dans les villages abandonnés, les citadins sans état, les veuves, les domestiques, etc. : cette mesure ridicule ne put recevoir son exécution. Les villes n'offraient pas elles-mêmes un spectacle plus rassurant; le commerce et l'industrie étaient dans une complète paralysie, et les contributions réitérées avaient tellement épuisé les bourses, qu'on vit les particuliers, réduits à emprunter aux soldats, à un taux usuraire, l'argent qui devait servir à payer ces derniers. Continuer la guerre, avant que cette situation se fût tant soit peu améliorée, était chose impossible, et le vice-roi le vit bien par l'inutilité de ses tentatives pour remplir son trésor vide. Et cependant ses besoins n'avaient pas cessé d'être urgents; son armée, tout aussi nombreuse, n'était



pas moins exigeante; il lui fallait toujours faire de grands sacrifices pécuniaires, à Constantinople, pour être maintenu dans son poste. Ces circonstances expliquent donc pourquoi Méhémet-Ali, après la retraite des Anglais, persista, vis-à-vis des mamelouks, dans ses dispositions pacifiques; il avait d'ailleurs grandement sujet de se méfier de ses Albanais, et voulait faire parmi eux une épuration qui l'affaiblirait momentanément; aussi, dès le début des troubles qui le forcèrent à se réfugier dans la citadelle, envoya-t-il quelqu'un de sûr à Chahine-Bey, pour le presser de conclure un arrangement définitif, et de venir lui-même pour cet effet à Gizè. Chahine se rendit, quelque temps après, à l'invitation. Le traité qui scella cette réconciliation fut tout-à-fait à son avantage. La ville de Gizè était fixée pour sa résidence; dix villages dans les environs, trente de la province de Bânesè, et le Fayoum tout entier, constituaient, sans aucune redevance, son apanage et celui de sa maison. L'acte de concession fut régulièrement dressé et signé; après quoi le nouveau feudataire vint en grande pompe rendre une visite au vice-roi, qui lui fit de riches présents et l'invita à dîner chez son fils Toussoun. Plus tard, Chahine-Bey voulut contracter mariage : Méhémet-Ali l'en dissuada, en lui promettant de lui donner sa propre fille, qui devait bientôt arriver, et même une

de ses esclaves en attendant, si sa fille tardait trop à venir.

Toutes ces prévenances ne démentaient pas la constante politique du rouméliote, et on aurait tort d'y voir des gages sincères d'affection, ou même de retour, vis-à-vis de ses éternels ennemis, les mamelouks. Il savait bien que ces grands avantages accordés à la maisons de l'Elfi envenimeraient encore la jalousie des maison rivales et maintiendraient entre elles, ne fût-ce que momentanément, une division salutaire. En même temps, il espérait qu'ils serviraient d'appât pour les autres beys, et la suite justifia ce calcul : chaque jour, des mamelouks, dégoûtés de la vie errante que leur imposait la condition de leurs patrons, venaient se ranger sous la bannière de Mehémet-Ali. Le vieil Ibrahim lui-même, vis-à-vis d'apparences si favorables, sembla se relâcher de sa méfiance ordinaire; en réponse aux propositions du pacha, il envoya son fils Marzouk-Bey au Caire, avec une suite assez nombreuse : les bases d'un traité général et collectif furent jetées. Il n'entrait pas, toutefois, dans les vues de Méhémet-Ali d'en terminer aussi promptement; il prétexta le désir de réduire au préalable les tribus arabes, qu'aucun chef, depuis la mort de l'Elfi, n'était parvenu à retenir sous son drapeau, et se servit très-efficacement, à cet effet, des forces de Chahine-Bey.



Marzouk fut investi du gouvernement de Gizrgè, pour ne lui laisser aucun prétexte de soupçon.

Vers la fin de 1807, un capidgi-bachi avait apporté au vice-roi un firman de confirmation pour l'année suivante. Quelques mois après, on apprit au Caire la révolution qui avait placé Mahmoud sur le trône de Constantinople.

XXVIII

On avait atteint le milieu du mois d'août de l'année 1808, et la crue du Nil avait fait peu de progrès ; cette circonstance inspirait déjà une inquiétude générale, lorsque le 16, on vit le fleuve diminuer sensiblement au lieu d'augmenter. A ce signe d'un malheur irréparable, la consternation se répandit dans la ville ; le blé disparut du marché comme par miracle, et le peuple se mit à crier aux accapareurs. Les cheiks allèrent prendre conseil du vice-roi, qui leur dit de faire faire des prières publiques ; mais ces vénérables personnages, changeant de rôle, osèrent insinuer qu'une diminution des impôts serait peut-être une manière plus certaine de porter quelques adoucissements

à la rigueur des temps. A ces paroles, le vice-roi entra dans une violente colère : — les impôts sont-ils donc à mon seul usage, s'écria-t-il, et vous-mêmes, n'êtes-vous pas plus exigeants que moi? Vous avez obtenu l'exemption de certains droits sur vos terres, et j'ai une note de vos propriétés : je l'examinerai, et je confisquerai les biens de ceux qui ont levé les taxes dont la suppression a été ordonnée. — Ces paroles fermèrent la bouche aux donneurs d'avis. Le recours à la clémence céleste fut proclamé par toute la ville, et le lendemain eut lieu la prière de l'*Esteka* — de l'abreuvement — à la mosquée d'Amrou (1) : Séïd-Omar-Makram s'y rendit avec le *kâtib* (2), les cheiks et les étudiants de la grande mosquée; les patriarches copte, grec et arménien y vinrent avec les fidèles de leurs églises; on y vit aussi les religieux latins de la Terre-Sainte, les missionnaires de la Propagande, les prêtres maronites, et les rabbins. Ce fut vraiment une chose digne d'admiration que ce concours de tous les cultes, les idiômes, les rangs, les âges, dans une commune et fervente prière; mais ce qui ne fut pas

(1) Bâtie par Amrou, le lieutenant d'Omar : elle fut réparée par Mourad-Bey. L'entrée en est tolérée aux chrétiens.

(2) Celui qui fait, le vendredi, la prière à la grande mosquée.



moins remarquable, c'est que la Providence parut céder à cette supplication de tout un peuple: dès le jour suivant, le Nil regagna en hauteur ce qu'il avait perdu, et le 22, on put couper la digue du Calich.

XXIX

Le 9 septembre, le vice-roi était de retour au Caire d'une excursion dans les ports de la Méditerranée; et ce jour même, ayant appris que les beys n'avaient pas encore acquitté, malgré les injonctions réitérées, les redevances en blé et en numéraire, qu'ils s'étaient engagés à payer pour le miri des villages dont ils avaient la jouissance, il ordonna contre eux les préparatifs d'une expédition militaire. En vain, leur ambassadeur lui offrit-il, de leur part, des négresses, des eunuques et des chevaux : le gouverneur répondit, fort en colère, qu'il n'avait que faire de cadeaux, et que si c'était ainsi que les mamelouks voulaient biaiser avec lui, il saurait les remettre dans le bon chemin. L'envoyé partit pour aller informer les beys de la tournure que prenaient les choses; il re-

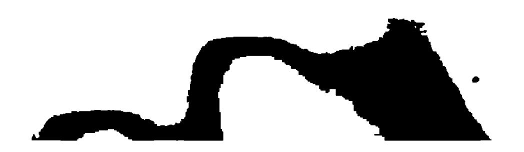
vint avec un certain Ali-Bey, porteur d'un projet d'arrangement auquel Méhémet-Ali ne voulut pas consentir. Il demandait un délai jusqu'à la récolte : — Oui, dit Méhémet-Ali, la récolte se fera, les beys en toucheront le produit, et ils se retireront dans le désert, où personne ne pourra les atteindre. — Après quatre jours de pénibles pourparlers, on s'arrêta, cependant, à ce moyen terme : les beys donneraient, dans l'espace d'un mois, le tiers de la contribution, montant à sept cent mille ardebs de blé, et le reste après la récolte. Les députés retournèrent dans la Haute-Égypte, enchantés des manières et de la bienveillance du vice-roi.

Quoique l'inondation parût devoir satisfaire tous les vœux, la misère publique s'aggravait de jour en jour par l'écrasant accroissement des impôts; Méhémet-Ali s'épuisait vainement en mesures ruineuses : un jour c'était le monopole des tabacs qu'il établissait; un autre, il altérait les monnaies en promulguant un nouveau tarif. On avait déjà tiré du commerce tout ce qu'il pouvait donner; on augmenta le miri d'un tiers en sus de la fixation. Les coptes étaient les trésoriers du pacha; ils furent pressurés plus que de raison, et au delà de leurs facultés. Un grand nombre s'expatrièrent ruinés.

XXX.

Un besoin d'argent tel que celui dont Méhémet-Ali était dévoré ne devait s'arrêter devant aucune considération; il osa bientôt, chose dangereuse! porter la main sur les biens du clergé. D'abord il se fit donner la moitié du revenu des donations et des propriétés appartenant aux mosquées, puis, en justification du proverbe : l'appétit vient en mangeant, il s'empara du tout. Les legs aux mosquées et les fondations pieuses étaient en usage en Orient depuis le commencement de l'islamisme; en Égypte, leur validité avait été consacrée, depuis cinq siècles, par le respect de toutes les administrations; les Français eux-mêmes s'étaient bien gardés d'attaquer des priviléges implantés dans l'esprit du peuple par les fortes racines de la religion. Pourtant, dès cette époque, ces priviléges avaient engendré les abus qu'a produits en tous lieux la constitution des propriétés cléricales; quantité de propriétaires, jaloux de soustraire leurs biens aux légitimes exigences du fisc, ainsi qu'à la rapacité de ses exactions, en fai-

saient aux mosquées une cession simulée pour s'en assurer, à eux et à leurs descendants, l'usufruit libéré de toute charge. L'inviolabilité qui s'attachait à ces dotations exerçait sur les terres une telle force d'attraction, qu'il y eut bientôt lieu de craindre que toute la propriété foncière ne fût absorbée par elles : le gouvernement décréta qu'elles n'auraient plus aucun effet sans son consentement. Cette mesure était aussi juste que judicieuse; mais elle constituait tout ce qu'une probité même ordinaire pouvait trouver de palliatif à la situation. Méhémet-Ali ne s'en tint pas là : en exécution de la menace qu'il avait faite, quelques mois auparavant, aux cheiks qui lui représentaient la lourdeur des impôts, il fit procéder à une sévère révision des titres d'authenticité des *rizaqs* et des *ouaqfs*; — c'étaient les dénominations de ces propriétés cléricales; et telle fut sa sévérité qu'il refusa de les reconnaître, les annula, et autorisa les kachefs des provinces à s'emparer des terres garanties par ces titres, ne laissant subsister des ouaqfs que ceux qui consistaient en maisons et en jardins. L'émoi fut grand et profond. La mosquée d'El-Azar, forum des citoyens du Caire dans ces occasions, s'emplit de nouveau; les cheiks et les ulémas, sous la présidence de Séïd-Omar, firent une espèce de serment du Jeu-de-Paume, s'engageant à mourir, s'il le fallait, pour le sou-



tien des *droits du peuple* et pour leurs propriétés.

A la nouvelle de tout ce tumulte, le vice-roi envoya immédiatement demander de quoi il s'agissait, et fit prier les cheiks de venir s'entendre avec lui. Les cheiks préférèrent discourir. — Ils ne se rendraient, dirent-ils, auprès du gouverneur, que lorsqu'il aurait aboli tous les impôts oppressifs dont il chargeait les musulmans; — puis, le reproche obligé d'ingratitude à leur égard; eux qui lui avaient si libéralement prêté leur appui! — enfin, les menaces : ils seraient toujours les mêmes pour lui, s'il s'amendait; autrement, ils se retireraient au Janicule mahométan : plus de prières, plus de leçons, plus de commentaires publics de la loi du prophète. — Prenez garde, leur dit l'envoyé, le vice-roi est un homme violent; ne le poussez pas à bout; il vaut mieux, dans votre intérêt même, transiger. — Les cheiks s'obstinèrent et remirent leurs plaintes formulées à l'envoyé, qui leur promit, sous peu, une réponse. Cinq jours s'écoulèrent sans qu'ils vissent rien venir : c'était trop pour leur impatience, et ils allèrent en corps prendre des informations auprès du ministre de la guerre (1). Celui-ci leur assura que le vice-roi n'était pas aussi exigeant qu'ils le croyaient et qu'il entrerait volontiers en arrangement,

(1) *Nazir-el-Mou'hemmat*, directeur des préparatifs de guerre.

pourvu qu'ils fissent les premiers pas. Les cheiks, pour refuser cette fois, prirent un prétexte, celui de la maladie du cheik-el-émir, de la présence duquel ils prétendaient ne pouvoir se passer; ils consentirent pourtant à ce que deux d'entre eux se dévouassent à la visite demandée. Méhémet-Ali leur fit bon accueil, mais laissa voir nettement le fond de sa pensée. — Des conseils et des remontrances tant que vous voudrez, leur dit-il : je les écouterai avec déférence, et ne négligerai aucune occasion de vous être agréable : mais des assemblées publiques, des excitations à la révolte, de l'agitation populaire, je n'en veux point. D'ailleurs, ces vaines démonstrations ne me font aucune peur; si le peuple venait à se révolter, comme vous le dites, je n'aurais pour lui que le sabre et que la vengeance! —On a trompé Votre Altesse, répondirent les cheiks; notre intention n'a jamais été de conspirer contre son autorité; nous n'avons fait que ce que nous faisons habituellement lorsque l'adversité s'apesantit sur nous : nous nous sommes réunis dans le sanctuaire du Seigneur, pour y implorer sa bénédiction et faire cesser les inquiétudes du peuple. — Je ne veux pas, vous dis-je, de ces réunions, repartit Méhémet-Ali : faites-m'en connaître les instigateurs et dites-moi les noms de ceux qui ont prononcé un serment. — Les cheiks protestèrent que le peuple seul avait donné l'im-



pulsion; ils se turent sur la seconde partie de l'interrogation, et il leur fallut se contenter d'un banal démenti du vice-roi relativement à ses intentions spoliatrices.

Les cheiks revinrent rendre compte à leurs collègues du triste résultat de leur mission. Le choix de ces deux hommes avait été déjà un indice de la désunion qui régnait parmi eux; car ils étaient sourdement ennemis de Seïd-Omar, qui montrait actuellement le plus d'animosité contre Méhémet-Ali, après avoir été, ainsi que nous l'avons vu, son principal auxiliaire et le plus fidèle instrument de son élévation. La cause de l'inimitié des cheiks pour Séïd-Omar était précisément dans la faveur toute spéciale dont celui-ci avait joui longtemps auprès du vice-roi, — faveur qui lui permit en maintes occasions de faire sentir à ses collègues son despotisme et la rigueur implacable de sa volonté. Ce Seïd-Omar était, du reste, autant au-dessus d'eux par son caractère que par sa qualité de chef des chérifs (1). Lorsque, à la suite des premiers pourparlers, Méhémet-Ali fit de nouveau inviter les cheiks réunis en assemblée à venir se concerter avec lui, il fut le seul qui s'élevât avec force contre ces procédés dilatoires et rappelât à ses collègues les exigences de leur serment : il le renouvela pour sa part, et jura qu'il ne

(1) *Nakib-el-acrâf.*

mettrait les pieds dans le palais du vice-roi que lorsqu'il aurait été fait droit à leurs justes demandes. Il alla plus loin : — s'il persiste, s'écria-t-il, dans ces desseins, nous en réferrons à la Porte; nous soulèverons le peuple. Je me charge de le faire descendre comme je l'ai fait monter. — Paroles imprudentes, vu l'esprit qui animait l'assemblée; car, malgré l'opposition de Séïd-Omar, elle décréta l'urgence d'une nouvelle démarche, et ceux des cheiks qui en furent chargés n'eurent rien de plus pressé que de tout rapporter au vice-roi. Saisissant à tout prix cette occasion d'une vengeance longtemps attendue, ils poussèrent ce sentiment jusqu'à l'abandon et au mépris de la cause qu'ils avaient pour mission de défendre : eux-mêmes exhortèrent Méhémet-Ali à ne prendre aucun souci de Séïd-Omar, qui, dirent-ils, n'était rien et ne pouvait rien sans eux. On pense si le rouméliote accueillit et entretint de pareilles dispositions; il ajouta le puissant réactif de la corruption au dissolvant de la haine, et leur fit avaler un tableau tout en rose de sa conduite et de ses projets : en portant la main sur les biens des mosquées, en se saisissant de leurs revenus, il n'avait eu pour but que de remédier aux nombreux abus qui s'étaient glissés dans la perception des impôts. Les cheiks-députés eurent l'audace de venir répéter ces balivernes à leurs col-



lègues réunis. Séïd-Omar sourit de pitié et reprocha avec hauteur à ses complices la lâcheté de leur défection ; après quoi on se sépara, l'assemblée étant incapable d'adopter aucune nouvelle résolution.

XXXI

La conjuration des cheiks pouvait être considérée comme déjouée ; il restait à la faire expier à son promoteur. Méhémet-Ali, toutefois, aurait voulu trouver sa belle, et ne point se départir encore du rôle conciliateur. Mais Séïd-Omar fut sourd à toutes les avances, et un fait servit à mettre en relief la tenacité de cet homme. Par l'effet d'une ancienne convention, il avait été arrêté qu'une somme annuelle de six cents bourses serait prélevée sur les droits d'enregistrement, et tenue en réserve à la disposition du grand-vizir. Jusque-là, le grand-vizir n'avait pas songé à tirer parti de cette ressource ; mais sur le point de partir en Syrie, et de prendre le commandement d'une armée destinée à agir contre les Ouahabites, il envoya son seligdar au Caire pour y toucher les revenus ac-

cumulés de six années. Méhémet-Ali, qui était loin d'être en mesure, voulut au moins payer en bonnes raisons ; il fit donc rédiger un mémoire à l'adresse du grand-vizir, où il établissait un compte de dépenses pour des travaux surrérogatoires d'un intérêt tout public, qui parachevait cette somme de trois mille six cents bourses : là figuraient avantageusement la digue du canal de Menouf, l'aqueduc de la citadelle, le curage des canaux, les déficits du miri, etc., etc. — Le mémoire terminé, il fut présenté à la signature de Séïd-Omar, qui refusa net, en faisant simplement observer que les contributions frappées sur les provinces de la Basse-Égypte, à l'occasion du canal de Menouf, avaient suffi, et au delà, pour cet objet, et que le reste du mémoire péchait contre la vérité. En apprenant ce refus, le vice-roi fut inquiet ; il descendit encore à la prière pour faire venir le cheik rétif auprès de lui. Séïd-Omar répondit que si le vice-roi tenait tant à le voir, il n'avait qu'à aller chez le cheik Sadat, où, de son côté, il se rendrait. Tant d'insolence était bien faite pour lasser toute longanimité ; cependant, la temporisation était tellement de l'intérêt du gouverneur, qu'il fit réitérer l'invitation par son propre kaznadar. Le cheik resta inflexible. Alors, Méhémet-Ali convoqua le cadi et tous les cheiks, et lorsqu'ils furent réunis, il les pria d'envoyer quérir officiellement Séïd-Omar. La chose

ayant été faite sans plus de succès, le pacha donna, séance tenante, l'investiture de ses fonctions de nakib-el-acrâf au cheik Sadat, et requit l'assemblée de prononcer l'exil de Séïd-Omar. Elle demanda un délai de trois jours : il y consentit, sous condition que le lieu d'exil ne serait pas Siout, où le cheik était né. Ce dernier accueillit avec une satisfaction bien jouée la nouvelle de sa déchéance, et, comme dernière bravade, il dit que dès l'instant qu'on lui interdisait le séjour de Siout, il demandait à être transféré à Derne, au Mont-Sinaï, en quelque lieu que ce fût, pourvu qu'il fût placé hors la domination du vice-roi. On lui assigna Damiette.

Le corps entier des cheiks eut un tardif mouvement de honte et de repentir ; la fermeté de leur collègue leur en imposa, tout comme elle excita les vives sympathies du peuple. Un grand concours de monde assista au départ de Séïd et lui fit escorte : mais cette démonstration était vaine ; elle ne pouvait plus donner la moindre crainte à Méhémet-Ali, qu'embarraissait seulement le besoin de se justifier en haut lieu ; et pour y arriver, il allait faire boire aux cheiks leur trahison jusqu'à la lie. Un mémoire justificatif fut rédigé par ses ordres : on y accusait Séïd-Omar de simonie et de concussion ; ceux de ses actes les plus marqués de complaisance pour le rouméliote,

— et notamment ses accointances avec les beys, lors de la coupure du Kalich, — lui étaient imputés à crime. Un cheik, pressé d'écrire ce mémoire, s'y refusa : il fut destitué et remplacé par un autre. Tous les ulémas se défendirent de l'avoir signé, quoiqu'un certain nombre y eussent été contraints par la logique de leurs engagements antérieurs. De là calomnies, haines vivaces, sourdes intrigues parmi ces vénérés personnages. Il suffisait à Méhémet-Ali d'avoir jeté parmi eux un levain de discorde : il se considérait dorénavant comme leur maître, et en effet leur influence fut à tout jamais annihilée.

XXXII

Non-seulement les beys de la Haute-Égypte n'avaient point achevé le paiement des redevances de l'année pour laquelle ils avaient donné un à-compte, mais une autre année était près de finir, sans qu'ils eussent témoigné le moindre désir de s'exécuter. Méhémet-Ali vit bien qu'il n'en obtiendrait rien que par la force. Vers la fin d'août 1809, il rassembla les éléments d'une grande expédition.



Chahine-Bey avec son monde en faisait partie, et le vice-roi la dirigeait en personne, accompagné de ses deux fils, Ibrahim et Toussoun. Les beys, qui connaissaient la pénurie des finances du pacha, et les mauvaises dispositions qu'entretenait chez ses troupes le défaut de paiement, n'avaient pas supposé qu'il fût en état de venir les attaquer. Lorsqu'ils n'en purent plus douter, et se virent en face de six mille hommes, leurs indécisions recommencèrent; les uns voulaient traiter, les autres se battre. Il suffisait de cette divergence pour rendre la guerre impossible. Osman-Bey-Hassan donna le signal de la défection en concluant, à Siout, un accord tout à fait au gré du vice-roi; d'autres suivirent bientôt son exemple. Ibrahim-Bey, qui continuait à se tenir à l'écart, fut prévenu officiellement de ce qui se passait, et répondit à cet acte de déférence par un tout semblable, en envoyant son propre fils au camp du vice-roi. Le nouveau traité reproduisait l'engagement des mamelouks de payer les impôts, et stipulait la condition expresse qu'ils viendraient s'établir au Caire. Jusqu'à ce que cette dernière clause eût reçu son exécution, Méhémet-Ali ne pouvait se flatter d'avoir conquis sur les beys le moindre avantage, et c'est pourquoi il y attachait autant de prix que ceux-ci mettaient de répugnance à s'y conformer.

Les plus confiants vinrent sans retard, et ils fu-

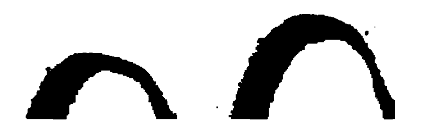
rent magnifiquement traités pour encourager les autres, qui, toutefois, ne s'avancèrent qu'avec une lenteur circonspecte, et en s'entourant de toutes sortes de précautions. Le temps, qui devait s'écouler avant qu'ils n'arrivassent, permit au vice-roi de jeter les bases d'une vaste entreprise.

XXXIII

A partir du jour même où il fut élevé au poste de gouverneur de l'Égypte, la Porte n'avait cessé d'inviter périodiquement Méhémet-Ali à envoyer une armée au secours des Lieux-Saints, opprimés par les Ouahabites; et, depuis quelque temps, ses dépêches, à ce sujet, étaient devenues plus pressantes que jamais. L'année précédente, un message exprès du grand-seigneur lui avait apporté l'ordre formel de diriger une expédition en Arabie, de manière à seconder le grand-vizir, débouchant par la voie de Syrie, et le gouverneur de Bagdad, auquel était prescrit une marche analogue. Si cette expédition eût continué à présenter les mêmes difficultés qu'auparavant, si elle ne fût venue cadrer avec les secrets desseins de Méhé-

met-Ali, il est hors de doute qu'il eût pu, sans grand inconvénient pour lui-même, persister à l'éluder; car, en même temps que sa position se raffermissait en Égypte, il acquiérait plus d'indépendance vis-à-vis de la Porte, et savait celle-ci trop occupée d'un autre côté, et trop faible pour tenter une opération devenue aussi difficile que celle qui aurait consisté à l'évincer de son gouvernement par la force. Nous pourrions, dès à présent, dire quels avantages le vice-roi espérait retirer de cette guerre; mais il vaut mieux les voir se développer par la suite même du récit. Quoi qu'il en soit, dès la fin de l'année 1809, les préparatifs furent poussés avec vigueur; Méhémet-Ali donna, en cette circonstance, la première preuve de la vertu communicative de sa volonté et la mesure de ce que cette volonté pourrait accomplir, quand elle s'exercerait dans un cercle moins restreint. Le premier problème à résoudre, et le plus difficile, était de transporter l'expédition aux points où elle devait agir. Par la voie de terre, il fallait faire d'avance le sacrifice de la moitié au moins du personnel, à travers un désert où les simples caravanes, pourvues de tout ce qu'il leur faut, perdent ordinairement cette proportion de leur monde; aucun moyen de transport maritime n'existait dans le golfe Arabique, et le chérif Gâleb, le seul qui eût pu placer quelques barques

à la disposition de Méhémet-Ali, était trop l'allié des réformateurs, qui avaient maintenu ses revenus et ses priviléges, pour ne pas être l'ennemi des Turcs. Dans cette conjoncture épineuse, Méhémet-Ali prit l'étonnante résolution de se créer une marine sur la Mer-Rouge. Suez devenant le pivôt de ses mouvements, il se rendit dans cette place, autant pour la mettre à l'abri d'un coup de main, que pour étudier les ressources qu'elle pouvait offrir à son projet. Elles étaient, il faut bien le dire, absolument nulles; et depuis les bois de construction, jusqu'au plus petit fil de caret, il fallait tout faire venir et tout fabriquer. Qui ne se serait rebuté? Le rouméliote ne douta pas un moment de la réussite. Il commença par faire acheter, dans les ports de la Turquie, les matériaux nécessaires, et donna l'ordre qu'ils fussent dirigés sur Boulac, en même temps que les ouvriers indispensables pour les mettre en œuvre. Une fois façonnés, numérotés, tous ces éléments furent chargés à dos de chameau et transportés à travers un désert de trente-deux lieues. On ne saurait imaginer la difficulté d'une telle opération; une seule pièce, vu sa pesanteur, exigeait souvent jusqu'à quatre chameaux, qu'il fallait faire marcher de front. Il y eut plus de dix-huit mille de ces animaux employés à ces transports; beaucoup succombaient de fatigue, et leurs cadavres encom-



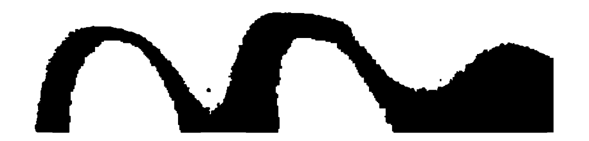
braient la route; mais d'autres étaient mis en réquisition chez les Arabes, pour les remplacer sans aucun retard. Le succès couronna tant d'efforts, et moins de dix mois après qu'elle eût été commencée, une escadre de dix-huit voiles fut mise à flot. On avait eu le soin de disposer ces bâtiments pour recevoir la plus grande quantité possible de troupes, de vivres et de munitions.

Une pareille entreprise nécessita des dépenses énormes. Les intendants coptes en ressentirent, les premiers, les onéreux effets. Le pacha voulut obtenir d'eux trente-deux mille bourses et la reddition de leurs comptes. Ils poussèrent les hauts cris, et réussirent à réduire ces exigences à sept mille bourses, qu'ils répartirent fraternellement entre tous les membres de la religion copte. Non content de cette copieuse saignée, le vice-roi fit appeler auprès de lui tous les kachefs de province, et eut avec eux trois jours de grandes conférences, à l'issue desquelles il frappa tous les villages d'une imposition extraordinaire de dix jusqu'à quarante bourses: c'était une valeur moyenne de cinquante-cinq mille bourses, dont il enrichissait son trésor. Or, la taxe ordinaire, le *miri*, rentrant déjà avec la plus grande peine, ce surcroît démesuré d'impôt écrasa littéralement l'Égypte; les paysans, dans l'impossibilité absolue de payer, désertèrent leurs champs en masse. Les proprié-

taires portèrent des plaintes contre l'énormité de la mesure : on leur demanda d'exhiber leurs titres, pour contrôler les réclamations; bon nombre les déposèrent sans défiance; puis on refusa de les leur rendre, sous divers prétextes. Et c'est ainsi que la plupart des propriétaires furent soi-disant expropriés; car il n'en fut que bien peu parmi eux, ceux qui pouvaient se recommander de protecteurs puissants, qui touchèrent quelque chose des indemnités assignées sur le revenu des douanes et des apaltes. Le reste demeura bien et dûment dépossédé, et aucune excuse ne peut pallier le caractère de cette spoliation.

XXXIV

En voyant le vice-roi si occupé, les mamelouks n'avaient pu abandonner leur méfiance, ou peut-être espéraient-ils encore trouver l'occasion de ressaisir leurs avantages. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on était arrivé à la fin de mai de 1810, et que le nombre des mamelouks ayant fait leur soumission ne s'était pas augmenté, tandis que ceux qui résidaient au Caire, sur la foi des traités,



commençaient à s'agiter sourdement. Ces dispositions hostiles s'accusaient de plus en plus, à mesure que les beys de la Haute-Égypte s'approchaient de la capitale. Méhémet-Ali ne pouvait fermer les yeux sur le danger de cette situation; mais il se taisait, lui aussi, attendant l'occasion. Pendant son séjour à Suez, il fut averti des machinations qui se tramaient en son absence; la même dépêche l'instruisait du projet qu'on avait formé de l'enlever dans le trajet du désert. A cette nouvelle, Méhémet-Ali monte sur le plus rapide de ses dromadaires et se rend en dix-huit heures au Caire. Son escorte ne put le suivre. Un seul de ses serviteurs, dont la monture avait succombé de fatigue à quelque distance de la ville, se crampona au dromadaire de son maître et arriva mourant.

Ce retour subit terrifia les conspirateurs et fit avorter leur plan. Le vice-roi ne se livra à aucune recherche, à aucun sévice; son visage resta souriant. Un jour, un coup de fusil est tiré sur lui: la balle l'effleure et tue un de ses officiers: lui-même recommande le silence sur cette affaire et empêche son ébruitement. Mais il prenait secrètement ses précautions. Vers la fin de mai, les beys de la Haute-Égypte étaient arrivés à Dâchour, et déjà les communications devenaient très-fréquentes entre leur camp et le Caire. Méhémet fit

très-bonne mine à ceux d'entre eux qui se détachèrent pour venir le saluer ; il envoya des présents aux autres. Cependant, tandis qu'Ibrahim-Bey et ses compagnons s'établissaient en avant de Gizè, le vice-roi massait autour de Choubra une grande quantité d'infanterie et de cavalerie. Ce mouvement déplut aux mamelouks ; des deux côtés, on se mit à s'observer avec une extrême précaution. Tout à coup, et sans qu'on puisse s'attendre à une pareille détermination, Chahine-Bey évacue Gizè, après avoir détruit tous ceux de ses meubles qu'il ne pouvait emporter, et va se réunir à ses collègues. On attribua cette fugue aux incitations cauteleuses du vieil Ibrahim. Chahine fut traité par ses anciens amis en enfant prodigue : ils le nommèrent chef de la maison de Mourad.

XXXV

Le Nestor des mamelouks nourrissait, en effet, contre Méhémet-Ali, les mêmes préventions que par le passé. C'était en dépit de ses avis, qu'en toute circonstance, ses compagnons avaient été dupés par le rouméliote ; c'était malgré lui, qu'en

22



dernier lieu, leurs oreilles s'étaient ouvertes à ses propositions de paix; c'était à son corps défendant, qu'entraîné par le mouvement général, il s'était rapproché de son ennemi; et maintenant qu'ils se trouvaient en présence, il les tenait toujours en garde contre lui, et leur soufflait sa vieille rancune implacable.

Méhémet-Ali, s'il eût pu concevoir quelque illusion à ce sujet, se la serait vu enlever par le rapport que lui fit son fidèle Hassan-Pacha d'une conversation qu'il eut avec Ibrahim, sous la tente de Chahine, où il était allé pour tâcher de scruter les intentions des beys. En entendant Ibrahim, qui se plaignait amèrement de Méhémet-Ali, il lui dit : « Mais n'avez-vous pas fait la paix à Siout avec lui, par un traité? — A quelles conditions? répondit Ibrahim. — Celles d'une parfaite soumission : vous devez désormais l'aider à gouverner, loin d'y mettre obstacle, comme vous avez fait jusqu'ici. En retour de la restitution des provinces de la Haute-Égypte, il vous pourvoiera d'emplois et d'apanages, à chacun suivant ses mérites. Voyez sa générosité à l'égard de Chahine : ne lui a-t-il pas donné près de dix mille bourses, à partir du jour où ce bey est franchement venu à lui, sans compter les présents en mamelouks et en esclaves? — C'est vrai, Méhémet-Ali a fait preuve d'une royale munificence envers Chahine-Bey;

mais ce n'était qu'un piége pour attirer les autres. Nous le connaissons de longue date, et nous savons de quelle façon il en use avec ceux-là même qui ont le plus de titres à sa reconnaissance. — Quels sont ceux-là? — Qui? Osman-Agâ, d'abord, le propre kasnadar de Kousrouf, qui livra la citadelle à votre oncle Taher-Pacha, et fut la première victime du rouméliote. Votre parent a été la seconde : n'est-ce pas grâce aux incitations de Méhémet-Ali qu'il se mit à dos les Turcs, et que ceux-ci l'ont tué? A notre tour, nous subîmes les terribles conséquences de cette perfide alliance, Méhémet-Ali devint l'âme de notre parti; Bardissi le traitait en frère, et ne voyait rien que par ses yeux; poussé par ses conseils, il fit assassiner Ali-Pacha Dgézaïrli, il combattit l'Elfi, son collègue : qu'y a-t-il gagné? Un beau jour, cet allié, ce frère, souleva les troupes contre lui, en même temps qu'il l'engageait à frapper une contribution extraordinaire pour le rendre odieux au peuple. Après nous avoir chassés du Caire, il appela Kourchid au pouvoir et vint nous faire la guerre dans le Saïd; mais il ne savait point mettre un terme à ses intrigues, et lorsqu'elles ne furent plus un mystère pour Kourchid, il se tourna contre ce prince, en faisant cause commune avec les Delhis et tous les artisans de révolte. Il parvint à persuader aux cheiks, à Seïd-Omar-Mak-



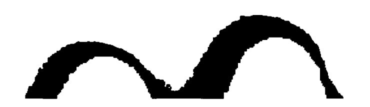
ram tout le premier, que Kourchid voulait la ruine de leur influence : tel fut le motif de la haine que ces gens portèrent à ce pacha. Ils doivent en être singulièrement revenus aujourd'hui, ainsi que de leur faible pour le rouméliote; car s'ils lui ont livré les rênes de l'État, s'ils se sont mis en quatre pour le soutenir, si Séïd-Omar lui a tout sacrifié, jusqu'à son honneur et sa conscience, en l'aidant à tendre une embûche meurtrière à nos infortunés collègues, lors de la coupure du Calich,—il est juste de reconnaître que la spoliation a été le lot des premiers, et l'exil la récompense du second. Et maintenant, quelle foi voulez-vous que nous ayons en les promesses de cet homme? Nous étions les maitres de l'Égypte, et il nous a dépouillés de tout; que nous offre-t-il, en retour? Sa parole? — C'est évidemment trop peu de chose.

Que répondre à cette vigoureuse catilinaire! Hassan-Pacha essaya vainement de disculper le vice-roi, et il revint porter chez celui-ci la conviction qu'il n'y avait plus qu'à recourir aux armes pour vider ce grand différend.

XXXVI

Au premier mouvement en avant des troupes turques, les mamelouks se replièrent sur Dâchour, et prirent position à Regag; Hassan-Pacha marcha à leur rencontre et fut arrêté en avant du village de Soûl par une ligne de retranchements. Il n'essaya point de les emporter de haute lutte, mais connaissant les habitudes des mamelouks à la guerre, il projeta une surprise au milieu de la nuit. En effet, ceux-ci dormaient d'un profond sommeil lorsqu'il pénétra, la nuit, dans les retranchements; la résistance fut pour ainsi dire nulle; un bimbachi, qui était de garde, fut tué, ainsi qu'un kachef et plusieurs mamelouks : leurs têtes furent envoyées au Caire.

Pour prendre une revanche, les beys attaquèrent, dans la nuit du 13 au 14 juillet, l'armée turque et la flotille de transport. Après un combat long et sanglant, les Albanais plièrent et se réfugièrent dans les barques l'épée dans les reins; mais ils laissèrent un grand nombre des leurs sur la place. Les mamelouks jetèrent avec intention



les cadavres dans le fleuve; le courant, qui commençait alors à devenir rapide, les porta en peu de temps au Caire, où ils devancèrent la nouvelle de la bataille, et servirent de témoignages aussi irrécusables que terrifiants, à la victoire des mamelouks.

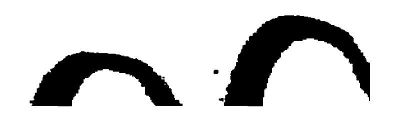
Pour comble, Hassan-Pacha, au lieu de tenir tête à l'ennemi, avait profité d'une brise favorable pour gagner Benisouef; les beys, n'ayant plus de forces devant eux, se rapprochèrent de la capitale. A cette nouvelle, l'alarme se répandit jusque dans le camp du vice-roi, qui était placé en avant de Gizè. Une nuit, tout y fut mis en désordre par l'arrivée des mamelouks; les soldats laissèrent là leurs tentes et coururent se renfermer dans Gizè. Mais les assaillants n'osèrent pas pousser plus avant, et perdirent tout le fruit de leur audacieuse entreprise. La défection couronna chez eux l'impéritie; une partie de la maison de Chahine avait refusé de prendre part à cette échauffourée; quatre beys, seize kachefs, et plus de deux cents mamelouks, soit qu'ils eussent à se plaindre de leur chef, soit, ce qui est plus probable, qu'ils fussent gagnés par Méhémet-Ali, passèrent dans les rangs des Turcs. Cette circonstance arrivait à point pour relever le parti du vice-roi, car la défaite de Soûl avait été pour lui un rude échec; la réunion de tous les beys inspirait une grande terreur, qui

se traduisait déjà, chez les fellahs, par le refus de payer l'impôt.

Après l'affaire de Gizè, les mamelouks se retirèrent au pont d'El Lahoune. C'est là que Méhémet-Ali alla les chercher lui-même, à la tête de son armée, augmentée d'un double contingent d'Albanais et de Delhis. S'étant mis en marche le 28 juillet, avec quinze cents cavaliers et deux mille fantassins, il vint ranger ses troupes en bataille devant les mamelouks, qui occupaient les bords du canal de Joseph. L'artillerie du vice-roi causa de grands ravages dans leurs rangs, et les força à repasser le pont en désordre. Chahine-Bey fut le premier à lâcher pied; tous l'imitèrent à l'envi, et ne se crurent en sûreté qu'à Bânesè. Pour la première fois, Méhémet-Ali publia un bulletin de son triomphe; le voici tel qu'il fut envoyé au Caire :

« Du camp égyptien entre Beni-Addine et Monfalout, le 25 du mois de régeb 1225 (24 août 1810).

« Aussitôt que nous avons reconnu les escadrons des mamelouks, nous nous sommes élancés contre eux à la tête de notre cavalerie. Nos artilleurs secondaient le mouvement; notre cher fils, Ibrahim-Bey, defterdar de l'État, nous accompagnait. Dès la première charge, l'ennemi a été dispersé; nous lui avons donné la chasse dans les monta-



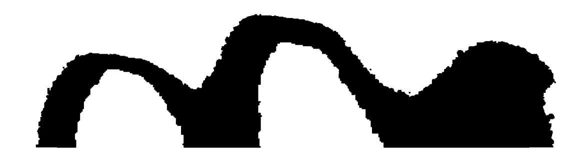
gnes jusque vers l'akabè de Beni-Addine. Les captifs et les morts dépassent le chiffre de six cents. Mille hommes, à peu près, ayant trouvé leur salut dans la fuite, se sont retirés à Monfalout, à Siout et ailleurs. Après le combat, trois beys d'Osman-Hassan et un bey de l'autre parti sont entrés dans Monfalout. Six beys, de nombreux kachefs et simples cavaliers ont demandé l'âman. Le vieux bey Ibrahim, Selim-Bey l'aveugle, Osman-Bey, Hassan et Chahine-Bey, couverts de blessures, ont pris le chemin d'Ibrim et du pays des noirs, avec les débris de leur armée. Louange à Dieu ! La tyrannie des beys est détruite. »

XXXVII.

La nécessité de mettre la dernière main aux préparatifs de l'expédition d'Arabie rappela Méhémet-Ali au Caire. Il y trouva le chef des eunuques, qui était venu de Constantinople lui apporter les dernières injonctions du divan, un sabre et un poignard pour lui, et pour son fils Toussoun, destiné au commandement de l'armée d'opération, le grade de pacha à deux queues. Lecture solen-

nelle et publique fut faite des dépêches. Il ne restait plus qu'à réunir dans le port de Suet toutes les provisions nécessaires : des ordres furent donnés en conséquence, et, en même temps, les troupes qui formaient le noyau de l'expédition vinrent camper à Kobet-el-Azab.

La parfaite soumission que Méhémet-Ali témoignait ainsi aux vœux de la métropole, recouvrait cependant le principe d'une sourde hostilité ; la Porte avait déjà eu lieu de reconnaître dans son délégué en Egypte, des velléités d'indépendance qui, plus tard, devinrent une formidable rébellion. Une question de douanes fut l'occasion ou le premier prétexte, chez Méhémet-Ali, des sentiments auxquels il resta, toute sa vie, fermement attaché, et qui furent le grand et l'unique mobile de toutes ses actions ; il débuta par vouloir imposer le commerce ottoman, ni plus ni moins que tout commerce étranger. L'intention était peu conforme à son rôle de vassal ; mais le vice-roi trouvait un motif d'immunités dans les lourdes charges qu'il s'imposait à cette époque pour la plus grande gloire du commandeur des croyants, et pour les croyants eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, la Porte réclama assez vertement ; sans tenir compte de la réclamation, Méhémet-Ali s'ingéra dès lors de sonder le courant politique où il était entraîné, pour voir s'il n'y pourrait pas planter le



drapeau de son indépendance au même titre que les princes musulmans du nord de l'Afrique, et constituer l'Egypte en cinquième État barbaresque. Les circonstances n'étaient pas propices à ce dessein. Enveloppés dans les grandes guerres de Napoléon, tous les cabinets d'Europe tenaient à conserver leurs bonnes relations avec la Turquie; et celle-ci avait, pour le moment, acquis ce caractère de neutralité, objet de tous les efforts de sa politique extérieure. Méhémet-Ali fut donc nettement debouté de ses prétentions. Attaquer son souverain, sans s'être ménagé un appui, c'eût été de sa part une folie, et il n'y songea point. La guerre d'Arabie devint alors le meilleur dérivatif à ses espérances déçues; il y gagnait, au cas de succès, un éclat propre à rasseoir sa position ébranlée, à ouvrir de nouvelles perspectives à son ambition, et quoi qu'il pût advenir, il y trouvait un emploi de ses troupes mercenaires, dont le séjour en Egypte commençait à lui devenir bien pesant, parce qu'il n'aurait pu les licencier sans péril.

Sur ces entrefaites, une circonstance prouva bien que si Méhémet-Ali hésitait à lever l'étendard de la révolte, il prenait assez peu de souci du mécontentement de la Porte. Le même eunuque, dont il vient d'être question, était allé porter à Soliman, pacha d'Acre, un firman qui joignait

à son gouvernement celui de Damas, et destituait le titulaire de ce dernier, Youssouf-Pacha, pour s'être rendu coupable de désobéissance. Youssouf, pénétré de bonnes intentions, mais assez empêché d'agir, ne s'était pas hâté, comme il le lui avait été prescrit, de diriger des troupes en Arabie. Soliman ne savait comment s'y prendre pour entrer en possession de son nouveau fief. Voici de quoi il s'avisa. Il fit répandre le bruit que les Ouahabites s'étaient approchés de Mouzerib; lui-même sortit à la tête de ses troupes, invitant son collègue Youssouf à en faire autant et à venir le rejoindre. Celui-ci, ne soupçonnant rien, se rendit à l'invitation. Aussitôt qu'il fut hors de Damas, Soliman s'avança à marches forcées, entra dans cette ville, et s'y proclama gouverneur, en vertu du firman impérial. Youssouf, désabusé, revint sur ses pas, et livra à son adversaire un combat qui dura tout un jour. Mais il laissa surprendre son camp dans la nuit suivante, et fut contraint de s'esquiver avec trois de ses mamelouks, abandonnant tout à son ennemi. Il vint en Egypte, frappa inutilement à la porte de Hamad, dont les habitants ne voulurent point le recevoir; de là, à Rosette, d'où il implora l'assistance de Méhémet-Ali. En quelque mauvaise part que sa conduite dût être prise à Constantinople, le vice-roi n'hésita pas à se montrer généreux. Il envoya Taher-Pacha au-



devant de Youssouf, qui vint au Caire, et y vécut encore cinq années.

XXXVIII

Méhémet-Ali n'était pas aussi certain qu'il l'avait dit, d'avoir mis désormais les mamelouks dans l'impossibilité de lui nuire. Le passé était pour lui une leçon éloquente; après chacun des terribles coups dont il avait frappé ces indestructibles ennemis, il les avait toujours vus s'effacer pendant un certain temps, pour reparaître plus ardents, plus implacables que jamais. Au moment où il allait s'engager dans une guerre extérieure qui lui prendrait la meilleure partie de ses forces, laisserait-il cette menace éternelle suspendue sur sa tête? C'était impossible, c'était surtout inconciliable avec le caractère du rouméliote. Il résolut d'en finir une bonne fois. Ses lieutenants avaient poursuivi, dans le Saïd, la campagne qu'il avait si bien commencée au pont d'El-Lahoune. Les plus intraitables des beys, ceux qui avaient placé leur haine comme une barrière infranchissable, entre la ruse du gouverneur et leur crédulilé, cou-

rurent chercher un asile derrière les cataractes. Mais les autres, et notamment Chahine-Bey, qui venaient de goûter des douceurs de la vie, des agréments de la richesse, ne purent se résoudre à ce dur exil. Vis-à-vis de ceux-ci, le rouméliote ne jugea point nécessaire de continuer les hostilités, et il leur tendit encore une main dont il eut soin de rentrer les griffes. Ils auraient pourtant bien dû savoir, les malheureux, qu'il n'avait jamais été aussi funeste à leur race, que lorsqu'il les aborda l'œil serein et la bouche souriante. Leur destin devait s'accomplir. Ils revinrent en foule au Caire,—Chahine tout le premier, lui qui avait une récente trahison sur la conscience, — et l'or, les festins, les caresses masquèrent les desseins impénétrables de l'homme-fauve qui les tenait auprès de lui comme en cage.

XXXIX

Les derniers mois de l'année 1810 et les premiers de 1811 se passèrent, pour Méhémet-Ali, en une activité prodigieuse. On répandait alors lé bruit d'une prochaine invasion des Français : il



alla lui-même inspecter les travaux de défense d'Alexandrie, et fit réparer les murs d'enceinte. Ce fut à partir de cette époque qu'il ordonna la construction de vastes greniers pour recevoir les céréales de la Haute-Egypte. Il visita également le fort Julien, Aboukir, Rosette, et leur fit faire des réparations importantes. Le 8 janvier, il était de retour à sa maison de campagne de Choubra, et le 23, il repartit pour aller à Suez, s'assurer que l'installation de sa flotte répondait aux besoins de l'expédition. Sa venue dans cette place concorda avec celle de deux navires, chargés de café, à provenance de Djedda, dont il s'empara sans autre forme de procès. Le 17 février, il revint au Caire en dix-huit heures. Les caravanes mettent trois jours à ce trajet.

Tous les chefs qui devaient faire partie de l'expédition étaient aller camper à Kobet-el-Azab : quatre mille hommes y étaient réunis. Le veudredi suivant fut le jour fixé pour donner solennellement, à Toussoun-Pacha, la pelisse d'investiture du commandement en chef. Ce jour étant, chez les musulmans, celui du repos, on pouvait compter sur un grand concours de peuple. Toutes les autorités civiles et militaires furent officiellement prévenues d'assister à la cérémonie. La veille, au soir, on invita les mamelouks à se rendre à la citadelle en grand costume.

XL

Des deux chaînes de montagnes qui encaissent la vallée du Nil, l'une, la chaîne dite Arabique, celle de l'est, se termine brusquement au sud du Caire, par une pente peu élevée mais abrupte, qu'on appelle Mokatan. C'est sur ce versant que Saladin fit bâtir la citadelle, double enceinte de murs épais, soutenus de grosses tours, qui paraît avoir toujours été destinée plutôt à tenir la ville en respect qu'à la préserver des attaques extérieures; car elle est commandée par une montagne voisine, et cette position est si défectueuse, surtout depuis l'invention de l'artillerie, que Méhémet-Ali, pour y remédier en partie, a fait plus tard construire un fort à la pointe de cette hauteur dominante. A cette époque la citadelle contenait encore les ruines magnifiques du palais de Saladin, et un autre bâtiment, ancienne résidence des pachas turcs, qui n'avait rien de remarquable que sa grande salle d'audience, où le divan se tenait trois fois par semaine. Maintes fois ce lieu fut le théâtre des exécutions commandées par la



Porte, et les beys rougirent de leur sang les dalles blanches. C'est encore dans cette salle que le 1er mars 1811, Méhémet-Ali, devançant l'aube, attendait les mamelouks qu'il avait conviés à sa fête : ou plutôt, il était venu faire diversion à l'insômnie qui, dans cette nuit mémorable, brûlait sa paupière. Aussi aspira-t-il avec délices les fraîches brises du crépuscule, qui, au dire des Arabes, se leva, ce jour-là, dans un nuage purpurin, couleur de sang.

On ne monte à la plate-forme du château que par deux rampes étroites taillées dans le roc vif, dont l'une conduit, au nord, à la porte des Arabes, l'autre, à l'ouest, à la porte Azab, qui donne sur la place de Roumélié. C'est par cette dernière qu'entrèrent les mamelouks, au nombre de quatre cent soixante-dix, tous parés de leurs plus beaux habits, munis de leurs plus belles armes. Bien peu manquaient au rendez-vous. Qui aurait pu les retenir? La pluie seule ou le mauvais temps, et cela n'était pas à craindre en ce pays, où le climat a l'implacable rigidité des cœurs. Quoique une heure se fût écoulée à peine depuis le lever du soleil, la foule était accourue déjà sur le passage de la brillante cavalcade. C'est que rien n'était plus magnifique à l'œil que ces intrépides cavaliers, auxquels leurs nedjs paraissaient avoir communiqué toutes les ardeurs du désert. L'or, le

cachemire, la soie étincelaient dans leurs larges vêtements, combinés comme à plaisir pour leur rendre la marche à pied impossible, et leur faire une nécessité indispensable de leurs nobles coursiers. Quand le dernier mamelouk eut franchi la porte, elle tourna sur ses gonds et se referma, et le peuple attendit qu'elle se rouvrit de nouveau pour donner passage au retour de la martiale phalange.

Les mamelouks furent reçus par le vice-roi avec la plus grande bienveillance; il leur fit servir le café, suivant l'usage d'Orient, et s'entretint familièrement avec les notables d'entre eux. La cérémonie de l'investiture devait avoir lieu au camp de Kobet-el-azab. Une partie du cortége était déjà rassemblée; lorsqu'il fut complété par l'arrivée de toutes les troupes commandées, on vint en prévenir le vice-roi, qui donna le signal du départ. Les rangs avaient été déterminés à l'avance; la marche s'ouvrait par un corps de delhis; venaient ensuite l'Ouali et les agas des janissaires et des subsistances, les odjaklis, les yoldaches; puis Salè-Kock avec ses Albanais. Immédiatement après ces derniers, se tenaient les mamelouks, et derrière eux était placé un corps d'infanterie. Les principaux chefs militaires, les cheiks, le pacha et sa garde devaient terminer le cortége.

On se mit en route. La tête de la colonne



eut ordre de se diriger vers la porte El-Azab, par le même chemin qu'avaient pris les mamelouks pour venir. Ce sentier, avons-nous dit, est étroit et rapide; il n'est pas moins tortueux : en plusieurs endroits, des quartiers de roche saillants empêchent deux cavaliers de passer de front, et de tous côtés, il est dominé par des maisons et des fortifications établies dans l'intervalle des deux enceintes. Les delhis étaient déjà sortis par la porte El-Azab, qu'à peine les derniers mamelouks quittaient Bâb-Chirk, qui donne accès sur la plate-forme; si bien qu'ils étaient tous engagés dans le défilé, lorsqu'un coup de canon se fit entendre. A ce signal, Salè-Kock fait fermer la porte derrière les delhis, et communique à ses Albanais l'ordre du pacha d'exterminer les mamelouks. Les Albanais escaladent les roches latérales avec l'agilité de chats-tigres, se mettent à l'abri derrière les anfractuosités, dans les maisons; et, de là, font pleuvoir, à coup sûr, une grêle de balles sur leurs victimes. Les premiers mamelouks, arrivés devant la porte El-Azab et la trouvant close, veulent retourner sur leurs pas; ils ajoutent encore à la confusion; leurs chevaux se cabrent et se heurtent contre les parois anguleux du passage; bientôt une masse de cadavres paralysent tous leurs mouvements. Les mamelouks de la queue, aux premiers coups de feu, font volte-

face, et essaient également de regagner l'intérieur de la citadelle : ils sont fusillés par les troupes de l'arrière-garde, qui ont instantanément pris position sur les murailles. Alors ce fut un horrible spectacle. Les malheureux, que frappait sans relâche une mort invisible, descendent de leurs chevaux, désormais inutiles, se dépouillent de ces vêtements de fête, devenues à charge, et courent, éperdus, demi-nus, le sabre d'une main et le pistolet de l'autre, cherchant partout un ennemi à combattre. Aucun de leurs bourreaux n'eut le courage d'affronter leur agonie. Chahine tomba l'un des premiers devant le palais de Saladin. Soliman-Bey-el-Bâouab parvint tout sanglant jusqu'à la porte du sérail, et en embrassant le seuil, il s'écria : *Fi-hard-el-harîme* (1) ! C'était pour les beys une invocation sacramentelle et qui sauvait tout criminel ayant assez de bonheur pour toucher le gynecée oriental. Vain espoir ! sa tête est détachée du tronc et son cadavre ignominieusement traîné par le cou. Sept ou huit mamelouks pénètrent jusqu'à l'endroit où se tenait Toussoun-Pacha, et implorent leur grâce ; mais le jeune homme n'ose pas contrevenir à la sentence inexorable de son père, et les fait achever sous ses yeux.

(1) Sous la protection des femmes.



Pas un n'échappa, — nous nous trompons, — un seul, s'il faut en croire tous les témoignages : suivant les uns, Amine-Bey, frère de l'Elfi, avait été retenu chez lui, le matin, par quelque affaire pressante ; il n'arriva à la citadelle que lorsque les delhis commençaient à sortir ; il attendait qu'ils eussent défilé pour entrer, mais voyant la porte se refermer sur eux, et ayant entendu le coup de fusil, il tourna bride, prit le galop et se sauva à Baçatine, d'où il gagna la Syrie, grâce à la protection d'un cheik d'Arabes de la province de Charkiè. Cette version est la plus probable; elle est cependant moins accréditée que la suivante, reproduite par le *Moniteur Egyptien* (2e année, n° 26). Amin-Bey était aux derniers rangs ; au signal du massacre, il s'élança, à cheval, dans l'intérieur de la citadelle, cherchant une issue : partout un mur à pic de soixante pieds! Alors, il n'hésita plus ; préférant ce genre de mort à l'autre, il prit du champ, éperonna son cheval et le lança à fond de train dans l'abîme. Dans cette chute effrayante, le cheval fut tué, le cavalier se sauva. Le reste de l'histoire va comme ci-dessus. Un homme digne de foi, M. de Vaulabelle, assure qu'Amine-Bey, après un séjour à Tripoli de Syrie, entra au service du grand-seigneur, en qualité de capitan-bachi. On montre encore, au Caire, le point de l'enceinte par où s'opéra cette miracu-

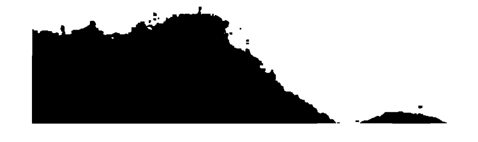


leuse évasion; on le désigne sous le nom de *Saut du mamelouk.*

Quand les Albanais ne virent plus une seule de leurs victimes debout, ils sortirent de leurs retraites et vinrent devancer l'œuvre des milans et des corbeaux, qui arrondissaient déjà leur cercle funèbre autour de l'arène ensanglantée ; ils achevèrent les blessés, et s'acharnèrent sur les restes de ces adversaires, avec lesquels ils ne s'étaient jamais mesurés qu'en tremblant. Le butin leur fut abandonné, et il était immense; car les mamelouks avaient l'habitude de porter, dans ces grandes occasions, tout ce qui constituait leur avoir en argent et en bijoux.

XL

Cependant, Méhémet-Ali était resté dans la grande salle du Divan, entouré de ses fidèles. Quoique ses mesures fussent bien prises et qu'il eût lieu de compter sur la discrétion du petit nombre de personnes avec lesquelles son projet avait été concerté, il ne laissait pas d'être dévoré d'inquiétude. Quand le cortége s'ébranla, l'énergie de ce



sentiment se trahit dans sa contenance; il allait et venait d'un pas saccadé, gardant un silence effrayant, vu la circonstance. Aux premiers coups de fusil, il s'arrêta et pâlit : le sang, sans cesse amassé au cerveau, refluait tout d'un coup vers le cœur. Ne suffisait-il pas, en effet, d'une précaution mal observée, d'un incident imprévu, pour donner trop tôt l'alarme aux mamelouks et transformer cette boucherie en un combat, qu'il avait voulu éviter à tout prix; car il était trop sûr que le résultat en eût été fatal aux siens et à lui-même. Ce sont là de ces émotions dont nul champ de bataille n'a été témoin, et que seules des natures comme la sienne osent affronter, parce qu'elles ont tout ce qui faut pour y résister. La vue des têtes coupées et du sang répandu redonna la circulation à celui qu'il avait dans les veines; pas un mot toutefois ne sortit de ses lèvres, et lorsque, quelque temps après, le Génois Mendrici, — un de ses médecins, — entrant dans la salle, s'avança vers lui, et lui dit d'un air enjoué : « Voilà une affaire terminée, et un beau jour pour Votre Altesse! » — il ne répondit rien encore; mais il demanda à boire, et but à longs traits.

XLI

L'anxiété n'était pas moindre dans la ville; la foule encombrait les rues, attendant le passage du cortége promis à sa curiosité. Tout à coup une agitation ondule cette masse mouvante et se propagecomme le remous d'une barque sur la rive. C'est le défilé qui commence. On voit passer les delhis, les agas, leur suite, puis... rien. Une vague sensation de terreur oppresse toutes les poitrines, et clos toutes les bouches. Ceux qui étaient trop loin de la citadelle pour entendre la mousqueterie, restent à leur place, attendant la suite. Un moment après, des *saïs* (1) passent en courant muets et effrayés; puis un bruit se répand avec la rapidité de l'éclair : Chabine-Bey est tué! A l'instant la foule se dissipe comme par enchantement; les boutiques se ferment, et chacun de se calfeutrer soigneusement chez soi. Quand les Albanais descendirent de la citadelle pour aller piller les maisons des beys, ils trouvèrent toutes les rues

(1) Coureurs.



désertes, et purent procéder sans difficulté à leur odieuse besogne. Ces forcenés commirent des horreurs. Ils violèrent les femmes et leur arrachèrent jusqu'au dernier vêtement qui couvrait leur nudité ; une de ces malheureuses, ne parvenant pas, dans son trouble, à défaire assez vite les bracelets que lui demandait un soldat, celui-ci lui coupa le poignet. Nous avons dit que les Turcs étaient animés contre les mamelouks d'une haine qui prenait sa source dans le sentiment de leur infériorité militaire ; à ce motif, il faut joindre les déceptions non moins cruelles essuyées dans le domaine de la galanterie, car les mamelouks leur avaient toujours été préférés pour les riches alliances. Aussi se vengeaient-ils par d'infâmes attentats, sur de malheureuses femmes, des dédains dont ils avaient été l'objet.

Le meurtre et le pillage continuèrent pendant toute la journée du lendemain, et s'étendirent, des maisons des mamelouks, à celles de leur voisinage. Les habitants continuaient à se tenir coi, et la ville ressemblait à une place prise d'assaut. Méhémet-Ali n'avait pas encore bougé de la citadelle ; sur l'avis de ces graves désordres, il jugea que le moment était venu de se montrer. Il parut à la tête d'un grand nombre de gens armés, et parcourut différents quartiers en sévissant avec rigueur contre les plus coupables. Plusieurs pil-

lards, pris sur le fait, eurent la tête tranchée. Pendant que le vice-roi était occupé à cette tournée, on vint le prévenir que les cheiks s'étaient rassemblés dans le dessein de le complimenter; il répondit qu'il irait lui-même recevoir leurs félicitations, et se rendit en effet chez le cheik el-Cherkaoui, avec qui il eut un entretien qui dura plus d'une heure.

Toussoun-Pacha partagea la tâche réparatrice. Ses énergiques mesures arrêtèrent le pillage partout où il se rencontra. Il était temps qu'il en fût ainsi; plus de cinq cents maisons avaient déjà été dévalisées. L'activité des recherches pour découvrir les mamelouks qui se cachaient n'en fut pas un instant ralentie; chaque trouvaille de ce genre était immédiatement suivie d'une exécution. Néanmoins, un certain nombre des proscrits furent sauvés par les delhis, qui leur prêtèrent leurs costumes; d'autres, travestis en femmes, gagnèrent la Haute-Égypte.

Il paraît que quatre personnages seulement étaient dans le secret de ce drame sanguinaire, à savoir : Hassan-Pacha , Sâlè-Kock , le kiaya-bey et Soliman-Aga, le seligdar. Mais au moment même de l'exécution, Méhémet-Ali avait envoyé l'ordre à tous les commandants de provinces d'arrêter incontinent et de faire mettre à mort tous les mamelouks qui leur tomberaient sous la main. Le

plus difficile sera toujours de se résoudre à une action monstrueuse ou barbare ; ce qui est beaucoup plus rare, c'est un subordonné qui se refuse à l'exécuter. En cette circonstance, le vice-roi fut ponctuellement obéi ; et les kachefs rivalisèrent dans le nombre des têtes envoyées à leur maître. Pour mieux témoigner de leur zèle, il n'est pas certain qu'ils vérifièrent scrupuleusement l'authenticité de ces sanglantes dépouilles ; on n'y regardait pas de si près, d'ailleurs, au Caire, où ces têtes furent placées sous les yeux du public, non plus qu'à Constantinople, où, préalablement empaillées, celles des principaux beys subirent l'honneur d'une seconde exposition. On calcula que plus de mille mamelouks perdirent la vie dans ce massacre. Les débris de cette milice, qui subsistaient encore dans la Haute-Égypte, envoyèrent demander au vice-roi la grâce de se retirer dans un lieu qu'il voudrait bien leur assigner et d'y vivre désarmés et en paix : il leur répondit d'attendre qu'il fût en mesure de les satisfaire. En même temps, il donnait l'ordre à Mustapha-Bey, son beau-frère, d'aller les traquer sans relâche dans leur dernier refuge, jusqu'au delà du fort d'Ibrim.

Les veuves des mamelouks ne furent pas enveloppées dans la proscription de leurs époux ; elles reçurent du pacha des sauvegardes, et plus tard,

il permit à ses officiers de les épouser. Les orphelins jouirent du même bénéfice de clémence, et obtinrent, dans la suite, des emplois administratifs et militaires.

XLII

Tel fut le dénouement pressenti de ce grand drame dont nous avons vu se dérouler les péripéties; nous disons pressenti, car il ne révéla, dans la manière d'agir de Méhémet-Ali vis-à-vis des mamelouks, aucun procédé nouveau. La lutte qu'il avait engagée avec eux était évidemment mortelle, à partir du jour où il revêtit les dehors de l'amitié pour mieux les chasser du Caire; le plus mal pourvu, au point de vue militaire, tout moyen devait lui paraître bon pour triompher: la ruse et la trahison rétablirent la balance en sa faveur, et ce fut une incroyable légèreté des mamelouks de supposer que ces armes ayant été les seules avec lesquelles il pût les atteindre efficacement, il les poserait jamais avant leur extinction définitive. C'est qu'aussi vains qu'ils étaient oublieux, les mamelouks ne cessèrent d'affecter

pour le rouméliote et son entourage le mépris immémorial qu'ils nourrissaient à l'endroit des Turcs, et Méhémet leur avait voué, en retour, une haine qui explique bien mieux que par des motifs abstractivement politiques, son inexorable cruauté. La raison politique est plus clémente; elle n'erre jamais dans les cloaques du meurtre qu'égarée par la main d'un intérêt humain et tout personnel : mais ce même orgueil, dont les blessures ne peuvent se fermer que dans le sang, produit aussi les suggestions des grandes choses; s'il faut lui attribuer le massacre des mamelouks, il est juste de lui tenir compte des admirables résultats dont il fut plus tard le mobile. C'est ce que nous ferons avec la même impartialité.

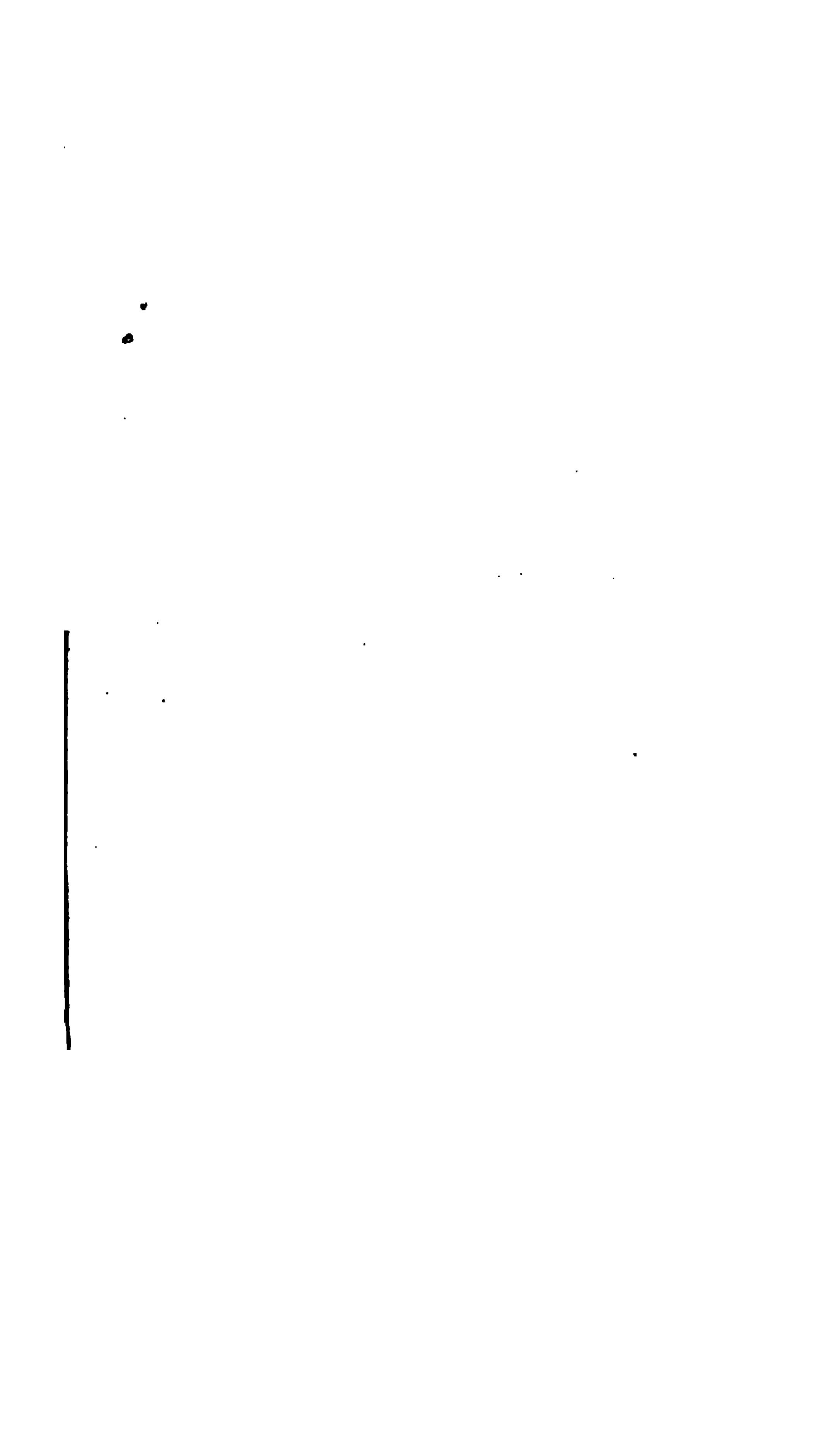
FIN DU PREMIER VOLUME.



HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI



HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI

VICE-ROI D'ÉGYPTE

PAR

PAUL MOURIEZ

> .. à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune seule semble décider de l'établissement et de la ruine des empires : à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.
>
> BOSSUET.

TOME DEUXIÈME

PARIS
LOUIS CHAPPE, ÉDITEUR, SUCCESSEUR DE SOUVERAIN,
5, rue des Beaux-Arts.

1855

HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI

Imprimerie Pillot et Cᵉ, boulevard Pigale, 50.

HISTOIRE

DE

MÉHÉMET-ALI

VICE-ROI D'ÉGYPTE

PAR

PAUL MOURIEZ

. à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune seule semble décider de l'établissement et de la ruine des empires : à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

BOSSUET.

TOME DEUXIÈME

PARIS
LOUIS CHAPPE, ÉDITEUR, SUCCESSEUR DE SOUVERAIN.
5, rue des Beaux-Arts.

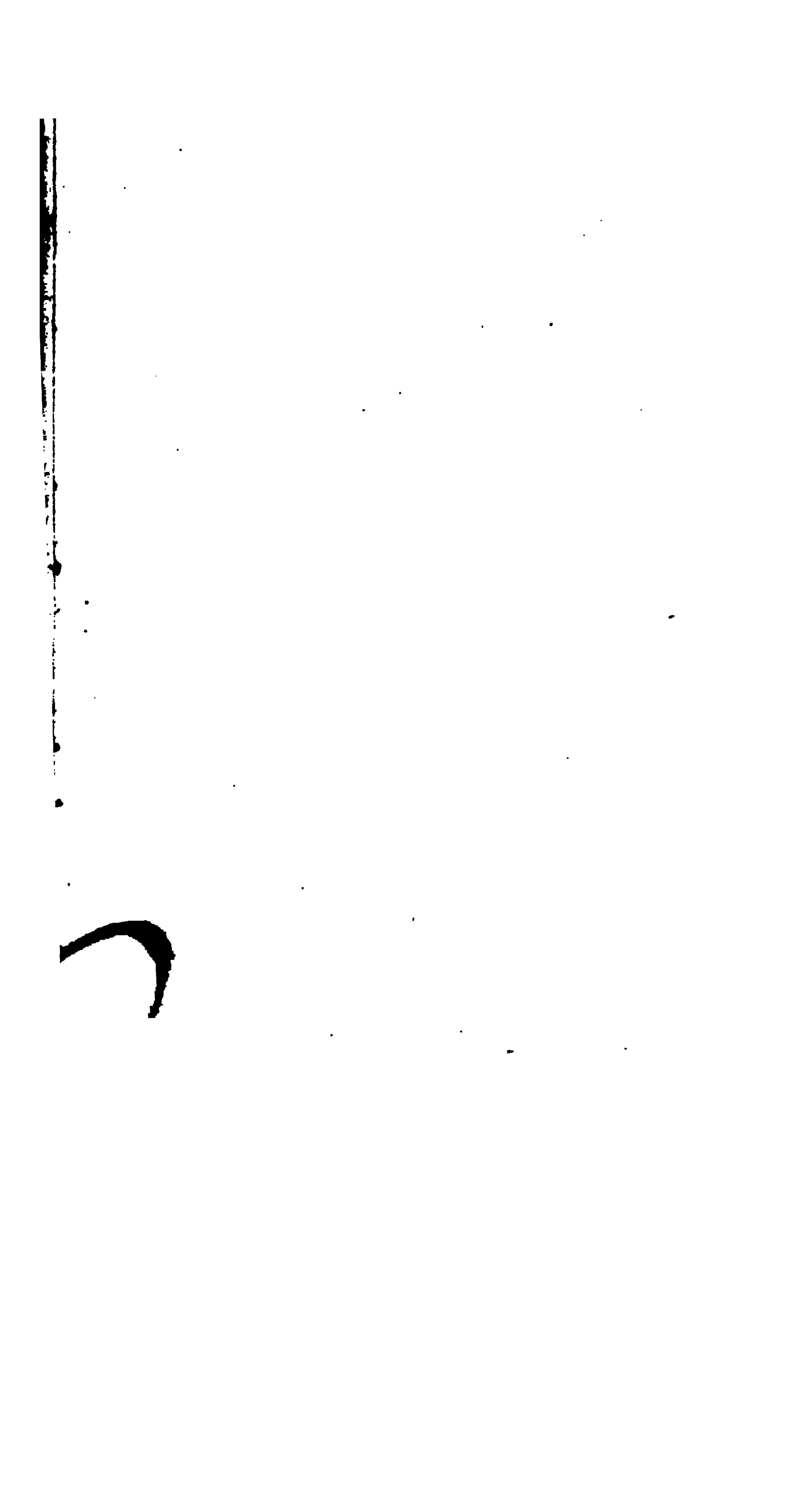
1855



SOMMAIRE.

—

Résumé géographique et historique sur l'Arabie. — Différentes populations. — Naissance de l'Islamisme. — Caractère de Mahomet. — Les Bedouins. — Origine du Ouahabisme. — Le cheik Mohammed Abd-el-Ouahab. — Progrès des Ouahabites. — L'émir Ebn-Saoud. — Doctrines de la nouvelle secte. — Successeurs de Saoud. — Abd-el-Azis. — Guerres avec le pacha de Bagdad. — Pillage de Kerbelè. — Situation de la Mecque et de la Porte vis-à-vis des Ouahabites. — Prise de la Mecque par Saoud, fils d'Abd-el-Azis. — Assassinat de ce dernier. — Guerres des émirs hadjis avec les Ouahabites. — Interruption du pèlerinage. — Décadence des Ouahabites. — Ses causes.



LES OUAHABITES.

I

La Péninsule arabique se trouve placée entre les cours à peu près parallèles du Nil et de l'Euphrate ; les déserts les plus sablonneux et les plus arides sont contigus aux contrées les plus fertiles du monde, et le tombeau de la nature assistait à la naissance des civilisations ; la même tribu nomade erre encore entre les ruines de Memphis et celles de Babylone, qui vivait aussi pauvre et non moins grossière, au temps où ces deux illustres cités projetaient leur vif

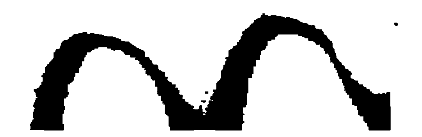


éclat. Ainsi les lieux où l'humanité va recueillir les plus antiques témoignages de son histoire avoisinent ceux où les traces en sont aussi bien effacées du sol que de la mémoire des peuples. Que le désert soit l'épuisement de la création ou son produit brut, cette antithèse est d'une haute leçon : elle matérialise l'antagonisme du bien et du mal, cette éternelle lutte entre deux principes, symbolisée dans les plus vieilles théogonies; par une attention, qui semble caractériser la Providence dans toutes ces œuvres, elle place l'image de la mort à côté du plus beau spectacle de la vie.

II

Ce que nous venons de dire ne s'applique qu'à l'Arabie centrale et septentrionale; la partie sud est arrosée, riche en végétation, et, comme les plateaux éthiopiens, qui occupent de l'autre côté de la mer Rouge une position tout à fait symétrique, elle comprend, à diverses hauteurs, des terres également cultivables, donnant lieu à une

grande variété de climats et de productions naturelles. Cette fertilité la fit nommer *Arabie Heureuse* par les premiers géographes. C'est dans cette région seulement qu'on pourrait trouver quelques vestiges d'une ancienne civilisation ; si faible et incertaine que soit, chez les Arabes, la tradition des époques anté-islamiques, elle est pourtant très-affirmative en ce qui concerne la puissante monarchie des *Tobbas*, — nom générique analogue à celui des Pharaons, — qui réunissait, dans son domaine, l'Acyr, l'Yémen, l'Hadramaut, et une partie de l'Oman. On cite, parmi les souverains de cette dynastie, la reine *Balkis*, la fameuse reine de *Saba* de l'Ecriture, du nom de la capitale, qu'on appelait aussi *Màreb* ou *Mariaba*. A peu de distance de cette ville, dont les auteurs grecs ont fait des descriptions pompeuses, s'élevaient les immenses digues en pierres qu'un de ses premiers rois fit construire entre deux montagnes, pour transformer la vallée comprise en un vaste réservoir alimenté par plusieurs grands torrents, et permettre ainsi de substituer une irrigation régulière aux ravages précédemment causés par ces eaux impétueuses. De là paraissent être nées la fertilité extraordinaire de ce territoire et la prospérité répandue dans sa population. Au reste, les auteurs arabes, auxquels on est malheureusement forcé de re-



courir pour l'élucidation de ce point historique, sont si peu précis et si peu concordants, qu'il est tout à la fois impossible d'assigner une date certaine à la construction de ce vaste édifice, ni un nom à celui des princes qui en fut l'auteur; et comme aucun voyageur moderne n'en a reconnu l'emplacement véritable, on en est réduit, même à cet égard, à de pures conjectures. Il faut en dire autant de la rupture de ces digues, dont l'époque non plus que la cause n'ont pu être déterminées, quoique le fait en lui-même soit mis hors de doute par la mention qu'on en trouve dans plusieurs ouvrages, et notamment dans le Coran. La plupart des auteurs arabes ont attribué la ruine des Sabéens à cet événement, en le faisant procéder de la malédiction divine. Il fut sans doute concomitant de leur décadence, étant en même temps cause et effet; car un peuple qui laissait tarir, par impuissance ou par abandon, une telle source de prospérité, était nécessairement très-proche de sa fin.

A part l'existence incontestable et prolongée de ce royaume himiarique — (les trois dénominations *Yémenois*, *Sabéens*, *Himiares*, désignent les mêmes peuples, la première paraissant être particulière à leur position géographique, la seconde à leur première religion, la troisième à leur origine), — toute son histoire porte ce même

cachet d'incertitude; ses relations même avec le reste de la Péninsule soulèvent des doutes de plus d'une nature. D'après les plus récentes recherches sur ce sujet, ces relations auraient toujours conservé un caractère d'hostilité, qui serait bien en rapport avec les situations respectives; car les hôtes du désert, réduits le plus souvent à creuser des puits profonds dans le sable pour nourrir d'une eau saumâtre leurs maigres troupeaux et leurs chétives cultures, durent envier sans cesse le beau climat, les grasses moissons de leurs voisins, et peser perpétuellement sur leurs frontières; mais, faibles qu'ils étaient, répartis en petit nombre sur une superficie immense, divisés par des luttes intestines, ils ne parvinrent jamais à faire courir un danger sérieux à la puissance hymiarite, et la garantirent au contraire d'un péril bien autrement grave, en s'interposant, eux et leur mortel territoire, entre les Yémenois et les nations conquérantes. Cette double appréciation se vérifie par deux faits. Les Sabéens n'eurent à subir d'invasions victorieuses que du côté de la mer, une première fois par les armées du grand Sésostris, une seconde fois par les Ethiopiens : la conquête des Perses est beaucoup plus discutable, et ne débuta pas, en tout état de cause, par le Nord. D'autre part, pour que l'Yémen passât sous le joug des Bé-



douins, il fallut que la prédication de Mahomet et de ses apôtres eût préalablement condensé la force de toutes les tribus en une seule main. Autre remarque non moins importante : les premières invasions, en modifiant peut-être le caractère national des Sabéens, ne détruisirent pas les forces vives de leur société, et laissèrent celle-ci subsister : elle résista même à deux conversions religieuses, dont l'une, le Judaïsme, entraîna la plus grande partie de la population, et dont l'autre, le Christianisme, se compliquait de la domination éthiopienne. La conquête des Musulmans, au contraire, eut pour effet d'amener immédiatement la dissolution de cette nationalité, et loin de s'identifier aucun des éléments de civilisation qu'une si longue existence avait amassés, d'en anéantir jusqu'à la moindre trace, par un procédé analogue à celui qui fut mis en usage en Perse et à Alexandrie.

Certains orientalistes, mus par le désir exclusif d'établir l'unité de la nationalité arabe, non-seulement font des Himiares la souche commune à tous les habitants de la Péninsule, en étendant aux riverains du Nil le bienfait de cette origine, mais vont même jusqu'à émettre l'opinion que les Arabes mahométans héritèrent des sciences et lettres Yémenoises, et y trouvèrent la première source de l'éclat projeté ultérieurement par Bag-

dad et Grenade. Aucune théorie n'est assurément plus contredite par les faits. A supposer que la civilisation mauresque ne pût, *à priori*, être reconnue pour l'hybride produit du génie grec fécondant l'objectivité arabe, il n'est pas vraisemblable que, dans l'hypothèse où les Maures eussent tant pris aux Yémenois, si peu de chose, — pour ne pas dire rien, — en eût transpiré dans leurs écrits.

III

Tout le pays qui s'étend au nord de l'Yémen, entre le golfe Persique et la mer Rouge, paraît être, sinon le désert absolu, du moins le désert entrecoupé par le hasard de quelques eaux vives, bientôt perdues dans les sables. Ces oasis fixent quelques tribus; des villages s'y élèvent, ainsi que de précaires cultures, qui ont encore plus à souffrir des nomades déprédateurs que de l'avarice du sol. Cette conformation de terrain n'a pour extrêmes limites que la chaîne du Taurus, celle du Liban, et le cours de l'Euphrate.

Cet espace semble avoir été l'éternel domaine de ces Arabes errants, réfractaires, depuis la plus



haute antiquité, à toute sociabilité, et que nulle épopée conquérante n'a pu comprendre dans son giron; qui refoulèrent les armées de Sésostris et celles de Cambyse, refusèrent de rendre hommage à Alexandre, et engloutirent tant de légions romaines dans leurs sables mouvants; qui, plus tard, après avoir donné l'essor à une troupe guerrière, armée d'une religion nouvelle, et menacé d'asservir le monde, ne voulurent pas accepter la loi de leurs descendants entourés du prestige de la victoire et des richesses, et gardèrent intactes, au sein de leurs déserts, leur ignorance, leur misère, leurs mœurs farouches, et la liberté!

C'est particulièrement dans les populations du centre que ce caractère s'est maintenu; les tribus confinant les anciens Perses, au Nord-Est, subirent l'influence du voisinage de cette puissante monarchie, et s'organisèrent en une sorte de royaume, dit de l'Irak arabique, que les Perses protégèrent pour en être à leur tour protégés contre les incursions des tribus centrales; de l'autre côté, à l'Ouest, les tribus de Gassouan remplirent le même office à l'égard de la Syrie. Quant aux Arabes de la bordure occidentale de l'Hedjaz, placés sur la route de l'Asie-Mineure à l'Yémen, intermédiaires obligés du grand commerce des aromates et des produits de l'Inde, leur contrée fut, dès les temps les plus reculés, fréquentée par

les Phéniciens et les Juifs livrés à ce commerce; leur esprit s'ouvrit à l'intelligence des civilisations avancées, et leur cœur aux âpres désirs des jouissances matérielles. Pauvres d'ailleurs, en proie aux ardeurs d'un climat de feu, ils étaient tout à fait et les seuls propres à exécuter les entreprises conçues par le génie de Mahomet. Quand le prophète eut dogmatisé ces impérieuses aspirations, il suffit de faire entrevoir aux Arabes fanatisés les femmes des Grecs et les trésors accumulés dans les vieilles cités de l'Empire, pour les rendre invincibles. Telle fut la tâche des premiers califes. Cependant la nouvelle religion avait fait peu de progrès dans l'intérieur du désert, et l'émigration n'y séduisit qu'un très-petit nombre d'ambitieux ; ceci nous est attesté par Mahomet lui-même, qui, dans un passage du Coran, traite les habitants du désert d'*infidèles* et de *rebelles*.

IV

Les destinées de l'Islamisme sont si étroitement liées à son origine, qu'on nous permettra de nous



y arrêter un moment : ce sera d'autant moins nous écarter de notre sujet, que nous avons à envisager cette religion surtout au point de vue de la contrée où elle a pris naissance.

Malgré les difficultés qu'elle rencontra dans certaines parties de l'Arabie, l'ensemble des circonstances au milieu desquelles elle se produisit rendit son action irrésistible. On aurait tort d'attribuer sa rapide extension aux caprices du hasard, de même qu'il ne faut pas faire hommage de sa conception tout entière au seul génie d'un homme. Les éléments préexistaient, et le germe en était si près d'éclore, quand parut Mahomet, qu'à son défaut un autre génie se fût révélé et eût rempli sa tâche. Les hommes ont plus de pente à imaginer de fausses vocations qu'à manquer aux missions véritables : Mahomet lui-même eut deux ou trois concurrents submergés dans sa haute fortune. Les prophètes aussi ont leurs destins.

Quand naquit Mahomet, depuis près de deux siècles déjà le Christianisme avait pénétré dans le bassin de la mer Rouge ; mais, là comme partout, il n'avait apporté d'autre progrès indiscutable que le dogme de l'unité divine, convenablement préparé d'ailleurs par les efforts antérieurs de la propagande judaïque. Le côté mystique de la religion du Christ échappait aux barbares par

la simplicité de leur raison, tout comme il se dénaturait dans les vieilles sociétés par l'abus même du raisonnement. Aucun culte du monde n'est hostile à la reconnaissance d'un Dieu, souverain créateur de toutes choses; mais les instincts objectifs de l'humanité exigent des dogmes qui satisfassent son esprit et ses passions. Les mystères de notre religion ne pouvaient pénétrer dans le cerveau de l'Arabe, parce qu'ils ne trouvaient aucun écho dans son cœur ; vivant dans un état voisin de l'isolement absolu, sans cesse accablé du sentiment de son infimité vis-à-vis de la grandeur de la nature, il ne se sentait coupable que de faiblesse ; la doctrine du renoncement pouvait bien séduire les maîtres du monde, gorgés de richesses, rassasiés de jouissances : il n'était apte, lui, à goûter que celle de la protection. Ce sentiment est primordial dans la créature ; il est la base de toute religion, et ne s'apaise que lorsque le développement social lui a donné quelque garantie. Du fétichisme, qui est son expression toute individuelle, à l'idolâtrie, il y a un pas marqué par la concentration des forces matérielles et morales de la famille ou de la tribu. Mais le Sabéisme ou l'adoration des astres, qui régnait presque généralement en Arabie lors de l'apparition de Mahomet, était déjà un terme élevé du progrès religieux ; il avait un culte très-bien or-



ganisé dans l'Yémen, et ses adeptes croyaient intimément à un Dieu unique, esprit et âme de l'univers, auquel étaient soumis les astres, comme autant de dieux subalternes. Le principal objet de leur vénération était le soleil qui mûrissait leurs moissons, et qu'ils regardaient comme le principe même de toute vie, les étoiles n'étant que des divinités inférieures, implorées comme médiatrices auprès de l'Etre suprême. Les Arabes du désert, moins redevables au soleil, habitués à goûter le calme et la fraîcheur de leurs nuits constellées, prenaient volontiers comme arbitres de leurs destinées ces étoiles, dont les mouvements astronomiques, qu'ils avaient tout loisir d'observer, leur paraissaient être les manifestations d'existences et de volontés individuelles; chaque tribu en adoptait une comme protectrice spéciale, et lui élevait des statues, qui n'en étaient que l'informe représentation typique. Le Magisme s'était aussi introduit dans certaines localités avec les Persans. Enfin, si l'on ajoute aux traces profondes laissées par le Judaïsme, les efforts que faisait le Christianisme pour jeter des racines dans le pays, on aura une idée de la confusion qui résultait de la lutte de toutes ces sectes, dont aucune ne pouvait primer les habitudes traditionnelles des Arabes. C'est ce que Mahomet comprit instinctivement; homme de toutes les aptitudes, il s'était

élevé par le commerce et les voyages, d'une condition inférieure de fortune à une honnête aisance ; dans des pérégrinations qui avaient embrassé la Syrie et l'Yémen, il s'était trouvé en contact avec cette effervescence qui régnait du nord au sud ; il avait pu remarquer en même temps que le principe de l'unité divine ébranlait fortement l'idolâtrie de ses compatriotes, et qu'il ne restait plus, sur cette base fondamentale, qu'à fixer objectivement leur virtualité religieuse. S'il ne vit pas la grandeur de cette œuvre d'une manière aussi nette que nous l'exposons ; si, pratiquement, il ne voulut dans l'origine qu'augmenter sa considération et son influence de celles qui s'attachent à un chef de coterie ; si même sa doctrine n'est pas le fruit d'un concept unique, et révèle un travail d'agrégation, quelquefois hésitant, et prenant son essor au fur et à mesure que le succès élargissait la perspective, — il n'en est pas moins certain qu'à un âge où la majorité des hommes penche pour le repos, il s'appliqua à cette tâche avec une énergie et une persévérance que les difficultés et les persécutions ne purent décourager, et qui sont les attributs ordinaires des personnalités manifestement déléguées par la Providence.

Quoique habilement dissimulées, on trouve dans le Mahométisme la tradition juive et la morale



chrétienne, mais assujetties aux tendances, aux besoins, aux préjugés existants chez les Arabes; le culte n'est lui-même qu'une nouvelle interprétation des pratiques usitées chez les peuples orientaux de temps immémorial. Mahomet était né à la Mecque, d'une famille spécialement attachée au service du temple de la Kâba. Ce temple jouissait dans toute l'Arabie d'une grande réputation de sainteté depuis Abraham, son fondateur; on y venait de tous les points adorer les idoles que la piété des diverses tribus y avait élevées; on apportait en même temps les produits échangeables, propres à chaque localité, et cet enlacement des liens commerciaux et religieux avait fondé la prospérité de la ville sainte. Chassé de la Mecque dès les premiers temps de sa prédication, Mahomet y rentra en vainqueur, brisa les idoles, mais maintint la féconde coutume du pèlerinage. Le même événement lui donna lieu de fixer un point pratique important. C'était un usage chez tous les peuples d'Orient de se tourner dans leurs prières d'un certain côté; ainsi les Juifs se tournaient vers Jérusalem, les Arabes vers le temple de la Mecque, les Sabéens vers l'étoile du Nord. Jusque-là le Prophète s'était tourné vers Jérusalem quand il priait; mais après avoir renouvelé la consécration du temple de la Kâba, il adopta l'usage des Arabes, autant par déférence

pour eux que pour s'éloigner des pratiques juives. Le Ramadan fut institué en imitation du grand jeûne de l'expiation, établi chez les Juifs. Là où régnait la promiscuité depuis la Genèse, Mahomet ne put que décréter la polygamie : la circoncision, l'interdiction des viandes malsaines, les ablutions, toutes pratiques hygiéniques, sont d'origine judaïque. Mahomet y ajouta l'abstention du vin, dont les abus sont pernicieux dans les climats chauds. Quant à sa doctrine des récompenses et des peines, ce qu'on peut appeler le ressort de sa religion, le Prophète en puisa l'esprit dans le dogme chrétien, et le rendit tangible au caractère arabe. Cette application est flagrante par les degrés qui sont donnés à ce grand principe : si le moins bien partagé des croyants peut compter, dans le Paradis, sur quatre-vingt mille serviteurs, tous jeunes, tous beaux ; — s'il a droit de choisir soixante-douze épouses parmi les houris, outre les femmes qu'il a eues sur la terre, — celles-ci n'étant pas obligatoires ; — s'il habite une tente toute garnie de perles, de diamants et d'émeraudes ; — s'il ne mange que dans des plats d'or, servis par trois cents esclaves trois cents mets à chaque repas, avec un appétit qui n'a de limite que sa volonté ; — s'il peut boire impunément d'un vin qui n'enivre pas ; — s'il est toujours jeune, toujours dispos ; — s'il a autant

d'enfants qu'il peut le désirer ; « qu'est-ce que toutes ces jouissances, couronnées même par la divine musique d'Israfil, » dit le Coran, « comparativement à *la joie éternelle, accordée aux plus méritants, de contempler matin et soir la face de Dieu?*

Dès que Mahomet se vit à la tête d'un certain nombre de prosélytes, il résolut d'employer la propagande coërcitive, et l'Islamisme devint dans ses mains un puissant levier gouvernemental; médecin, législateur, pontife et souverain, il réunit sur sa tête la plus grande somme de pouvoir qu'un homme peut exercer sur la terre; agissant en vrai mandataire du Très-Haut, il voulut, dans sa loi écrite, tout comprendre, tout prévoir, suffire à tout et à tous, aux besoins de l'espèce comme à ceux de l'individu, régler le présent et enchaîner l'avenir : il ne prévit point qu'en scellant ainsi sa doctrine, il y enfermait à tout jamais le germe de sa décadence, qu'en clouant l'un à à l'autre le pouvoir politique et l'autorité religieuse, il rendait cette dernière responsable des errements du premier, ou celui-ci incapable et nul de fait. Tout ce qui est absolu est faux, au point de vue humain. Une religion ayant la prétention d'être d'essence divine, est toujours, plus ou moins, une définition de l'infini, une immobilisation du mouvement: rien de ce qui caractérise la vie active ne lui est propre. Au contraire,

la politique est la suprême expression des forces vives de l'humanité ; elle aspire sans cesse à marcher, quand l'autre trouve sa satisfaction dans le repos. Voilà pourquoi la politique tend incessamment à se séparer de la religion, et qu'on ne les a jamais vues s'avancer de concert, de quelques mémorables efforts dont cette prétention, commune à toutes les sociétés, aient été la source.

Les suites de l'Islamisme ne pouvaient pas tarder à mettre en lumière cette importante vérité; le discord commença dès les premiers successeurs du prophète. Mahomet avait grandi sous le bénéfice de la croyance qui le regardait comme l'interprète de Dieu, et le seul : par cela même cette cause d'infaillibilité échappait à ses héritiers. Aussi, l'élément humain reprenant avidement ses droits, le propre testament politique du prophète fut violé. On connaît l'origine du grand schisme qui rompit l'unité de l'Islamisme. Dans une expédition de Mahomet, Aïcha, la plus jeune de ses femmes, dont il ne se séparait jamais, tant il avait pour elle d'affection, fut soupçonnée de galanterie avec un jeune homme de l'armée; les principaux officiers du prophète, son gendre Ali en tête, vinrent lui dénoncer le crime, en insistant pour que la punition fût prompte et sévère. Mahomet, avant d'agir, voulut consulter l'Esprit divin : la réponse, à ce qu'il paraît, exonéra son épouse, car il

proclama son innocence à la face de tous, et fit infliger quatre vingts coups de fouet à chacun des calomniateurs. Cette expiation aurait dû éteindre la rancune d'Aïcha : il n'en fut rien. Ali avait été explicitement désigné par le prophète pour lui succéder, à défaut d'un fils; néanmoins, à trois reprises, Aïcha, par ses intrigues, parvint à le faire exclure du califat. Voyant ses efforts échouer pour la quatrième fois, et Ali sur le point d'être nommé, elle lui suscita pour ennemis, Amrou, gouverneur d'Egypte, et Mouaia, gouverneur de Syrie : ce dernier se fit proclamer Calife (1) à Damas. La guerre éclata : Ali fut tué par la main d'un assassin, et plus tard son fils Hocéïn, qui lui succéda, eut le même sort. Ces morts rendirent les deux partis irréconciliables; passant de considérations tout politiques et humaines, à l'interprétation du dogme, la querelle s'échauffa, et donna lieu à deux sectes qui ont toujours vécu dans l'inimitié, et se taxent mutuellement d'hérésies, celle des Chiites, qui tiennent pour la légitimité d'Ali, et celle des Sunnites, reconnaissant Abou-Bekr, Omar et Osman, comme les véritables successeurs du prophète. D'ailleurs le Coran était peut-être admirablement inventé pour les Arabes pauvres, et pour les mener à la conquête; mais pouvait-il être un frein suffi-

(1) Successeur.

sant aux Arabes conquérants? Si leurs passions se développaient au contact du luxe et de la civilisation, leur esprit s'initiait aussi à l'examen et à la controverse; dans sa prévoyance, le Coran avait bien défendu de répondre aux objections des infidèles : mais avait-il interdit les commentaires sur son propre texte? N'a-t-il pas lui-même donné lieu aux discussions subtiles qui confusionnèrent le deuxième siècle de l'Hégire, et s'aigrirent sous des levains personnels? Le Coran n'empêcha point les Califes de faire succéder les voluptueux loisirs du sérail aux fatigues de la guerre : de là perversion de la loi suprême de l'Islamisme, abandon de la chaire du prophète aux Emirs, lutte de l'interprétation rationnelle contre le droit armé. Ce n'était pas assez des disputes des Chîites et des Sunnites, une querelle de succession à l'*Imamat* amena bientôt une profonde division chez les premiers, et engendra la redoutable hérésie des *Ismaëlis*, qui ravagèrent l'empire des Califes en Afrique et en Asie, et se fractionnèrent en plus de soixante sectes, laissant toutes s'introduire dans la pureté du dogme les plus grossières des antiques superstitions propres aux peuples au milieu desquels ils s'établirent, afin de fuir la guerre à outrance que leur faisait l'autorité régulière.



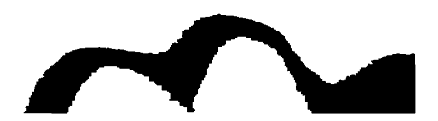
V

Du moment où les Islamites, entraînés par l'avidité des conquêtes, eurent abandonné l'Arabie, celle-ci tendit à leur échapper politiquement, et ses diverses parties à rompre le lien commun que leur avait donné Mahomet. La différence des localités se fit encore sentir dans cette réaction. L'Yémen, toujours plus gouvernable que le reste de la Péninsule, demeura sous la domination des Califes ommiades et abbassides pendant les trois premiers siècles de l'Hégire; mais cette domination ne fut jamais entière, elle eut toujours à lutter contre les petits princes voisins, descendants à divers degrés de l'ancienne famille régnante. Ils finirent par chasser les gouverneurs envoyés de Bagdad, et se maintinrent indépendants jusqu'à l'époque où le frère de Saladin s'empara de l'Yémen, et l'adjoignit à l'empire des *Ayoubites*. Les Yémenois secouèrent encore ce joug, pour retomber sous celui des Turcs au seizième siècle, lors des conquêtes de Sélim Ier. Cet état de choses ne fut pas plus durable que les pré-

cédents, et en 1630, les indigènes, dans un suprême effort, expulsèrent les Ottomans. Ils se sont depuis lors gouvernés par eux-mêmes.

L'Hedjaz fut associé plus étroitement aux destinées des héritiers du prophète; l'importance des villes saintes de la Mecque et de Médine l'assujettit toujours à celle des puissances islamites qui acquit la prédominance. Toutefois, cette sujétion fut encore plus nominative que réelle, vu l'indiscipline absolue des tribus de cette région. L'état moral et matériel de ces Arabes se refusa à toute amélioration; ils n'étaient susceptibles d'aucun autre fanatisme que celui de la rapine, et s'ils n'interceptaient point tout à fait le pèlerinage, ce n'était qu'en considération des aubaines régulières que leur procurait le rançonnement des caravanes: encore ce cas extrême se produisait-il lorsque les hordes centrales poussaient leurs excursions jusqu'au littoral de la mer Rouge: plusieurs fois le monde mahométan fut, par ce fait, plongé dans la consternation. Le sultan Sélim Ier voulut délivrer la religion de cette honteuse dépendance; le premier, il se fit appeler dans la prière publique, dite *Koutbè* (1), le serviteur et le protecteur des deux villes saintes, et pour que le pèlerinage pût désormais s'accomplir en toute sûreté, il créa les charges d'*Emir-Hadgi*, remplies par un bey mame-

(1) Pour la conservation des jours du sultan.



louk et un pacha de Syrie, qui escortaient les caravanes, chaque année, à la tête de forces militaires suffisantes.

Cette institution se pervertit par l'effet de la décadence de l'empire ottoman; obligés de tourner leurs regards et leurs efforts vers les provinces du Nord menacées, les sultans ne purent tenir en bride leurs grands feudataires du Sud. Plutôt que de combattre, les émirs hadgis préférèrent acheter aux Bédouins le droit de passage, et finirent eux-mêmes par accabler les pèlerins d'exactions; si bien que la Porte préféra s'entendre avec l'émir de la Mecque directement, et s'engagea à lui payer par année une somme considérable, moyennant laquelle la route fut garantie libre à la caravane. Mais l'an 1694, sous le sultan Achmet Ier, cet émir, sous prétexte de défaut de paiement, se mit à la tête des tribus, fondit sur les pèlerins qu'il trouva sans défense, les dépouilla, et en réduisit soixante mille en esclavage. Les Turcs, irrités de cet outrage, envoyèrent une armée pour en tirer vengeance : après avoir perdu beaucoup de monde par des marches dans le désert, et par des escarmouches sans résultat possible contre un ennemi insaisissable, ils furent obligés d'en passer par tout ce que voulait l'émir, qui non-seulement les contraignit de s'ac-

quitter envers lui, mais encore exigea d'eux la rançon des pèlerins qu'il retenait captifs.

Pareil fait se renouvela sous le règne d'Osman III, en 1757; quelques années plus tard eut lieu l'expédition d'Ali-Bey, le mamelouk, qui, après s'être emparé de la cité sainte et l'avoir livrée au pillage, se fit proclamer sultan d'Egypte par le chérif, qu'il déposa ensuite : cependant il se passa peu de temps avant que les habitants, aidés des Arabes du dehors, n'eussent chassé les Mamelouks et rétabli leur chérif.

VI

Mais, il faut le répéter, les Arabes sur lesquels le mahométisme a exercé le moins d'influence, ceux dont il n'a nullement altéré les mœurs primitives, habitent la vaste région comprise entre les frontières de l'Hedjaz et le golfe Persique; leur nom générique est *Bedaoui*, c'est-à-dire hommes du désert; leur existence n'a pas cessé d'être patriarcale, et leur société est encore le plus élémentaire développement de la famille. Le chef en est ordinairement le membre le plus



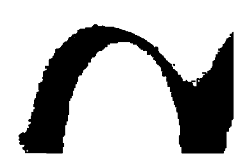
âgé, et se nomme *Cheik;* plusieurs familles se groupent autour d'un cheik plus riche, plus puissant par le nombre des siens, et forment la tribu. Ce cheik des cheiks est un Emir. Ce commandement devient la propriété d'une famille, où il se fixe par voie d'élection, et la tribu, pour se distinguer des autres, prend le nom collectif de *fils d'un tel,* du nom du chef qui a présidé à sa formation, ou de celui dont elle reconnaît la loi : ainsi on dit, les *Beni-Harb*, les *Beni-Tamin*, les enfants de *Harb* et de *Tamin.* Souvent même cette désignation s'applique au territoire habituellement occupé par la tribu.

Ces tribus sont en guerres continuelles pour un puits, pour une source, pour un pâturage; la plupart sont nomades, et n'ont que leurs troupeaux pour vivre; elles habitent sous des tentes basses, tissues en poils de chèvre ou de chameau. Quand le bétail a épuisé un endroit, le camp est levé et porté à un autre : l'ensemble des localités que parcourt ainsi une tribu, constitue son domaine, et tout empiétement d'une tribu voisine donne lieu à des hostilités. Ces campagnes se terminent d'habitude en une seule rencontre, qui, au premier choc, amène la déroute et la fuite d'un des partis. La nuit et le désert le dérobent au vainqueur. Mais il reste de ces combats des haines vivaces, et la *loi du sang* qui, là, comme en

Corse, exige que le plus proche parent du mort exerce le talion sur un des membres de la famille du meurtrier, si ce n'est sur le meurtrier lui-même. Ces *vendette* se transmettent héréditairement, et ne cessent que par l'extinction de l'une des races, ou bien par le *rachat du sang*, fait à conditions débattues.

Ces fréquentes occasions de disputes, et le jeu naturel de l'ambition ou de l'impéritie des chefs, produisent des variations continuelles dans le sort respectif des tribus : les unes s'abaissent, les autres s'élèvent, grandissent, enferment un grand nombre de familles dans le cercle de leur alliance : il se fait là un continuel travail d'agrégation, dont malheureusement les résultats sont instables comme le sable mouvant du sol où il essaie vainement de fonder un état social. Une année de sécheresse compromet le sort d'une ou plusieurs tribus, et les force à des migrations qui deviennent la source de guerres sans fin. Le contre-coup de ces calamités réagit surtout sur les tribus agricoles, qui, établies à poste fixe, en certains points des plateaux élevés, offrent des mœurs plus sociables et un caractère plus pacifique.

Le désert, qui est toujours la sauve-garde de l'Arabe, met donc aussi un obstacle infranchissable à son émancipation; et jamais, mieux que dans cet exemple, la nature n'a révélé l'harmonie de



ses créations. En tous points, aussi bien que sous le rapport physique, l'Arabe n'est-il point le miroir du désert? Examinez-le, c'est la créature humaine la plus voisine de l'abstraction : il est sec, grêle et agile; les muscles sont économisés dans son organisation : il n'a que des tendons. Par le plus violent exercice, sous ce climat torride, c'est à peine si une goutte de sueur perle sur son front; « la peau de son ventre colle à son dos, » dit Volney, et cette pittoresque image rend bien la minceur phénoménale de sa taille, lorsqu'il n'a pas dans l'estomac sa chétive pitance de chaque jour, à savoir cinq ou six dattes trempées dans du lait ou tout autant de boulettes de riz à moitié cuit. Souvent l'Arabe ne peut pas même y joindre quelques gorgées d'eau, et alors il reste plusieurs jours sans boire; si la soif le presse trop, il ouvre, dit-on, une veine au front de son chameau, et se désaltère avec son sang. Ce sont ces hommes dont la vue est si perçante, qu'ils distinguent un parti ennemi, sa force et sa direction à des distances où d'autres yeux que les leurs apercevraient à peine une ombre; dont l'odorat est si fin, qu'au flair des *fumées* du chameau, ils apprécient exactement le temps qui s'est écoulé depuis son passage. Pareille économie se montre dans la nature morale et intellectuelle de l'Arabe; elle est fine et aiguë, à défaut de force et de réais-

tance; il concentre l'activité de son esprit et l'énergie de ses désirs en des points qui intéressent presque exclusivement sa conservation : pour tout le reste, il n'est pas seulement indifférent, il est mort. Il n'a aucune curiosité, aucune subjectivité, aucune initiative, en dehors du cercle très-restreint de son existence précaire. Quelques contes, d'une primitive et sauvage simplicité, suffisent à son imagination depuis des siècles : le même narrateur privilégié les répète chaque soir, sans la plus légère variante, à des auditeurs, qui l'écoutent avec une satisfaction toujours la même. La parcimonie de fluide avec laquelle a été formé l'Arabe fait qu'il ne pleure jamais : il est cependant plus triste que gai; mais c'est une mélancolie qui n'est pas formé d'idées sombres, et sa gravité est plutôt vide que sérieuse. Il combat, sinon sans courage, du moins sans enthousiasme; il cède au premier choc, il a horreur du sang. Il est plus besogneux que cupide, plus prévoyant qu'avare, plus résigné que patient. L'hospitalité des Arabes, si abusivement célébrée dans les livres, est, entre eux, l'échange d'une banale politesse, et, vis-à-vis des étrangers, la sollicitation d'un présent, si ce n'est le prélude d'un dépouillement complet. L'Arabe met un certain calcul dans ses déprédations; il rançonne plus volontiers qu'il ne pille, pour laisser l'occasion se renouveler, il a la probité des vo-



leurs intelligents : il tient à sa parole, à la foi jurée, tant qu'il pense s'en promettre quelque bénéfice. En un mot, s'il n'a pas la vigueur, l'élévation des natures passionnées, il est aussi exempt des bassesses, des crimes, et parfois des lâchetés dont elles se rendent coupables.

VII

Cette race a toujours été d'un danger sérieux pour les nations islamites et même pour la religion. C'est dans son sein que se produisirent les dégénérescences les plus pernicieuses du type religieux primitif; c'est dans ses déserts impénétrables que les hérétiques refoulés trouvèrent continuellement un asile et des prosélytes. Au début de l'Islamisme, la secte des Ismaëlis convertit à son principe plusieurs tribus redoutables du Nedjd, entre autres les Karmates, dont le nom fut la terreur de l'empire des Califes, et qui ruinèrent la Mecque de fond en comble. C'est parmi les mêmes tribus que s'est élevée la secte moderne des Ouahabites, dont la grossière propagande faillit au com-

mencement de ce siècle, embrasser tout le midi de l'empire turc.

Le Nedjd, dont le nom vient de *Nadjada*, être élevé, est la partie centrale et moyenne de l'Arabie; elle comprend en général des pays élevés où le bénéfice de certaines eaux courantes a permis à plusieurs tribus de fonder des établissements plus remarquables que dans les parties basses du désert, — appelées *Téhâma*. Cette contrée est également célèbre par la beauté et l'excellence de ses chevaux, recherchés dans tout l'Orient.

Le fondateur de la nouvelle secte naquit dans une des plus petites tribus du Nedjd, l'an 1696; il était fils d'un cheïk nommé *Abd-el-Ouahab*, c'est-à-dire fils du généreux, — Ouahab étant la trente-unième des quatre-vingt-dix-neuf apellations de Dieu dans le chapelet des Musulmans. Il avait nom Mohammed, et descendait en ligne directe de Mahomet, circonstance fort heureuse pour son appel à l'attention de ses coreligionnaires, attendu que les Arabes ne reconnaissent d'autre noblesse que celle de la famille du prophète. Il prit conséquemment le nom de *Mohammed-elbn-abd-el-Ouahab*, ou Mohammed, fils d'*Abd-el-Ouahab*, suivant un usage que nous avons signalé plus haut, et les zélateurs de sa doctrine adoptèrent dans la suite celui des *Ouahabites*.

Cette doctrine a pris assez d'extension, et fait

assez de bruit pour que son auteur fût de son vivant sanctifié, et pour que sa mission ait joui, après coup, du bénéfice d'une annonce surnaturelle. Son grand-père eut un rêve; il lui sembla voir sortir de son nombril une flamme qui se répandait au loin et dévorait tout sur son passage. Interprété par les cheiks de la tribu, ce songe indiquait suffisamment le rôle du réformateur.

A l'instar du prophète, le jeune Mohammed développa ses qualités naturelles par les voyages; son père, auquel il devait succéder, l'envoya étudier à Bassora; ultérieurement il accomplit ses dévotions à Médine et à la Mecque. De retour dans sa patrie, il prit femme et se fixa à Horemla, dans un village distant d'une vingtaine de lieues de celui où il était né. C'est là que lui vint le goût de la prédication. Malheureusement les habitants de la localité avaient des mœurs assez relâchées, et l'austérité du puritain, jointe aux vifs reproches qu'il ne cessait de leur faire sur leur conduite, les indisposa si fort contre lui, qu'ils méditèrent de s'en débarrasser en lui ôtant la vie. Prévenu à temps, le cheik échappa par la fuite à ce sort funeste, et revint habiter son village natal, *El-Aïnè*. Le Nedjd était alors dans une phase politique qu'il convient de signaler. A l'époque de la naissance du cheik Mohammed, sa tribu était fort

appauvrie et réduite; sous l'empire de la loi qui interdit les mariages d'une tribu à l'autre, cette décadence était le pronostic d'une ruine radicale et prochaine. Dans le cours de ses pérégrinations, cette tribu s'accointa de deux autres, qui n'étaient pas en meilleur état, celles des *Aïnesès* et des *Atoubs*. Toutes trois, renonçant aux us et coutumes de leurs ancêtres, mêlèrent leur sang, et n'en firent plus qu'une, qui acquit en peu de temps une consistance remarquable, autant par ses conquêtes que par le soin qu'elle eut de s'assimiler les populations de son voisinage: vingt ans après, elle formait l'État le plus redoutable de tout l'Arabestan. C'était là un des plus frappants exemples de virtualité sociale que devaient donner les Arabes nomades. Cette nation embryonnaire avait élu un chef, qui s'intitula Prince, et établit sa résidence dans la ville de Deriyé. Ce chef avait nom *Ebn-Saoud*. Le cheik Mohammed resta pendant sept ou huit ans dans son pays, suffisamment protégé par la considération et le respect qui s'attachaient à ses qualités bien reconnues; mais au bout de ce temps, ses aspirations ardentes au despotisme spirituel éprouvèrent le besoin d'un soutien temporel, et la façon plus que légère dont il en usa avec la vie de ses compatriotes lui fit courir parmi eux le même danger auquel il s'était soustrait en quittant son précédent séjour.



Dans cette conjoncture urgente, il eut recours à Ebn-Saoud, avec lequel il était déjà en relation, en sa qualité de lettré et de réformateur. Le prince lui envoya une escorte pour protéger sa retraite jusqu'à Deriyè, et l'invita à demeurer dans cette capitale. Il arriva que les goûts à l'apostolat du nouveau venu cadrèrent merveilleusement avec les desseins ambitieux du monarque de fraîche date, et que chacun d'eux crut trouver dans l'autre un instrument utile pour le succès de ses prétentions. C'est par une raison de ce genre que les petits princes d'Allemagne se firent luthériens. Donc Saoud convertit les siens, et devint le bras séculier de la doctrine dont le cheik Mohammed s'installa comme le grand pontife. Assurée désormais d'un centre d'opérations, la propagande commença à irradier aux alentours, sous forme d'invasions, de pillage et de massacre; les tribus les plus voisines, dépouillées et assujéties, s'empressèrent de se joindre aux vainqueurs pour en dépouiller d'autres, et celles qui étaient éloignées evitèrent un sort tout pareil en consentant à payer un tribut. Quelques mots sur le fond de la doctrine du cheik Mohammed ne seront point ici hors de propos.

VII

En même temps que les hérésies altéraient le type primitif du dogme mahométan, le culte avait dégénéré sous l'empire des traditions et des besoins de latrie permanents dans l'humanité ; — double mouvement qu'on peut considérer comme étant propre à l'activité intellectuelle et morale de l'homme, et qui devait se produire, quelque soin qu'eût pris Mahomet pour rendre ses principes immuables.

Après avoir accepté la divinisation du prophète, il était naturel que le peuple sanctifiât ses successeurs, mais ceux-ci ayant abdiqué le pontificat, la vénération populaire passa à ses interprètes religieux, et descendit, des imans et des muphtis, jusqu'au dernier cheik ayant assez de foi ou d'habileté pour en imposer au vulgaire ; les litanies mahométanes se remplirent ainsi d'une quantité de *santons*, que la superstition honora d'un culte moins général, mais tout aussi fervent, que celui rendu au Très-Haut ; une foule de pratiques s'implantèrent dans l'esprit des musulmans au pré-

judice des prescriptions du Coran. Enfin, l'autorité religieuse se démocratisa tout à fait : une portion du sacerdoce tomba aux derviches hurleurs, tourneurs et jongleurs ; les *melbous* (possédés) donnèrent en public le spectacle de leur frénésie révérée, et des malheureux, privés de raison, furent les priviligiés de l'Esprit. On était déjà loin de la profession de foi musulmane et de sa sublime simplicité : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.* Mais ne semble-t-il pas que l'idée de la Divinité ait toujours été accablante pour l'homme, et qu'il n'ait jamais su accumuler trop de voiles entre sa faible raison et cette idée terrible?

Le cheik Mohammed eut le sentiment de la perversion où était tombée la religion musulmane; ses premières prédications ne s'attachèrent qu'à la signaler et à ramener ses disciples à l'orthodoxie du Coran. Plus tard, et son zèle s'échauffant avec sa personnalité, il alla plus loin et dépassa le but, à l'exemple de toutes les réactions; il proscrivit toute espèce de culte, tout hommage rendu à Mahomet, et réduisit la formule de l'islamisme à la confession seule de l'existence et de l'unité de Dieu. Selon lui, le soi-disant prophète n'était qu'un homme de bien, assez estimé du Seigneur pour avoir été l'intermédiaire par lequel le livre divin était venu à la connaissance des hommes : il fallait donc le laisser jouir en paix des récom-

palmes célestes que lui avaient values ses vertus sur la terre, sans l'importuner de prières inefficaces, et qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de juger et d'exaucer. Cette restriction, sauf laquelle le cheik adoptait le Coran en son intégrité, ne s'élevait que contre la première des *Kadits*, ou traductions orales : il finit par les rejeter toutes, faisant en quelque sorte table rase sur la suite des temps islamiques. Mais dans l'esprit du sectaire, la proscription religieuse du prophète n'était point sans une arrière-pensée d'usurpation ; loin de se désintéresser dans l'ère nouvelle qu'il voulait ouvrir à ses coreligionnaires, le rusé cheik eut la précaution d'abjurer son nom de Mohammed, pour mieux rompre avec le vieux monde mahométan, et de prendre celui d'Abd-el-Ouahab, qui servit à la désignation de ses adeptes. Réformistes ou réformateurs, la première racine de leurs systèmes est toujours l'orgueil.

Jusque-là, le ouahabisme ne présentait pas avec le musulmanisme, tel qu'il était pratiqué, des différences assez radicales pour ne pouvoir être conciliées. Toutefois, cette légère variante du dogme fut le point de départ d'une divergence absolue en morale. Le cheik Mohammed, imputant à cette prétendue erreur dogmatique tous les vices, tous les abus inhérents à l'humaine nature,

les poursuivit chez ses adversaires avec l'étroit rigorisme du puritain fanatique, et légitima, par sa propre intolérance, les persécutions et les sévices dont ses partisans devinrent plus tard victimes. Ce n'était pas assez d'exiger des fidèles musulmans une plus exacte observation des jeûnes, des prières, des aumônes ; de réprimer le libertinage, le jeu, l'ivrognerie, l'usure : il condamna sévèrement le luxe, ne permit qu'aux femmes de porter des vêtements de soie, et interdit même aux siens l'usage innocent du tabac. Dans sa passion d'humilité et d'égalité, il atteignit jusqu'à la religion de la mort, ce premier rameau de la piété humaine; s'appuyant sur ce passage du Coran, *le meilleur tombeau est la terre*, il défendit aux siens d'élever aucun mausolée à leurs morts, et leur prescrivit de démolir tous ceux qu'ils trouveraient sur leur passage. On voit que le cheik Mohammed était un de ces tristes niveleurs dont le cerveau manque d'équilibre, et qui reportent sur une idée abstraite toute l'ardeur d'un tempérament véhément. N'est-il point particulier que chaque fois que la raison pure a mêlé son intervention aux choses de ce monde, elle n'ait fait, socialement parlant, qu'une sottise !

VIII

Le ouahabisme ne parvint pas tout d'un coup à l'ensemble doctrinal que nous venons d'esquisser, et sans l'appui qu'il rencontra dans l'émir Saoud, il est probable que la plupart de ses préceptes n'eussent eu le temps ni l'occasion de se formuler. Ce prince était un homme de génie, qui saisit d'un seul coup d'œil l'excellent effet qui résulterait pour ses soldats de l'application de pareils principes : réussir à rendre fanatiques de pauvreté des gens qui avaient à peine de quoi manger, c'était un coup de maître. Pour mieux mettre en honneur cette vie de privations, Saoud s'y astreignit lui-même : on ne le voyait ni mieux vêtu, ni mieux nourri qu'aucun de son armée. Il réduisit encore la portion de chaque homme, et remplaça les chevaux par des dromadaires, aussi vites et bien moins difficiles à nourrir : chacun de ces animaux servait de monture à deux cavaliers et portait pour vingt jours de provisions. Un petit sac de farine, une outre d'eau suspendue au pommeau de la selle, et un plat de bois pour



délayer la farine et l'avaler sans la faire cuire : tel était le simple attirail des armées, ou plutôt des foules ouahabites ; et si l'on considère que le dromadaire fait trente lieues d'une seule traite avec une petite pelote de pâte dans l'estomac pour plusieurs jours, on comprendra facilement comment Saoud pouvait porter avec rapidité des forces considérables sur un seul point, quelque éloigné qu'il fût, et on aura la raison de ses succès contre toutes les tribus qu'il attaqua. On a compté, réunis, jusqu'à 40,000 de ces cavaliers dromadaires, appelés *madoufas*.

En 1765, lorsque mourut Saoud, il avait soumis toutes les tribus qui environnaient Deriyé, sa capitale, et le ouahabisme s'étendait sur le haut plateau du Nedjd dans un rayon très-respectable. Saoud avait un fils, Abd-el-Aziz, qui, du vivant de son père, dirigeait déjà les expéditions, et s'était acquis l'estime des siens par sa bravoure et ses talents militaires. Précédemment à la mort du chef, le cheik Mohammed fit reconnaître, par le peuple ouahabite, Abd-el-Aziz comme héritier du pouvoir temporel, en réservant à l'aîné de ses fils, le cheik Hussein, la succession du titre de mufti, ou de chef religieux. Ces deux dignités se perpétuèrent sans difficultés dans les deux familles ; et ce furent les seules que les Ouahabites reconnurent, toute aristocratie étant

supprimée dans leurs mœurs, et le titre de *frère*, le seul dont ils s'interpellassent entre eux de maître à esclave, ou de valet à maître.

Abd-el-Aziz ne fut pas au-dessous de sa tâche, et, sous son règne, le ouahabisme atteignit son plus haut degré de splendeur. Après plus de vingt ans de combats, sans trève ni repos, il parvint à réunir toutes les tribus du désert sous sa loi, et à faire accepter la religion réformée depuis les limites de l'Yémen jusqu'aux portes d'Alep et de Damas, entre l'Hedjaz et le golfe Persique.

Dans cette ardeur de conquêtes et de prosélytisme, Abd-el-Aziz fut secondé par son fils Ebn-Saoud, comme naguère il avait lui-même aidé son père; si bien que l'âge commençant à affaiblir le prince des Ouahabites, ainsi que son fidèle compère, le cheik Mohammed, celui-ci n'eut aucune peine à faire reconnaître Ebn-Saoud comme le légitime héritier du pouvoir. On eût dit que le fameux cheik avait le pressentiment de sa fin prochaine; car, peu après avoir ainsi assuré, pour un certain temps du moins, les destinées de l'état qu'il avait contribué à fonder, il se coucha pour ne plus se relever. Il vécut encore deux ans, aveugle et impotent, et mourut le 14 juin 1791, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Il n'avait point quitté Derriyè depuis qu'il y était entré en 1746. Il aimait beaucoup les femmes, et en avait épousé vingt,

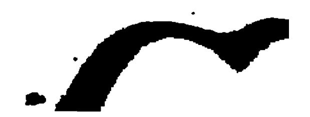
qui lui donnèrent dix-huit enfants. Le cheik Mohammed possédait une éloquence mâle et vigoureuse, à laquelle il dut tous ses succès; dans les moments difficiles de sa vie, il ne laissa jamais rien abattre de son courage et de son énergie.

IX

Depuis longtemps déjà la renommée des Ouahabites s'était répandue dans l'empire ottoman; mais, habituée à n'exercer aucune autorité sur les Arabes du désert, la Porte prenait un médiocre intérêt à leurs débats intestins. Quand le cheik Mohammed produisit ses principes, en 1746, le sultan Mahmoud Ier, qui régnait alors, se contenta de faire lancer l'anathème contre le réformateur par le corps des ulémas. Ses successeurs, engagés dans la terrible guerre que leur fit la redoutable puissance moscovite, n'eurent pas le loisir de s'inquiéter des progrès de la nouvelle secte; d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, les parties reculées de la vaste agrégation ottomane se relâchaient peu à peu du lien commun, et leurs gouverneurs essayaient de se rendre indépendants. Il ne res-

tait à la Porte d'autre moyen de combattre ces rebelles éloignés que de les opposer les uns aux autres, et de façon encore à ce qu'ils se tinssent toujours en échec, ou s'affaiblissent mutuellement, sans s'absorber jamais. Ce machiavélique système est la raison de beaucoup de façons d'agir de la Porte, qui, sans cela, paraîtraient inexplicables.

Cependant, on finit par s'alarmer sérieusement à Constantinople, lorsqu'on vit toutes les frontières méridionales de l'empire menacées par ce flot de barbares; et les événements créés par la Révolution française ayant reporté dans l'Occident l'attention de toutes les puissances, le Divan profita du moment de répit que lui laissaient ses éternels ennemis du continent européen, pour tâcher de rasseoir son unité si fortement ébranlée. Au commencement de l'année 1789, ordre fut mandé à Soliman, gouverneur de Bagdad, dont le pachalik était le plus directement exposé aux incursions des Ouahabites, de faire marcher une armée contre ces fanatiques, et d'aller les atteindre au cœur même de leur puissance. Déjà les tribus de l'Irak ne suffisaient plus à contenir le débordement des Arabes du désert; deux années auparavant, elles étaient venues implorer le secours de Soliman, qui leur fournit des armes, des munitions, et, les plaçant toutes



sous la conduite d'un même chef, les lança contre le Nedjd. Mais l'habileté d'Abd-el-Aziz, et le courage de Saoud son fils, déjouèrent cette vaste entreprise; des tribus furent détachées de la coalition, leur chef fut assassiné dans son propre camp avant de combattre, et les Arabes de l'Irak, mis en déroute, abandonnèrent à l'ennemi leurs munitions et leurs bagages. Après ce succès, Saoud envahit leur territoire, y mit tout à feu et à sang, et revint à Deriyè chargé de butin. Soliman ne balança plus à exécuter les ordres de la Porte. Il rassembla à Bagdad une puissante armée, dont il donna le commandement à Ali, son kiaya, et, plus tard, son successeur. Cette expédition comportait un matériel nombreux et de l'artillerie; elle s'était adjoint toutes les tribus de l'Est qui n'avaient pas reconnu l'autorité du chef ouahabite, et se proposa, pour première opération, la conquête d'El-Haça (province de la bordure du golfe Persique). Pour y parvenir, il lui fallut faire une marche de douze jours dans le désert, ce qui la réduisit de moitié. Elle était cependant encore très-nombreuse quand elle arriva en présence de l'ennemi, et la supériorité de ses armes lui eût facilement assuré la victoire, si on en fût venu sérieusement aux mains; mais Saoud eut l'adresse de diviser des ennemis trop forts pour être affrontés. Il réussit, par de riches

présents, à mettre dans ses intérêts le cheik des tribus alliées aux Ottomans, et celui-ci faisant agir les mêmes moyens de corruption vis-à-vis le général en chef, lui persuada aisément d'accorder la paix au Ouahabite. C'est ainsi qu'Ali manqua par cupidité l'occasion de remporter une victoire complète. Pareil exemple n'est pas rare dans l'histoire des commandants d'armée ottomane; c'est par un fait du même genre que le czar Pierre-le-Grand évita de tomber au pouvoir des Turcs, lui et toute son armée, sur les bords du Pruth. La vénalité d'un grand-vizir a changé le sort de deux empires, et peut-être la face du monde.

On s'étonnera peut-être, en cette circonstance, non pas qu'Ali ait osé reparaître devant son maître, mais que celui-ci l'ait bien accueilli et lui ait continué ses bonnes grâces comme par le passé. Ceci est un autre spécimen des mœurs turques. Ali-Pacha, né en Bessarabie, était d'abord esclave de Soliman, pacha de Bagdad; plus tard, il devint son kaznadar. Il n'avait alors pour rival dans la faveur de son maître qu'Achmet-Kiaya, gendre du pacha : c'était trop pour son ambition. Il assassina publiquement Achmet au sortir d'une audience, et eut l'audace de faire valoir ce meurtre aux yeux du Pacha comme une grande preuve d'affection. En punissant le crime, Soliman



se privait de son dernier favori; de deux, il était réduit à pas un : il préféra pardonner, et, en gage du pardon, donna au coupable une de ses filles en mariage. C'est ainsi qu'Ali était devenu gendre du pacha et son premier lieutenant. Une amitié aussi bien cimentée n'avait donc aucune cause de rupture à redouter.

X

On comprend que, dès que l'armée ottomane fût rentrée dans ses foyers, les Ouahabites redoublèrent d'audace et donnèrent pleine carrière à leurs brigandages. Pour mieux s'assurer l'impunité, Abd-el-Aziz feignit de vouloir entrer dans l'alliance de Soliman, et lui envoya des ambassadeurs chargés de magnifiques cadeaux. Ce fut cependant peu de temps après cette époque qu'eut lieu sa fameuse expédition de Kerbelè, qui plongea le monde musulman dans la consternation.

En l'an 61 de l'hégire, les califes Ommiades faisaient une rude guerre aux Alides : nous en avons dit plus haut la raison. Yézid, fils de

Mouaia, poursuivait à outrance Hoceïn, second fils d'Ali. En se rendant à Koufa, dont les habitants l'avaient appelé à régner, Hoceïn fut rejoint, dans le désert de Kerbelè, par un parti ennemi, et impitoyablement massacré, lui ainsi que ses soixante-douze compagnons. La piété des chîites éleva un tombeau en cet endroit même, et transforma ce désert en un lieu de pèlerinage qui devint si fréquenté, que bientôt une ville y prit naissance, à quelques lieues de Koufa, à l'occident de l'Euphrate. Cette ville, qui s'appela Iman-Hoceïn, en l'honneur du martyr, subit les vicissitudes des guerres religieuses; ruinée en l'an 851 de l'hégire, par le calife Mouta-Ouakil, protecteur de la secte des sunnites, elle fut relevée par les rois de Perse, dits *sofis*, introducteurs du rit chîite dans leurs États. Ismaël-Châ, fondateur de cette dynastie, fit construire sur le tombeau d'Iman-Hoceïn une grande mosquée, que ses successeurs se plurent à embellir, et dont le sanctuaire devint le réceptacle de richesses considérables, exagérées encore par la voix publique. A deux journées, au sud de Kerbelè, se trouve Macchad-Ali, ou, plus simplement, Iman-Ali, qui contient le tombeau du gendre de Mahomet, autre objet de la vénération des Persans, et qui a reçu également en dépôt les splendides offrandes de ses rois.

Dans leurs courses à travers l'Irak arabique,



les Ouahabites s'étaient souvent approchés de ces deux places dont les richesses tentaient leur cupidité; mais ils y avaient toujours trouvé les habitants sur leurs gardes et en mesure de soutenir un siége assez long pour permettre aux secours de leur venir. Ce n'est qu'à grand regret qu'ils s'en étaient éloignés, surtout d'Iman-Hoceïn, qui possédait une mosquée à coupole dorée, resplendissante, pleine d'attractions irrésistibles : les barbares ignoraient que ce revêtement métallique, hommage récent de l'eunuque Mahommed-Kan, fondateur de la dynastie des *cadjars*, n'était que du cuivre, et leur avidité s'irritant des obstacles, ils avaient fini par compter au nombre des jours fatidiques pour eux celui qui devait les mettre en possession d'un si magnifique trésor.

Saoud, toujours à l'affût des circonstances, saisit une occasion propice. Iman-Hoceïn, peuplée de sept à huit mille âmes, était défendue par une garnison composée de soldats fournis par le pacha de Bagdad, et de Persans ; ces derniers, chiites comme les habitants de la ville, célébraient religieusement la fête de leur prophète Ali, et allaient tous les ans visiter son tombeau à Macchad-Ali. Ce fut le moment choisi par Saoud pour exécuter son coup de main. Le 30 avril 1801, dix mille *madoufes* se présentèrent devant Iman-Hoceïn ; la ville, presque déserte par suite du pèlerinage, tenta vaine-

ment de résister. Les Ouahabites, fidèles à leurs principes exterminateurs, égorgèrent tout, jusqu'aux femmes enceintes, pour qu'il ne fût pas dit qu'un seul mâle eût échappé. Le pillage suivit le massacre. Parvenus dans la cave sépulcrale, ils y trouvèrent le gardien du tombeau, qui, tout tremblant, les supplia de lui faire grâce de la vie, et promit d'indiquer l'endroit où étaient enfouis les trésors. Quelques-uns inclinaient pour la clémence; mais un fanatique s'avança et transperça le malheureux de sa lance. Rien de ce qui était caché ne fut découvert. Le butin fut encore immense: des armes, des riches étoffes, des pierres précieuses, des monnaies d'or et d'argent tombèrent au pouvoir des Ouahabites, qui ne laissèrent rien de ce qu'ils pouvaient emporter, y compris les feuilles de cuivre de la coupole, qu'ils démolirent. Ces dépouilles furent chargées sur deux cents chameaux et partagées entre les vainqueurs à un puits distant d'une journée de marche de Kerbelé : car ils ne s'étaient point amusés à attendre d'autres ennemis, et moins de huit heures s'étaient écoulées entre leur apparition et leur retraite précipitée.

XI

Le sac de Kerbelé causa une émotion générale et profonde ; mais c'est surtout pour la Perse que le coup fut douloureux. Fet-Ali-Châ, souverain de ce pays, ne put s'empêcher de reprocher amèrement au pacha de Bagdad la coupable condescendance de son kiaya envers les Ouahabites. Soliman s'excusa de son mieux et promit de mettre une nouvelle armée en campagne. Des troupes furent en effet levées dans son pachalik, mais avec la lenteur propre aux habitudes turques, et au moment de partir, elles furent employées à étouffer une révolte du Kurdistan. Un motif analogue empêcha la Perse d'agir. Fet-Ali-Châ avait rassemblé une armée de cent mille hommes, mais il fut obligé de la porter sur l'Araxe, où les Russes, déjà maîtres de la Géorgie, venaient de se montrer. Rien ne pouvait donc plus faire obstacle aux Ouahabites; car la Porte, occupée qu'elle était de reprendre l'Égypte aux Français, avait épuisé tous ses moyens d'action contre les sectaires, en provoquant l'expédition du

pacha de Bagdad. Elle ne fut pas d'ailleurs très-éloignée d'être satisfaite, quand elle vit l'événement tourner à la confusion de ce vassal, qui, par ses richesses, la distance où il était de la métropole et son voisinage de la Perse, semblait arborer le drapeau d'une indépendance absolue. La Porte n'avait aucun territoire important à sauvegarder en Arabie; son domaine dans ce vaste pays se bornait à une très-petite étendue du littoral occidental. Un pacha turc résidait à Djedda avec une garnison; mais son autorité ne dépassait pas les murs de cette ville : « il n'osait », dit Niebhur, qui visita l'Arabie dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, « ni aller à son gouvernement, ni en revenir, sans être avec la grande caravane. » Si l'on ajoute que ses revenus consistaient en la moitié du produit de la douane, partagé avec le chérif de la Mecque, et qu'ils étaient à peine suffisants pour payer sa garde, sa maison et ses frais de voyage, — on concevra que les pachas regardassent leur nomination à ce poste comme une disgrâce. Outre Djedda et deux ou trois ports, la Turquie possédait encore quelques petites citadelles bâties près des puits, sur les chemins d'Égypte et de Syrie à la Mecque; mais ces postes n'avaient aucune influence sur les villes et villages des environs, et s'ils étaient tolérés par les Arabes, c'est qu'ils ne pouvaient

en aucune façon empêcher leurs hostilités contre les caravanes.

L'homme qui avait vu de l'œil le moins complaisant les progrès des Ouahabites, était le chérif de la Mecque, investi d'une haute juridiction sur les tribus de l'Hedjaz, et qui exerçait naguère le seul pouvoir reconnu par les tribus du centre. Depuis longtemps, le chérifat, héréditaire dans la même famille, s'était soustrait au contrôle direct de la Porte, quoique l'agrément de celle-ci fût, à l'avènement de chaque dignitaire, sollicité par pure forme. Gâleb, le chérif actuel, avait usurpé la place sur son beau-frère Osman el-Madaïfi, qui lui en gardait, sous les apparences de la soumission, une rancune implacable. Cette circonstance fut habilement mise à profit par Abd-el-Aziz. Dès l'année 1790, Gâleb, inquiet de l'extension que prenaient les Ouahabites, avait dirigé en personne, ou par des lieutenants, des expéditions contre eux; mais, soit incapacité, soit trahison, aucune n'eut un succès complet. Reconnaissant enfin l'impossibilité de réduire les sectaires par les armes, Gâleb voulut se les concilier et fit des propositions pacifiques. Abd-el-Aziz, encore incertain de ce que lui garderait la rancune des Persans et du pacha de Bagdad, accueillit ces ouvertures, et le bon accord fut momentanément rétabli entre la Mecque et Deriyé. Les Ouahabites prirent texte

de cette paix pour faire en foule le pèlerinage, que leurs principes n'interdisaient point. Saoud se rendit deux années de suite à la Mecque, et, chaque fois, il eut de secrètes conférences avec Osman-el-Madaïfi. Celui-ci se montrait très-disposé à s'allier avec les Ouahabites contre l'usurpateur; mais Saoud répondait évasivement, et prétendait que le moment de cette alliance n'était pas venu. Lorsque Abd-el-Aziz fut complétement rassuré sur les suites de son coup de main de Kerbelè, et qu'il les vit, au contraire, se dessiner d'une manière qui lui était plutôt favorable, il songea à rapprocher ses troupes de la Mecque, et, par la conquête de la ville sainte, à acquérir aux yeux des musulmans la dernière consécration d'une vocation divine. Gâleb comprit immédiatement le danger et s'appliqua à le conjurer par l'envoi d'une ambassade au prince ouahabite; mais on n'imaginerait jamais sur qui tomba son choix pour cette mission de confiance : ce ne fut rien moins que sur son beau-frère Osman-el-Madaïfi, le même qui cherchait si avidement l'occasion de le trahir et de se venger. Au lieu d'un traité de paix, Madaïfi ne rapporta à Gâleb que l'invitation de se soumettre à Abd-el-Aziz, faute de quoi, il devait s'attendre à voir marcher contre lui toute une armée, dont lui, Madaïfi, commandait l'avant-garde. La rage au cœur, Gâleb sortit de Taïfa



pour aller combattre son beau-frère ; mais il y rentra précipitamment à l'aspect de l'ennemi, et, ne s'y croyant plus en sûreté, courut se renfermer dans la Mecque. Taïfa fut enlevé d'assaut par les Ouahabites, et ses défenseurs passés au fil de l'épée. La nouvelle en étant venue aux habitants de la ville sainte, les jeta dans une grande consternation; car Taïfa, qui n'est qu'à douze heures de marche de la Mecque, en est à bon droit nommé *le jardin*, et lui fournit la majeure partie de ses approvisionnements, y compris l'eau potable. La terreur de Gâleb fut à son comble, quand il apprit que Saoud, parti de Deriyè avec un noyau de deux mille Ouahabites, avait ramassé tous les contingents arabes sur son passage, et s'avançait à la tête de plus de cent mille hommes. La Mecque était une ville ouverte, n'ayant pour défense qu'une assez mauvaise citadelle; Gâleb ne jugea plus pouvoir y tenir longtemps, et, après l'avoir incendiée, il alla se réfugier dans Djedda, qui était revêtu d'un mur d'enceinte. Le chef ouahabite entra dans la ville sainte sans coup férir.

XII

Toutefois, ce ne fut point sans une certaine hésitation. Ce défaut de résistance était tellement inespéré, devant la grandeur du résultat, que Saoud se trouva tout à coup dépourvu de l'audace et de la décision qu'eût légitimées la chaleur du combat. Une circonstance contribua beaucoup à lui faire prendre le parti de la modération. La caravane annuelle des pèlerins de Syrie était en route pour venir à la Mecque; elle était commandée par Abdâlla-Pacha, gouverneur de Damas. En partant de cette ville, l'émir-hadgi apprit que les Ouahabites s'étaient emparés de Taïfa et marchaient sur la Mecque : Abdâlla manda le fait à Constantinople, et poursuivit sa route, non sans inquiétude sur le sort qui lui était réservé. Ce ne fut qu'à quatre lieues de la Mecque qu'il eut maille à partir avec les troupes ouahabites : il les repoussa et leur tua cent cinquante hommes. Il n'en avait que plus à craindre la colère de Saoud, et, avant de pénétrer à la Mecque, il jugea prudent d'envoyer un message



au chef ouahabite pour s'assurer de ses dispositions. Saoud pensa avec raison qu'il eût été inhabile, du même coup, de rompre en visière avec le grand-seigneur et de se mettre un surcroît d'ennemis sur les bras; il blâma ceux des siens qui s'étaient rendus agresseurs, et protesta qu'il n'avait d'autre intention que de rétablir Osman-Madaïfi au lieu et place de l'usurpateur Gâleb; il ajouta qu'il ne voulait point inquiéter la caravane, et lui donnerait trois jours pour accomplir ses devoirs religieux; que, lui-même, il n'occupperait la Mecque que lorsqu'elle en serait sortie. Ce fut alors que Gâleb, voyant Saoud en si bon termes avec Abdâlla, engagea ce dernier à lui ménager une paix avantageuse. Mais la proposition fut très-mal accueillie par le chef ouahabite, qui répondit durement à Abdâlla qu'il se mêlait d'affaires qui ne le regardaient pas, et qu'il n'eût de souci à prendre que de quitter la Mecque, les trois jours écoulés : « J'y entrerai après vous, » disait-il encore, « et rien que la mort du chérif Gâleb ne pourra satisfaire vengeance. » Abdâlla n'insista plus, et Gâleb, ne jugeant pas à propos d'attendre l'effet de cette menace, partit en même temps que l'émir-hadgi, pour aller se réintégrer dans son refuge.

Les Ouahabites commirent peu d'excès à la Mecque : la mort d'une vingtaine de cheïks, ennemis déclarés du ouahabisme; la destruction de tous les

tombeaux sacrés, sauf celui d'Abraham, dont on ne fit que remplacer le tapis doré par une simple natte de paille, et le pillage de toutes les richesses entassées dans la kâba, contentèrent le fanatisme des sectaires. Mis en goût par cette victoire facile, Saoud laissa une petite garnison dans la Mecque, et se hâta de venir entourer Djedda; mais là il eut à essuyer le mécompte qu'éprouvaient toujours les troupes ouahabites devant les villes fermées. Ces hordes, armées de lances et de fusils à mèche, tentèrent vainement plusieurs assauts, qui furent repoussés avec une perte considérable; puis l'épidémie les décima, et enfin, Saoud fut obligé de lever le siége pour ne pas perdre toute chance de pouvoir regagner le Nedjd. Une expédition dirigée contre Médine n'avait pas eu un meilleur succès.

XIII

La prise de la Mecque ne servit qu'à constater une fois de plus l'impuissance radicale de la Porte. En avouant publiquement cet affront, il était difficile que le grand-seigneur continuât à se faire

appeler le *Protecteur des Lieux-Saints*; aussi, le gouvernement prit-il d'abord toutes précautions pour le tenir caché, et il ne fut généralement connu que lorsqu'on put y ajouter le correctif de l'échec des Ouahabites devant Djedda et Médine, et celui de leur retraite désastreuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais, plus qu'en ce moment, un coup de vigueur n'eût pu être fatal à ces fanatiques; beaucoup de leurs alliés de l'Ouest étaient ébranlés, et auraient volontiers passé à l'ennemi, s'il leur eût offert quelque sécurité. Un grave événement vint rendre la situation encore plus critique pour eux : Abd-el-Aziz fut assassiné par un derviche Kourde, dont les trois fils avaient péri dans le massacre d'Iman-Hoceïn. Cet homme poursuivit patiemment sa vengeance pendant plus de deux ans; feignant d'embrasser le ouahabisme, il s'était présenté à Abd-el-Aziz comme serviteur, et était parvenu à capter sa confiance. Les zélés mahométans en ont fait un martyr de leur foi : on rapporte parmi eux que, condamné à périr par le feu, les flammes le respectèrent, et qu'on ne put le tuer qu'en lui faisant trancher la tête.

Saoud prit le pouvoir sans conteste, et il dut autant à son habileté qu'à l'impéritie de ses ennemis de ne rien laisser perdre de la prospérité du ouahabisme, et d'y ajouter encore.

Il serait bien difficile d'imaginer que la Porte

n'eût pas songé depuis longtemps à semer la division parmi les sectaires : mais le difficile était de les aborder. Voici, à ce sujet, ce que la haute sagesse du divan avait trouvé. Un certain cheik Adam, ex-cadi de Jérusalem, qui, par le nombre et la qualité des *fetvas* (1) qu'il avait vendus, s'était fait un honnête pécule et une réputation de casuiste émérite, fut appelé à Constantinople pour être consulté sur les moyens d'ajuster les principes de l'antiqne islamisme avec les innovations du fils d'Ab-el-Ouahab. Quand le muphti et les ulémas furent convenus des transactions à faire, on proposa au cheik Adam d'aller les expliquer au cheik Hassan, le pontife ouahabite, et d'essayer de rendre Abd-el-Aziz plus soumis et plus propice à Sa Majesté l'Empereur des fidèles croyants. Tel devait être le but apparent de la mission : le but caché consistait, à peu de frais d'argent, à détacher le plus possible de tribus arabes de la ligue, et à provoquer entre elles des hostilités. Le cheik Adam accepta sans hésiter, et fut conséquemment envoyé sous bonnes recommandations à Abdàlla, l'émir-hadgi. Nous avons vu comment celui-ci se hâta de partir de la Mecque dans le

(1) Sentence motivée par un passage du Coran, et à laquelle le juge civil doit se conformer. Dans les cas de litige, les deux parties en obtiennent souvent, chacune de son côté, deux entièrement contradictoires.

délai qui lui avait été prescrit par Saoud; néanmoins il ne voulut pas s'éloigner sans lui détacher son ambassadeur. Le cheik Adam avait eu le temps de faire de son côté des réflexions sur les Ouahabites; leurs façons lui étaient apparues sous leur vrai jour : il se disait que le triomphe même de son éloquence, à supposer qu'elle pût prévaloir, exigerait toujours une certaine discussion : or, chez les Ouahabites, la discussion était punie de mort. Il déclara donc à l'émir-hadgi qu'il avait renoncé à sa mission; mais Abdâlla lui répondit qu'il avait des ordres, et qu'il les exécuterait; et, sur-le-champ, il le fit appréhender au corps et conduire, par une forte escorte, auprès de Saoud. On n'a plus jamais entendu parler de ce malheureux.

XIV

Abdâlla, de retour à Damas avec la caravane, ne craignit pas de dire tout haut la vérité sur les Ouahabites : il fut disgracié. En 1803, la caravane fut taxée par Saoud à raison de huit piastres par pèlerin, sorte de capitation inconnue jusqu'alors.

En 1804, Ibrahim, pacha d'Alep, qui possédait toute la confiance du divan, se trouva investi des fonctions d'émir-hadgi ; il eut pour instructions de céder à toutes les exigences des Ouahabites, d'éviter un conflit à tout prix, sauf à faire payer les pèlerins. Il réussit avec d'énormes sacrifices à ramener la caravane ; mais il eut la douleur de voir derrière lui les Médinois se rendre à Saoud, qui les affamait depuis six mois.

La Porte se flattait d'avoir tourné la difficulté, en laissant ainsi rançonner les pèlerins sous le contrôle de leur protecteur ; mais Saoud ne tarda pas à lui enlever même cette illusion.

Abdâlla, rentré en grâce, fut assigné pour conduire la caravane de 1805. A quatre journées de la Mecque, les Arabes sont dans l'habitude de venir offrir leur secours à la caravane pour l'aider à franchir le désert qui la sépare encore de la ville sainte : cette fois, ils disparurent dès le lendemain avec leurs chameaux tout chargés. Ce vol ne fut qu'un prélude à bien d'autres extorsions : il fallut donner cent bourses pour gravir le mont Arafat (1), autant pour en descendre. Abdâlla devint honteux du rôle qu'il jouait, et voulant au moins une revanche pour tant d'humiliations tacitement subies, il se mit à la poursuite

(1) Montagne près de la Mecque, visitée dévotieusement par les pèlerins.



des chameliers qui l'avaient volé; mais le résultat tourna encore à sa confusion. Il s'en revenait tout glorieux de la mort de cinq ou six pauvres diables sacrifiés à son ressentiment, lorsqu'il fut rejoint par un parti de Ouahabites qui lui barra le passage d'un torrent impossible à éviter, et ne le lui vendit qu'au prix énorme de six cents bourses.

Ce n'est pas tout, Abadâlla revint porteur des volontés formelles de Saoud : à l'avenir, il ne permettrait plus que la caravane marchât sous d'autre égide que la sienne, et, pour ce faire, il enverrait chaque année un détachement au-devant d'elle. Il ne voulait pas non plus que les pèlerins continuassent d'apporter le *Mâmel*, — tapis brodé pour la Kâba, — ni qu'ils se fissent accompagner d'instruments de musique. Enfin, levant résolûment le masque, il fit effacer le nom du sultan des prières publiques pour y substituer le sien.

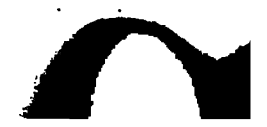
XV

C'était mettre le padichâ en demeure d'agir énergiquement.

Damas fut choisi comme centre des préparatifs

que la Porte organisa sur une vaste échelle. Dès le commencement de 1806, des objets de campement, des armes et des munitions de guerre y furent rassemblés, et Youssouf-Pacha, l'ancien grand-vizir, — le même qui perdit la bataille d'Héliopolis contre Kléber, — devait, à la tête d'une armée considérable, escorter les pèlerins jusqu'à Médine, et de là, suivant l'occurence, s'enfoncer dans le pays du Nedjd pour y atteindre les Ouahabites. Djedda était encore entre les mains des Turcs, et pouvait devenir une précieuse base d'opérations; mais le difficile pour la Porte avait toujours été de trouver pour ce poste un gouverneur qui répondît à ses vues. Abou-Marak, le dernier nommé, restait à Jaffa depuis dix-huit mois, sous prétexte de réunir de l'argent et des troupes; fatiguée de ses délais, la Porte le remplaça par Osman, pacha de Candie. Celui-ci dut se rendre d'abord à Alep, y lever une armée et partir pour l'Hedjaz de concert avec Youssouf: à cet effet, cent bourses lui étaient assignées sur les douanes d'Alep, et neuf cents autres sur celles de Damas.

La Syrie était alors en proie au plus profond désordre. Les janissaires s'étaient révoltés à Damas contre l'autorité d'Abdalla-Pacha; un quartier tout entier venait d'être brûlé. A Alep, même confusion: quand Osman y arriva, les janissaires,



tout glorieux de la destitution de son prédécesseur, qu'ils attribuaient à leur influence, se considéraient comme indépendants. Le moment était donc très-mal choisi pour lever des troupes et récolter de l'argent. Osman n'y réussit pas plus que Youssouf, et l'époque du départ de la caravane arriva, que la puissante escorte sur la foi de laquelle les pèlerins étaient accourus en foule, se réduisait à quelques pauvres hères, aussi peu nombreux que mal équipés. En ce moment, pour surcroît de mécompte, on apprit à Damas que Djedda s'était rendue aux Ouahabites : résultat inévitable des lenteurs de la Porte à envoyer les secours qu'elle avait promis à cette ville, étroitement bloquée par l'ennemi. Osman ne crut pas devoir pousser en avant sans de nouveaux ordres : il lui fut prescrit de se replier sur Alep.

Quant à Youssouf, il avait autant et plus de raisons que son collègue à hésiter de se mettre en marche; mais il s'y décida par une espérance trop légèrement accueillie. En novembre 1806, la nouvelle des grands préparatifs faits en Syrie était venue aux oreilles de Saoud; quoique l'expérience eut maintes fois prouvé à ce prince et aux siens que les menaces de la Porte étaient plus bruyantes qu'effectives, il ne laissa pas d'en concevoir quelque inquiétude; et soit pour faire tomber son ennemi dans un piége, soit pour ralentir son acti-

vité en en faisant disparaître la cause, il publia à cette époque une proclamation dans laquelle il se relâchait beaucoup de la rigueur de ses déclarations précédentes : il y exprimait l'intention de favoriser le pèlerinage de tout son pouvoir, et de veiller lui-même à la sûreté de la caravane; mais par là même il faisait ressortir l'inutilité de l'escorte donnée par le grand-seigneur, et refusait de reconnaître la qualité de l'émir-hadgi, bien qu'il fût disposé à le considérer comme pèlerin au même titre que les autres.

La ruse de Saoud eut tout l'effet qu'il en désirait; Youssouf vit, dans le petit nombre des soldats qu'il avait pu rassembler, une circonstance heureuse, qui lui permettrait de déguiser leur véritable destination et de les faire passer pour de simples pèlerins aux yeux des Ouahabites. Lui-même, en se résignant à ce rôle, se flatta de ne rien perdre de son prestige et de ses apparences tutélaires vis-à-vis de la caravane. Ce biais lui paraissait concilier tous les intérêts, et son avis fut partagé par Abdâlla-Pacha, qui se joignit au pèlerinage.

Aucun de tous ces espoirs ne fut d'une longue durée. La caravane touchait aux portes de Médine, lorsqu'on apprit que le *Cadi* de la Mecque, qui avait pris les devants, venait d'être arrêté; bientôt l'arrivée d'un message de Saoud ne laissa plus de doute à cet égard : c'était une lettre adressée à

Abdàlla-Pacha, et dans laquelle l'émir disait, entre autres choses, « qu'il voulait bien laisser à la caravane le temps de se retirer, mais qu'il la taillerait en pièces, si elle s'avançait encore. »

Youssouf et Abàdlla, en vrais Turcs qu'ils étaient, ne crurent pas à la sincérité de ce langage; ils n'y virent qu'un moyen tenté par Saoud pour surfaire le droit de passage: ils lui répondirent par l'offre de cinq cents bourses, et continuèrent leur chemin vers Médine, ne doutant pas du succès.

Mais à Médine, ils trouvèrent les portes fermées; persévérant dans leur erreur, ils élevèrent leurs propositions jusqu'à deux mille bourses pour se les faire ouvrir: Saoud fut inflexible. Il fallut enfin se rendre à la vérité. Les Ouahabites menaçants grossissaient autour de la caravane; la retraite devenait urgente. Abdàlla s'y décida le premier; ceux qui étaient bien montés le suivirent; les autres restèrent exposés à toutes les horreurs du désert, sans eau et sans vivres. Presque tous périrent; un petit nombre parvint à Damas, après de longs intervalles.

Tel fut le dernier pèlerinage de la Mecque jusqu'au jour où les armes victorieuses de Méhémet-Ali le rétablirent.

XVI

De 1807 à 1811, les Ouahabites, maîtres sans conteste de l'Arabie entière, essayèrent de porter leurs armes au dehors, et firent diverses tentatives d'invasion en Irak, en Syrie, voire même en Egypte. L'insuccès dont elles furent toutes marquées fixa irrévocablement le sort de la nouvelle secte : puisqu'elle ne pouvait se propager quand on lui donnait si beau jeu, le temps n'était pas loin où elle serait éteinte. Si ses adhérents avaient pu se flatter un instant de renouveler l'expérience des premiers disciples du prophète, et de lancer les Arabes à une seconde conquête islamite, le fait vint leur prouver, comme à tous les imitateurs historiques, que l'histoire a des analogies et pas de similitudes. Les auteurs qui, précédemmeut à nous, se sont occupés des Ouahabites, ont cherché la raison de leurs revers dans des circonstances tout secondaires, comme l'indiscipline de ces barbares, leur incapacité à attaquer les villes fermées, etc. Il n'est pas plausible d'avancer qu'ils fussent, à cet égard, placés dans des conditions inférieures à

leurs prédécesseurs, ni que les ruines de l'empire grec, à qui ceux-ci s'étaient attaqués, offrissent moins d'éléments résistants que la décadence turque, à laquelle les Ouahabites avaient affaire. La différence fut dans le défaut de virtualité qui accompagne les religions réformées, dans l'expression toute négative qui caractérise ce qu'on appelle un schisme. La foi de Mahomet avait fait des héros, qui se lancèrent aveuglément dans les plus grands périls sans jamais reculer : la religion du cheik Mohammed n'engendra que des pillards, qui durent tous leurs succès à la surprise, cette habileté des bêtes de proie, et qui lâchaient pied à toute résistance un peu sérieuse. Ce n'est pas à dire que les premiers Arabes fussent moins enclins à la rapine, que les seconds n'eussent pas un nombre considérable des leurs tout à fait convaincus et prêts à sacrifier leur vie pour la cause sainte; mais la foi et l'abnégation, contrairement à ce qu'on a dit, se propagent du haut en bas, et là où elles sont le plus essentielles, c'est au sommet. Or, les chefs du ouahabisme ne songèrent à l'extension de leur religion que subsidiairement à celle de leur autorité; chez le plus remarquable d'entre eux, chez Abd-el-Aziz, l'austérité ne fut qu'un calcul, et elle ne l'empêcha point de conclure des transactions incompatibles avec la rigueur d'une croyance absolue.

Son fils Saoud se hâta d'abandonner une rigidité de mœurs qui n'étaient pas dans ses goûts ; il s'appropria la plus grande partie du butin conquis par les troupes ; devant la tribu pauvre et affamée, il étala un luxe oriental ; il eut des favoris auxquels il remettait l'administration de ses états, au préjudice de ses parents, de ses propres frères, qu'il écarta brutalement de toute participation au gouvernement. Comparez cet esprit à celui des premiers Califes, si unis par les liens énergiques de la famille, à cet Omar-Ben-El-Kattab, qui en montant pour la première fois dans la chaire du prophète, dit ces magnifiques paroles, auxquelles il demeura fidèle toute sa vie : « O vous qui m'écoutez, sachez bien qu'il n'y aura jamais d'homme plus puissant à mes yeux que le plus faible d'entre vous, lorsqu'il aura pour lui la justice, et que jamais homme ne me paraîtra plus faible que le plus puissant parmi vous, s'il élève des prétentions injustes ! » Saoud, il est vrai, flatta sa propre vanité d'un manteau qui fut estimé deux cent mille piastres ; mais tous ses efforts échouèrent contre cette ville de Bassora, qu'Omar, ce chef du peuple, vêtu d'une robe en poils de chameau, avait fondée, pendant que ses soldats, animés par sa parole d'une ardeur invincible, arrachaient la Syrie aux vieilles bandes impériales. Et quand le patriarche de Jérusalem,



réduit aux extrémités par les Arabes, eut déclaré ne vouloir remettre la cité sainte qu'aux mains mêmes du calife, Omar quitta Médine, sans gardes, sans suite, monté sur un chameau qui portait deux sacs, l'un contenant de l'orge, l'autre des dattes, et marchant jour et nuit, il arrive tout d'une traite devant Sophronius, qui ne pouvait en croire ses yeux, et s'imaginer que dans ce vieillard, dont la robe était raccommodée en plus de douze endroits, il voyait le commandeur des croyants, le vainqueur des Perses et des Romains.

S'il fallait expliquer d'une manière plus synthétique la courte durée de la puissance ouahabite, on pourrait dire que l'alliance à laquelle le dogme fut astreint, à l'origine, avec les princes de Dérriyè, si elle fut la cause d'une initiale et vive impulsion, devint le germe d'une chute prématurée en multipliant sous les premiers pas des chefs les difficultés et les écueils qui naissent du mauvais ménage de la politique et de la religion. La conquête de l'Arabie entière devait amplement satisfaire les princes et leur tenir lieu d'un énergique mobile religieux : ce but atteint, leur ambition devenait passive, et leur activité ne pouvait se réveiller que sous les coups d'un agresseur puissant. Cet adversaire, l'Islamisme le suscita en la personne de Méhémet-Ali.

LIVRE CINQUIÈME.

—

MÉHÉMET-ALI CONQUÉRANT.



SOMMAIRE.

—

Mort du sultan Sélim, et avènement de Mahmoud II. — Le Nizam-Djédid. — Projets du nouveau sultan. — Départ de l'expédition égyptienne pour l'Arabie. — Toussoun-Pacha, second fils de Méhémet-Ali. — Le chérif Galéb. — Son caractère. — Défaite des Egyptiens à Bedr. — Mesures fiscales du vice-roi. — Retour des chefs albanais vaincus. — Ils sont chassés par Méhémet-Ali. — Meurtre d'Ahmed-Aga-Laz. — Toussoun prend Médine et la Mecque. — Défaite des Egyptiens à Tarabè. — Méhémet-Ali prend la résolution d'aller lui-même en Arabie.— Sa conduite à Mecque. — Il tend un piége à Galéb. — Arrestation de ce chérif et de sa famille. — La Porte désavoue le traitement qui leur est infligé. — Fin de Galêb et des siens. — Méhémet-Ali reprend l'offensive contre les Ouahabites. — Second échec devant Tarabè. — Mouvements stratégiques du vice-roi, — Occupation de Confoudà. — Ineptie du gouverneur. — Retraite des Egyptiens. — Méhémet-Ali est dans une situation critique. — Son habileté l'en tire. — Sa politique ramène les tribus bedouines. — Mort de Saoud. — Défaite essuyée par Abdine-Bey. — Toussoun est bloqué dans Taïfa.— Méhémet-Ali le délivre sans troupes. — Rétablissement du pèlerinage. — Preuves d'adresse de Toussoun.— — Façons d'agir de Méhémet-Ali vis-à-vis la caravane. — Méhémet Ali marche à la tête de ses troupes et obtient des succès décisifs. — Son retour à la Mecque et son départ pour l'Egypte. — Causes de sa précipitation. — Sa situation vis-à-vis de la Porte. — Histoire du mamelouk Lâtif-Aga. — Premières tentatives pour discipliner les troupes. — Révolte au Caire. — Ses résultats. — Campagne de Toussoun dans le Nedjd. — L'Emir Abdàlla demande la paix. — Retour de Toussoun en Egypte. — Caractère d'Abdàlla. — Caractère d'Ibrahim, le fils aîné de Méhémet-Ali. — Campagne d'Ibrahim en Arabie. — Prise de Dériyè et d'Abâlla. — Mort de ce dernier. — Emprisonnement du malem Gâli. — Mort de Toussoun. — Meurtre de la fille du consul de Suède par un Albanais. — Expédition du Sennâr. — Derniers coups portés aux mamelouks. — Mort d'Ismaïl-Pacha. — Création du Nizam-Djédid en Egypte. — Enrôlement des fellahs. — M. Sèves. — Sa biographie. — Préludes de l'insurrection grecque. — Rôle de la politique. — Campagne d'Ibrahim en Morée. — Bataille de Navarin. — Comment Méhémet-Ali en accueille la nouvelle. — Les Egyptiens évacuent la Morée. — Emeute au Caire par suite d'impôts extraordinaires. — Retour et second exil de Seïd-Omar-Makram. — Meurtre du malem Gâli.—Tentative des Grecs contre la flotte d'Alexandrie. — Insurrection dans l'Hedjaz.

MÉHÉMET-ALI CONQUÉRANT.

I

Dans l'intervalle des faits que nous venons de raconter, de graves événements s'étaient passés à Constantinople. En 1808, le sultan Sélim III avait terminé par une mort violente un règne signalé par les plus grands revers. Ce prince peut servir d'exemple à la fatalité de certaines situations, plus forte que toutes les résistances de l'énergie et du mérite personnels. Par une exception assez notable dans la maison d'Osman, il avait apporté sur le trône la connaissance des maux de l'empire et le

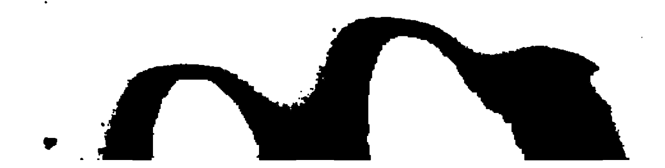
ferme désir d'y remédier; car son oncle et prédécesseur, Abdul-Hamed, dérogeant à l'habitude invétérée chez les Sultans de reléguer dans le sérail les princes du sang, — quand ce n'était pas de les faire égorger sans pitié, — laissa son neveu en pleine liberté, et le mit à même de s'instruire de tous les détails du gouvernement. Pour un homme qui avait lui-même passé quarante-quatre ans de sa vie dans la prison du grand sérail, ce trait dénotait une humeur assez douce. La faiblesse fut en effet le plus grand défaut d'Abdul-Hamed, à qui échut le triste sort de signer le traité de Kaïnardji, et de reconnaître aussi que ces fatales concessions à l'ambition moscovite ne lui assuraient même pas la tranquillité qu'il croyait avoir si chèrement achetée à ce prix. Sélim III recueillit ce funeste héritage. Il n'y avait pas à fermer les yeux sur les causes des revers multipliés que l'étendard d'Islam éprouvait sur les champs de bataille; les déroutes que les janissaires attribuaient à l'impéritie et à la trahison de leurs généraux étaient bien évidemment le fruit de leur indiscipline, de leurs rébellions continuelles, et nul autre moyen qu'une réorganisation complète de l'armée ne pouvait parer à cet état de choses. Le fait avait paru si certain à Abdul-Hamed lui-même, qu'il inaugura la réforme que son successeur poursuivit avec tant d'ardeur, et qui finit par lui coûter la vie.

Ici la résistance naturelle d'un corps de troupes privilégié s'appuyait des préjugés religieux. Sélim réussit assez bien dans tout ce qui ne touchait point à cette fameuse milice des janissaires; la marine reçut des améliorations capitales, depuis la coupe et la construction des vaisseaux, jusqu'à la sévère discipline introduite parmi les matelots; on fit venir de France et de Suède de nouveaux constructeurs et des officiers instruits; l'école de mathématiques, fondée vers 1770 par le baron de Tott (l'aventurier Bonneval), fut complétement réorganisée, et reçut annuellement deux cents élèves destinés à fournir des officiers et des ingénieurs à la marine. La première tentative de Sélim pour plier les troupes de terre à une réforme analogue, date de l'arrivée à Constantinople du général Aubert Dubayet. Cet ambassadeur de la République française avait été chargé d'offrir au Sultan plusieurs pièces de canon de campagne montées sur leurs affûts, et il était en outre accompagné d'ouvriers d'artillerie, d'instructeurs de toute arme. L'occasion était belle, et Sélim en profita; mais les janissaires, excités en secret par les ulémas, refusèrent obstinément de mettre en pratique les manœuvres de l'infanterie française, et tout ce que Sélim put faire alors, ce fut d'organiser un seul bataillon de quatre cents hommes, composé aux trois quarts de renégats étrangers.



Lorsqu'en 1805, pour appuyer sa neutralité dans le grand conflit qui allait embraser l'Occident, Selim voulut faire diriger sur Andrinople une armée entièrement composée de troupes exercées à l'européenne et dites *Nizam-Djédid*, les janissaires prirent les armes et se préparèrent à défendre l'entrée de la ville aux nouveaux venus. Cette effervescence menaçant de prendre des proportions dangereuses, Sélim dut céder et reléguer en Asie le *Nizam-Djédid*; mais il n'en resta pas moins l'objet d'une haine sourde et aveugle; mille complots se tramèrent contre lui et vinrent se fondre dans une vaste conspiration, qui éclata à propos d'une misérable question de costume. Un jour Sélim veut imposer aux *Yamaks-Tabielis* (assistants de batterie), l'uniforme moitié turc, moitié européen, des *Nizams:* les Yamaks se révoltent et sont soutenus par les janissaires; le grand Muphti lui-même leur venant en aide, rend un fetwa par lequel Sélim est accusé de vouloir introduire des nouveautés dans l'empire, et de donner les mains à l'abaissement de l'Islamisme, en tolérant l'interruption du pèlerinage de la Mecque. Il n'en faut pas davantage pour ameuter toute la population. En vain le sultan fait-il à la révolte toutes les concessions réclamées à grands cris : le sacrifice, la mort de ses conseillers les plus dévoués, la suppression du *Nizam-Djédid*, rien ne

peut en arrêter les progrès. Le grand Muphti va trouver Sélim, et lui déclare d'un air hypocrite que sa déchéance est seule capable de calmer la juste colère du peuple. Jetant les yeux autour de lui, le sultan ne voit pas un ami prêt à partager le sort infaillible que la résistance lui aurait valu ; alors, dans une résignation toute musulmane, il se rend de lui-même dans le *Kafès* ou prison du sérail. Cet événement eut lieu dans le mois de mai de l'année 1807. On connaît la contre-révolution opérée un an après par Baraictar, laquelle amena la mort de Sélim. Baraïctar lui-même devint victime du zèle avec lequel il reprit les projets du monarque assassiné et de son ardeur à le venger. Le nouveau sultan, Mahmoud, dans les premiers moments de son règne, se renferma dans une prudente abstention, laissant se vider la querelle entre son peuple et son grand vizir ; si, après l'événement, il parut vouloir prendre avec fermeté les rênes de l'État, il s'enveloppa, sur la question brûlante de la réforme, d'une circonspection cauteleuse, dont il fit la loi de toute sa politique, et qui, plus tard, lui permit de profiter du mémorable exemple de Méhémet-Ali, c'est-à-dire de frapper un grand coup, aussi prompt que terrible et inopiné.



II

En attendant l'occasion propice de détruire ses ennemis au cœur même de l'empire, le sultan Mahmoud résolut d'atteindre ceux qui, des points les plus reculés, bravaient l'autorité du padichà. Cette volonté se manifesta par l'expédition dirigée contre le pacha de Bagdad, le plus riche et le plus indépendant de ses feudataires, et par celle dont Méhémet-Ali consentit à se faire l'organisateur contre les Ouahabites. Il ne faudrait pas croire que le vice-roi d'Egypte eût été amené à cette résolution par contrainte, et dans l'appréhension d'un sort pareil à celui qui venait d'échoir à son collègue Soliman, de Bagdad (1); nous avons déjà montré combien le Rouméliote était supérieur à cette crainte, par position aussi bien que par caractère; mais nous avons dit aussi quels avantages personnels il pouvait se promettre de la campagne d'Arabie. Pendant que la réforme militaire causait à Constantinople de si sanglantes ca-

(1) On sait que la tête de ce pacha fut envoyé à Constantinople par Halet-Effendi.

tastrophes, Méhémet-Ali méditait profondément les moyens de la réaliser à son profit; ses janissaires, à lui, c'étaient ces incorrigibles Albanais, instruments effectifs de son élévation, et qui avaient failli l'être de sa chute : ils n'auraient jamais pu être licenciés sans désordre, et n'eussent point souffert qu'en leur présence on créât une autre force armée susceptible de leur faire équilibre. Méhémet-Ali les envoya en Arabie : si le désert les dévorait, c'était le mieux qu'il pût advenir; si contre toute hypothèse, ils étaient vainqueurs, la diminution de leur nombre compensait l'accroissement de leurs prétentions, et, en tous cas, le vice-roi profitait de leur absence pour créer les moyens de les remplacer ou de les contenir. Telle était la logique rigoureuse de la condescendance de Méhémet-Ali aux vues de la Porte.

III

Le massacre des Mamelouks avait été un préliminaire obligé du départ des Albanais. Cet événement ne retarda l'expédition que de quelques mois, et Méhémet-Ali y mit la dernière main avec



son activité ordinaire. Le caractère religieux du but en perspective fut un merveilleux prétexte aux plus dures exactions, et personne, en Egypte, ne put s'y soustraire. Ceux des rares Moultézims qui avaient réussi précédemment à sauver leurs biens de la rapacité du fisc, furent surtout impitoyablement traités, et pour le moindre déficit dans leurs contributions, contraints à remettre leurs titres de propriété au Deflerdar. Les négociants, frappés d'une taxe extraordinaire, durent, pour l'acquitter, vendre leurs marchandises à bas prix; chaque habitant riche du Caire donna une mule ou cinq cents piastres. Les corporations des arts et métiers fournirent chacune un contingent à l'armée expéditionnaire : tout ouvrier désigné qui refusait de partir, était astreint à se faire remplacer. Le vice-roi avait encore d'autres cordes à son arc; il était parti le 10 avril pour Alexandrie, à l'effet de conclure la vente de quarante mille ardebs de blé aux Anglais : chemin faisant, il parvint à mettre la main sur le chef de la tribu des Oualad-Alys, et ne le relâcha que moyennant une rançon considérable.

Ces rentrées permirent au vice-roi d'augmenter encore les ressources de l'expédition ; l'effectif des troupes fut porté à huit mille hommes : six mille d'infanterie, presque tous Albanais, et deux mille cavaliers turcs et bedouins. Les premiers s'embar-

quèrent à Suez, sous les yeux de Méhémet-Ali, le 3 septembre 1811, et firent voile pour Yambo; la cavalerie, avec Toussoun-Pacha, suivit la voie de terre, et ne partit que le 6 octobre.

Ce prince avait seize ans à peine. On trouvera sans doute que cet âge s'accorde peu avec les difficiles fonctions du commandement en chef; mais, en Orient, les qualités militaires se bornent presque exclusivement à la bravoure, et, à cet égard, le jeune pacha avait fait ses preuves. Il ne manquait pas d'ailleurs d'un certain côté sérieux dans le caractère, son esprit ne démentait pas l'air remarquable de distinction répandu dans toute sa personne; néanmoins le vice-roi lui adjoignit, plutôt comme conseil que comme lieutenant, Ahmed-Agà, son Kaznadar, dont la réputation militaire était si grande en Egypte, qu'on ne le désignait que par le surnom de Bonaparte.

Seïd-Mohammed-el-Makrouki, le premier négociant du Caire, un homme fin et délié, à la parole persuasive, fit partie de l'expédition : il était chargé de traiter avec les Arabes de la côte, et de les rattacher à la cause du sultan. On fit aussi partir avec l'armée les quatre cheiks des quatre rites orthodoxes de l'Islamisme.



IV

Méhémet-Ali n'avait pas jeté ses troupes à l'aventure dans la Péninsule, et sans s'y être au préalable ménagé quelques intelligences ; depuis longtemps déjà il était en correspondance avec le chérif Gâleb ; pendant que la flotte s'équipait à Suez, il avait envoyé un émissaire adroit en Arabie pour tâter le terrain. Gâleb, après une longue et vaine attente des secours de la Porte, s'était vu contraint de se soumettre en apparence aux Ouahabites pour conserver une ombre d'autorité et la possession de ses richesses ; toutefois, la confiance que lui inspirait cette position n'allait pas jusqu'à lui faire habiter la Mecque : il avait fixé sa résidence à Djedda, d'où ses manœuvres avec Méhémet-Ali étaient bien moins surveillées. L'envoyé du vice-roi, sous prétexte de faire ses dévotions dans la cité sainte, eut avec le chérif des conférences à chacun de ses passages à Djedda, et revint au Caire en compagnie de son confident, le Cheik-el-Tourki. Tous deux s'attachèrent à convaincre le vice-roi de la sincérité des promesses du

chérif, et l'assurèrent que son dévouement irait jusqu'à payer de sa personne, s'il le fallait ; ils lui représentèrent l'esprit des populations d'Arabie comme éminemment favorable aux troupes expéditionnaires, dont elles n'attendaient que la venue pour secouer le joug des Ouahabites, qui, en interceptant le pèlerinage, avaient privé ces populations de leurs seuls moyens d'existence depuis tant de siècles. Ces motifs, corroborés par des informations conformes, décidèrent Méhémet-Ali à se fier au chérif : il fut convenu que les soldats de ce dernier qui occupaient Yambo, au nom des Ouahabites, livreraient la place aux troupes égyptiennes. Car Galeb jouait évidemment un double jeu, et promettait en même temps à Saoud de défendre Yambo avec ses propres forces.

V

Pendant que le Rouméliote prélude à ses coups par tant de circonspection, il est curieux de savoir ce que fait l'adversaire qu'il va chercher jusqu'au fond du désert. Saoud avait aussi des espions au Caire, et fut prévenu de l'expédition



qui se préparait contre lui; mais sa conduite, en cette occasion, ne témoigna pas de l'habileté qui l'avait jusque-là distingué. Il s'endormit dans une trompeuse sécurité, et crut qu'il lui restait encore beaucoup de temps devant lui pour organiser ses moyens de défense; il se rendit seulement à la Mecque avec une suite considérable, ainsi qu'il en avait, tous les ans, l'habitude. Nous avons dit que Saoud nourrissait des sentiments très-défavorables contre sa famille: cette animadversion s'étendait jusqu'à ses propres enfants, qui étaient en nombre considérable; car il avait douze fils, qui supportaient impatiemment le joug paternel. Les trois aînés, Abdàlla, Faïsal et Turké, accompagnaient leur père dans ce pèlerinage; mais à moitié chemin de Deriyé à la Mecque, ils le quittèrent brusquement, revinrent avec les leurs dans la capitale, chargèrent trois cents chameaux des objets les plus précieux qui leur tombèrent sous la main, et gagnèrent en toute hâte la province de Làça dont les habitants, écrasés d'impôts par Saoud, avaient promis de faire cause commune avec eux contre le tyran. C'est ce qui arriva, en effet, malgré la vive résistance du gouverneur, qui ne dut son salut qu'à la fuite. L'émir, peu sensible en apparence à cette défection, n'en continua pas moins son voyage à la Mecque, et ne s'occupa d'étouffer les germes d'une révolte qui semblait de-

voir embraser tous ses Etats, que lorsqu'il fut de retour à Derivé; il se vit toutefois dans la nécessité de faire les avances. Malgré cela la réconciliation n'était pas encore scellée, quand avis parvint à Saoud que l'armée égyptienne s'était mise en mouvement. Cette nouvelle le surprit : il acquiesça à la hâte à tout ce que les rebelles demandaient, et se mit en marche pour l'Hedjaz avec tout ce qu'il put réunir de troupes. Les fils, au lieu de se joindre sans retard à leur père dans cet urgent besoin, donnèrent carrière au goût de pillage et de courses aventureuses qui n'entrait pas pour peu dans leurs tentatives de révolte. L'un vint chercher un échec sous les murs d'Iman-Hocéin et d'Iman-Ali, tant les habitants faisaient bonne garde depuis leur catastrophe; l'autre attaqua dans le désert la grande caravane qui va d'Alep à Bagdad, et lui enleva pour plus d'un million de marchandises.

Enfin Saoud avait eu foi dans le chérif Galeb, et sur la promesse de celui-ci de défendre les villes maritimes, il n'y avait laissé que des garnisons tout à fait insuffisantes. Chemin faisant, il apprit la reddition d'Yambo, et le massacre des trois cents Ouahabites qui l'occupaient concurremment avec les soldats du chérif. La trahison de Galeb était manifeste; mais Saoud avait mis tant d'abandon dans sa confiance qu'il lui eût été nuisible de paraître s'en apercevoir, et

qu'il avait tout intérêt à dissimuler son indignation.

VI

Cette première campagne de Toussoun fut marquée d'épisodes sans doute très-intéressants, mais que notre cadre nous oblige à ne rapporter que succinctement. Yambo est le port le plus rapproché de Médine ; il devenait une excellente base d'opérations pour l'armée égyptienne, eu égard surtout au but spécial qu'elle se proposait, celui de délivrer les villes saintes. Saoud avait fait occuper les défilés de Djedidé, sur le chemin de Yambo à Médine, par 15,000 hommes, dont son fils Abdàlla était enfin venu prendre le commandement. L'avant-garde de Toussoun-Pacha rencontra l'ennemi à *Bedr*, qui précède cette gorge, le culbuta et lui tua une soixantaine d'hommes. Bedr est célèbre dans les fastes musulmans comme étant le lieu où le prophète livra son premier combat aux Koreischites. Sous ces heureux auspices, l'armée turque s'engagea résolûment dans le passage, et trouva le gros des troupes ouahabites

couronnant les hauteurs de Safra. L'action fut d'abord à l'avantage des premiers; ils emportèrent de vive force les retranchements qui leur barraient la route; mais les Ouhabites se replièrent sur les escarpements latéraux, et de là assaillirent les Turcs de feux plongeants si meurtriers, qu'au bout de quelques instants ceux-ci lâchèrent pied, et s'enfuirent dans toutes les directions. Jamais déroute ne fut plus complète. Quoique 600 hommes, tout au plus, fussent restés sur le champ de bataille, des 8,000 hommes de l'armée 3,000 à peine purent être ralliés au bout de quelques semaines: les autres périrent dans le désert. Les Ouahabites, spectateurs d'une telle panique, n'en pouvaient croire leurs yeux, et s'imaginaient que c'était une ruse pour leur faire quitter leur excellente position; ils ne se hasardèrent à en descendre que le lendemain matin, quand ils aperçurent tous les bagages de l'ennemi abandonnés sur le champ de bataille. Sans cette appréhension, pas un soldat turc n'échappait.

Mais bien pénétrés de l'idée que l'armée turque ne pouvait se relever d'un pareil désastre, ils jugèrent la campagne finie, et rentrèrent dans leurs foyers. Toussoun se renferma dans Yambo qu'il fortifia.

Tout le monde se rejeta la faute de cette malheureuse défaite; la cavalerie l'attribuait à l'in-



fanterie, celle-ci accusait la cavalerie; les officiers s'en prenaient à l'impiété d'une armée composée, disaient-ils, de gens de tous les aveux, et qui n'avait même pas de muezzins pour lui rappeler ses devoirs religieux, tandis qu'au contraire les Ouahabites faisaient tous exactement leurs prières, sauf qu'ils y omettaient la formule : « Dieu salue le prophète ! » Seïd-Mohammed-el-Makrouki et ses collègues, les quatre docteurs des rites orthodoxes, eurent grand'peine à se soustraire à la fureur des soldats, et s'embarquèrent subrepticement pour Cosseir. Toussoun écrivit à son père l'état des choses ; tout en lui demandant des secours, il ne lui dissimula pas que des troupes pareilles à celles qui lui avaient été données, rendaient la victoire très-improbable. En attendant les renforts, il soumit les villages aux alentours d'Yambo, et séduisit quelques tribus par l'appât de ses présents et de sa parole véritablement engageante.

VII

On pourrait affirmer, à la rigueur, que le désastre de son armée ne surprit point Méhémet-Ali et

ne le rendit point inconsolable; il affecta, toutefois, une grande colère, et manda incontinent l'ordre, en Arabie, de lui renvoyer une partie des troupes, surtout la cavalerie, dont l'alimentation était devenue difficile. Il est même certain qu'il avait préparé à l'avance les éléments d'une seconde expédition; car dès le mois d'octobre de cette année 1812, Toussoun fut à même de reprendre l'offensive. Pour parer à toute éventualité, le vice-roi, toujours sous le prétexte de la sainteté de la guerre, avait déjà taxé les biens des mosquées, connus sous le nom de *rizaqs*, à l'énorme contribution de 6 pataques (15 fr.) par feddan : 665 milles feddans furent imposés de cette manière. Les cheiks se récrièrent; ils firent voir que les mosquées, les écoles, les citernes, etc., entretenues par les revenus de ces biens, allaient être ruinées d'un seul coup : ils en furent pour leurs remontrances. Des charges non moins lourdes pesèrent sur toute l'Egypte, et les fellahs eurent le choix de payer en argent ou en blé; car les dernières ventes de céréales que le vice-roi avait faites à des maisons européennes, lui avaient révélé tous les bénéfices de ces sortes de transactions, et il commençait à méditer l'accaparement absolu de toutes les productions de l'Egypte. A cette même époque, le vice-roi, mettant en pratique cet axiôme qu'en fait d'exactions gouvernemen-

tales il n'est point de petits profits, prit pour son compte la direction de la monnaie, qu'il fit gérer par un de ses parents. Elle avait été précédemment affermée par Seïd-el-Makrouki, au prix de 50 bourses par mois; mais entre les mains de Méhémet elle ne tarda pas à en rapporter 400 et plus, par l'altération qu'on faisait subir aux pièces d'or, et par l'alliage donné aux piastres d'argent. L'État faux-monnayeur est certainement l'une des plus graves causes de perturbation dans le commerce d'un pays; aussi le change du thaler et du sequin, monnaies étrangères, s'éleva-t-il rapidement. Pour parer à cet inconvénient, le gouverneur décréta une limite supérieure dans le tarif du change, et alla jusqu'à édicter *la peine de mort* pour les contrevenants. Plusieurs exécutions eurent lieu à ce sujet : néanmoins le change continua sa progression ascendante, et Méhémet-Ali put se convaincre, une première fois, que l'abus d'autorité n'avait pas toujours l'efficacité qu'il lui supposait.

VIII

Les chefs albanais renvoyés de l'armée d'Arabie, parmi lesquels était Salé-Kock, que nous avons déjà vu jouer un certain rôle, débarquèrent à Cosseir; et de là, descendant la vallée du Nil, vinrent au Caire; il leur avait été prescrit de se présenter seuls; mais ils arrivèrent accompagnés de leurs troupes. Cette désobéissance ne prouvait qu'en faveur de leur sagacité. Le vice-roi la leur reprocha d'abord, et ensuite leur lâche conduite à Safra, où ils avaient les premiers donné l'exemple de la fuite. Ils supportèrent effrontément cette honte, et ne se gênèrent point pour témoigner, à l'égard du pacha, une hostilité qui toutefois ne franchit point les limites des paroles, se contentant de faire entourer leurs maisons par leur soldats pendant une quinzaine de jours, et de répandre leur colère en menaces. Méhémet-Ali ne les craignait point. L'affaire de Safra n'avait point seulement réduit leur nombre, elle jetait sur eux la déconsidération et délivrait la population de la terreur qu'ils avaient jusque-là inspirée. Méhémet-Ali les fit rayer des



cadres de l'armée; deux jours après, son kaznadar leur compta dix-huit cents bourses, montant de l'arriéré de leur solde, et leur communiqua l'ordre de quitter l'Egypte. Pour que ces turbulents Albanais ne se missent point en révolte ouverte contre une telle rigueur, il fallait qu'ils fussent bien mâtés par le sentiment de leur impuissance; Méhémet-Ali avait pris en effet toutes ses mesures pour les écraser à la première démonstration. Salè-Kock et les siens courbèrent la tête, prirent l'argent et s'embarquèrent sans opposer la moindre difficulté. Une fois ceux-là partis, Méhémet-Ali était bien persuadé d'avoir encore meilleur marché des autres. L'un d'eux, Ahmed-Bey, rendit visite au gouverneur pour le prévenir que l'état de sa santé, — il était alors indisposé, — lui faisait aussi désirer de revoir son pays natal. Méhémet-Ali lui témoigna le plus vif intérêt et l'assura qu'en ce moment il ne pouvait se priver de ses services. Le même soir il lui envoya son médecin, le Gènois Mendrici, pour le traiter. Le malade prit des médicaments et mourut quelques jours après.

Mais un des membres les plus actifs de la coalition formée entre les Albanais, à leur retour d'Arabie, était le gouverneur de Kenè, un certain Ahmed-Agâ-Laz, homme d'action et d'énergie. Il s'était concerté avec Salè-Kock à son passage, et le plan arrêté entre eux consistait à faire entrer

dans la conjuration Hassan-Pacha et Abdinè-Bey son frère, en leur représentant le tort que causerait à leurs intérêts la réforme méditée par Méhémet-Ali. Ce dernier éventa facilement cette trame; pour la déjouer, il promit à Hassan-Pacha et à Abdine-Bey les propriétés que les conjurés possédaient en Egypte. C'est cette promesse faite à point et tenue fidèlement, qui lui permit d'exiler ces derniers sans danger.

Apprenant le mauvais succès du complot, Ahmed-Agâ-Laz écrivit au vice-roi pour le prier d'accepter sa démission. Méhémet-Ali garda la lettre jusqu'à ce que Salè-Koch et les Albanais fussent partis; il répondit alors à Ahmed-Agâ, après de légers reproches, qu'il le laissait libre, soit de garder son gouvernement, soit de venir s'aboucher avec lui, seul ou accompagné, à son gré. Tranquillisé par la lettre du prince, Ahmed-Agâ vint au Caire avec une suite peu nombreuse, car elle tenait tout entière dans une cange de moyenne grandeur : une partie fut introduite avec le visiteur dans le salon d'audience du vice-roi ; le reste demeura dans les antichambres et sous le vestibule du palais. Méhémet-Ali reçut Ahmed-Aga d'abord froidement; puis s'échauffant par degré, il lui reprocha sa conduite avec véhémence et finit par donner l'ordre aux gardes de se saisir de lui. Les gens d'Ahmed firent mine de le défendre; mais deux officiers, dont le

Kiaya-Bey, présents à cette scène, s'interposèrent en disant que ce n'était qu'un moment de vivacité du vice-roi, qu'il se calmerait, et qu'eux-mêmes se faisaient fort d'entrer chez lui lors de son souper, — on était alors dans les derniers jours du Ramadan, — et d'obtenir la grâce de leur maître. Dupes de cette assurance, les soldats laissèrent emmener leur chef dans les appartements intérieurs du palais. Vers les deux heures, après minuit, quand tout le monde se fut retiré, on fit descendre le prisonnier au bas du grand escalier : le bourreau l'y attendait, et lui trancha la tête. On enleva le corps et tout fut dit.

IX

Ce qui s'était passé après le combat de Safra démontrait bien la nullité militaire des Ouahabites ; non-seulement ils avaient laissé se renfermer dans Yambo, et s'y refaire, les débris d'une armée qu'ils auraient pu rejeter dans la mer ; mais prenant à peine le temps de jeter une garnison dans Médine, ils s'étaient hâtés d'abandonner ce poste inexpugnable de Safra, et s'étaient reposés

sur les habitants du soin de le défendre. En vrais oiseaux de proie, après le combat, les Ouahabites ne savaient que regagner leurs repaires. Toussoun profita habilement de cette faute; par des présents et des caresses, il mit dans son parti les chefs de toutes les tribus qui étaient à sa portée, et lorsque, les renforts arrivés, il se porta de nouveau sur les terribles défilés, cette fois il les occupa sans coup férir. De là il alla incontinent mettre le siége devant Médine; mais l'artillerie des Turcs manifestant quelques scrupules à tirer sur la Ville-Sainte, Toussoun, pour en finir, se décida à faire jouer la mine. Quand tout fut prêt, il envoya secrètement prévenir les habitants de se détacher des Ouahabites et de se faire reconnaître, par des signes extérieurs, à ses soldats, qui avaient ordre de les épargner. Tout alla suivant son gré. Le lendemain une partie de l'enceinte s'écroula sous l'action de la mine; ses troupes entrèrent en masse dans la ville, et passèrent plus de la moitié de la garnison au fil de l'épée; le reste se réfugia dans la citadelle, y demeura quelques jours dans le vain espoir d'être secouru, et finit par capituler. Toussoun se montra toujours religieux observateur de sa parole militaire; une générosité naïve lui rendait odieux le parjure et la cruauté. Il fit également preuve d'habileté comme organisateur, pendant le peu de temps qu'il passa à Médine, et ne s'y arrêta pour-



tant pas un moment de plus qu'il ne le fallait pour le succès de ses opérations. Mais il ne rencontra aucune troupe ouahabite, et gagna sans obstacle Birkè et Djedda, où son entrée fut un triomphe.

En voyant arriver les troupes turques, le chérif Gâleb, qui commençait à se lasser de son gouvernement *in partibus*, comprit que le vent tournait au succès, et après avoir fait une réception magnifique au jeune vainqueur, il se hasarda à retourner à la Mecque. Les habitants l'y accueillirent bien, et, par contre, mirent la garnison ouahabite à la porte. Gâleb fut suivi de près par Toussoun, qui fut également reçu les bras ouverts. De Saoud et de son armée, il n'en était nullement question; mais Osman-el-Madaïfi, le rival de Gâleb, tenait la campagne avec quelques troupes, auxquelles vint se joindre la garnison chassée de la Mecque. Posté avantageusement à Taïfa, ce chef inquiéta beaucoup l'armée turque pendant toute la fin de cette année 1812, en l'empêchant de s'approvisionner; mais en janvier 1813, Toussoun ayant reçu d'Égypte deux mille Delhis commandés par son oncle, Moustapha-Bey, se disposa à marcher contre lui. Gâleb, qui n'avait rien perdu de sa haine contre son beau-frère, demanda à faire partie de l'expédition, laquelle ne se composait que de cavalerie. A l'approche de l'ennemi, Madaïfi fit une faute inconcevable; abandonnant Taïfa,

place forte et riche en munitions de toute espèce, il se replia sur Besel, qui n'était pas tenable; dans cette bicoque, il ne tarda pas à être réduit à toute extrémité; se mettant alors bravement à la tête de trente des siens, il fit une trouée à travers l'armée turque : sa jument fut tuée d'une balle, mais, grâce à l'obscurité, il s'échappa en compagnie d'un seul de ses compagnons. Le matin, il arriva à un campement de Bedouins qui le reconnurent, le saisirent, et allèrent le livrer à Gâleb pour gagner la récompense promise, cinq mille piastres fortes. Ce malheureux Osman Madaïfi, homme de valeur malgré sa cruauté, servit de trophée à la victoire; on l'envoya au Caire, où le kiaya-bey le débarrassant de ses fers, le mena en grande pompe jusqu'à la citadelle, et le logea dans son propre domicile. Quatre jours après on lui remit sa chaîne et on l'expédia à Constantinople, où, à son arrivée, il fut mis à mort. C'était quelques jours après l'exécution de l'ex-gouverneur de Médine, amené pour les mêmes raisons dans la capitale de l'empire.

Toussoun laissa garnison à Taïfa, et revint avec Gâleb à Djedda. Moustapha-Bey, avec sa cavalerie appuyée d'un corps d'infanterie, se porta sur Koulâk, afin de rallier les tribus arabes de gré ou de force. Saoud, qui n'avait pas encore donné signe de vie, songea enfin à prendre l'offensive; il

envoya son fils Faïsal occuper la position de Tarabé, à quatre-vingts milles à l'Est et un peu au sud de Taïfa, de manière à couper les communications de cette ville avec l'intérieur, et de maintenir celles des Ouahabites du Nedjd avec leurs frères de l'Yémen; il recommanda aussi à son fils d'embusquer un corps de troupes à Biché, et de s'avancer sur l'ennemi en occupant les gorges. Ce plan était fort bien conçu. Toussoun voulut le paralyser en massant ses troupes; mais l'arrivée des Ouahabites rendit les Arabes récemment soumis à leurs habitudes pillardes et vagabondes: ils désertèrent le camp turc et se répandirent sur la route de Taïfa à Tarabé. Mustapha fut dépêché sur cette dernière place pour l'enlever. Elle était défendue par un mur et des fossés; une forêt de dattiers, de plus de deux lieues d'étendue, la couvraient entièrement. A l'aspect des soldats de Moustapha, qui arrivaient exténués de fatigue, les Ouahabites n'attendirent pas l'attaque; ils fondirent sur eux et les mirent immédiatement en déroute. Une amazone commandait cette brillante sortie; c'était la femme du cheik d'une tribu: elle fit des prodiges de valeur. Moustapha perdit son artillerie et ses bagages; sa déconfiture fut aussi complète que celle des défilés de Safra. Il se retira sur Taïfa, et de là vint à la Mecque conter son malheur à Toussoun, qui recevait presque en même temps la

nouvelle que Médine était bloquée par un corps de vingt mille hommes, commandés par Saoud en personne. L'émir, après avoir enlevé le poste égyptien établi à Hennakyé, en avait renvoyé les hommes à Bagdad, sous simple promesse de ne plus porter les armes contre lui, et s'était servi de l'artillerie et des munitions qu'il y avait trouvées pour commencer le siége.

Toussoun-Pacha envoya aussitôt son Seligdar avec trois cents hommes d'infanterie et autant de chevaux, qui réussirent à battre l'avant-garde des Ouahabites et à rétablir les communications entre Médine et la mer. Malgré ce brillant avantage, la position de l'armée égyptienne devint très-précaire. Les Arabes se prirent de nouveau à détrousser les caravanes dans toutes les directions, et Toussoun, pour conserver les points conquis, fut obligé de disséminer son armée, qui se trouvait déjà très-réduite par les fatigues et le climat. Déjà plus de huit mille hommes, vingt-cinq mille têtes de bestiaux avaient trouvé la mort dans les sables de la Péninsule. Cette guerre coûtait à Méhémet-Ali plus de cinquante mille bourses. Toussoun se hâta de faire part à son père des nouveaux revers qu'il venait d'essuyer, et de sa triste situation.

X

Méhémet-Ali, lorsqu'il se fut débarrassé des plus remuants de ces Albanais, songeait déjà à aller en Arabie voir par lui-même l'état des choses. En septembre 1812, il avait établi à Kobbet-el-Azab un camp assez considérable, avec dix-huit canons et trois mortiers : le 28 octobre, il alla à Suez pour organiser le départ de cette armée, qu'il avait l'intention de suivre de près. C'est là qu'il reçut une dépêche lui annonçant la prise de Médine. Cette nouvelle modifia ses projets de départ, ou les lui fit ajourner ; elle fut suivie, un mois après, de celle de l'occupation de la Mecque et de Djeddah, et pendant les fêtes célébrées au Caire en l'honneur de ces succès, on apprit encore celui de Taïfa. Le vice-roi dépêcha son fils Ismaïl à Constantinople pour en informer le divan ; des faits aussi honorables lui paraissaient devoir plaider en sa faveur, et consolider son autorité sur les bords du Nil : on voit bien qu'il lui restait encore quelque chose à apprendre de la politique turque. Pour lui, il commença à changer de manière de voir

relativement à cette expédition d'Arabie ; son ambition conquérante y découvrit une carrière à fournir, au lieu de l'accomplissement d'un simple devoir de vassalité, opportun seulement comme dérivatif donné à la turbulence de ses mercenaires ; il pensa dès lors à élever ses moyens à la hauteur d'un pareil but, et à mener avec lui des forces imposantes. Quant à l'argent nécessaire, ce n'était que l'affaire d'un décret. Cette fois, la Basse-Egypte venant d'être très-récemment pressurée, ce fut au tour de la Haute à remplir les coffres du vice-roi. Ibrahim-Bey, son fils, fut, à la tête d'une troupe considérable, chargé de lever cette contribution, que sa lourdeur n'aurait pas mis à même d'être versée de bonne grâce. Néanmoins les fonds mirent encore une certaine lenteur à arriver ; impatienté, Méhémet-Ali se décida subitement à aller juger de la cause du retard. Parti au commencement de mars, il était encore au Fayoum, lorsqu'il reçut un exprès du Kiaya-Bey, qui lui annonçait la mort du cheik El-Sadat, et lui demandait s'il fallait s'emparer de ses biens. Le vice-roi répondit qu'on attendît son retour. A son arrivée à Gizè, en effet, il fit mettre les scellés dans la maison du cheik, et donna l'ordre d'arrêter son intendant. Le lendemain les cheiks envoyèrent une deputation au vice-roi, pour lui représenter que jamais visir ni pacha n'était allé jusqu'au point de

mettre sous scellés la propriété d'un cheik : à quoi Méhémet-Ali répliqua qu'il ne s'immiscait point dans les affaires cléricales, ni dans la gérance des biens qui les concernait ; mais que le cheik décédé avait disposé de son avoir en faveur de sa femme, une esclave de mince valeur, au préjudice de ses parents, et qu'il ne saurait tolérer une aussi grave infraction à la loi des successions ; que, si cette femme pouvait, sans blesser des droits légitimes, s'emparer de ces richesses, le trésor public, obéré par une guerre sainte, y avait certainement plus de droit qu'elle ; qu'au surplus, il allait faire lever les scellés, pour donner satisfaction aux cheiks aussi bien qu'à la loi. La députation se retira en protestant de sa pleine confiance en les actes et intentions du prince. Les scellés furent levés ; mais les employés du *Beit-el-Mâl* (1) ne trouvèrent point le butin auquel on s'attendait. Dans les maisons de riches Turcs, il y a un serviteur qui possède toute la confiance des femmes du harem, qui est le dépositaire de leur secret, et fait leurs affaires au dehors : c'est le saka. On arrêta cet homme, et pour le bien disposer, suivant l'habitude, à un interrogatoire, on le mit d'abord sous le bâton, puis on le ramena, avec des maçons, à la maison de son maître, où on lui demanda d'in-

(1) Au propre : maison du trésor.

diquer les cachettes pratiquées dans le mur. Il fallut trois jours, et le jeu alternatif du bâton, pour arracher au patient les indications qu'il était susceptible de donner. Tout avait été enfoui, jusqu'au café, au savon, aux ustensiles de cuisine. Du saka, on passa à la veuve; on menaça de la jeter à l'eau, si elle ne rendait un compte exact des valeurs qu'elle détenait. Fort heureusement pour cette femme, Seïd-el-Makrouki se rendit intermédiaire entre elle et le vice-roi, et se porta garant d'une somme de mille bourses, qu'elle s'engagea de payer au trésor pour conserver ses biens. Quant aux héritiers légitimes, il ne fut pas seulement question d'eux.

XI

Le très-vif besoin d'argent que ressentait le vice-roi, ne l'empêcha point d'en user avec la plus grande largesse vis-à-vis du grand-seigneur. Au commencement de juin, le *cavouadgi* (1) de S. H. arriva au Caire; cet officier était porteur,

(1) Celui qui sert le café au palais.



pour le vice-roi, d'un sabre, d'un poignard et de trois aigrettes de diamants, outre des pelisses et des châles de grande valeur pour le cheik Gâleb; de riches présents; enfin d'une pelisse et d'une aigrette pour Toussoun-Pacha. L'envoyé du sultan fut comblé d'honneurs pendant son séjour au Caire, et outre les témoignagnes particuliers de la munificence du vice-roi, il remporta pour Constantinople des présents qui consistaient en soixante-dix mille sequins mabhous (près d'un demi-million), cinq cents fardès de café, deux cents quintaux de sucre raffiné, cent cinquante d'une qualité supérieure, cent vases de porcelaine remplis de diverses confitures, cinquante chevaux superbement harnachés, ornés de perles et de coraux, cinquante autres sans harnais, des ballots de magnifiques étoffes de l'Inde et des parfums de toute espèce.

Méhémet-Ali était encore occupé de congédier son hôte, lorsqu'il reçut les fatales nouvelles d'Arabie, par son kaznadar, qui lui avait été dépéché par la voie de Cosséïr. A l'instant il prit des mesures pour secourir son armée et hâter son départ. Une activité sans exemple fut imprimée à toutes les branches du service militaire. On s'occupa à la fois de confectionner des habits pour les troupes, de réunir des recrues, des vivres, des munitions de guerre et de l'argent. Zaïm-Oglou, kaznadar de

Toussoun-Pacha, partit avec un premier convoi accompagné de cinq cents hommes. Les navires qui le portaient abordèrent à Djedda en même temps que Toussoun y arrivait de son côté, après avoir fait exécuté un mouvement de concentration de ses forces autour de Médine.

Méhémet-Ali ayant remis le gouvernement de la Haute-Egypte à Ibrahim-Pacha, son fils aîné, et celui de la Basse à son kiaya, Hussein-Bey, s'embarqua dans le port de Suez avec une suite de soixante personnes et deux mille fantassins, pendant que deux mille hommes de cavalerie et huit mille chameaux s'acheminaient par la voie de terre. En vue de Djedda le 28 août 1813, il fut complimenté à bord par le chérif Gâleb et Toussoun-Pacha. Il fit son entrée dans la ville au bruit de l'artillerie des forts, et alla se loger dans un château sur la mer que son fils s'était fait arranger pour lui-même.

XII

En homme prudent, le Rouméliote ne prit aucune disposition avant d'avoir convenablement tâté le terrain. C'était surtout les gens qu'il lui



importait de bien connaître, et il savait que les premiers moments d'une arrivée ne sont pas favorables à l'observation; il resta donc à Djedda plus d'un mois dans un repos absolu, et ne se rendit à la Mecque que le 6 octobre. Sa tenue, dans cette sacro-sainte métropole de l'islamisme, fut un modèle d'habileté. Il accomplit minutieusement tous les devoirs de la religion, et les fit observer à ses troupes; il se répandit en aumônes et en largesses pour les besoins du culte : hôte assidu de la grande mosquée, il faisait journellement les prières prescrites, et jusqu'à trois heures de nuit, on le voyait discutant les nombreuses versions du Coran au milieu des ulémas et des étudiants; si bien que tout le saint-collége, sans en excepter Gâleb lui-même, le plus retors de la compagnie, se méprit sur le compte du pacha d'Égypte, et crut voir en lui un véritable *Cheik-ul-Islam* (1), au lieu d'un rusé Arnaoute, rompu à toutes les finesses, c'est-à-dire toutes les perfidies de la politique. Cela fit que tout ce monde quitta son masque, tandis que Méhémet-Ali garda le sien, et qu'après un mois de cette comédie, le pacha fut parfaitement fixé sur ce qui lui restait à faire.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour reconnaître dans le chérif Gâleb un homme plus pressé de besoins que de principes, disposé, suivant ses

(1) Docteur de la foi.

intérêts, à se prévaloir dans chacun des deux partis des intelligences qu'il entretenait dans l'autre, et qui, dans toute sa vie, n'avait pu s'élever au sentiment de la haine que pour un seul individu, pour Osman-Madaïfi, son parent, qu'il avait dépouillé : un homme enfin qui ne pouvait se promettre rien de bon du triomphe d'un des belligérants, et dont les efforts secrets, pour cette raison, tendaient à perpétuer une guerre à la faveur de laquelle il lui était permis de conserver sa position et ses richesses, car Gâleb était très-riche et de plus très-avare. L'appât d'une confiscation ajouté à des motifs aussi impérieux, c'était du luxe pour décider Méhémet-Ali. Le Rouméliote comprit tout de suite qu'en ce pays de la générosité par excellence, on ne pouvait faire un pas sans argent : or, il n'en avait guère, et pronostiqua qu'il serait encore plus facile de se débarrasser du chérif que de lui faire délier les cordons de sa bourse.

Gâleb s'était chargé de bien disposer les cheiks du voisinage par le moyen d'une forte somme dont il devait fournir une partie, le reste lui ayant été donné par Méhémet-Ali ; non-seulement celui-ci apprit que le chérif n'avait point apporté son contingent, il put encore se convaincre qu'il avait gardé par devers lui les fonds qui ne lui appartenaient pas : mais comme le chérif avait besoin de colorer d'un prétexte ses conférences avec les chefs arabes, il n'y traita que le point de



Sublime-Porte, et de tout ceci il ne pourra rien résulter que d'avantageux pour vous. » Gâleb crut à ces paroles ; il s'avança vers une fenêtre, et dit à ses gens de se retirer, les assurant qu'on n'avait pas de mauvaise intention contre lui. Mais déjà l'un de ses officiers était parti en courant donner l'alarme à ses enfants et à ses esclaves : ceux-ci se renfermèrent dans le château et se préparèrent à la défense. C'était bien ce que craignait Méhémet-Ali, ce qu'il avait prévu ; aussi se hâta-t-il d'envoyer son *Muhurdar* (1) montrer à Gâleb un soi-disant hatti-chérif, destiné à lui fournir la preuve de la légalité de son arrestation. Cet officier l'exhorta conséquemment à prévenir toute folle tentative de la part de ses enfants ; il ajouta que le vice-roi s'engageait à les bien traiter, à donner à l'un deux la succession paternelle, et à s'employer tout particulièrement pour obtenir la grâce du chérif. Ce malheureux, que l'illusion ou la crainte aveuglait, fit tout ce qu'on lui demandait ; il écrivit à ses fils de ne point se révolter, d'aller trouver le vice-roi, et de lui obéir comme à un père. Ce n'était point à ces jeunes gens de soupçonner le piége : ils vinrent pleins de confiance à Méhémet-Ali, et furent saisis près de son palais par Abdine-Bey. Aucun des leurs n'étant plus à craindre, une garde fut

(1) Porte-sceaux, chancelier.

immédiatement placée autour de l'habitation du chérif, pour empêcher personne d'en sortir et de rien enlever.

Méhémet-Ali, de sa pleine autorité, nomma, pour succéder à Gâleb, un neveu de celui-ci, Yahia, fils du chérif Seurour; quoiqu'il jouît d'une certaine considération, ce personnage ne fut qu'un valet aux gages de vingt bourses par mois, sous le couvert duquel le vice-roi exerça le pouvoir suprême à la Mecque. Le chérif déchu et ses enfants furent conduits à Djedda, et là embarqués pour l'Égypte. De toutes ses richesses Gâleb n'emportait rien que l'habit qu'il avait sur le dos lorsqu'il fut arrêté, car on lui retira même l'argent qui était dans sa poche. Après son départ, le vice-roi fit procéder à un inventaire officiel de ses biens. Gâleb avait la réputation d'un Crésus; pendant les vingt-huit années de son administration, il n'avait cessé de faire fructifier par le commerce le produit de ses exactions; il couvrait le golfe Arabique de ses vaisseaux; si bien qu'on lui supposait un trésor incalculable. Mais la voix publique avait démesurément grossi la vérité à cet égard, ou le chérif avait bien choisi sa cachette; le fait est qu'on ne trouva chez lui, outre les bijoux et les marchandises, que quatre-vingt onze mille sequins de Venise, et vingt et un mille thalaris, un peu plus d'un million en argent.

Pour en finir avec Gâleb, nous dirons tout de suite ce qu'il advint de lui et de sa famille. Reçus avec distinction au Caire, leur captivité n'eut d'abord rien de pénible et prit le caractère d'une détention sur parole; toutefois, comme on ne s'était pas piqué d'une exquise bonne foi envers eux, l'aîné des fils du chérif crut pouvoir profiter des facilités qu'on lui laissait, pour tenter une évasion à la faveur d'un simple déguisement; rattrapé au village d'Hélouan, il fut ramené auprès de son père et de ses frères, et tous ensemble devinrent alors l'objet d'une surveillance rigoureuse. Peu de temps après, on reçut de Constantinople le firman, véritable cette fois, qui les concernait. Le grand-seigneur, loin de sanctionner l'arbitraire mis en pratique à leur endroit, ordonnait à Méhémet-Ali de rendre au chérif Gâleb tous ses biens, et renvoyait même deux chapelets en perles provenant de ses dépouilles, que le vice-roi lui avait envoyés à titre de cadeau. Cette restitution présentait beaucoup de difficultés. Méhémet-Ali s'était déjà servi de l'argent pour la guerre, et les marchandises, expédiées au Kiaya-Bey, avaient été vendues au Caire. Par un semblant d'obéissance au rescrit impérial, on remit à Gâleb, sur le trésor du vice-roi, cinq cents bourses, environ le dixième des valeurs trouvées chez lui, et on fixa sa résidence à Salonique, où il dut se rendre avec sa fa-

mille. Le changement de climat et d'existence, le regret des grandeurs perdues abrégèrent la vie de ces infortunés : quatre ans après tous étaient morts.

XIII

Demeuré maître de la position, Méhémet-Ali s'efforça d'assurer ses communications dans le rayon occupé par ses troupes ; toute sa politique s'attacha à continuer l'œuvre si bien commencée par Toussoun, et à se rendre favorables les tribus environnantes. Il y parvint jusqu'au point d'obtenir que les Arabes fissent eux-mêmes la police des routes, moyennant une rétribution mensuelle. Quand il vit son autorité suffisamment établie, et les points importants à l'abri d'un coup de main, il songea à reprendre l'offensive.

Depuis que Saoud avait abandonné le projet de faire le siége de Médine, ses principales forces avaient été dirigées dans le sud, et Tarabè était devenu le centre de ses opérations. De cette position, que la nature contribuait à rendre inexpugnable, il communiquait librement avec ses par-



tisans de l'Yémen et menaçait, à Taïfa, la gauche de l'armée turque, dont le centre était à la Mecque, et qui avait sa droite et sa base à Djedda. Méhémet-Ali comprit tout de suite de quelle importance était Tarabè, et malgré l'insuccès récent de Moustapha-Bey, il résolut de tenter un nouvel effort pour l'enlever à l'ennemi. Toussoun-Pacha revendiqua l'honneur de cette expédition; il partit avec cinq mille fantassins, mille chevaux et six bouches à feu; le vice-roi lui-même quitta la Mecque, et alla placer à Omeyla une réserve de cavalerie.

Toussoun laissa à Taïfa les magasins de l'armée, et se mit en marche dans le désert; arrivé à Koulak, qui est à mi-chemin de Tarabè, il fut obligé de s'y arrêter quelques jours, faute de moyens de transports. Un certain chérif Rajé, chargé du soin d'en pourvoir l'armée, et qui avait en outre pris sur lui d'organiser les Arabes auxiliaires, prétextait des retards qui n'étaient que l'effet de sa trahison. Cet homme avait espéré un moment succéder au chérif Gâleb; contraint d'étouffer cette ambition, il ne feignit le dévouement que pour mieux assurer la réussite de sa vengeance. Toussoun, qui commençait à soupçonner la vérité, et qui ne se voyait plus que pour dix jours de vivres, voulut se remettre en route malgré toutes les objections de Rajé;

alors celui-ci conduisit l'armée par de longs détours, et lui fit faire en six jours un trajet qui n'en demandait que deux; puis jugeant désormais sa perte certaine, il disparut avec tout son monde pour ne reparaître qu'en compagnie des Ouahabites. Les uns et les autres, intimidés par la bonne contenance des Turcs, n'osèrent cependant pas les attaquer. Deux jours après, l'armée atteignait Tarabè, mais elle n'avait plus de vivres, et fut obligée de manger la moelle des dattiers. Toussoun était d'avis de tenter un assaut général, avis qui ne fut pas goûté par les chefs réunis en conseil : ils opinèrent pour la retraite. A minuit, on leva le camp, la cavalerie formant l'arrière-garde. Dès que les Ouahabites en furent instruits, ils se mirent à la poursuite des Turcs, et les harcelèrent jusqu'à Koulak; Toussoun donna l'ordre de brûler les tentes et les bagages, pour ne pas les voir tomber aux mains de l'ennemi. De Taïfa, il adressa un rapport circonstancié à son père, en insistant sur ce double point que la défection des Arabes et le manque de vivres avaient causé l'insuccès de l'expédition. Sentant combien il était urgent de ne point décourager une armée qui lui était momentanément si nécessaire, le vice-roi eut l'air de se contenter de cette excuse, et expédia aussitôt de nombreux secours à Taïfa, en vivres, argent et équipements, avec cette lettre, adressée aux principaux



chefs : « Je sais que l'on ne doit pas vous imputer l'échec que vous avez éprouvé, mais bien aux Arabes que j'ai déjà punis : vous êtes de braves gens, et votre conduite en ce moment difficile ne mérite que des éloges. La guerre a ses chances, bonnes et mauvaises ; il ne faut pas vous décourager. Je n'ignore pas que le manque de vivres a seul été cause de votre retour à Taïfa : l'auteur de cette trahison recevra le châtiment qu'il mérite. »

Il est curieux de rapprocher cet accueil de celui que fit Méhémet-Ali aux premiers Albanais revenus de l'Arabie après une déroute.

XIV

Cette défaite forçait Méhémet-Ali à changer son plan ; renonçant à attaquer l'ennemi de front, il imagina d'opérer une diversion sur un des points du littoral de l'Yémen : s'il réussissait à s'y établir, outre l'avantage de tourner la position des Ouahabites et de les prendre entre deux feux, il y gagnait celui d'intercepter les excursions des bandes de l'Yémen, qui, sous la protection de l'ennemi, infestaient toutes les routes, et venaient es-

carmoucher jusque dans les environs de Taïfa et de la Mecque. Confouda, petit port à deux degrés en latitude au sud de Djedda, fut choisi comme le but de cette nouvelle expédition, dont le commandement fut confié à Zaïm-Oglou, gouverneur de Djedda. Avec deux mille hommes d'infanterie, douze cents de cavalerie, et une escadrille de bâtiments légers qui, longeant la côte, portaient les munitions, Zaïm-Oglou parvint sans grandes difficultés devant Confouda ; la ville assiégée par terre et par mer, et nullement préparée à cette attaque, se rendit à discrétion. Depuis cinq ans, elle était occupée par Tâmi, chef des Arabes de l'Acyr, les plus robustes montagnards de la Péninsule et les plus fanatiques parmi les sectateurs du ouahabisme. Informé de ce premier avantage, le vice-roi écrivit à Zaïm-Oglou d'agir avec une extrême circonspection, de fortifier d'abord la place, et de ne s'avancer dans l'intérieur des terres qu'en assurant, pour ainsi dire, chacun de ses pas. Mais Méhémet-Ali, qui s'efforçait de tout prévoir, n'avait pas soupçonné l'ineptie de son lieutenant. Confouda, privé d'eau, ne s'alimente qu'à des puits situés à une lieue de distance de la ville : au lieu de retrancher fortement ce point, et de le relier à la ville par une ligne de défenses, Zaïm-Oglou se contenta de le faire occuper par cent cinquante Albanais. Après être resté un mois



sans donner signe de vie, un beau matin Tâmi, avec dix mille Ouahabites, tombe sur ce poste avancé, et malgré sa résistance acharnée, le force à se replier sur la ville. Surpris par l'attaque, le gouverneur perd la tête; en même temps qu'il ordonne une sortie pour reprendre les puits à l'ennemi, il fait embarquer ses équipages, et préparer les bâtiments pour la retraite. La panique s'empare des soldats, le sauve-qui-peut est prononcé; en un instant le désordre atteint des proportions irréparables; c'est à qui montera le premier à bord des barques, et échappera au sabre des Ouahabites, qui recueillent un butin immense sans combattre: quatre cents chevaux, beaucoup de chameaux, l'artillerie et tous les bagages.

XV

Méhémet-Ali fut consterné de ce nouveau désastre; la nouvelle, qu'il ne pouvait empêcher de s'en répandre, eut pour effet immédiat de détacher de son parti le plus grand nombre des Arabes, retenus jusque-là à prix d'or. Les partisans de l'ancien chérif Gâleb, et ils étaient nombreux, s'a-



gitèrent violemment pour exciter des troubles; les routes recommencèrent à se peupler de bandits; les caravanes ne purent aller de Djedda à Taïfa sans une forte escorte; et l'armée égyptienne en arriva à être resserrée dans un rayon de quelques lieues autour de la Mecque. Toutes les autres circonstances contribuaient à rendre la situation encore plus grave : les renforts, les secours attendus d'Égypte n'arrivaient point, l'armée était ravagée par les fièvres, la dyssenterie, et par toutes les maladies qu'engendrent la mauvaise qualité des eaux et l'insalubrité de l'air dans les terrains bas de l'Hedjaz. La mortalité devint si effrayante que, pour en diminuer l'influence morale sur l'armée, le gouverneur renvoyait en Égypte les bataillons dont l'effectif avait subi une trop sensible diminution.

Il fallait toute l'énergie et la tenacité du caractère de Méhémet-Ali pour ne pas se laisser abattre dans un moment aussi critique. On était au printemps de l'année 1814; depuis deux ans que durait cette guerre, l'armée égyptienne n'avait obtenu d'autres avantages sur les Ouahabites que ceux qu'ils avaient bien voulu lui laisser prendre; ses conquêtes se bornaient aux seuls points qu'ils avaient dédaignés de défendre. La délivrance des villes saintes était d'une importance majeure aux yeux du divan, à Constantinople; c'était même l'u-



nique résultat auquel il attachât du prix ; mais ce n'était rien quant à l'issue définitive de la guerre, et pour donner à cette conquête la moindre stabilité, il était urgent de déloger les Ouahabites de leurs redoutables défilés. Saoud, pénétré du sentiment de l'infériorité de ses troupes en rase campagne, leur avait expressément recommandé de toujours s'embusquer et de ne sortir de leurs positions que pour harceler l'ennemi. Cette tactique, mise en usage avec persévérance, devait infailliblement causer la perte en détail de toutes les armées égyptiennes.

Subir des revers sans découragement, c'est déjà beaucoup ; mais les accepter sans colère, ou plutôt en étouffant celle qu'ils excitent naturellement, parce qu'elle ouvre la voie à des fautes capitales, c'est la marque d'un grand caractère, et c'est l'exemple que donna Méhémet-Ali en cette circonstance. Aussitôt qu'il fut instruit des fatales nouvelles, il réunit en conseil le chérif Yahia et les notables de la Mecque, et leur demanda, à eux qui connaissaient parfaitement le pays, qu'elle était la meilleure manière de ramener à l'obéissance les Arabes-Bedouins. Tous opinèrent pour les moyens rigoureux ; il fallait, à les entendre, envoyer des détachements dans toutes les directions, avec des guides, et traquer impitoyablement les brigands dans leurs repaires. Méhémet-Ali ne fut pas de

cet avis ; il pensa obtenir davantage par la douceur. Il fit porter aux chefs des paroles conciliantes, et les caravanes de Djedda à Taïfa furent escortées par des partis de cavalerie assez forts pour éviter même la chance d'une agression. On ne renonça pas à diriger dans divers sens des reconnaissances ; mais elles eurent ordre de ne pas attaquer, et de ménager les prisonniers qu'elles pourraient faire. Ces prisonniers étaient amenés devant Méhémet-Ali, qui les renvoyait, en leur signifiant qu'à la récidive ils seraient décapités. Tant de longanimité ne produisit pas d'abord grand résultat, car il est dans le caractère des Arabes de confondre la clémence avec la faiblesse ; jugeant leurs adversaires aux abois, ils n'en furent que plus audacieux dans leurs tentatives ; mais, quand ils s'aperçurent que tous les postes étaient encore mieux gardés que par le passé, ils se ralentirent sensiblement et se dégoûtèrent peu à peu de ce genre de vie, qui était loin de leur rapporter ce que leur avait valu leur état de soumission. On les vit revenir par petites bandes jurer de nouveau fidélité à Méhémet-Ali, qui les encourageait encore par son accueil et son oubli des méfaits passés. Du nombre de ces coupables admis à résipiscence fut le chérif Rajè, que nous avons vu trahir si lâchement Toussoun. Il était allé à Deriyé pour recevoir le prix de son infamie ;

mais les Ouahabites ne furent jamais à même de payer un traître aussi cher que Méhémet-Ali : ils se contentèrent de nommer Rajè *émir El-Omera*, c'est-à-dire cheik des cheiks ; et cette dignité étant purement honorifique, celui-ci s'imagina d'aller trafiquer avec Méhémet-Ali du surcroît d'influence qu'elle pourrait lui donner sur ses compatriotes. L'événement justifia son calcul, et le Rouméliote lui rendit toute sa confiance.

Mais toutes ces transactions exigeaient du temps, et près de trois mois s'étaient passés dans un repos fâcheux pour les troupes égyptiennes, lorsqu'on apprit l'événement qui devait avoir l'influence la plus décisive sur cette guerre, et préparer le triomphe définitif de Méhémet-Ali en Arabie : Saoud était mort à Deriyé le 17 avril 1814, des suites d'une colique néphrétique. Il était âgé de soixante-huit ans, et laissait, nous l'avons déjà dit, onze fils, issus des quatre femmes, qu'en religieux mahométan, il avait épousées en légitime mariage. L'aîné, Abdâlla, lui succéda.

XVI

Si on se rappelle de quelle manière finirent Bardissi et l'Elfi, c'était la troisième fois que la mort se montrait officieuse pour le Rouméliote : ce ne sera point, comme nous le verrons, la dernière, et pendant sa longue carrière, elle se comporta comme si elle eût reconnu en lui le plus zélé de ses courtisans. Cette fois encore, il songea à profiter sans retard du désordre que l'événement pouvait causer dans le camp ennemi. Les Arabes de l'Yémen étaient, à cause de leur turbulence, les premiers qu'il importait de réduire ; Abdine-Bey eut ordre de se porter en avant dans la province de Târan, qui se trouve dans la vallée séparant l'Yémen de l'Hedjaz. Il eût d'abord des succès contre les habitants surpris et épouvantés; mais des renforts leur étant survenus, Abdine-Bey finit par se trouver bloqué dans son camp, sans vivres, au milieu d'un pays que lui-même avait désolé. Il fit la faute de détacher sa cavalerie pour s'en procurer. Les Ouahabites tombèrent entre ces cavaliers et l'infanterie qu'ils assaillirent. Tâmi les

commandait : ils n'arrivèrent pourtant pas à séparer les deux corps, qui se réunirent après de laborieux efforts à un petit village, d'où ils repoussèrent avec succès les charges de l'ennemi. Mais le nombre des Ouahabites allait toujours grossissant, et Abdine-Bey se vit dans la nécessité de prononcer sa retraite. Les chefs adversaires ne désiraient pas autre chose ; avec leur connaissance supérieure des localités, ils n'eurent aucune peine à attirer les Egyptiens dans les embûches qu'ils avaient dressées à l'avance ; aussi, cette retraite dégénera-t-elle bientôt en déroute. Plus d'un millier de soldats tombèrent sous les coups des Ouahabites ; Abdine-Bey en rallia quelques-uns à Koulak ; chassé encore de cette position, l'épée dans les reins, il rentra presque seul à Taïfa, dont l'ennemi ferma immédiatement toutes les avenues. Toussoun se voyant enveloppé dans le blocus, envoya prévenir son père. Méhémet-Ali se trouvait alors à Djedda pour régler plusieurs points importants d'organisation militaire, rétablir la marche des caravanes et ouvrir des relations de commerce avec les ports du golfe Arabique ; il avait aussi profité de ce séjour pour conclure un traité d'alliance avec les envoyés de l'Iman de Mascate. A la nouvelle de la défaite de ses troupes, toute affaire cessante, il revint à la Mecque. Dès son arrivée, l'intendant général de l'armée lui peigni

la situation sous les couleurs les plus sombres; il pressa son maître de réunir toutes les garnisons et les rapprocher de Djedda pour être à portée d'un rembarquement. Méhémet-Ali ne jugea pas qu'il y eût lieu de tant prendre l'alarme; il ordonna qu'on lui préparât ses chevaux, et partit dans la direction de Taïfa avec une vingtaine d'hommes au plus. Arrivé sur le sommet de la montagne de Kâra, il découvrit le camp ennemi tout entier. Un Ouahabite qui chassait dans ces parages, fut arrêté et interrogé par le vice-roi, qui, satisfait de ses réponses, lui proposa, moyennant récompense, d'aller porter une lettre au gouverneur de la ville; lorsque le soldat y eut acquiescé, « il faut encore que tu me jures, ajouta Méhémet-Ali, que tu ne diras pas aux tiens que tu as vu les Turcs, au moins jusqu'à demain matin; car Méhémet-Ali, dont je commande l'avant-garde, veut surprendre les Ouahabites : ainsi profite pour toi-même du secret que je te confie. » Le Ouahabite jura tout ce qu'on voulut, et fut relâché. Le crépuscule étant descendu, Méhémet-Ali, qui venait de faire reposer tout le succès de son aventure sur l'humeur d'un soldat, prit un léger repas, puis fuma un narguilè, à la suite duquel il s'endormit. Dans la nuit, le Mamelouk qui le gardait eut une alerte; il crut voir un parti ennemi considérable s'avancer à la faveur de l'obscurité, et il

éveilla brusquement son maître. Le vice-roi, se levant en sursaut, fut saisi d'une espèce de hoquet convulsif qui eut beaucoup de peine à se calmer sur le moment, et dégénéra plus tard en une affection spasmodique chronique dont il ne put jamais tout à fait se guérir, malgré l'usage des teintures martiales et des bains froids.

Toutefois Méhémet-Ali avait bien jugé son soldat ouahabite; cet homme, avec un mélange d'avidité et de bonne foi particulier à sa race, se fit un scrupule d'accomplir l'acte pour lequel il avait été payé, quoique cet acte dût tourner au préjudice de ses compatriotes; il s'arrangea de manière à ce que la dépêche parvînt à Toussoum. Elle ne contenait que ces mots: « Je suis arrivé sur la montagne de Kâra; viens m'y rejoindre. » Aussitôt qu'il l'eut reçue, Toussoum fit tirer des salves d'artillerie, en signe de réjouissance. Ce bruit vint confirmer le rapport du Ouahabite, qui n'avait rien eu de plus pressé, de retour au camp, que d'annoncer aux siens l'arrivée de Méhémet-Ali; bientôt on vit sortir de la ville Toussoun et Abdine-Bey, allant à la rencontre du vice-roi. Les Ouahabites, craignant de se trouver pris entre deux feux, laissèrent le chemin libre, et levèrent leur camp en toute hâte. Méhémet-Ali rit beaucoup de cette aventure; il écrivit à son muhurdar, le timoré donneur d'avis, qu'il avait battu l'ennemi sans armes et sans

soldats. L'occasion, néanmoins, n'était pas propice pour donner une suite à cet avantage, et Méhémet-Ali revint prudemment à la Mecque, en emmenant son fils; de là, ils se rendirent l'un et l'autre à Djedda, pour y attendre les renforts qu'on leur avait annoncés d'Egypte.

XVII

On était au milieu de l'année 1814, l'époque du pèlerinage approchait, et il y avait lieu de craindre que les obstacles qui l'avaient naguère empêché ne reparussent, car les Arabes des environs de Médine avaient fait une nouvelle levée de boucliers. La faute en était cette fois au gouverneur de la ville sainte, Divan-Effendi, qui, sur un simple soupçon de trahison, venait de faire emprisonner et occir le cheik de la puissante tribu de Harb. Les Arabes s'étaient emparés des fameux défilés de Safra, et coupaient les communications entre Médine et Djedda. Pour remédier à cet état de choses, Méhémet-Ali envoya son fils en lui laissant carte blanche. L'habileté du jeune général, son talent de négociateur, eurent un effet plus décisif



que les forces militaires sur lesquelles il s'appuyait. A Yambo, il convoqua les chefs des tribus révoltées, les traita avec distinction, et n'eut pas de peine à leur persuader que le meurtre dont ils avaient à se plaindre s'étant accompli sans l'aveu du vice-roi, ils en obtiendraient bonne justice : en gage de sa parole à cet égard, il voulait bien leur remettre des otâges. A Bedr, où il avait donné rendez-vous aux enfants et aux neveux du cheik assassiné, il tint une conduite analogue, acheva par des cadeaux l'œuvre de sa diplomatie et transforma ces gens, qui n'avaient auparavant que la vengeance au cœur, en autant de partisans enthousiastes, qui revinrent narrer au sein de la tribu les attentions dont ils avaient été l'objet, qui montrèrent les présents qu'ils avaient reçus, et décidèrent les anciens à faire la même démarche, pour recueillir les mêmes avantages. Les cheiks cédèrent : ils vinrent au camp égyptien, où Toussoun eut la délicatesse de se déclarer leur hôte pour ce jour-là; puis, saisissant la balle au bond, il proposa de marcher incontinent aux défilés de Safra : car c'était là le point important. Les Arabes, en nombre considérable qui gardaient ce poste, voyant venir les Egyptiens en compagnie de leurs cheiks, ne se servirent de leurs fusils que pour saluer, par des décharges réitérées, le retour de la paix et de la concorde. Mais Toussoun ne s'endor-

mit point dans la confiance; il fit aussitôt commencer la construction de deux forts, l'un à l'entrée, l'autre à la sortie des gorges : un troisième, qu'il fit réparer dans le village même, reçut en dépôt un détachement d'infanterie et des munitions. Le bonheur voulut, sur ces entrefaites, que Divan-Effendi, l'auteur de tout cet embarras, mourût de vieillesse et d'épuisement. Toussoun s'empressa d'annoncer la nouvelle aux Arabes, en la leur donnant comme l'exécution de la promesse qu'il leur avait faite touchant le coupable. Dès ce moment, l'allégresse fut au comble, le bon accord définitivement rétabli; toutes les routes s'ouvrirent aux caravanes, et Toussoun, avant de se rendre à Médine, eut la faculté de choisir des otages parmi les Arabes.

XVIII

Il était d'autant plus important que la voie fût libre au *hadg* ou pèlerinage, que cette année il s'annonçait devoir être célébré avec une splendeur inaccoutumée. Une foule des plus grands personnages de Constantinople, se fiant à l'heureuse



nouvelle de la délivrance des lieux-saints, s'étaient mis en route, et le vice-roi lui-même avait résolu de faire accomplir la pieuse cérémonie à sa première femme, celle qu'il honora toujours de sa prédilection, et qui était venue de Roumélie en Egypte à la fin de 1808, avec ses deux filles et Ismaïl, son troisième fils. La princesse débarqua au port de Djedda, et de là fut voiturée jusqu'à la Mecque dans un char où elle se trouvait, suivant l'usage, entièrement cachée; il ne fallut pas moins de cinq cents chameaux pour transporter son bagage, qui était d'une somptuosité vraiment royale. Sa tente fut la plus belle de toutes celles qui couvrirent la plaine de l'Arapha; c'était plutôt une douzaine de tentes diverses pour l'usage de ses femmes, et entourées d'une clôture en toile de lin, qui pouvait avoir huit cents pas de circuit : des eunuques richement habillés en gardaient l'unique entrée. Les hommes formant la suite du vice-roi avaient rangé leurs tentes autour de cet enclos : car Méhémet-Ali voulut également assister aux fêtes du pèlerinage. Plus de quatre-vingts mille pèlerins étaient déjà arrivés en novembre. Les habitants furent dans l'admiration devant la richesse du *Mâmel*. Soliman, pacha de Damas, émir-hadgi, se montra dans un luxe éblouissant; ses gardes étaient vêtus de la tête aux pieds d'étoffes brochées en or; quinze cents Delhis, montant de magnifi-

ques chevaux, formaient son escorte, avec soixante *zembarecks* ou artilleurs, sur des chameaux qui portaient de petits pierriers. Il vint rendre hommage à Méhémet-Ali; celui-ci mit en réquisition une partie de ces forces, pour l'aider dans sa campagne prochaine. Mais il se passa à ce sujet un fait de nature à dégoûter les plus fervents serviteurs d'une autorité comparable à celle du Rouméliote. Comme la mort avait amplement moissonné les bêtes de somme dans l'armée égyptienne, et que plus de vingt mille domestiques avaient succombé depuis le commencement de la campagne, Toussoun, d'après les ordres de son père, chargea Kadri-Effendi, son kiaya, de retenir, autant que possible, ceux de la caravane de Syrie. Kadri, fort de cette autorisation, agit en conséquence; et, comme il était impossible de faire fonds sur la bonne volonté de gens à qui on proposait un surcroît de service pour une rémunération moindre, sinon illusoire, les délégués à cet enrôlement procédèrent ainsi qu'ils en ont l'habitude dans toute l'étendue de l'empire ottoman : ils arrêtèrent tout simplement les hommes qui leur étaient signalés, et firent main-basse sur tous les autres accessoires d'équipement dont manquait l'armée égyptienne. Il arriva même que pas mal de maîtres furent pris pour des valets. Une première plainte, portée à Toussoun par l'entremise de l'émir-

hadgi, fut sans résultat : les agents nièrent les faits qui leur étaient reprochés ; c'est encore généralement la coutume dans un pays où toute responsabilité n'existe que vis-à-vis du maître. Mais à Médine, où il s'aperçut que les deux tiers de son monde lui manquaient, et où, faute d'équipages, il fut contraint d'abandonner la plus grande partie de la caravane, Soliman se prit d'une violente indignation ; il écrivit à Méhémet-Ali, en l'assurant que si justice ne lui était point rendue, il en référerait à la Sublime-Porte. Le vice-roi répondit qu'il allait se mettre en quête du coupable. Il ne fut pas long à le trouver : le malheureux Kadri, atteint et convaincu d'avoir transgressé ses ordres, fut étranglé sans autre forme de procès. Méhémet-Ali avait ainsi satisfait à la juste vindicte du pacha de Syrie ; mais ses prises lui demeurèrent acquises.

XIX

Cette remonte et les renforts survenus d'Égypte avaient remis l'armée sur un pied respectable ; il était temps de tenter un nouveau coup de

vigueur. Les Ouahabites occupaient toujours, au nombre de vingt mille, Tarabè et ses gorges profondes : dix mille autres étaient placés en réserve. Après le départ des pèlerins, Méhémet-Ali publia la résolution de marcher en personne à la tête de ses troupes, et de s'essayer à l'œuvre dans laquelle jusque-là ses lieutenants avaient échoué. Les soldats ne doutèrent plus du succès ; pour entretenir cette conviction, on apporta de l'*Ouadi-Fatmé* une charge de graines de pastèque, et on la promena en pompe dans les rues de la Mecque : elle devait être semée sur les ruines de Tarabè. Dès le 15 décembre, Méhémet-Ali détacha en avant Hassan-Pacha avec quatre mille Albanais. Ce dernier rencontra l'ennemi, et la victoire resta indécise. Instruit que les masses concentrées à Tarabè grossissaient incessamment, et menaçaient de le déborder, le vice-roi ne put différer son départ ; le 10 janvier 1815, il partit, emmenant avec lui douze cents chevaux, et se dirigea sur Koulak, où l'attendaient, munis de vivres pour deux mois, tous ses lieutenants, Hassan-Pacha et Abdine-Bey, Topouz-Oglou, Maho-Bey, Ahmed-Bonaparte et le chérif Rajè, dont il a été ci-dessus question. Méhémet-Ali marcha avec toute sa cavalerie sur Besel, dont s'était emparée une division de Ouahabites. Campés sur le flanc des montagnes opposées à Taïfa, ils possédaient là plusieurs puits ex-

cellents, tandis que les Egyptiens étaient obligés d'envoyer quérir l'eau à Koulak. L'ennemi comptait vingt-cinq mille fantassins, armés de mousquets, et cinq mille cavaliers dromadaires. Faisal, le second fils de Saoud, commandait cette armée sans canons. Méhémet-Ali, au contraire, avait douze pièces d'artillerie, dont il s'appliqua à faire le meilleur usage. Bien retranchés dans leurs montagnes inaccessibles, les Ouahabites laissaient approcher toute la cavalerie égyptienne; leurs efforts se bornaient à empêcher, par des feux nourris, l'artillerie de prendre une position avantageuse dans la plaine, et ils y réussirent si bien, que Méhémet-Ali comprit qu'il n'y avait pour lui aucune chance de succès tant qu'il n'aurait pas tiré ses adversaires de leurs cimes protectrices. Grâce à la nuit, il put cependant s'établir sur le côté des Ouahabites, et fit appuyer ses batteries de deux mille Arnaoutes, qu'il avait envoyé chercher à Koulak. Suivant l'ordre reçu, les chefs engagèrent leurs colonnes jusqu'à demi-portée de mousquet, envoyèrent quelques volées d'artillerie et se replièrent avec une sorte de confusion. Les Ouahabites, habitués à ces retraites précipitées de l'armée turque, n'imaginèrent point que celle-ci pût être simulée; ils crurent le moment venu d'écraser leurs ennemis, et, au mépris des constantes recommandations que Saoud leur avait faites jus-

qu'à son lit de mort, — ils descendirent de leur forte position, et se jetèrent dans la plaine sur la trace des Arnaoutes. C'était ce qu'attendait Méhémet-Ali : quand il les vit assez loin, il leur coupa le chemin des montagnes avec sa cavalerie, tenue en réserve ; au même instant les fuyards firent volte-face, et les Ouahabites, pris entre deux feux, commencèrent à joncher le sol de leurs cadavres. Il n'y avait de salut pour eux que dans un mouvement de flanc vers une vallée qui les aurait rapprochés d'un terrain accidenté, impropre au développement de la cavalerie : ils s'y précipitèrent avec l'énergie du désespoir ; mais là ils trouvèrent le chérif Rajè, qui acheva leur déroute. Ce fut un massacre. Méhémet-Ali combattit en personne, et tua un soldat de sa main. Quinze cents Ouahabites, enveloppés d'un seul coup, furent taillés en pièces ; un chef des leurs, suivi de quelques centaines de ses compagnons, se fit jour à travers les rangs des vainqueurs, et se sauva par miracle ; un autre, le plus fougeux, Bakroudg, immola, dans la mêlée, deux officiers du vice-roi ; son cheval mort, il se glissa parmi les cavaliers égyptiens, désarçonna l'un d'eux, lui ravit sa monture et s'échappa. Tâmi, seul, put, tout en combattant, effectuer un semblant de retraite. Chaque tête de Ouahabite était payée six thalaris par Méhémet-Ali, et cinq mille lui furent apportées avant la



fin du jour. Sur les montagnes, on trouva liés ensemble, par des cordes aux jambes, les Ouahabites de l'Acyr. En quittant la tribu, ces Bedouins avaient juré à leurs femmes, par le serment du divorce, de ne pas montrer le dos à l'ennemi : leurs munitions épuisées, toute chance de triomphe évanouie, ils avaient trouvé cet héroïque moyen de garantir la parole donnée.

L'armée égyptienne coucha à Koulak ; quatre jours après, elle atteignait les murs de Tarabè. Faïsal n'essaya même point d'y tenir, et les habitants se hâtèrent d'ouvrir leurs portes à Méhémet-Ali, qui établit dans cette place son quartier général. Les Égyptiens voulurent piller quelques maisons, s'approprier quelques jolies femmes arabes : le vice-roi sut contenir la licence. Quoiqu'il pût considérer le gain de la campagne comme lui étant assuré, il résolut de n'en pas demeurer là, et d'aller jusque dans l'Yémen achever une œuvre de terrification si bien commencée. Il se dirigea donc vers le sud par les plaines, et après quatre jours de marche, arriva dans le fertile canton de Bichè, où les troupes restèrent pendant quinze jours ; puis, informé que Tami levait de nouvelles recrues dans l'Yémen, et se disposait à venir l'attaquer, il voulut lui épargner la moitié du chemin, et marcha vers l'ouest à sa rencontre. Dans ce trajet, les Égyptiens eurent cruellement à souffrir

de la disette : les tribus, effrayées, se dispersaient au seul aspect des vainqueurs, en emmenant leurs vivres et leurs bestiaux. On reprit un peu haleine dans les montagnes des Arabes Chomran; mais, au sortir de là, les fatigues et les difficultés se représentèrent plus grandes encore; cent chevaux moururent dans un seul jour. Méhémet-Ali, par son exemple et par ses encouragements, sut maintenir le moral de ses soldats à la hauteur de pareilles épreuves; lorsque les courages étaient prêts à défaillir, il les relevait par l'espoir de dépouilles opimes à recueillir dans l'Yémen; lui et les officiers, quittant leurs montures, marchaient à pied en tête des colonnes. C'est ainsi qu'on arriva sur le territoire de la tribu d'Açyr, coupé de sinuosités rocheuses qui mirent de grands obstacles au passage de l'artillerie; mais enfin on avait rejoint Tami, le plus vaillant des émirs ouahabites. A la tête de dix mille combattants, ce chef défendait les approches du château de Tôr, construit sur une montagne escarpée, et regardé comme imprenable. Malgré tout leur courage, et les exhortations de leur chef, les Ouahabites ne purent tenir contre l'artillerie égyptienne; ils se dispersèrent, et bientôt les murs de la place s'écroulèrent sous l'action du canon. Les Égyptiens trouvèrent dans ce fort des munitions de toutes sortes, et notamment une partie de celles qui leur

avaient été prises l'année précédente à Confouda.

Rien ne manqua à ce succès, pas même la capture des chefs ennemis, — de Tami d'abord, qui expia sa défaite par la trahison d'un cheik chez lequel il s'était réfugié, et fut livré par lui, — de Bakroudg ensuite, fait prisonnier dans le Zarân. L'un et l'autre ayant été amenés à Méhémet-Ali, il les fit garder à vue dans des tentes voisines de la sienne. Il s'entretenait volontiers avec Tami, dont la barbe blanche, l'œil de flamme et l'esprit réfléchi lui étaient sympathiques; il avait moins de goût pour Bakroudg, plus jeune et plus sceptique, et ne lui pardonnait pas, d'ailleurs, une certaine épître d'autrefois qui lui disait, entre autres propos assez mordants : « Tu connais à tes dépens la valeur des Ouahabites : le parti le plus sage pour toi serait de retourner en Égypte et de t'y régaler de l'eau du Nil. » Une nuit, Bakroudg profita du sommeil de ses gardes pour s'évader : il fut repris; mais dans la lutte il blessa un homme et en tua deux. Ramené devant Méhémet-Ali : « De quel droit, lui dit le vice-roi, frappes-tu mes soldats? — Quand je n'ai pas les mains liées par des cordes, j'agis à ma guise. — Ainsi ferai-je », repartit le pacha. Et la tête de Bakroudg fut expédiée à Constantinople. Tami n'eut que l'avantage de pouvoir suivre en personne le même itinéraire; car, arrivé à Constantinople, on l'y décapita.

XX

Le 21 mars 1815, Méhémet-Ali était rentré à la Mecque, en proclamant bien haut les résultats de sa campagne. Il n'avait perdu que cent quatre-vingts hommes, et ramenait trois cents blessés; mais l'armée comptait un grand nombre de malades, et l'intérêt de sa conservation, après des fatigues si excessives, exigeait qu'elle fût soustraite au climat meurtrier de l'Arabie. Le vice-roi la conduisit à Djeddah et la fit embarquer tout entière pour l'Égypte, sauf Hassan-Pacha et quelques centaines d'Albanais. Après avoir pourvu à la défense des places de cette contrée, le vice-roi se hâta d'aller dans le Nord, où l'appelait le désir de savoir à quel point son fils Toussoun avait amené les choses. Il arriva dans Médine le 14 avril, escorté seulement d'une quarantaine de personnes. Abdâlla occupait la province de Kassim, et s'efforçait de tenir en échec Toussoun-Pacha, quand la nouvelle des succès de Méhémet-Ali dans le Sud lui faisant craindre un coup de main sur Deriyè, le prince des Ouahabites se replia sur sa capitale. Toussoun

avait pris le parti de s'enfoncer dans le Nedjd à sa poursuite; dès qu'il avait été instruit du retour du vice-roi, il s'était mis en marche avec deux mille cinq cents soldats, un assez grand nombre de cavaliers arabes auxiliaires et trois bouches à feu.

Méhémet-Ali se préparait à appuyer ce mouvement de sa présence et de troupes fraîches; mais les nouvelles qu'il reçut d'Égypte donnèrent un cours tout différent à ses idées. Sans prendre souci de la tâche qu'il laissait interrompue dans la Péninsule, et lorsqu'un seul coup de vigueur eût suffi à la terminer; sans même beaucoup s'inquiéter de son fils, qu'il abandonnait dans les profondeurs du désert privé de vivres, de communications, et de forces pour ainsi dire; se bornant enfin à lui laisser à Médine quelques instructions qui avaient grand'chance de ne pas lui parvenir, — Méhémet-Ali quitta brusquement l'Arabie. Dès le 19 mai, le gouverneur d'Yambo recevait l'ordre de tenir un bâtiment prêt à faire voile dans la soirée; le lendemain arrivait le pacha avec une suite peu nombreuse; il s'embarquait sans nul retard, et ne permettait même pas au capitaine de longer la côte suivant l'usage, quoique le navire fût mal approvisionné d'eau; mais il lui ordonnait de gagner le large, atteignait Cosseir, et ne trouvant là sous sa main ni chevaux ni chameaux, il s'élançait à dos d'âne dans le

désert, prenait une cange à Kénè, et rentrait dans sa capitale le 19 juin 1815, un mois, jour pour jour, après son départ de Médine.

XXI

A la diligence qu'avait faite Méhémet-Ali, on peut juger de l'urgence des motifs qui le ramenaient. Il y allait en effet de son gouvernement, dont diverses circonstances pouvaient contribuer à le faire déchoir pendant son absence. Pour les bien apprécier, il nous faut jeter un coup d'œil en arrière.

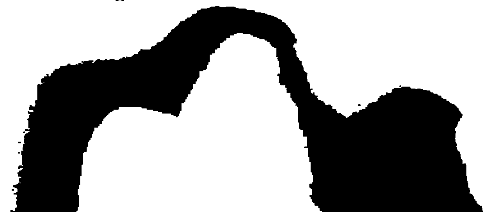
En quittant l'Egypte, le vice-roi avait laissé à sa place son kiaya, un homme sur la fidélité et l'énergie duquel il pouvait compter, mais qui, avec plus de force de volonté même que le Rouméliote, n'aurait pas réussi à imprimer la même crainte et la même obéissance. Il n'y a là rien que de très-naturel. D'ailleurs, Méhémet-Ali avait profité de son absence pour faire poursuivre l'exécution de certaines mesures dont il n'était pas fâché de laisser peser l'arbitraire sur autrui, notamment l'accaparement à son profit de toute la pro-



priété territoriale de l'Egypte. A ce sujet les cheiks se firent les interprètes d'une protestation que le kiaya éluda en excipant des ordres qu'il avait reçus ; c'est donc à Méhémet-Ali qu'on résolut d'envoyer les doléances : mais pendant ce retard, le fait s'accomplit rigoureusement. Le cheik el-Môdi écrivit la requête, dont un très-petit nombre des propriétaires lésés voulut prendre la responsabilité, et que tous les gens qui ne possédaient rien refusèrent absolument de signer; aussi le kiaya se garda-t-il d'expédier le factum à son adresse. Il y eut bien un commencement de tumulte à la mosquée d'el-Azar; mais il fut uniquement causé par les femmes, et ne servit qu'à mettre en relief la couardise des cheiks, qui s'abstinrent prudemment d'y prendre la moindre part. Ce vénérable corps était descendu au plus profond degré d'abaissement, et le kiaya ne se gêna point pour faire pendre l'un de ses membres, accusé de dilapider le bien d'une femme riche qu'il avait épousée en légitime mariage.

Aussi n'était-ce point par un mouvement populaire que le pouvoir de Méhémet-Ali courrait un sérieux danger; cette fois, comme dans tout le cours de sa carrière, son horizon politique ne s'assombrit que du côté de Constantinople. Ainsi que tous les gens égoïstes, ce que Méhémet-Ali soupçonnait le moins chez autrui, malgré sa finesse, c'é-

tait l'ingratitude; et la plupart de ses faux calculs furent basés sur une reconnaissance chez ses obligés dont il escomptait les bénéfices. De quelque brillant vernis de politesse dont fût recouvert son vasselage vis-à-vis de la Porte, quelqu'éminent service qu'il eût, en dernier lieu, rendu à cette puissance, elle ne pouvait contrevenir en sa faveur à la loi constante de sa politique vis-à-vis l'Egypte depuis Sélim Ier : plus un gouverneur de cette première des provinces de l'empire acquérait de force, plus près il était de l'indépendance, plus il était voisin de sa chute, au moins dans les secrets désirs du divan. Et puis, Méhémét-Ali, vainqueur des Ouahabites, avait plutôt blessé l'orgueil du sultan, qu'il n'avait servi la religion. Contre des dispositions aussi menaçantes, le vice-roi ne se mit point suffisamment en garde : peu après qu'il eut quitté l'Égypte, il en vit les dangereux effets. Parmi ses mamelouks, il en était un qu'il affectionnait beaucoup, Lâtif-Agâ, Géorgien de naissance que lui avait donné un de ses secrétaires : il le combla de faveurs, lui confia la clef de son trésor particulier, et lorsque parvint au Caire la nouvelle de la prise de Médine, c'est lui qu'il chargea de la porter à Constantinople, sachant bien que cette mission lui vaudrait une récompense honorifique. Lâtif fut en effet élevé au titre de pacha; mais là ne se bor-



nèrent pas les suggestions de son orgueil, non plus que les largesses du divan. Le mamelouk outrecuidant prétendit que rien ne serait plus facile que de supplanter le Rouméliote pendant qu'il guerroyerait en Arabie, d'où il avait d'ailleurs peu de chances de revenir, et qu'il se faisait fort, quant à lui, de mener à bien cette affaire, pourvu qu'il eût l'assurance d'être appuyé. Ce n'est pas avec une simple approbation que Lâtif s'en revint, mais avec un hatti-chérif l'investissant dûment de la place de Méhémet-Ali. Lâtif était un de ces conspirateurs vulgaires, à la façon de Yassim-Bey, dont nous avons déjà conté la mésaventure : malheureux étourdis que la Providence semble jeter sur les pas des hommes dont elle a fait choix, pour être écrasés et servir d'exemple répressif aux gens vraiment trempés pour cette œuvre ténébreuse. Tout ce que Lâtif-Agâ put faire, à son arrivée, ce fut de ne point confier à tout venant l'acte authentique de son élévation ; mais dans son ton et dans ses manières, il se fit un changement si notable, il parut une enflure si significative, que Méhémet-Ali lui témoigna dès lors une froideur glaciale, et recommanda à son kiaya de ne pas le perdre de vue. C'est ce dont celui-ci s'acquitta avec le plus grand plaisir, car il l'avait toujours détesté. Naturellement, aussitôt Méhémet-Ali partit, Lâtif donna un libre cours à ses insolences ;

il augmenta sa maison, eut la prétention de s'entourer d'une armée, et étala un luxe de prodigalités qui lui gagnèrent des partisans, aussi peu durables que sa fortune. Il ne se passa pas longtemps avant que le kiaya eût jugé que le moment d'agir était venu. Il envoya quérir Lâtif pour assister à un grand divan tenu à la citadelle, dans lequel se trouvaient réunis Hassan et Taher Pachas, ainsi que plusieurs autres officiers; et afin que le sens comminatoire de cette invitation ne pût lui échapper, il eut soin de lui laisser le choix de s'y rendre ou de quitter à l'instant le Caire. L'occasion prend toujours au dépourvu ces ambitieux de bas aloi, nous l'avons déjà remarqué à propos de Yassim-Bey : le cas fut ici exactement le même. Au lieu de se mettre résolûment à la tête des siens, de proclamer le titre dont il était investi, et de jouer son va-tout, Lâtif tergiversa; il finit par vouloir quitter la place, alors qu'il n'était plus temps, et que des Albanais, entourant déjà sa maison, lui coupaient la retraite. Lâtif était perdu : il fit feu contre les assaillants, et ses munitions épuisées, il se réfugia dans une cachette avec six esclaves blanches, un mamelouk et son argent. Les portes enfoncées, les Albanais avaient assez à faire à piller et à violer les femmes sans s'occuper du coupable, qui en profita, la nuit venue, pour passer seul dans la maison voisine, celle de son



kaznadar. Le kiaya voyait sa proie lui échapper. On trouva bien les six femmes cachées, le mamelouk et le trésor; on fit bien jeter à l'eau un derviche qui avait prédit à Lâtif cette haute fortune; mais toute la journée du lendemain fut perdue en vaines recherches pour mettre la main sur le proscrit, et il aurait probablement échappé, si, dans cette extrême épreuve, le courage et la patience ne lui eussent fait défaut. Ne se croyant pas en sûreté chez son kaznadar, il voulut, vers la fin du jour, gagner encore un autre gîte; tous les toits du Caire étant plats, cette manœuvre était facile; mais l'heure que choisit Lâtif est précisément celle où il se trouve le plus de monde sur les terrasses, pour aspirer les premières brises du soir. Un soldat l'aperçut et se mit à crier; Lâtif l'ajusta et le tua d'un coup de fusil : c'était le moyen de propager plus rapidement l'alarme. Peu d'heures après, le fugitif était découvert et garrotté. Le lendemain matin, le kiaya assembla un conseil pour la forme, et Lâtif fut condamné à mourir. Il fut amené au palais : en voyant le bourreau, le malheureux se jeta aux genoux de Mahmoud-Bey, qui l'avait escorté, et se confondit en larmes et en supplications : il s'était emparé du cordon de son sabre, et le tenait si serré qu'on fut obligé de le couper. On le décapita au bas de l'escalier du palais, le 8 novembre 1814.

Il va sans dire que la Porte n'éleva aucune réclamation ; si même, Lâtif une fois pris, il n'eût fallu que le veto du divan pour lui sauver la vie, il est au moins douteux qu'il lui en eût accordé la faveur. Telle fut toujours la lâche politique de ce gouvernement vis-à-vis de ses serviteurs, aussi bien qu'avec ses adversaires. A cette époque, les uns et les autres allaient faire l'épreuve des plus dures déceptions ; car le vieux corps ottoman, délivré un instant des attaques extérieures, subissait une crise interne, que le besoin de la défense lui avait jusque-là fait éviter. Depuis plus d'un siècle, il était battu en brèche par la Russie ; encore un effort, et cette puissance qui grandissait à vue d'œil, atteignait le but si vainement poursuivi par les nations les plus chrétiennes de l'Europe : elle rejetait les Turcs de l'autre côté du Bosphore. Il n'était point jusqu'à la France, la plus ancienne, et l'on pourrait dire la seule alliée de la Porte, qui ne parût donner les mains à cette grande exécution ethnologique et religieuse ; le traité de Tilsitt, abandonnant virtuellement la Turquie à son ennemi, ne lui faisait pas même l'honneur d'une stipulation. Cette omission venait-elle précisément de la difficulté d'aborder ce terrain brûlant, ou bien n'était-elle qu'une erreur de la politique de Napoléon? Le moment n'est pas venu de nous expliquer sur ce sujet ; toujours est-il, si faute il y eut, que les ef-

fets en furent annulés par le cours des événements, qui replaça les deux contractants dans leur précédent antagonisme. La campagne de 1812 obligea la Russie à porter toutes ses forces dans le Nord, et la Porte esquiva encore une fois une catastrophe en signant le traité de Bucharest, qui donnait le Pruth pour limite aux deux empires. La chute de Napoléon et le dépouillement de la France furent des événements à l'occasion desquels chacun se couvrit d'un masque désintéressé; dans un tel moment, le Czar aurait eu mauvaise grâce, surtout par égard pour l'Angleterre, à vouloir suivre ouvertement ses projets sur Constantinople; mais l'état intérieur de l'empire Ottoman lui donnait beau jeu d'agir dans ce sens par des moyens subreptices. Cet état d'anarchie était tel, qu'abandonné à lui-même, il y avait grande probabilité à le voir dégénérer en consomption incurable : qu'on juge donc ce qu'il devait devenir, entretenu et surexcité par l'influence russe. Quoi qu'il en soit, la Turquie se reposa un moment, avec le désir de remettre un peu d'ordre dans ses affaires. Nous avons dit qu'une des premières préoccupations de Mahmoud fut de châtier les grands feudataires révoltés, et de relier plus étroitement toutes les provinces à l'unité générale; aussi, Méhémet-Ali, dont les velléités d'indépendance n'étaient point douteuses, fut-il dès

l'abord, et malgré l'éclat de ses services, rangé par lui dans la catégorie des hommes dont il fallait se débarrasser à tout prix. Le complot de Lâtif parut une façon ingénieuse et assez économique d'arriver à ce résultat; l'insuccès prouva au sultan que sa puissance n'aurait lieu de se faire sentir sur les bords du Nil que par une action immédiate, et il ne s'appliqua plus qu'à en rechercher les moyens et l'opportunité. Le Rouméliote, nous le savons déjà, entretenait à Constantinople des espions très-haut placés, et par conséquent très-bien renseignés. Il connut à point cette disposition d'esprit chez son souverain; et quand il eut appris que la flotte du capitan-pacha s'était montrée dans les eaux d'Alexandrie, il n'hésita pas un seul moment à revenir, nous avons vu avec quelle rapidité.

Quelques historiens ont donné pour motif principal à ce retour précipité, le fait du débarquement de Napoléon à Cannes, dont Méhémet-Ali aurait eu immédiatement avis, le vice-roi étant, dit-on, persuadé que l'Empereur n'avait jamais entièrement renoncé à la conquête de l'Egypte. Cette version est peu vraisemblable : à supposer que la nouvelle eût eu le temps de parvenir à Médine, dans l'état où se trouvait alors la navigation, fût-il exact même que Méhémet-Ali eût l'appréhension qu'on lui attribue, il était doué d'assez de



bon sens et d'expérience politique, pour reconnaître que le glorieux proscrit avait, même au milieu de son triomphe, autre chose à faire qu'une seconde édition de la campagne d'Egypte.

XXII

Méhémet-Ali reprit, en maître respecté, les rênes de son gouvernement. Le lendemain de son arrivée, les chefs de l'administration et de l'armée vinrent lui présenter leurs hommages; il reçut aussi la visite des consuls, et leurs félicitations sur ses victoires. Le kiaya le mit en peu de temps au courant de l'état des choses. Sur aucun point la vigilance de ce lieutenant n'avait pu être surprise; déjà il avait expédié des troupes pour les faire distribuer sur le littoral de la Méditerranée; Alexandrie augmentait tous les jours ses défenses; les barques transportaient incessamment au fort Julien et à Aboukir de l'artillerie et des munitions: on était prêt enfin à recevoir l'attaque, de quelque part qu'elle pût venir. La physionomie du pays n'avait rien perdu de son calme ordinaire. Dans la Haute-Egypte, les mamelouks ne donnaient point signe de vie; la terrible exécution du 1er mars

semblait les avoir à tout jamais frappés d'immobilité. Il ne parut point cependant que le moment de la clémence fût arrivé, et la cruauté du Rouméliote se montra encore sourcilleuse pour tout ce qui se rattachait aux mamelouks. Un de leurs anciens alliés, un cheik de bedouins de la Haute-Egypte, qui avait longtemps guerroyé sous leur drapeau contre les troupes de Méhémet-Ali, vint faire amende honorable entre les mains d'Ibrahim-Pacha; sur la foi d'un sauf-conduit, accordé par celui-ci, l'imprudent crut pouvoir pousser jusqu'au Caire, et se hasarda à offrir lui-même au vice-roi un présent de quarante chevaux en échange de son pardon : il paya cette témérité de sa tête.

Méhémet-Ali approuva toutes les mesures défensives qui avaient été prises, et pensa à les compléter par l'exécution d'un projet qu'il roulait dans sa tête depuis quelque temps, celui de discipliner ses troupes à l'européenne. L'ardeur avec laquelle le vice-roi convoitait ce résultat lui fit manquer, en cette occasion, à sa prudence habituelle. Il connaissait assez ses soldats pour être certain qu'une réforme aussi radicale ne s'accomplirait point sans murmures; mais par ses récentes épurations, il croyait avoir conjuré le danger d'une révolte sérieuse. L'événement le désabusa, et faillit emporter d'un seul coup l'édifice si péniblement élevé par



ses mains. Tout au plus ces nouveautés auraient-elles eu chance de réussir dans un cercle restreint, sur un petit nombre d'hommes préalablement préparés : le caractère d'urgence, et obligatoire pour tous, que voulut leur imprimer Méhémet-Ali, souleva l'indignation générale. Dans ce concert de malédictions, les Albanais se distinguèrent par leur violence; ces bandits, habitués à porter à leur ceinture tout un arsenal, dont la vue seule terrifiait les pacifiques fellahs, et qui constituait la meilleure partie de leur valeur, eussent consenti à tout plutôt que d'y renoncer. L'orgueil et la paresse de ces misérables se retranchaient derrière un des articles du code Sunnite, qui dit : « Le souverain doit bien se garder d'innover, car le prophète a dit : toute innovation est une erreur, et toute erreur conduit aux flammes. » Malgré ces menaces, la proclamation du Nizam-Dgédid eut lieu, et les instructions commencèrent; mais bientôt les effets succédèrent aux propos; les sous-officiers instructeurs furent assassinés dans les rues et sur le champ même des manœuvres ; un complot s'ourdit entre les principaux officiers, dont le but n'était rien moins que de s'emparer du vice-roi et de le tuer. Trois d'entre eux se trouvaient dans la soirée du 3 août, chez Abdine-Bey, qui était revenu depuis peu malade de l'Arabie, et donnait une fête à ses amis à l'occasion de sa conva-

lescence. Naturellement, on s'entretint de la question à l'ordre du jour; les conspirateurs, sans doute pour engager leur hôte à faire cause commune avec eux, lui confièrent le dessein qu'ils avaient d'aller à l'aube surprendre le vice-roi dans son palais de la place de l'Esbékiè. Abdine-Bey feint de céder à leurs sollicitations; puis il les quitte sous un prétexte, prend un déguisement, monte sur un âne, et vient instruire Méhémet-Ali de ce qu'il a entendu. Il retourne ensuite au milieu de ses convives, qui ne se doutent de rien. Le Rouméliote retrouva à l'instant sa prudence et sa décision; il envoya chercher les soldats de Taher, laissa une garde dans son palais, et sortit de la ville. A minuit il entrait dans la citadelle par la porte de la montagne, avec un nombreux détachement; et, à la pointe du jour, les conjurés s'apercevaient que leur coup était pour ainsi dire manqué. Les chefs abandonnèrent l'entreprise et se tinrent cois; mais la tourbe, surexcitée, ne voulut point en demeurer là. Dans tous les mouvements des Albanais, quand le pillage n'était pas le but avoué, c'était toujours la cause finale; la première parole prononcée à ce sujet sur la place de Roumélié, où l'on s'était recordé, trouve un écho formidable; immédiatement la soldatesque se rue dans la ville, et y dévaste, sans distinction, les établissements publics et les maisons privées.

Méhémet-Ali avait bien prévu que telle serait l'issue de la tourmente : son palais fut le premier attaqué; les gardes qu'il y avait laissés répondirent pendant un instant au feu de l'assaillant, quelques hommes furent tués de part et d'autre; puis les Albanais forcèrent les portes, et mirent tout à sac. Après les riches hôtels, ce qui exerçait le plus d'attraction sur les pillards, c'étaient les bazars, et surtout le quartier des Francs, dont les dépouilles auraient constitué à la fois une bonne aubaine et une offrande agréable à Mahomet. Cette fois, leur cupidite eut un échec; les Européens s'armèrent avec des armes que Méhémet-Ali leur avait fait parvenir, et comme il avait eu la précaution d'y joindre une quantité suffisante de munitions, les Albanais purent se convaincre qu'ils n'achèteraient leur proie qu'avec leur sang. Rarement la chaleur du pillage porte à la bravoure : les Albanais laissèrent là ces Francs trop résolus, et se rejetèrent sur le quartier des Maugrébins, autre objet de leurs convoitises; mais on peut dire qu'ils tombèrent de mal en pis; car ces négociants de la Mauritanie, aussi soucieux que pas un Européen de conserver leur propriété, et armés également par la prévoyance de Méhémet-Ali, n'attendirent point que le colloque des survenants devant leurs portes barricadées eût résolu l'assaut, et se mirent à les canarder bel et bien de

leurs fenêtres. Il n'y avait décidément que les juifs et les indigènes, gens accoutumés à toutes les avanies, qui voulussent se laisser faire; et les Albanais puisèrent chez eux d'amples dédommagements. Le dégât fut immense.

La longue expérience de Méhémet-Ali lui disait assez qu'une révolte sans chef est une révolte avortée, et qu'il n'avait qu'à attendre que celle-ci s'éteignît par ses propres excès. Pour ajouter au désarroi des perturbateurs, il se borna à employer le moyen dont il s'était déjà servi dans une circonstance identique; le Nil étant parvenu à sa plus grande hauteur, il fit couper, dans la nuit du 4 au 5 août, la digue qui retient les eaux du fleuve, et subitement le Calich et les places publiques se trouvèrent inondés, la circulation fut interrompue sur plusieurs points de la ville. Les meneurs du désordre, empêchés de se concerter, ne surent à à quoi se résoudre; ils s'esquivèrent, et la tranquillité se rétablit graduellement.

Satisfait de ce premier résultat, Méhémet-Ali se garda bien de vouloir en recueillir prématurément les fruits, et de descendre de la citadelle; l'occasion était trop belle de se rendre nécessaire. Il attendit qu'on le priât de rétablir son autorité; encore opposa-t-il d'abord un refus aux notables qui étaient venus en députation, et n'eut-il l'air que de céder à leurs instances. Et cependant, le rusé



pacha avait certainement provoqué cette démarche, en faisant appeler près de lui Seïd-el-Makrouki à la première nouvelle du pillage, et en déclarant à ce négociant recommandable que son intention était de rembourser intégralement, sur le trésor public, les pertes éprouvées par ses confrères : qu'il eût en conséquence à faire dresser une liste générale des objets détournés. Cette promesse, on le suppose, aiguillonna le désir de voir l'ordre rétabli. Le Rouméliote ne fut pas moins coulant avec les Albanais; il feignit d'ignorer le nom des fauteurs de la révolte, les conserva dans leurs commandements, et s'attacha les fidèles par les larges effets de sa munificence : Abdine-Bey, pour sa part, et en raison de l'éminent service qu'il lui avait rendu, reçut mille bourses. Enfin, la promesse donnée d'abandonner des projets de réforme intempestifs acheva la réconciliation ; seulement, le vice-roi obtint un point important : il promulga et maintint la défense aux soldats de porter leurs armes hors du temps de service. Toutes ces choses étant bien réglées, il descendit de la citadelle après les fêtes du *Baïram* (1), et reprit sa résidence à l'Esbékiè. Jamais le vice-roi ne s'était montré en si belle humeur; les cheiks et les ulémas crurent le moment venu de pré-

(1) Fêtes qui suivent le Ramadan.

senter leur humble supplique à l'égard des biens du clergé, dits *rizaqs*, dont ils demandaient la restitution. Ils n'essuyèrent point de refus, tout au contraire; Méhémet-Ali promit de rendre même les biens des particuliers; mais il se réserva le choix du moment opportun.

Malgré tant de mansuétude en apparence, ce qui peut donner une idée vraie de la disposition d'esprit où il se trouvait, c'est sa façon d'en user avec un certain Hagag-el-Kodari, simple citoyen de la ville du Caïre. Cet homme avait joué un rôle lors de l'insurrection qui mit fin au pouvoir de Kourchid, et créa celui du Rouméliote; c'était alors un des meneurs populaires les plus influents. Méhémet-Ali pensa qu'en raison de ces précédents, il avait bien pu prendre une part active aux derniers troubles, et sur cette simple présomption, il le fit pendre, pour l'exemple.

Quant aux Albanais, si leurs services passés avaient conservé quelque peu de valeur aux yeux de leur chef, l'échec qu'ils venaient de faire subir à ses projets les plus chers lui enlevait jusqu'à l'ombre de la reconnaissance, et ils n'avaient plus à compter qu'avec la colère et l'animadversion du maître.



XXIII

Il est temps de revenir à Toussoun que nous avons laissé engagé dans un assez mauvais pas. A la nouvelle de son entrée sur le territoire du Nedjd, le fils de Saoud, lui aussi, avait fait un retour offensif, et le but de chacun des adversaires se trouva être de devancer l'autre à El-Rass, qui est le point intermédiaire dans la ligne convexe que décrit le chemin praticable entre Médine et Dériyè; —car les montagnes et les déserts situés dans la ligne droite, forment des obstacles insurmontables au passage d'une armée. Le général égyptien gagna le prix de cette course, et s'empara de la place, mal défendue, à l'improviste; Abdàlla, en retard de quelques heures, ne put qu'engager des combats d'avant-postes avec les Arabes qui servaient d'éclaireurs à Toussoun, et, par une marche de ses cavaliers dromadaires traçant la corde de l'arc parcouru par l'armée égyptienne, enlever un convoi de munitions destiné à celle-ci et venant de Médine. L'occupation d'El-Rass avait plus qu'une importance stratégique, elle as-



surait à son possesseur la soumission et le concours jusqu'à un certain point des tribus environnantes ; en effet, une foule de cheiks vinrent au quartier-général de Toussoun faire leurs offres de service. Les Ouahabites ressentaient profondément le péril qui résultait pour eux de ces défections ; aussi toute leur rage s'exhalait-elle contre ces traîtres, « qui, disaient-ils, reniaient leur patrie pour se faire les valets et les chiens des Turcs. » Toussoun, de son côté, n'était point porté à s'exagérer les avantages de cet état de choses, il savait pertinemment que ces alliances ne dureraient qu'à la condition de toujours vaincre, et qu'une défaite les changerait instantanément en hostilités les plus acharnées. En attendant, ces nombreux auxiliaires lui étaient plus incommodes qu'utiles ; les vingt mille chameaux, les deux cent mille moutons qu'ils traînaient à leur suite, dévoraient tout dans le camp, et eurent bientôt transformé les environs d'El-Rass en un désert ; l'armée elle-même était tout à fait dépourvue d'approvisionnements. La place n'était donc plus tenable ; mais reculer, c'était se mettre tous ces gens sur le dos, et risquer de se voir à tout jamais couper les communications avec Médine, d'où le jeune général attendait de jour en jour des renforts. Il s'étonnait de ne pas les voir arriver, et de n'avoir aucune nouvelle de son père ; il avait envoyé à ce dernier son *tou-*

toungi(1), et le retour de cet officier tardait plus que de raison. Néanmoins, Toussoun se décida pour le parti le plus courageux ; il fit raser les fortifications d'El-Rass, pour empêcher les Ouahabites de s'y établir, et porta son camp en avant. Abdâlla lui-même s'était, par un mouvement en arrière, rapproché d'Anéïsè, qui n'est qu'à quatre lieues d'El-Rass. Là, les deux partis restèrent en observation pendant plus de vingt jours. Les Ouahabites se bornaient à escarmoucher sans oser faire une attaque en règle du camp, dont les approches étaient bien défendues; les Egyptiens se gardaient bien de quitter leurs lignes pour courir sus aux agresseurs. Enfin, on vint apprendre à Toussoun, que son toutoungi, en revenant de Médine, avait été massacré non loin d'El-Rass. Les Arabes, porteurs de la nouvelle, faisaient partie de son escorte, et avaient eu le bonheur d'échapper : ils ajoutèrent que Méhémet-Ali était parti de Médine pour l'Egypte, et que les renforts s'étaient arrêtés à Hennakiè, la première des stations dans le désert, à cause du manque de provisions et des moyens de transport. Toussoun n'avait plus à balancer : ce n'était pas avec la poignée d'hommes dont il disposait, et dans la pénurie où il se trouvait, qu'il pouvait se flatter de l'espoir de conquérir Dériyé :

(1) Officier chargé des pipes.



cent chameaux chargés de vivres venaient encore d'être capturés par l'ennemi aux portes du camp. Toussoun résolut de se replier sur El-Rass, dont il n'était distant que de six heures de marche; mais pour donner le change aussi bien aux Ouahabites, qu'à ses propres troupes, sur l'esprit desquelles il craignait l'effet de ce mouvement, il fit ses dispositions comme pour attaquer. Il ranima les siens en leur disant que si les Ouahabites étaient en force, ils auraient eux-mêmes pris l'offensive. Vers minuit on leva le camp. Les Turcs, persuadés qu'ils marchaient à l'ennemi, faisaient entendre des murmures. Les Arabes de Harb, auxquels l'artillerie était confiée, formaient l'avant-garde; les Bedouins Houaïtat couvraient la retraite : ces derniers montèrent sur une hauteur dominant le camp ennemi, et y déployèrent les étendards, à l'aspect desquels les Ouahabites se préparèrent à combattre; mais quand ils reconnurent l'intention véritable de l'armée turque, ils voulurent s'élancer à sa poursuite. Il était trop tard; la ruse de Toussoun avait réussi, et il put rentrer à El-Rass sans brûler une amorce.

Les Turcs trouvèrent quelques vivres, de gré ou de force, dans les villages d'alentour; ils ne furent pas sérieusement inquiétés pendant quelques jours; néanmoins leur position n'avait point subi d'amélioration notable, et Toussoun était



dans un plus grand embarras que jamais, lorsqu'il reçut dans son camp un envoyé d'Abdâlla, porteur non pas seulement de propositions pacifiques, mais d'offres de soumission. C'était si bien la dernière des choses à laquelle le général égyptien dût s'attendre, qu'elle le trouva un peu décontenancé, et qu'il lui fallut, pour y croire, l'insistance qu'y mit le parlementaire. Toussoun répondit qu'il ne pouvait prendre de résolution définitive avant le délai de vingt jours, mais qu'en attendant il consentait à un armistice, et il renvoya le parlementaire avec un de ses officiers pour en régler les conditions au camp ouahabite. Le général égyptien espérait toujours de bonnes nouvelles de Médine, où il envoyait courrier sur courrier.

Cette espèce de fin de non-recevoir opposée à sa complète abnégation, — il se reconnaissait comme sujet du grand-seigneur, — aurait dû faire revenir Abdâlla à des sentiments plus énergiques; mais le descendant dégénéré de la forte race des Saoud et des Abd-el-Aziz aspirait au repos et à la tranquille jouissance des richesses amassées par ses aïeux; sa faiblesse en cette occasion était conforme à tous ses antécédents, elle présageait la fin ignominieuse qui devait, à quelques années de là, couronner sa triste carrière. Si quelque chose eût été capable de l'exonérer de la

honte de cette transaction avec un ennemi réduit aux abois, et dont il aurait pu avoir raison même sans combattre, c'était l'intention préméditée d'obtenir par ce subterfuge un moment de répit, sauf à violer plus tard l'esprit et la lettre des traités : mais il ne paraît point que la mémoire d'Abdâlla puisse bénéficier même de cette excuse, et, quoique, plus tard, il se soit essayé dans ce nouveau rôle et montré traître à la foi jurée, ce ne fut que par un autre motif de faiblesse, et sous la pression énergique des volontés de son peuple. La preuve en ressort de ce fait que, peu de jours avant l'expiration de la trève, Abdâlla reçut de Dériyé tout à la fois des renforts considérables et de bonnes nouvelles : les Anglais avaient été repoussés dans leur tentative sur la côté orientale de ses domaines; des troupes toutes fraîches, au nombre de plus de vingt mille hommes, étaient pleines d'ardeur, et pressaient leur chef de recommencer une guerre dont l'issue ne pouvait être douteuse, maintenant que l'armée ennemie avait perdu, pour longtemps, l'espoir d'être secourue de l'Egypte. Abdâlla resta sourd à toutes ces remontrances, et répondit que sa parole était donnée.

Il se passa dans le camp égyptien une autre comédie. Toussoun-Pacha avait enfin vu arriver Ahmed-Aga, le kaznadar, avec six cents hommes; ce renfort était accompagné de cent chameaux



chargés de munitions de guerre; mais il n'était pourvu que de cinq jours de vivres, vu la difficulté du convoiement, et l'impossibilité de décider les Arabes à prêter leurs secours, depuis le mauvais état des affaires de l'armée; car peu après le départ de Méhémet-Ali, le bruit s'était répandu à Médine et dans les environs, que les troupes de Toussoun avaient été anéanties. Néanmoins, ce renfort inespéré exhalta tellement la confiance des Turcs, que, dès ce moment, ils ne voulurent plus entendre parler d'armistice : officiers et soldats s'écrièrent à l'envi qu'ils étaient venus pour faire la guerre, et non pour assister à un traité de paix. Devant ce sentiment unanime, Toussoun dut céder. Les Ouahabites campaient à trois lieues d'El-Rass : il fut décidé qu'au mépris de l'armistice, on irait les attaquer. Mais le lendemain, il arriva qu'une grande partie du bétail des Arabes alliés fut enlevée par ces mêmes Ouahabites : c'était une occasion qu'il ne fallait pas laisser perdre, de leur infliger une correction en reprenant le bien volé. Ahmed-Agâ se chargea de l'affaire; il se mit à la tête des troupes et marcha droit à l'ennemi. Le soleil fut si brûlant ce jour-là, que les Turcs se trouvèrent épuisés par une marche de quelques heures dans les sables, et, qu'arrivés devant les Ouahabites, qui les attendaient de pied ferme, rien ne put les décider à en venir aux

mains. Ahmed-Agâ rentra au camp un peu confus, et beaucoup moins belliqueux : mais un changement encore plus notable s'était opéré dans l'esprit de l'armée, et les chefs se prirent à dire hautement que puisque, après tout, Abdâlla offrait de se ranger sous les lois du grand-seigneur et de l'orthodoxie, et que la guerre n'était à nulle autre fin, ils ne voyaient pas pourquoi sa demande serait repoussée; qu'il ne s'agissait que de prendre des gages de sa bonne foi, en attendant la ratification de Méhémet-Ali; qu'il fallait surtout exiger des habitants des vivres au prix stipulé, etc., etc. L'arrivée au camp de l'oncle d'Abdâlla et de quatre de ses parents, comme plénipotentiaires chargés de conclure la paix, les riches présents dont ils étaient porteurs, achevèrent de faire prédominer l'esprit de conciliation. D'ailleurs, Abdâlla semblait tendre au joug un cou complaisant; ses envoyés se présentaient humblement, suivant leur langage, à la porte de la miséricorde égyptienne; mais les conditions qui lui furent faites n'en furent que plus dures : la renonciation des Ouahabites à toute maxime rénovatrice, l'engagement pris par leur chef de subir les volontés absolues du grand-seigneur, de se rendre même à Constantinople s'il y était mandé, de livrer les clefs de sa capitale à qui bon semblerait à Méhémet-Ali, de n'ambi-



tionner rien au delà du titre de *Cheik-el-Beled* (1), de restituer toutes les richesses ravies au tombeau du prophète, d'assurer les communications et le transit des caravanes, d'obéir au gouverneur de Médine..... Telles furent les clauses imposées par Toussoun : c'est le pis qu'on aurait pu exiger d'un ennemi vaincu et terrassé. Abdâlla les accepta sans sourciller. L'envoyé turc, qui accompagna ses fondés de pouvoir à leur retour, lui remit un sabre, en lui disant : « Cette arme est le gage de votre soumission; elle sera votre appui si vous tenez vos promesses : sinon, elle vengera le sultan, notre maître à tous. » Des crieurs proclamèrent dans le camp la paix conclue, la souveraineté du grand-seigneur, et l'ordre de mêler son nom à la prière du vendredi. Le soir même des vivres et des fourrages furent apportées au camp de Toussoun, et Abdâlla, pour plus grand témoignage de sa fidélité, fit encore l'offre de sa bourse au général égyptien.

Ce traité devait encore subir l'épreuve de deux ratifications, celle de Méhémet-Ali et celle du sultan. Le chef ouahabite choisit deux députés dans la classe des notables de Dériyé : munis de ses instructions, accompagnés des otages, ils se rendirent au quartier-général des Osmanlis.

(1) Seigneur du lieu.

Toussoun n'attendait qu'eux pour partir; le lendemain de leur arrivée, il leva son camp et se mit en marche pour Médine, d'où les députés furent expédiés en Egypte, sous la conduite de son seligdar.

XXIV

Les députés arrivèrent au Caire au plus fort de la révolte des Albanais. Le vice-roi, beaucoup trop occupé alors pour leur donner audience, prit à la hâte connaissance de ce que lui mandait son fils, et les fit mettre chez le commandant de la citadelle; il ne se souvint d'eux que lorsque l'ordre fut rétabli, et qu'il eut du même coup recouvré toute sa liberté d'esprit. Alors les faisant venir, il leur manifesta quelque bienveillance, et leur remit une réponse pour leur prince, portant en substance : « Vous avez porté la guerre aux habitants des villes saintes, et outragé la majesté de Dieu, en dépouillant le tombeau de son prophète. Il m'est donc impossible de vous pardonner avant que vous n'ayez restitué les objets que vous avez enlevés, que le commandement de Dériyé ne soit remis au gouverneur de Médine, que vous-même,

en témoignage votre obéissance à la Sublime-Porte, qui seule a le droit de vous juger, n'ayez obtempéré à son désir de vous voir venir lui rendre compte de votre conduite. Que si vous exécutez fidèlement toutes ces conditions, vous pouvez être assurés de mon intercession empressée pour obtenir votre pardon; sinon j'enverrai une armée qui vous traitera sans merci. »

Cette stricte confirmation des clauses stipulées par Toussoun, ne fut pas du goût d'Abdâlla. Mais les envoyés n'étaient pas encore de retour, que divers incidents avaient augmenté les méfiances d'un côté et d'autre, et prouvé qu'un traité de paix pourrait difficilement s'exécuter au gré des deux parties. Abdâlla n'avait pas oublié les défections des cheiks de la province de Kassim, qui contribuèrent à le mettre en si mauvais point. A peine les troupes égyptiennes avaient-elles quitté El-Rass, qu'il convoqua tous ces cheiks, et les fit partir à Dériyé, où il se réservait de faire un triage suivant leurs faits et gestes : en attendant, il pourvut à leur remplacement, et fit procéder à la recherche et à la punition de ceux des Arabes qui s'étaient montrés partisans des Turcs. Ces sévérités réactionnaires, et le soin que prit Abdâlla de faire fortifier la capitale, ainsi que les principales villes, furent l'objet de la réprobation de Toussoun; il écrivit de Médine à Abdâlla pour lui

dire qu'il en avait connaissance, qu'il les considérait comme des gages de mauvaise foi, et que s'il persévérait dans cette voie, il serait cause de la ruine de son pays, dont le nom même disparaîtrait de dessus la terre. Le chef ouahabite répondit par des cadeaux et des protestations; il se fit aussi humble que possible, disant que de pareils bruits étaient répandus par des gens attachés à lui nuire, et qu'au surplus, s'il y avait des coupables, ils ne tarderaient pas à recevoir leur châtiment.

Toussoun demeura tout le mois de Ramadan à Médine. Depuis longtemps on était sans nouvelles d'Égypte, et les arrivages de Suez et de Cosseïr avaient complétement cessé; tout à coup le bruit se répandit qu'une insurrection avait éclaté au Caire, et que le vice-roi avait été tué; de sourdes rumeurs agitaient déjà les Arabes et l'armée. Toussoun dépêcha aussitôt un émissaire au gouverneur de Yambo, lui enjoignant de simuler l'arrivée d'un exprès du Caire, porteur de dépêches, et de le lui envoyer. Ce prétendu courrier remit à Toussoun le message supposé, que celui-ci fit semblant de lire, après quoi il ordonna de tirer des salves d'artillerie en réjouissance de ce que les nouvelles débitées étaient fausses, que son père se portait à merveille, que tout allait pour le mieux dans la capitale de l'Égypte. Pourtant les rensei-

gnements qui vinrent ensuite ne permirent plus de douter que l'insurrection n'eût eu lieu. Toussoun partit aussitôt pour Bedr, et commanda à ses troupes de prendre le chemin de l'Égypte, en laissant des garnisons à Médine et à Hennakiè. Lui-même vint s'embarquer à Yambo. Parvenu à Tôr après six jours de traversée, il fit voile pour Suez; de là il se dirigea sur le Caire. Il fut reçu, le 7 novembre, au lac des Pèlerins, par les grands-officiers de la cour, les chefs de l'armée et les notables habitants, venus au-devant de lui en grande pompe. Le peuple, enthousiasmé, accompagna de ses acclamations le héros de vingt ans, le libérateur des lieux saints. Après avoir donné quelques instants à la tendresse maternelle et aux embrassements de sa famille, il se rendit à Alexandrie, où se trouvait alors le vice-roi : il avait hâte de voir son père, et son fils, Abbas-Bey, âgé de deux ans, qui était né pendant son absence. Méhémet-Ali avait emmené avec lui cet enfant, qu'il aimait déjà de l'amour aveugle du grand-père.

XXV

La lettre de Méhémet-Ali à Abdàlla n'était que

la paraphrase du mot de la comédie : « au moins rendez l'argent ; » mais c'était là certes le plus difficile. Voici ce que l'émir écrivit en réponse : « Nous ne possédons plus rien des richesses que Saoud, notre père, trouva au tombeau du prophète, et dont il s'était emparé ; tout a été rendu ou dissipé. Pour ce qui est du droit souverain, vous pouvez envoyer quelqu'un qui vous représentera, et touchera les dîmes, si mieux vous n'aimez nous soumettre à un impôt fixe, que nous acquitterons bien volontiers. Mais nous vous supplions de nous exempter du voyage de Constantinople, tout en voulant bien être, auprès de la Sublime-Porte, l'interprète de nos sentiments de fidélité et de reconnaissance. »

A la lecture de ces phrases évasives, le vice-roi entra dans une violente colère ; il renvoya les présents dont elles étaient accompagnées, et, dédaignant de communiquer directement avec Abdalla, il le fit prévenir qu'il allait mettre à ses trousses son fils Ibrahim avec une nombreuse armée ; qu'il ruinerait le pays, et exterminerait ses habitants ; qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre à Dériyé, et qu'il le ferait conduire lui-même, mort ou vif, à Constantinople. Les cheiks affidés et les tribus amies étaient en même temps instruits de cette résolution, et avertis de se préparer en conséquence.



Une déclaration aussi nette coupait court à la diplomatie d'Abdâlla vis-à-vis du Rouméliote: elle ne put du même coup mettre un terme à ses indécisions. Les gens irrésolus sont grands partisans de conseils et de délibérations : Abdâlla assembla sa famille et ses officiers les plus dévoués pour les consulter sur ce qu'il y avait à faire dans une situation si critique. Tous furent d'avis de se préparer à la guerre, et ils ne pouvaient opiner autrement, à moins d'engager leur prince à la plus dégradante des humiliations. Abdâlla croyait avoir gagné un surcroît de force à constater l'unanimité de ses adhérents; il n'avait fait que mettre en évidence ses déplorables tergiversations. Comme tous les gens, aussi, qui vivent dans l'appréhension d'un fort, il faisait expier aux faibles, par des sévérités inouïes, les défaillances de son courage; le moindre soupçon de partialité pour les Turcs, valait à ceux sur qui il tombait d'odieuses persécutions. C'était avec les dissensions intestines qu'il eût fallu transiger en un pareil moment, plutôt qu'avec l'ennemi; or, toutes les inquiétudes d'Abdâlla n'étaient dirigées que d'un côté, et sur le point d'engager une lutte mortelle, on le vit encore essayer de fléchir son adversaire par des prévenances et d'humbles démarches; il gratifiait de cadeaux les gouverneurs de Médine et de la

Mecque; il tolérait et favorisait le passage des caravanes qui se rendaient dans ces lieux; il envoyait dépêche sur dépêche à Méhémet-Ali, pour se prévaloir de cette tolérance; il l'assurait que le peuple du Nedjd était le mieux du monde disposé pour le grand-seigneur, que lui et les siens tiendraient la main à ce que ces bonnes dispositions fussent maintenues; que la Porte n'aurait pas de meilleurs sujets, et qu'il était prêt, pour sa part, à marcher, si on le lui ordonnait, contre les infidèles. Le sentiment de l'émir se révélait pleinement dans ces protestations sans dignité; ce qu'il demandait, c'était qu'on lui laissât tranquillement exploiter les tribus rangées sous sa loi, et que sa soumission à la Porte lui fût une nouvelle garantie contre ses propres sujets: *Omnia serviliter pro dominatione*. Le mot sera toujours vrai. Mais le peuple du Nedjd n'en était pas au point de gangrène morale de la vieille Rome, il ne jugeait pas encore ses chefs sur l'étiquette, et on ne pouvait acheter ses faveurs et son obéissance qu'au prix des plus mâles sacrifices. En vain Abdâlla fit-il tous les efforts en apparence pour organiser une défense formidable; en vain les membres de sa famille donnèrent-ils l'exemple du dévouement en vendant leurs propriétés pour équiper des troupes, en vain les imans, gagnés à la cause du prince, soufflèrent-ils le feu de la guerre sainte dans les prédications de

la chaire : les Arabes, les chefs de tribu contemplèrent toute cette activité d'un œil froid, entendirent silencieusement ces discours. Les uns se rappelaient que le prince avait tenu pour ainsi dire à sa merci l'armée turque et l'avait laissée échapper ; les autres avaient encore dans l'oreille la musique des paroles persuasives de Toussoun, le jeune et brillant héros, ils sentaient encore dans leurs mains le contact brûlant de l'or de Méhémet-Ali. Un certain nombre aspiraient ardemment à se venger des injures et des rapines des enfants de Saoud, et n'attendaient que l'arrivée des Osmanlis pour en trouver l'occasion. Aussi, malgré le grand nombre de soldats qui furent levés ; malgré l'état respectable de défense des villes qui se trouvaient sur la route de Médine à Dériyé ; malgré les trente mille hommes mis en réserve pour garder cette capitale, que défendaient encore mieux les horreurs d'un désert de trois cents lieues ; — en dépit de cet apparat de force, de toutes ces probabilités de succès, — Abdâlla pressentait vaguement que l'homme qui arrivait d'Égypte à la tête de quelques bandes de mercenaires, venait faire sonner l'heure suprême de son pouvoir et de sa vie.

XXVI

Le vice-roi avait, en effet, répondu aux derniers messagers d'Abdâlla : « Vous pourrez dire à votre prince de se préparer à combattre. J'envoie mon fils Ibrahim qui saura le châtier, lui et tous ses adhérents. » Nous n'avons pas encore eu l'occasion de faire connaître au lecteur cet aîné des fils de Méhémet-Ali, destiné à devenir le bras armé de sa politique. En 1815, ce prince accomplissait sa vingt-sixième année; depuis dix ans déjà, son père l'employait à divers services de guerre et d'administration; car, au contraire de l'usage si généralement suivi par les souverains orientaux, Méhémet-Ali, chez qui les sentiments paternels étaient développés avec toute l'énergie de son caractère, mit de bonne heure tous ses enfants à même de manifester leurs qualités individuelles, et de concourir à l'illustration commune de la famille. Cette patriarcale condescendance fut encore, comme on le verra dans la suite, un excellent calcul. Ibrahim n'avait laissé perdre aucune occasion de se signaler; dès l'âge de seize ans,



pacha à deux queues, et investi du commandement de Girgè; et lorsqu'à la fin de 1815, son père eut résolu de l'envoyer contre les Ouahabites, ce fut lui qui se chargea en grande partie d'organiser l'expédition. Malgré l'ardeur bien naturelle du jeune général, et une activité que peu d'obstacles étaient capables d'arrêter, on ne fut pas prêt avant le mois de septembre de l'année suivante. Il avait d'abord été décidé que l'armée ne serait composée que de volontaires, mais le nombre des soldats qui s'offrirent à en faire partie s'étant trouvé insuffisant, Ibrahim publia un ordre du jour désignant les troupes qui devaient le suivre. Kénè, dans la Haute-Égypte, fut le point de ralliement pour l'infanterie, les munitions et les bagages; la cavalerie, laissée au Caire, tourna l'isthme de Suez pour entrer en Arabie. Quelques Européens, les premiers peut-être qui dussent pénétrer dans le Nedjd, s'étaient joints à l'expédition; M. Vaissière, officier français que les événements de 1815 avaient jeté en Égypte, remplissait auprès d'Ibrahim les fonctions d'aide de camp; MM. Antoine Scoto, médecin du prince, André Gentili, Todeschini, chirurgiens, et Socio, pharmacien, étaient à la tête du service de santé. Un autre compagnon avait été donné à Ibrahim; c'était Rajè, notre ancienne connaissance. Peu après son retour en Égypte, Méhémet-Ali craignant l'effet des intrigues du

chérif avec les Ouahabites, donna ordre à Hassan-Pacha de le lui envoyer sous bonne escorte. Une année de séjour au Caire auprès du vice-roi, et de nouvelles gratifications, avaient raffermi les bonnes dispositions de Rajè, et il y avait lieu encore d'espérer quelques avantages de ses intelligences dans le camp ennemi; seulement, il ne devait pas lui être permis de franchir l'enceinte des villes saintes, Médine ou la Mecque.

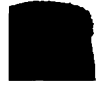
Le 3 septembre 1816, Ibrahim-Pacha recevait les dernières instructions de son père, les adieux de sa famille, et s'embarquait au vieux Caire. Son voyage sur le Nil n'offrit rien de particulier, si ce n'est qu'à Siout il fit saisir à l'impromptu, et méprisant les cris et les larmes, deux mille fellahs pour le service de son armée et de sa maison. Six mille chameaux, mis en réquisition chez les Arabes Ababdès, transportèrent l'armée et tout son attirail à travers le désert qui sépare Kénè de Cosseir; l'embarquement dans ce port eut lieu sans nul retard, et Ibrahim-Pacha mit à la voile le 23 septembre.



XXVII

Nous ne consacrerons pas à la campagne d'Ibrahim les mêmes développements explicatifs qu'aux précédentes péripéties de cette guerre sanglante; non qu'elle ne présente tout autant d'intérêt, mais parce que ce récit détaillé comporterait une étendue hors de proportion avec notre cadre. Nous allons brièvement en récapituler les événements saillants, en devançant pour cet objet l'ordre chronologique.

Six jours après son depart de Cosseir, la flotille égyptienne était mouillée dans le port d'Yambo. Le camp fut porté à Melha, à quelques lieues en avant dans les terres; l'armée y passa quarante jours dans l'attente des chameaux et autres accessoires indispensables, que les Bedouins s'étaient engagés à lui fournir. Les montagnes qui, de Melha, s'étendent vers Médine et la Mecque, sont occupées par des tribus de pillards incorrigibles, qui ne vivent qu'aux dépens des caravanes. Ibrahim, pour leur donner une leçon salutaire, envoya contre l'une d'elles un détachement qui captura un mil-



lier de chameaux, deux mille brebis, et tua cent cinquante Arabes, sans avoir lui-même plus de deux hommes blessés. Néanmoins cette halte, pendant laquelle le général égyptien alla faire ses dévotions au tombeau du prophète, lui coûta près de quatre cents hommes enlevés par les maladies. Son père lui avait recommandé de ne pas entamer d'opérations sérieuses avant d'avoir reçu les renforts qu'il projetait de lui envoyer d'Égypte, et de s'être ménagé des appuis suffisants parmi les tribus arabes. Pour être plus à même d'exécuter ce double point de recommandation, Ibrahim porta son camp à Hennakiè, où il résolut de se fortifier et de passer la saison des chaleurs. Sa troupe était alors réduite à deux cents cavaliers turcs, deux cents cavaliers maugrebins (1) et neuf cents hommes d'infanterie, avec trois pièces de canon; il fut peu après rejoint par quatre cents hommes d'excellents cavaliers, que commandait Ouzoune-Ali, officier de la plus haute distinction, et qui avaient été laissés en garnison à Médine par Toussoun-Pacha, lors du départ de ce dernier pour l'Égypte.

(1) On appelle dans l'Orient *maugrebins* les Arabes des États Barbaresques. Leur nom vient de *grab* qui signifie ouest. Ils sont très-répandus en Égypte et en Syrie, où ils viennent prendre du service dans les troupes entretenues par les pachas.

Abdâlla paraissait avoir adopté pour tactique de défendre les places, et de laisser aux Arabes auxiliaires le soin de harceler sans cesse l'ennemi; mais ce plan devait être mis en défaut par les scissions qui se manifestèrent chez ces alliés plus que douteux. Irrités, pour la plupart, contre le prince des Ouahabites, ils devaient subordonner leur assistance à leur intérêt; les uns, comme ceux de la puissante tribu de Harb, se rangèrent tout d'abord sous les étendards égyptiens; les autres y furent amenés par la perte de leurs troupeaux, et par les effets meurtriers du canon de l'ennemi. Le 27 décembre, Ibrahim sortit de son camp retranché de Hennakiè avec dix-huit cents hommes de cavalerie, munis de vivres pour vingt jours : le cheik des Beni-Harb l'accompagnait avec cinq cents cavaliers de sa tribu, et lui servait de guide. Cette expédition, dirigée surtout contre les Bedouins qui errent entre Dériyè et la Mecque, n'eut pas le résultat qu'on en attendait, parce que ceux-ci, informés à temps, prirent la fuite en emmenant leur bétail. Dix-sept d'entre eux étant tombés entre les mains d'Ibrahim, furent impitoyablement mis à mort : on rapporte même que ce fut le général égyptien en personne qui les dépêcha à coups de sabre. La non-réussite de cette incursion faillit avoir les conséquences les plus fatales pour l'armée turque, lors de son retour. Les

soldats ayant gaspillé l'eau et les vivres trouvés dans les tentes bedouines, éprouvèrent une disette complète ; les puits avaient été comblés sur leur passage, les bestiaux emmenés, et ils demeurèrent quelques jours absolument sans ressource. Fort heureusement, ils rencontrèrent des tribus qui, sur la foi des traités, n'avaient pas cru devoir témoigner de la même méfiance ; leurs dépouilles tirèrent les Turcs de ce mauvais pas, et leur permirent de faire quelque figure à leur rentrée au camp, un mois juste après leur départ.

Ibrahim trouva, en arrivant, la nouvelle de sa promotion au grade de pacha à trois queues ; il se vit donc obligé de se rendre à Médine pour y revêtir la pelisse et y faire lire le firman de son investiture.

A son retour à Hennakiè, des cheiks de tribus vinrent encore lui rendre hommage, et lui offrir leur assistance. Ibrahim les dirigea, avec ses propres troupes, contre une tribu qui persévérait dans son hostilité, celle des *Djebel-Tchamber*. Six cents cavaliers turcs se joignirent à mille cavaliers bedouins, et cinq mille chameliers. Dans l'engagement qui s'ensuivit, ces derniers furent placés en première ligne et poussés en avant par la cavalerie turque qui, derrière, et le sabre à la main, leur ôtait tout moyen de reculer. Le résultat de cette manœuvre fut, pour les Bedouins, une

perte de deux cents tués, trois cents blessés et d'un grand nombre de chevaux et de chameaux, tandis que les Turcs n'eurent à regretter que cinq morts, et que le nombre de leurs blessés ne dépassa pas deux.

Malgré ces succès partiels, le général égyptien n'était pas en mesure de tenter des opérations décisives, et son inaction aurait donné beau jeu à tout autre chef qu'Abdâlla, qui eût possédé les mêmes ressources que lui; car le prince ouahabite pouvait mettre vingt mille hommes en ligne. Si cette masse condensée eût abordé résolûment le camp égyptien, pendant que Faïsal, le frère de l'émir, à la tête d'une force non moins considérable, se fût jeté sur Médine dégarni de troupes, et eût coupé les communications de la mer au camp, c'en était indubitablement fait d'Ibrahim et de son armée. Au lieu d'exécuter cette manœuvre hardie, Abdâlla se mit à inquiéter, à piller les tribus auxiliaires qui, rebelles à ses ordres, ne voulaient point se retirer sur El-Rass. Cette maladresse les fit se jeter dans les bras d'Ibrahim; elles vinrent lui demander aide et protection. Le pacha saisit avec empressement l'occasion de sortir de la fausse position que créaient l'imminence et l'opportunité de l'attaque ouahabite, et détacha à leur secours Ouzoune-Ali avec une partie de son armée et deux pièces de canon. Cette troupe vint occuper Maouïè, à quel-

que dix lieues en avant de Hennakiè, et proche des puits de Nagek, où se tenait Abdâlla, avec dix mille hommes. Le 2 mai 1817, ce dernier s'ébranla et vint avec tous les siens donner contre la position égyptienne. Ouzoune-Ali soutint solidement cette attaque furieuse, et parvint, par une charge bien conduite, à jeter de la confusion dans le corps des dromadaires. Abdâlla opposa sa cavalerie à celle des Turcs, et la fit plier; lui-même croyant le moment décisif, s'avança contre le retranchement; mais l'artillerie ottomane commença à tracer de sanglants sillons dans les rangs pressés des Ouahabites, et à la faveur de ce feu meurtrier, les cavaliers d'Ouzoune reprirent leur avantage. On se battit pendant deux heures avec acharnement, et le courage des Turcs eût fini par succomber sous le nombre, si les Arabes auxiliaires du côté d'Abdâlla n'eussent tout à coup lâché pied. L'émir fut lui-même obligé de suivre leur mouvement de retraite, et rentra dans la position de Nagek, laissant sur le champ de bataille trois cents morts et deux cents prisonniers. Ouzoune-Ali eut aussi trois cents hommes hors de combat; mais, outre le gain de la journée, il lui restait aux mains un butin considérable en chevaux, chameaux, provisions de bouche et munitions de guerre.

Dans l'intervalle, le cheik de la tribu des Mon-

teïr, qui avait à reprocher à Abdâlla le meurtre de son frère, avait fait dire à Ibrahim que s'il voulait se rendre à Maouiè, il se réunirait à lui contre l'ennemi commun. Ibrahim, enchanté de cette offre, partit et reçut en route la nouvelle de la victoire d'Ouzoune-Ali; ce ne fut qu'une raison de plus de presser sa marche : il arriva assez tôt pour faire massacrer tous les prisonniers et augmenter ainsi le nombre de paires d'oreilles qu'il se proposait d'expédier à son père. Le transport des têtes de mort ayant éprouvé des difficultés, elles avaient été remplacées par les oreilles.

Après ce succès, Ibrahim concentra ses troupes à Maouiè; les renforts successifs qui étaient venus d'Égypte, avaient porté son infanterie à quatre mille hommes, celui de sa cavalerie à douze cents; il possédait en outre huit pièces de canon, un obusier (1) et un mortier, avec cent hommes pour leur service. Ces troupes n'étaient peut-être point rigoureusement suffisantes pour achever la campagne, mais la victoire de Maouiè leur donna une force morale considérable; les Arabes désertant le camp d'Abdàlla, affluèrent à celui d'Ibrahim, avec leurs chameaux et des provisions; de sorte que

(1) Cet obusier, laissé sans doute par les Français en Égypte, lors de l'évacuation, portait sur la culasse cette légende : *Fondu à l'arsenal de Paris, l'an II de la République*. LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

le prince égyptien fut mis en état de faire traverser le désert à son armée et à son matériel. Le siége d'El-Bass fut résolu.

Abdàlla, que la désertion de ses alliés forçait de renoncer à ses projets, envoya à El-Bass deux cents hommes de renfort, et des munitions, et concentra ses forces en arrière de cette place, à Aneïzè.

Arrivé sous les murs d'El-Bass, Ibrahim annonça à ses troupes qu'il ne laisserait déployer les tentes et mettre pied à terre à la cavalerie que lorsque la ville aurait été emportée. Le *Topchi-bâchi* (1) fit donc mettre ses pièces en batterie à quatre-vingts pas du mur, et ouvrit son feu contre la plus forte des tours. Les troupes turques se trouvant à découvert et exposées à un feu très-violent de mousqueterie, perdirent dix fois plus de monde que les assiégés, qui déployèrent dans la défense un courage digne des plus grands éloges. Les femmes, pendant la nuit, éclairaient leurs défenseurs avec des torches faites de palmes de dattiers sèches enduites de résine. Après une canonnade de trois jours dirigée contre la tour et la courtine, la brèche fut reconnue praticable. Les assiégeants avaient préparé des fascines composées de branches de dattiers et un grand nombre de sacs remplis de paille destinés à combler le fossé.

(1) Mot turc qui signifie commandant de l'artillerie.

Ibrahim ordonna l'assaut, et six cents hommes d'infanterie d'élite descendirent dans ce fossé; mais ils ne purent escalader le mur, le nombre des fascines s'étant trouvé insuffisant. L'ennemi avait ouvert un feu meurtrier du haut du rempart, et le pacha, à la tête de sa garde, frappait tous les soldats qui, rebutés de l'inutilité de leurs efforts, abandonnaient l'attaque. L'infanterie éprouva des pertes considérables, et le pacha, furieux de les voir tomber par masses, fit défense d'enterrer les morts, — signe de mépris pour eux.

Le siége d'El-Rass dura trois mois et demi, et les Ouahabites y déployèrent plus de talents militaires qu'ils n'avaient jamais fait. Quatre cents charges de chameaux en cartouches et trente mille gargousses d'artillerie furent employées, mais en vain, pour réduire la ville. Les soldats turcs élevèrent des cavaliers en terre assez hauts, pour dominer par leur mousqueterie le feu de la place, et le canon fut poussé jusqu'au bord du fossé. Trois assauts sans succès coûtèrent aux assiégeants plus de trois mille morts, et les Osmanlis se virent réduits à une condition des plus désastreuses. A les entendre, la tenacité de la terre jaune, dont étaient formées les murailles, rendait sans effet leur artillerie; mais on peut leur reprocher leur négligence dans un pays si découvert, négligence qui permit aux assiégés de faire entrer, sans coup

férir, deux convois considérables dans leurs murs. Enfin Ibrahim se vit forcé de lever le siége, après avoir fait, avec les Ouahabites, une espèce de traité, par lequel les Turcs durent cesser leurs attaques : ceux-ci n'entreraient point dans la ville, et les Ouahabites s'engageaient à leur fournir, à prix d'argent, des provisions. El-Rass promit de rester neutre jusqu'au moment où le sort d'Aneïzè serait décidé.

Il est bien évident que si le chef des Ouahabites eût pu prendre sur lui de seconder cette héroïque défense d'El-Rass, l'armée des Osmanlis tout entière y eût trouvé son tombeau. Mais la seule diversion qu'Abdâlla imagina de faire en faveur des assiégés, — le croira-t-on? — ce fut d'envoyer au quartier-général d'Ibrahim proposer la paix, sous condition que le siége serait levé. Ibrahim ne répondit qu'en sommant la ville de se rendre. Le cheik, parlementaire d'Abdâlla, ne put s'empêcher de faire remarquer au général égyptien, qu'après des efforts aussi longs et aussi inutiles, cette forfanterie était hors de saison. Quant au brave gouverneur de la place, Mohammed-Ebn-Mezrau, — son nom mérite d'être conservé, — sa réponse fut celle du Spartiate : « Viens la prendre! » Le siége continua sans plus de succès, et Abdâlla n'en prit texte qu'à de nouvelles négociations. Cette fois Ibrahim voulut bien leur prêter

l'oreille; mais voici sur quelles bases il consentit à traiter : Abdâlla paierait les frais de la guerre et la solde arriérée des troupes; il donnerait trois mille chevaux, six mille dromadaires, des vivres à l'armée pour six mois, et deux de ses enfants en ôtage. Comme on voit, les parlementaires ouahabites étaient soumis à de dures épreuves : celui qui reçut ces dernières propositions ne pouvant maîtriser son indignation, répliqua à Ibrahim « qu'il se trompait sans doute, et croyait traiter avec un fellah d'Égypte, au lieu du souverain du Nedjd. » Néanmoins, ce qui empécha Abdâlla d'accepter ces préliminaires, ce ne fut probablement pas leur insolente dureté, — à quoi n'eût-il pas consenti pour voir son territoire purgé des bandes égyptiennes! — mais l'impossibilité matérielle, en l'état où la guerre l'avait déjà réduit, d'y faire face. En vérité, tant de couardise et d'ineptie étonnent l'imagination, et enlèvent jusqu'au moindre soupçon d'intérêt pour le destin du descendant des Saoud. Il fallait que ce malheureux fût bien dominé par un funeste présage, ou que les armes turques exerçassent une bien grande fascination sur son esprit pour le faire ainsi flotter, à la tête de toutes ses forces, entre la supplication et la retraite. N'eut-il pas encore le courage d'applaudir à la convention qui subordonnait le sort d'El-Rass à celui d'Aneizè? On va

croire, du moins, que cette dernière ville, où il s'est tenu immobile spectateur de l'attaque furieuse des Turcs, il la défendra de pied ferme et en disputera les approches; mais point : à la nouvelle que les Turcs s'avancent, il se retire sur Boureïdè, au sud; et l'armée turque vient dresser ses tentes aux portes de la ville, à l'endroit même où se déployait le camp ouahabite, huit heures auparavant.

Dans le trajet, Ibrahim s'était emparé de Kabra, après quelques heures de canonnade. Aneïzè ne lui résista que cinq jours. Cette ville est la position la plus importante de Nedjd, et la plus considérable du district de Kassim; ses puits fournissent une eau abondante et saine. Dès les premiers jours du siége, la garnison fut privée de ses moyens de défense par l'explosion de son magasin à poudre, et capitula; il lui fut permis de se retirer avec armes et bagages à Boureïdè, mais elle n'y trouva plus Abdalla; la nouvelle de la reddition d'Aneïzè l'y avait précédé, et le chef ouahabite avait reculé jusqu'à Chakra.

Ibrahim resta deux mois dans sa nouvelle conquête pour y attendre des renforts, et recevoir la soumission de toutes les tribus de la province de Kassim, puis il marcha sur Boureïdè qui n'opposa aucune résistance. Un des forts seulement fit mine de se défendre; il fut pris d'assaut, et les

deux cents soldats qui l'occupaient furent passés au fil de l'épée. La marche d'Ibrahim sur Chakra eut pour effet de faire reculer Adbâlla jusqu'à Dériyé, sa capitale; mais là le terrain manquait à la fuite du Ouahabite, et il lui fallait s'y tenir, à moins d'aller jusqu'au golfe Persique noyer dans les flots sa terreur et sa souveraineté.

La première opération d'Ibrahim devant Chakra fut de raser les plantations de dattiers qui l'entouraient, ce qui engagea les habitants à séparer leurs intérêts de ceux de la garnison du fort : celle-ci finit par capituler et obtint la faculté de se retirer où bon lui semblerait, mais elle dut livrer ses armes et ses bagages. Tous les prisonniers furent décapités sans distinction, et leurs oreilles envoyées en Égypte. Chakra s'était rendu le 22 janvier 1818. Ibrahim s'y établit solidement pour passer l'hiver et recevoir les renforts, que nul obstacle n'arrêtait plus sur leur route, et qui venaient de la mer à son camp, comme s'ils eussent accompli une promenade militaire.

En attendant, Ibrahim jugea à propos de s'emparer de Dorama, ville florissante, et dont on lui avait vanté les richesses. Elle était peuplée de laboureurs qui nourrissaient de l'excédant de leurs produits Dériyé et les caravanes persannes qui se rendaient à la Mecque. Ces gens redoutèrent qu'à l'exemple de ce qui avait été fait ailleurs, on ne

détruisît leurs plantations : ils se mirent sur la défensive, tuèrent pas mal de Turcs, et les repoussèrent d'abord ; mais ceux-ci retournèrent à l'assaut, et emportèrent la place. Les soldats de la garnison qui avaient échappé au sabre du vainqueur, déposèrent les armes et purent se retirer. Les habitants ne furent pas aussi heureux ; le pacha, furieux de cette résistance, à laquelle il ne s'était point attendu, en ordonna le massacre : il dura sept jours, et chaque paire d'oreilles fut, comme de coutume, payée au soldat la somme de cinq thalers (15 fr.). Rassasié de vengeance, Ibrahim permit à quelques centaines de femmes et d'enfants, seuls restes de cette florissante population, de rester au milieu de leur patrie, après avoir été l'objet de la brutalité des soldats.

Ce nouveau succès d'Ibrahim était obtenu avant le 1er février 1818. A cette époque il s'opéra un grand refroidissement dans la température, et des pluies torrentielles détrempèrent le sol. L'armée fut condamnée à l'inaction pendant quelque temps ; mais au retour du beau temps, qui concorda avec l'arrivée de renforts considérables, Ibrahim fit ses dispositions pour marcher sur Dériyé. Voici le relevé des troupes qui se trouvèrent alors réunies sous ses ordres : mille neuf cents hommes de cavalerie, quatre mille trois cents fantassins turcs et arnaoutes, mille trois cents fantassins barba-



resques, cinq pièces de douze, dont quatre de fabrique turque, une caronade suédoise, deux mortiers et un obusier; son corps d'artillerie comptait cent cinquante canonniers, et celui du génie deux cents pionniers, vingt-un artificiers et onze mineurs.

Deriyè, capitale du Nedjd, était située dans l'est de la péninsule, sur le même parallèle à peu près que Médine, à l'extrémité d'une vallée longue et étroite, circonscrite par des montagnes à pic. Avant sa catastrophe, cette ville avait pour défense une enceinte, des forts et des tours; le gros de la ville s'élevait sur un tertre, dont le peu de largeur avait forcé les habitants à resserrer leurs maisons; d'un côté une ravine profonde lui formait une fortification naturelle, et dans la partie occidentale les tours se liaient pas des courtines. L'Ouest de la ville, qui avait nom *Tarifa*, était séparé de la partie Est, appelée *Selle*, par la ravine principale.

Cette ravine sert de lit à un ruisseau connu sous l'appellation générique d'*El Baten*, mais dont le nom véritable est *Ouadi-Hanèifè*, le même que celui de la vallée; il conserve ses eaux durant une partie de l'année, et les pluies d'hiver augmentent de beaucoup son volume.

Les environs de Dériyé étaient couverts d'immenses plantations de dattiers dont les fruits se

faisaient remarquer par leur beauté. Les abricots, les figues, les raisins, les grenades, les citrons et d'autres fruits encore paraient ses jardins : mais Ibrahim avait résolu de faire un désert de Dériyé, et ses environs ont partagé son sort; tout a disparu.

Avant la conquête des Osmalis, Dériyé comptait treize mille habitants, répartis entre deux mille cinq cents maisons bâties en pierres et en briques; mais on n'y voyait ni bains ni cafés; vingt-huit mosquées et trente *médressés* ou colléges formaient ses établissements publics.

La première attaque de l'armée égyptienne fut dirigée contre Fazal, village qui se compose de maisons entremêlées de plantations, et l'un des faubourgs de Dériyé : un mur flanqué de tours en formait l'enceinte. La défense dura sept jours, puis la garnison l'abandonna pour se retirer dans le corps de la place. Cette perte fit une fâcheuse impression sur l'armée des Ouahabites, dont plusieurs passèrent dans les rangs des Turcs.

Le siége de Dériyé ne dura pas moins de sept mois; une explosion du parc d'Ibrahim ayant détruit les munitions, l'armée turque resta soixante jours sans pouvoir faire usage de son artillerie; elle courut alors les plus grands dangers, et ne connut pas les derniers désastres, grâce à l'énergie de son chef, grâce surtout à l'impéritie

d'Abdâlla qui ne sut pas, dans ces circonstances, appuyer énergiquement les tentatives de soulèvement des villages sur les derrières de l'ennemi. Pour les comprimer, Ibrahim se vit obligé de faire de si grands détachements, qu'il ne lui resta plus assez de troupes pour maintenir l'investissement complet de la place. Dans cette position, le pacha se détermina à tenter un assaut : le faubourg appelé Tarifa fut le point principal de l'attaque. La fortune des Turcs voulut que les habitants, appréhendant une attaque contre le quartier opposé, nommé Selle, y eussent réuni tous leurs moyens de défense. Cette imprudence livra Tarifa presque sans coup férir aux Osmanlis. Cette perte n'empêcha point cependant Selle de résister pendant trois jours; mais la supériorité numérique des assiégeants leur permit enfin d'enlever ce dernier réduit. Abdâlla se retira avec deux cents soldats dans la citadelle, et fit mine de vouloir s'y défendre; mais, après un bombardement de trois jours, il demanda à entamer des négociations. Une entrevue eut lieu entre les deux chefs; le prince ouahabite y montra tant d'humilité, que l'orgueil même du pacha en fut embarrassé, et qu'il retira précipitamment sa main qu'Abdâlla voulait baiser en signe de soumission. Les conditions proposées par ce dernier furent celles-ci : les troupes qui étaient demeurées fidèles,

; frères et sa famille devaient avoir la vie sauve; ville ne serait point rasée et un sauf-conit devait lui être accordé pour sa personne. Le cha ne consentit à un pardon qu'en faveur des upes, des frères d'Abdâlla et de la famille de s derniers. Il refusa de prendre aucun engagent quant à la ville, et la vie sauve ne fut garantie bdâlla que jusqu'à son arrivée au Caire. Forcé souscrire à ces conditions, le 4 septembre 1818, chef ouahabite se remit entre les mains du cha, et fut immédiatement dirigé sur l'Épte.

La destruction complète de Dériyé avait été solue dans les conseils du sultan; mais le génél turc se garda bien de faire connaître ce projet cret, avant d'avoir extorqué le plus d'argent ssible des habitants, à titre de rançon pour leurs rsonnes et pour leurs biens. Lorsqu'il se fut suré de l'épuisement de leurs ressources, et e ses troupes furent gorgées de butin, il ordonna destruction de la capitale du Nedjd. Tous les is de la ville devinrent la proie des flammes, les arbres des jardins, ainsi que les plantations, parurent.

Ibrahim demeura campé sur les ruines de riyé, jusque vers le milieu de l'année 1819; it le pays d'alentour fit sa soumission, et la mination turque s'étendit jusqu'au rivage du

golfe Persique. Toutefois, le fils de Méhémet-Ali reconnut bientôt les inconvénients de la dissémination de ses troupes dans un pays qui n'offrait, dans sa plus grande étendue, qu'une vaste solitude, et l'impossibilité de protéger l'arrivée de ses convois. Le soulèvement de plusieurs tribus bedouines tenait la majeure partie de ses troupes incessamment occupée à repousser les attaques de ces hordes, et à les poursuivre dans le désert où il était très-difficile de les atteindre. Il se convainquit en outre que les revenus du pays ne pouvaient suffire à la solde d'une armée assez nombreuse pour conserver la possession du pays, et qu'enfin rien ne lui garantissait la fidélité des Arabes; il se détermina, en conséquence, à évacuer la partie orientale de l'Arabie, et à borner son occupation aux districts occidentaux, où des renforts en personnel et en matériel pouvaient lui parvenir plus facilement. Tous les détachements reçurent donc l'ordre de rejoindre, ainsi que les garnisons; les troupes se concentrèrent à l'Est d'El-Rass, et pour ôter aux Arabes de cette partie du pays tout espoir de remonter au faîte de la puissance que les armes venaient d'abattre, Ibrahim rasa les murs de tous les villages, enleva tous les troupeaux, et répandit sur la contrée entière la dévastation et la ruine. Sans doute les considérations d'humanité furent foulées aux pieds dans cette exécution

impitoyable; mais, considérée politiquement, la position d'Ibrahim était celle-ci: ou occuper militairement le pays par de puissantes garnisons, comme l'ont fait plus tard les Français à Alger, ou le ruiner entièrement, puis se retirer. Le peu de troupes qu'il avait à sa disposition ne lui permettait pas de prendre le premier parti; et une fois son mouvement de retraite opéré, rien n'aurait empêché l'ennemi de se remontrer en force; ses succès se trouvaient compromis, sinon sans résultat: il dévasta le Nedjd. L'événement a prouvé qu'il avait bien fait.

Mais, arrivée dans l'Hedjaz, l'armée turque avait trop souffert, durant cette rude campagne, pour pouvoir convenablement s'y refaire; par ce motif, et suivant l'avis conforme de son père, Ibrahim se décida, peu de temps après, à évacuer cette province; il fit diriger la cavalerie par la voie de terre; l'infanterie, l'artillerie et les bagages, furent embarqués pour Cosseir; lui-même ensuite fit voile pour ce port, accompagné de son séligdar. Il débarqua à Gizè le 9 décembre 1819. Il y eut, à cette occasion, sept jours de réjouissances publiques.

XXVIII

L'infortuné Abdâlla était arrivé au Caire une année auparavant, le 17 novembre 1818. L'humilité de sa contenance ne se démentit point, et Méhémet-Ali, persuadé dans son for intérieur que rien ne pouvait faire fléchir la rigueur que la Porte se promettait de déployer à l'endroit du chef déchu des Ouahabites, mit tous ses soins à l'accueillir avec douceur, et à lui dissimuler le sort qui l'attendait. Dès le surlendemain, Abdâlla était confié aux mains d'une troupe de Tartares, venue exprès de Constantinople pour lui servir d'escorte. Méhémet-Ali avait en effet demandé sa grâce au Divan; mais ce gouvernement était talonné par les instincts d'une populace fanatique, à qui cette proie était annoncée d'avance, et d'ailleurs les occasions de triomphe fournies à la politique ottomane étaient trop rares depuis assez longtemps pour qu'elle ne profitât pas avidement de celle-là. Abdâlla fut promené pendant trois jours dans les rues de Constantinople, comme un objet de curiosité, puis exécuté sur la place Sainte-

Sophie, avec deux de ses compagnons d'infortune. Ainsi périt le dernier des princes Ouahabites, et avec lui s'éteignit la prospérité de cette secte, qui fit tant de bruit pendant près d'un siècle.

XXIX

L'expérience avait fait perdre pour longtemps à Méhémet-Ali l'envie de s'éloigner de son gouvernement; toute son habileté, d'ailleurs, fut à peine suffisante pour parer aux exigences de la situation. L'argent est, dans les Etats islamiques, le topique à toutes les plaies; il en avait fallu beaucoup pour étouffer la révolte des Albanais, et cette source de dépenses s'ajoutant à celle qui naissait de la guerre d'Arabie, le trésor public se trouvait fortement obéré. Les traitants coptes furent encore les premiers à être inquiétés pour ce motif; on arrêta leur intendant général, Malem-Gâli, avec son frère, et on leur demanda compte d'un débet de 6,000 bourses. Jusque-là rien qui ne fût conforme aux traditions gouvernementales des Turcs. Mais les Coptes avaient, dans leurs coreli-

gionnaires schismatiques, leurs plus grands ennemis, parce qu'ils étaient leurs rivaux financièrement parlant; ceux-ci allèrent trouver en secret le kiaya-bey, et lui dirent que s'ils étaient chargés du soin de faire rendre ses comptes à Malem-Gâli, ils se faisaient fort de trouver un déficit de 30,000 bourses, s'offrant au besoin à garantir de leurs propres deniers cette somme au gouvernement. Le kiaya fut émerveillé de la proposition. Ce kiaya-bey, qui avait nom Mahmoud, si le lecteur s'en souvient, était un homme à ressources; pendant l'absence de Méhémet-Ali, il imagina quelques ingénieux expédients : en voici un que nous avons omis en son temps. Il s'était trouvé, un beau jour, sous le coup d'une demande de 7,000 hommes et d'autant de bourses. L'argent se trouva facilement; il n'en fut pas de même des hommes : on dut aller les recruter jusque parmi les manœuvres et les portefaix; encore n'y serait-on pas arrivé, si Hagag-el-Kodari, ce bourgeois du Caire sur le sort duquel nous avons anticipé, en disant comme quoi Méhémet-Ali le fit pendre, ne fût venu proposer au kiaya-bey de lever cinq cents hommes dans les faubourgs, moyennant qu'on payât ses dettes. Le kiaya promit, et s'en tira facilement : il se fit remettre par les créanciers les titres des créances, et les déchira en leur présence, leur déclarant que Hagag était en faillite,

et que le gouvernement était obligé de lui fournir des moyens d'existence.

Dans cette nouvelle conjoncture, Mahmoud-Bey ne se piqua pas de plus de scrupules, et en homme d'exécution qu'il était, il se hâta de faire revêtir les délateurs de pelisses d'honneur, et bâtonner les délinquants. Le kaznadar de Malem-Gâli fut enveloppé dans cette affaire; et même, comme on le savait nanti de la clef de la caisse, qu'on supposait bien garnie, la dose de bâton fut outrepassée à son endroit, si bien qu'il en mourut. Sa succession, échue au gouvernement, ne justifia pas les espérances qu'elle avait fait concevoir; elle se monta à peine à 30,000 francs. Le kiaya-bey retint dès-lors Malem-Gâli en prison, mais laissa à son frère toute liberté d'action pour recueillir de l'argent. Ce dernier, après les plus grands efforts, en faisant flèche de tout bois, en mettant à contribution le ban et l'arrière-ban des affidés, ne parvint à verser successivement dans les coffres du gouvernement qu'une somme de 10,000 bourses. Mais alors tous ses créanciers prirent au sort de Gâli le plus vif intérêt, et sollicitèrent instamment sa grâce; M. Botzari, le médecin du vice-roi, s'en mêla, et parvint à faire réduire sa rançon à 14.000 bourses. Le curieux de l'affaire, c'est que Malem-Gâli fut réintégré dans son poste et priviléges, que les Coptes schismatiques



se trouvèrent dans l'obligation de parfaire la somme, et qu'ils n'eurent, à titre de dédommagement, qu'un petit nombre d'emplois secondaires.

Cette aubaine ajoutée aux contributions ordinaires, permit d'achever l'année 1815; mais l'année 1816 se présenta avec un surcroît de besoins créé par la campagne d'Ibrahim. Les finances de Méhémet-Ali n'eussent peut-être pas suffi à ces nouvelles charges, si une disette ne se fût, à cette époque, déclarée dans le midi de l'Europe. Le vice-roi sut habilement profiter de cette circonstance; il fit transporter à Alexandrie et à Rosette d'énormes quantités de céréales, en vendit la majeure partie à bon prix, et en expédia pour son propre compte dans les ports de la Méditerranée. Ce succès acheva de convertir le Rouméliote au principe du monopole commercial.

XXX

Une douloureuse épreuve était venue frapper Méhémet-Ali au milieu de ses triomphes, comme pour lui rappeler sa condition humaine, au moment

où sa fortune prenait une allure tout à fait prédestinée. Toussoun-Pacha, son fils de prédilection, mourut inopinément quelque temps après son retour d'Arabie. Ce prince avait été nommé commandant en chef de toutes les troupes campées sur la branche de Rosette; établi à Berambal, à quelques lieues de la mer, il goûtait dans les énervantes jouissances du sérail, des plaisirs d'autant plus vifs et plus pernicieux, que l'activité de la guerre en Arabie l'en avait forcément écarté pendant deux années Un matin, au sortir des bras d'une nouvelle esclave géorgienne, achetée depuis la veille seulement, il fut atteint d'un violent mal de tête, et d'un malaise qui prit rapidement un caractère dangereux. Son médecin se trouvait absent, et tous les secours qui lui furent prodigués restèrent sans effet : dix heures plus tard il expirait dans le délire et dans les convulsions. Ces symptômes sont trop positivement ceux de la peste pour qu'on ait jamais pu concevoir des doutes sérieux sur le genre de mort de Toussoun-Pacha. On supposa que l'esclave qui arrivait de Constantinople la lui avait communiquée; cependant il est avéré que cette esclave n'en mourut point.

On fut bien en peine de savoir comment annoncer cette terrible nouvelle à Méhémet-Ali. Quand la barque qui transportait le corps du prince fut rendue à Choubra, le vice-roi se trouvait à Gizè.



Le frère du kiaya-bey alla le prévenir que son fils Toussoun était arrivé bien malade. Aussitôt Méhémet-Ali monta à bord d'une cange pour venir le voir : mais on avait déjà transporté le corps à Boulac. Personne n'osant prendre sur soi de dire le mot fatal, ce fut au kiaya-bey que revint cette tâche cruelle. Il entra brusquement dans l'appartement où se trouvait le vice-roi, il se précipita à ses pieds en prononçant quelques paroles entrecoupées : c'en fut assez pour faire tout comprendre à ce malheureux père. Sa douleur fut haute et violente comme le coup qui le frappait ; il se jeta la face contre terre, en sanglotant, demandant son fils à grands cris. On le releva, et les officiers l'aidèrent à descendre dans sa cange, qui fit voile pour Boulac. Le cadi, les cheiks, les principaux de la ville, les chefs de l'armée avaient déjà reçu l'ordre de s'y rendre : ils accompagnèrent tous le corps jusqu'à l'Imam Chafeï, lieu ordinaire de la sépulture des princes. Le père suivait à pied les restes de son fils. Il fallait la dissolvante action d'une pareille douleur pour amollir cette trempe énergique. Cette circonstance fut une des rares de sa vie où Méhémet-Ali s'abandonna à des sentiments tout à fait charitables ; il répandit d'abondantes aumônes, et le bienfait de sa clémence s'étendit sur quelques coupables.

La mort de Toussoun ne fut pas seulement

un deuil privé pour lui, elle l'atteignit profondément dans ses espérances dynastiques et d'outre-tombe. Nous avons dit que Méhémet-Ali avait les entrailles paternelles; mais il chérissait tout particulièrement ce jeune homme, en qui il voyait revivre ses propres qualités sous une forme gracieuse et avenante. Cette préférence n'était un mystère pour personne, et si déjà on ne doutait point que le Roumeliote n'eût la puissance ou l'adresse d'assurer à sa race l'hérédité de son fief, on croyait aussi assez généralement qu'il invertirait, en faveur de Toussoun, l'ordre de primogéniture. Cette supposition avait créé une sourde rivalité entre les deux frères, Ibrahim et Toussoun; chez le premier, beaucoup plus accessible aux sentiments jaloux, et dont cette préférence lésait les droits naturels, l'animadversion s'était envenimée encore par l'éclat et la renommée que son frère avaient acquis en Arabie, et il brûlait d'étouffer ces lauriers prématurés sous les siens. La malveillance ne manqua pas de s'emparer de cette circonstance, rapprochée de la singularité et de la promptitude de la mort de Toussoun, pour en tirer des inductions accusatrices contre l'aîné des princes égyptiens; mais la timidité même de ces calomnies en a fait justice. Quant à Ibrahim, la façon dont il accueillit la nouvelle fatale donna un nouvel aliment à ces rumeurs : elle aurait dû au

contraire les faire tomber; car il ne put comprimer sa joie secrète que jusqu'au point de lui donner l'aspect de l'indifférence. S'il eût été coupable, il serait certainement parvenu à exprimer la douleur.

XXXI

Les Albanais n'avaient pas cessé de préoccuper Méhémet-Ali. Après l'échauffourée causée par la promulgation du Nizam-Djédid, il mit tout en œuvre pour paralyser l'influence frondeuse des chefs et la turbulence des soldats; ses cajoleries et ses libéralités eurent assez bon marché des premiers; mais rien n'égalait la brutalité et l'arrogance des mercenaires, depuis qu'ils croyaient avoir fait capituler les projets du pacha. Au commencement de l'année 1816, un meurtre odieux vint jeter la consternation dans toute la ville. L'épouse et les deux filles de M. Bokty, consul-général de Suède, se rendant au bain avant l'heure de midi, passaient devant un café, où plusieurs soldats bosniaques, assis à la porte suivant la coutume d'Orient, étaient à fumer et à discourir; tout à

coup l'un d'eux, ivre et furibond, se lève et, sans aucun propos, vient décharger à bout portant son pistolet sur l'aînée des deux sœurs, que précédait le janissaire du consulat. La balle lui traversa le ventre et perça la manche de la robe de sa sœur. L'infortunée tomba, se releva d'elle-même, mais pour retomber aussitôt dans les bras d'un domestique copte, qui la transporta à la maison paternelle. Le foie avait été atteint, la blessure était mortelle; malgré des soins empressés, la malheureuse fille rendit l'âme vers minuit, au milieu des pleurs et de la désolation de sa famille. Jusqu'au dernier moment, elle montra une résignation héroïque: « Vous voyez, dit-elle à un officier français, qui se trouvait près de son lit de douleur, que ce ne sont pas les militaires seuls qui meurent sur les champs de bataille. » L'assassin avait été arrêté par le janissaire qui, dans la lutte, lui cassa sur la tête la crosse de son pistolet. On l'amena devant le kiaya-bey. Interrogé sur les motifs qui l'avaient poussé à ce crime, il répondit qu'il n'avait voulu que faire peur à la victime. On lui appliqua cinq cents coups de courbache sur la plante des pieds, et quand le vice-roi apprit que la fille de M. Bokty était morte, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Ce fait et beaucoup d'autres convainquirent

Méhémet-Ali, que tant que cette soldatesque aurait pour résidence une grande ville comme le Caire, où leur contact avec les citadins amenait des disputes et des représailles continuelles, il serait impossible de les ranger sous aucune loi disciplinaire; c'est pourquoi il ordonna la formation de plusieurs camps dans la Basse-Egypte. Cette violence aux habitudes des Albanais, ces entraves à leur licence, purent s'accomplir, grâce à la popularité de Toussoun, qu'ils étaient fiers d'avoir à leur tête, grâce surtout aux captations exercées sur les chefs.

Toutefois, cette mesure n'était pas une garantie suffisante pour l'avenir. Le Nedjd soumis, Dériyé détruit, le vice-roi allait de nouveau avoir une armée d'Albanais sur les bras, et, qui pis était, une armée victorieuse. Il y avait bien songé pendant la durée de cette dernière campagne, et, raisonnant dans l'hypothèse du succès, il s'était demandé quel emploi il donnerait à ces troupes oisives. Ce fut à ce principal motif que se rattachèrent ses idées de conquête dans le sud de l'Égypte. Elles étaient encore fortifiées par d'autres raisons. A titre d'implacables et de plus anciens ennemis, les mamelouks, malgré leur complète déconfiture, ne laissaient pas d'inquiéter le Rouméliote; leurs débris, chassés d'Ibrim, s'étaient retirés dans le Dongola, dont ils avaient tué

ou réduit les souverains ; et comme là, ils s'estimaient hors des atteintes de Méhémet-Ali, ils n'avaient pas perdu tout espoir d'un retour offensif ; ils s'illusionnaient sur les sentiments qu'ils avaient laissés dans la population égyptienne, et épiaient l'occasion d'un revers ou d'une faute de leur ennemi, pour pousser devant eux les hordes nubiennes dans la vallée du Nil. Il fallait même toute l'autorité et la prudence des deux seuls chefs qui leur restassent, Ibrahim et Osman-Bey-Hassan, pour les empêcher de tenter étourdiment la fortune des combats. Mais ces deux chefs leur furent coup sur coup eulevés. Osman mourut au momen où se préparait l'expédition contre les Ouahabites. En faisant annoncer cet événement à Méhémet-Ali, les mamelouks sondèrent les dispositions du vice-roi au sujet de leur rentrée en Egypte. Méhémet-Ali accueillit très-bien leur envoyé, lui fit donner cinq bourses, et lui notifia les conditions suivantes, qu'il mettait au retour des beys, — étant bien stipulé que s'ils manquaient à une seule, il agirait à leur égard tout comme il avait fait avec les autres :

« Les mamelouks ne pourront sortir du lieu qu'ils occupent actuellement, sans en prévenir le vice-roi, qui enverra quelqu'un de son choix, pour diriger leur marche.

« Une fois entrés sur le territoire égyptien, ils



ne prendront rien de leur autorité privée, pas même une poule. Celui qui sera chargé de les accompagner leur fournira tout ce qui leur sera nécessaire en vivres et en fourrages.

« Ils n'auront point la faculté d'habiter aucun lieu séparément; ils se rendront au Caire, où il leur sera donné des logements et un traitement convenables.

« Tel d'entre eux, qui tient encore des gens à sa suite, devra s'employer au service du vice-roi; ceux à qui l'âge ou les infirmités ne permettraient point de se rendre utiles, jouiront paisiblement de leurs pensions.

« Ils ne pourront non plus rien revendiquer de ce qui, autrefois, leur avait appartenu. »

Comme on le pense bien, les mamelouks préférèrent encore la vie agreste et indépendante qu'ils menaient dans leur exil, à la dure sujétion qui leur était offerte, et ne donnèrent pas suite à leurs propositions. Ce fut dans ces entrefaites que le vieil Ibrahim termina sa longue carrière. Les mamelouks, privés désormais du plus prudent de leurs conseils, recommencèrent à s'agiter, et le Rouméliote ne les perdit pas de vue un seul instant.

L'expédition de Nubie promettait encore bien d'autres avantages; la voix publique rapportait merveille des richesses minérales de ces con-

trées; on parlait, comme d'une chose certaine, des mines d'or et de diamants du Sennâr; les échantillons apportés par les caravanes, quoique en petite quantité, et composés exclusivement de sables aurifères d'alluvion, contribuaient à entretenir la crédulité générale, et l'existence des montagnes d'or du Fazoglô était un fait admis sans conteste. Enfin, la réunion de ce vaste pays à son domaine, loin d'être improfitable ou onéreuse au vice-roi, mettrait sous le joug une population forte, nombreuse, active, à l'aide de laquelle il pourrait combler les vides faits dans la vallée du Nil par les dernières calamités, et, sans doute aussi, remplir les cadres d'une armée disciplinée à sa fantaisie.

Dès l'instant que Méhémet-Ali eut pesé tous ces motifs, la Haute et la Basse-Nubie furent marquées comme faisant partie du pachalik égyptien, et le Sennâr comme devant recevoir, dans un avenir prochain, la même destination.

XXXII

Dès le mois de juin 1820, l'armée se trouvait

campée pour ce dessein entre le vieux Caire et Déréltine; elle était composée de trois mille quatre cents hommes d'infanterie, quinze cents chevaux, non compris cinq cents Arabes Ababdè, au chef desquels fut conféré par avance le gouvernement de Dongola; son artillerie était de douze bouches à feu. Ismaïl, le troisième fils de Méhémet-Ali, en eut le commandement. Ce jeune prince, qui faisait là ses premières armes, formait un contraste bien tranché avec son frère Toussoun; sa laideur était repoussante, et son caractère aussi disgracieux que sa personne. Mais les populations qu'il allait avoir à soumettre étaient loin d'être aussi nombreuses et aussi aguerries que les habitants du Nedjd; c'étaient encore d'intrépides cavaliers, montés sur des dromadaires ou des chevaux nubiens, également vifs et infatigables; mais les armes à feu leur étaient à peu près inconnues, il n'y avait que les chefs qui possédassent de mauvais fusils à mèche; les soldats s'armaient d'un bouclier de peau d'hippopotame, et maniaient avec adresse un long sabre droit à deux tranchants, nommé *Djellabé*, dont le fourreau est en cuir, et la poignée en bois; la plupart portaient en outre une lance à fer plat, découpé en scie.

Rien n'était plus injustifiable que l'agression à laquelle ces pauvres gens allaient se trouver en

butte; ils étaient tous très-ignorants, mais très-orthodoxes musulmans ; aussi adjoignit-on à l'armée trois ulémas, trois pieux docteurs, moins pour remplir un office religieux que pour ajuster les faits et gestes de l'armée envahissante à un droit des gens qu'on leur laissait toute latitude de développer. Pour cette haute fonction hiératique, chacun reçut 15 bourses de gratification et un habit, moyennant quoi ils auraient prouvé que l'expédition avait été prédite par tous les prophètes, et que c'était la chose la plus agréable aux yeux de Mahomet.

Tout étant prêt, l'infanterie s'embarqua avec les bagages sur trois mille barques, qui remontèrent le Nil; la cavalerie suivit les bords du fleuve jusqu'à Syène, assigné comme point de ralliement. Ismaïl partit quelques jours après, le 20 juillet, avec les personnes de sa suite. Une reconnaissance avait été préalablement poussée par le defterdar Mohamed-Bey, le gendre du vice-roi, jusqu'à la frontière de Dongola. Les mamelouks, qui campaient dans le voisinage de cette ville, n'attendirent pas les cavaliers égyptiens et se retirèrent à Chendy. Vingt-cinq d'entre eux vinrent faire leur soumission : on les envoya au Caire, vêtus de chemises blanches, pour toucher la miséricorde de Méhémet-Ali. Celui-ci répondit qu'il l'accorderait à tous, excepté à Mohammed-Bey-

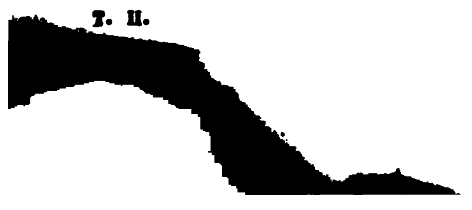
Manfouk, et à Adderhaman-Bey, leurs chefs depuis la mort du vieil Ibrahim. Obligés de se réfugier dans des déserts affreux, pour ne pas tomber aux mains des soldats de Méhémet-Ali, les malheureux beys périrent presque tous de misère, ou furent assassinés par les naturels du pays.

Nous n'entrerons dans aucun détail circonstancié sur cette guerre, qui n'eut rien de particulier que les abominables massacres dont elle fut remplie. Dans cette tourbe d'infortunés, vivant dans un état presque sauvage, la seule peuplade capable d'opposer quelque résistance aux forces égyptiennes, était celle des *chakiè*, d'origine étrangère, mais établie en Nubie depuis un temps immémorial, s'il faut en croire l'historien arabe Abdalla-Ben-Ahmed; cette tribu, par le nombre et le caractère belliqueux de ses cavaliers, était devenue la terreur des populations voisines, et vu la dure sujétion où elle les tenait, elle pouvait être considérée comme maîtresse de tout le pays. Ismaïl-Pacha, parvenu au delà de Dongola, se trouva en présence de trente mille de ces guerriers, la plupart à cheval ou à dromadaire. Ils firent preuve d'un héroïque courage pour défendre leur liberté; plusieurs femmes furent blessées, combattant en première ligne. Ces pauvres gens étaient si ignorants de l'usage de l'artillerie, qu'ils cherchaient à sabrer les canons qui vomissaient la



mort parmi eux. Ils furent complétement battus en deux rencontres, et plusieurs milliers de paires d'oreilles, entassées dans des sacs, vinrent certifier à Méhémet-Ali que l'œuvre de la conquête se consommait. Leur chef, Chaouich, fit sa soumission à l'armée égyptienne, et sollicita la faveur, qui lui fut accordée, de combattre dans ses rangs.

Cette double victoire ouvrit à Ismaïl l'accès de tout le pays jusqu'à Sennâr, dont le roi vint en personne lui rendre hommage. Ce fut à partir de là que commença l'exécution d'un point essentiel dans les ordres du vice-roi, à savoir la chasse aux nègres Chankallas et Burouns, de part et d'autre du Nil-Bleu. Dès le début les chasseurs ne purent s'emparer que d'une population invalide, composée de femmes et de vieillards, qu'Ismaïl fit relâcher, dans l'espérance que cette mansuétude ramènerait les adultes mâles, les seuls utilisables pour les projets de Méhémet-Ali ; mais bien peu s'y laissèrent prendre, et le sort qui échut à ceux-ci firent persister les autres dans leur fuite ou dans leur résistance. Dès lors, le jeune pacha eut soin de faire massacrer tout ce qui n'était pas d'une réelle valeur. Cette odieuse traite n'a pas cessé, depuis cette époque, d'entrer pour une portion importante dans les revenus du vice-roi d'Egypte, et la dépopulation



a toujours été en grandissant dans cette région de la Nubie.

Mais si la résistance des naturels fit endurer peu de pertes à l'armée envahissante, le climat se chargea de les venger, et, la disette aidant, en moins d'un mois, Ismaïl se vit à la tête tout au plus de six cents hommes en état de porter les armes. Un profond découragement s'empara de tout le monde, et des bruits sinistres circulèrent sur le sort des garnisons laissées en arrière; car aucune communication n'était parvenue d'Egypte depuis fort longtemps. Si cette situation se fût prolongée quelques jours encore, la colère des opprimés auraiteu raison de ce débris d'armée ; mais le 19 septembre 1821, parut un courrier annonçant l'arrivée d'Ibrahim-Pacha, et, en effet, le vainqueur des Ouahabites suivit de près cette nouvelle.

Méhémet-Ali attachait tant de prix à la réalisation de ses vues en Nubie, que six mois après le départ d'Ismaïl, il avait expédié, pour la même destination, un corps de troupes plus considérable encore, quatre mille soldats dont huit cents maugrebins et bedouins. La direction supérieure de ces troupes avait été donnée à Ibrahim-Pacha; mais le commandement direct de trois mille d'entre eux, avec dix pièces de canon, échut au defterdâr Mohammed-Bey, chargé de soumettre le Kordofan, à l'ouest du Nil-Blanc.

Ibrahim, après avoir opéré sa jonction avec son frère, à Sennâr, combina avec lui un double mouvement, qui devait achever l'envahissement des contrées méridionales. Ismaïl remonterait le Nil-Bleu jusqu'à la hauteur de Fazôglo, endroit présumé des plus grandes richesses minérales, et retournerait par les montagnes de l'ouest, pour visiter les mines d'or de Kamamil; il rejoindrait là Ibrahim, qui se serait parallèlement dirigé à l'ouest, vers la province de Dinka, sur le fleuve Blanc. Le couple fraternel, d'accord avec les vues de leur père, s'était promis, dans cette campagne, une ample moisson d'esclaves: quarante mille têtes ne leur paraissaient pas au-dessus de leurs espérances. Ils divisèrent leur armée en trois portions égales, dont l'une, la moins valide, resta en garnison à Sennâr, et chacun d'eux se mit en marche avec environ quinze cents hommes.

Ce plan ne reçut de démenti que par le fait du climat et des obstacles naturels. Ismaïl seul parvint au but de sa course, quoique les nègres du Fazóglo lui eussent opposé une vigoureuse résistance. Le chef égyptien promettait une piastre d'Espagne par esclave; le *melek* (1) et les cheiks du pays convinrent avec lui de payer un tribut,

(1) Roi.



qui fut fixé à mille *oukas* (37 kilog.) d'or et deux mille esclaves mâles par cent montagnes. Le quart en était exigible sur-le-champ.

En ce point, le but de Méhémet-Ali pouvait être considéré comme rempli; il n'en était pas de même de ses prévisions cupides. Les mines d'or, dont il avait soupçonné l'existence, et bien recommandé de reconnaître la position, ne se trouvèrent point, et le lavage des sables de quelques torrents ne donna qu'une très-petite quantité de métal. Des cheiks du pays avaient indiqué la province du Kamamil comme beaucoup plus productive en minerai; mais là également, l'opération du lavage n'eut pour résultat que de faire apparaître quelques rares molécules. Une dernière et décisive expérience fut tentée. Parmi les captifs, noirs comme l'ébène, ramenés d'une excursion qu'avait faite un des lieutenants d'Ismaïl, s'en trouvait un, qu'on supposait être un chef, rien qu'à la chemise dont il était revêtu, les autres étant absolument nus. Le jeune pacha le traita avec beaucoup d'égards; il le fit revêtir d'un *guibè*, ou dolman de serge rouge, qui, tranchant vigoureusement sur cette peau noire, remplit d'admiration toute la troupe. Après un tel honneur, ce personnage aurait été fort mal venu à faire le récalcitrant. Le prince se mit donc à l'interroger sur la région où, de préférence, les

indigènes recueillaient l'or, — ne lui dissimulant point qu'à la moindre imposture de sa part, il lui ferait trancher la tête sans rémission. Le nègre indiqua plusieurs endroits : toutes recherches y furent infructueuses ; il conduisit enfin les Egyptiens sur les bords d'une ravine, y descendit, après toutefois avoir eu le soin de quitter son beau dolman rouge, et remonta avec deux poignées d'argile verdâtre ; examen fait, on n'y trouva encore que quelques menues paillettes. Les nègres, par les saisons de pluie et avec des fouilles opiniâtres, n'obtenaient jamais de pépites plus copieuses. La question était donc décidée, et Ismaïl ne jugea plus à propos de pousser sa marche en avant, ni même de s'arrêter plus longtemps dans ce pays, ou les naturels semblaient avoir pris à tâche de le harasser et de le détruire en détail par des escarmouches continuelles. Déjà aussi un mouvement insurrectionnel s'était propagé dans le Sennâr et tout le long de la rive du Nil. Un convoi de poudre et de munitions, qu'on attendait avec impatience, avait été arrêté dans le voisinage de Fazôglo, et les vingt-cinq hommes de l'escorte tués impitoyablement. Le désordre s'était même étendu jusqu'aux provinces d'Halfay et de Chendy, où le bruit qui s'était répandu de l'anéantissement de l'armée égyptienne, venait de réveiller les timides et les indifférents. Ismaïl-

Pacha rentra dans le Sennâr, traînant à sa suite uelques centaines d'esclaves, ramassés en route. Il n'y trouva pas Ibrahim. Parvenu au delà de la province D'el-Kérébine, suivant ce qui avait été convenu, ce dernier s'était trouvé pris d'un mal si violent que ses médecins se décidèrent à lui prescrire le retour en Egypte, comme le seul remède offrant une chance de guérison. Ibrahim avait cédé à leurs conseils, et laissé le commandement de ses troupes à son seligdar, lequel revint à Sennâr avec huit cents nègres.

Ismaïl n'était pas moins fatigué que ses soldats, et comme eux, après deux années des plus dures épreuves, il désirait vivement aspirer un air plus clément; mais il aurait d'autant moins osé revenir en Egypte sans autorisation, que les résultats de son expédition avaient, sur un point capital, trompé les espérances de Méhémet-Ali; il sollicita respectueusement son rappel, se fondant sur le mauvais état de sa santé. Le courrier, chargé de cette requête, partit le 18 février 1822; il emportait aussi deux quintaux de sables aurifères de Kamamil, et un mémoire relatant toutes les expériences de lavage qui avaient été faites et leur insuccès. Le jeune pacha ne négligea aucun des moyens de conviction qu'il croyait devoir agir sur l'esprit de son père; mais le Rouméliote a partagé, avec les hommes à grand

caractère, la faiblesse qui consiste à être aussi incrédules pour tout ce qui contrecarrait leur manière de voir, qu'empressés à accueillir légèrement ce qui pouvait la flatter. A l'égard des richesses du Fazôglo, son siége était fait, et nous le verrons plus tard courir lui-même, dans un âge avancé et au prix de fatigues dangereuses, au-devant d'une nouvelle déception. Message et messager furent donc assez mal reçus au Caire; le premier mouvement de Méhémet-Ali fut de refuser l'autorisation demandée, sous prétexte que son fils étant dans la force de l'âge, c'était un devoir pour lui de lutter contre les périls de la guerre et la rigueur des climats; mais les amis du prince s'adressèrent au cœur du père, et l'ordre de retour fut transmis. Le malheureux Ismaïl, comme on va le voir, n'en devait point profiter. S'étant, au mois d'octobre 1822, éloigné de Sennâr avec quelques centaines d'hommes seulement, il arriva à Chendy, dont les habitants lui firent fête; Ismaïl, qui avait plus besoin d'argent que d'honneurs, fit venir en sa présence le melek de la contrée, auquel le surnom de *Nemr* (tigre) avait été donné, et lui dit assez brutalement : « Il faut qu'avant cinq jours tu remplisses ma barque d'or, et que tu me fournisses deux mille esclaves. » Nemr se récria, et sur l'énormité de la demande, et sur le peu de répit qui lui était laissé pour y satis-



faire. Ismaïl consentit à réduire ses prétentions pécuniaires à vingt mille gourdes (1) d'Espagne; mais, pressé qu'il était de s'en aller, il fut inflexible sur le délai qu'il avait fixé, et comme le melek y mettait, quoique respectueusement, une insistance fort concevable, le prince s'emporta, et le frappant au visage d'une pipe qu'il tenait à la main, il jura, s'il ne payait ponctuellement, qu'il le ferait empaler. Nemr dévora silencieusement cet affront, et ne s'en montra que plus obséquieux et plus soumis; pareil à la tête fauve, dont il avait le nom, il léchait sa proie avant de la déchirer. Pendant qu'il accourait, chaque matin, baiser la main du prince, il travaillait en secret une population très-disposée à se soulever. Enfin, il parvint à attirer son ennemi dans un piége. Ismaïl, qui n'avait pas encore quitté sa barque, se laissa facilement persuader de venir habiter en ville, où, suivant les paroles de Nemr, tout était prêt pour le recevoir magnifiquement. Le prince n'avait pas plus de vingt personnes avec lui; il trouva, pour habitation, un palais de chaume n'ayant, suivant le mode nubien, qu'une seule issue; tout autour étaient entassées de la paille et des tiges sèches de doura, sous prétexte de fourrage pour les chevaux du pacha. Le soir

(1) Piastre forte ou colonnade, la seule monnaie qui, avec les sicles d'or, eût alors cours dans le Sennâr.

venu, et pendant qu'Ismaïl et les siens célèbrent, dans un festin, leur prochain retour en Egypte, les conjurés, assemblés au dehors, commencent, au son du tambourin et des chansons, une de ces danses solennelles et graves, particulières au pays. Entendant ces chants, la tribu entière se joint à la fête, et répète les refrains des danseurs. Tout à coup, à un signal donné par Nemr, le feu est mis en plus de vingt endroits; alimenté par des matières sèches, il enveloppe et gagne en un instant la maison. Le malheureux Ismaïl et ses compagnons apparaissent sur le seuil, le pistolet et le sabre au poing, essayant de se frayer un passage à travers les tourbillons de flamme : ils sont repoussés par des nuées de javelots, et grillés, aux cris de joie d'une foule immense qui, pendant trois jours, ne pouvant se rassasier de vengeance, continua d'insulter à des corps défigurés.

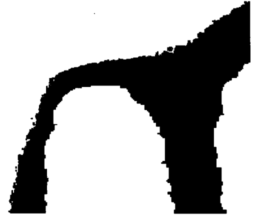
Le reste de la troupe qui accompagnait le pacha fut égorgé en même temps à Métama, par les soins de l'oncle de Nemr. Un certain Grec, médecin d'Ismaïl, s'était rendu odieux par ses cruautés; on le découvrit tapi dans une retraite, et on fit pis que de le tuer, on le conduisit à Nemr. Le *tigre* lui fit d'abord casser toutes les dents, que les femmes renfermèrent dans des sachets de cuir pour se les attacher au cou, persuadées qu'à raison de leur provenance, elles les préserveraient des



maladies; puis, on fit endurer au patient le supplice qu'il avait infligé à tant de victimes : il fut empalé.

Un des mamelouks d'Ismaïl réussit à se sauver, et vint au camp annoncer l'horrible nouvelle. Le lendemain, les troupes retrouvèrent leur infortuné général sous les débris de l'incendie, la moitié du corps réduit en charbon, la poitrine percée de coups de lance; ses restes furent précieusement recueillis et transportés au Caire.

Le defterdâr venait justement d'achever la conquête du Kordofan, lorsqu'il fut instruit du sort d'Ismaïl; il accourut sur-le-champ avec sa petite armée. Les révoltés, exaltés par ce massacre comme par une victoire, se crurent en état d'affronter les Egyptiens en combat régulier, au lieu de faire une guerre de partisans, la seule qui leur offrît quelques chances de succès. Ils furent complétement défaits, et Nemr s'enfuit au Darfour. Alors, commencèrent de terribles représailles. Le defterdâr avait juré, sur le cadavre de son beau-frère, de faire tomber vingt mille têtes pour venger sa mort; il dépassa ce chiffre de la moitié. Investi, pour cet objet, du commandement en chef du Sennâr et du Kordofan, il poursuivit l'exécution de son vœu avec une rigueur implacable; il inventa des supplices, des raffinements de torture sans nom; il se plongea dans l'ivresse du sang, et devint un objet d'épouvante, non-seu-

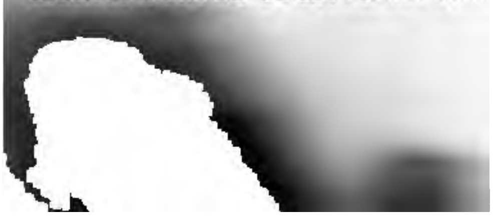


lement pour les victimes, mais pour ses propres soldats. Il garda le commandement jusqu'en 1824, époque à laquelle Rustem-Bey vint l'en relever avec des troupes régulières.

Parmi plusieurs Européens qui accompagnèrent Ismaïl, nous devons citer Frédéric Caillaud, de Nantes, savant géographe et naturaliste distingué, qui amassa, durant cette campagne, les éléments de son éminent *Voyage en Nubie*.

XXXIII

Le sultan Mahmoud avait momentanément renoncé à l'espoir de déposer Méhémet-Ali; comme nous le verrons bientôt, il se trouvait lui-même engagé dans une série de complications qui allaient, au contraire, lui rendre précieux l'appui de ce vassal. L'extinction définitive du ouahabisme fut le prétexte qui servit à donner à ce rapprochement toutes les apparences de la sincérité; en 1819, le *caouadgi* du grand-seigneur était revenu au Caire pour féliciter le vice-roi sur ses victoires et lui donner des gages de la haute satisfaction de son maître. Tout en se montrant sensible à ces poli-



tesses, le Rouméliote continua d'affecter une allure libre et indépendante, et peu de temps après, le gouverneur de Jaffa étant venu à encourir la disgrâce du sultan, il ne craignit pas de l'accueillir en Egypte, d'affecter à son usage et à celui de sa suite un traitement considérable; il alla même jusqu'à intercéder auprès du Divan pour sa rentrée en grâce. Mahmoud eut l'esprit politique d'avoir l'air de céder sur ce point aux sollicitations du vice-roi, et de prendre ainsi pour une intervention officieuse ce qu'en d'autres circonstances il eût considéré comme un acte formel de rébellion.

Tranquille du côté de Constantinople, Méhémet se jugea désormais assez fort pour poursuivre l'accomplissement des plans qu'il avait rêvés; dès ce moment, il donna carrière à un goût d'innovations, qui, s'il manqua souvent de discernement, témoigna toujours d'une grande largeur d'idées, et fut le principe virtuel des progrès incontestables qui s'accomplirent en Egypte. On l'a dit, et nous le répétons avec toute l'assurance de la conviction, l'occupation française fut la source où le génie novateur de Méhémet-Ali puisa ses conceptions; mais les Français doivent d'autant moins s'en vanter, que cette face du caractère de notre héros, est loin d'être, contrairement à l'avis général, la plus remarquable. Dans le livre suivant, nous aurons lieu d'examiner, au point de vue de l'en-

semble, et de juger avec impartialité toutes les créations qui, sous ce rapport, appartiennent à Méhémet-Ali ; nous ne voulons présentement nous occuper que de certains faits qui se rattachent à l'organisation militaire.

Méhémet-Ali avait été témoin des prodiges accomplis par l'armée française en Egypte ; de telles victoires remportées à l'encontre des Mamelouks, c'est-à-dire des plus braves et des plus fougueux cavaliers du monde, ne pouvaient s'attribuer à la valeur individuelle des soldats ; elles témoignaient invinciblement de la supériorité de la discipline et de la tactique sur le nombre et le courage désordonné; dès ce moment le Rouméliote, dont le coup d'œil s'était élargi au spectacle de ces grandes scènes militaires, rêva aux moyens de commander à des soldats disciplinés. Tous ses faits et gestes vinrent se subordonner à cette envie, à ce besoin; les calculs de son ambition ne reçurent plus d'impulsion que de cet unique mobile. On a vu comment la guerre d'Arabie fut un prélude au coup d'Etat qu'il méditait à ce sujet, et celle de Nubie une conséquence, jusqu'à un certain point, de sa non-réussite; mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que cet insuccès fut un bonheur pour Méhémet-Ali. Si le caractère de ses Albanais ne se fût aussi complétement opposé à l'introduction de la discipline parmi eux, le vice-roi, obligé d'en



former le noyau de son armée à venir, peut-être même de la composer principalement de gens de cette nationalité, ne se serait pas par là assuré au point qu'il croyait de leur obéissance et de leur fidélité, et il lui aurait toujours fallu compter avec ces soldats mercenaires, ayant sans cesse dans la mémoire qu'il leur devait les commencements de sa fortune. Et puis le même danger ne se serait-il pas présenté que pour les Mamelouks? en cas d'hostilité avec la Porte, celle-ci n'aurait-elle pas pu empêcher le recrutement d'Albanais sur son territoire, tout comme elle avait naguère tari les sources vivifiantes de la célèbre milice, en prohibant le transport des esclaves géorgiens et mingréliens? Tout bien considéré, il valut donc beaucoup mieux pour Méhémet-Ali que la guerre le débarrassât de ses anciens et dangereux compagnons d'armes, et qu'une armée nouvelle, sans doute moins brillante, mais tout à lui, surgît du concours de ces circonstances avec sa volonté.

Il ne faut pas douter que le vice-roi ne se soit pénétré vite de ces idées, et que sous leur empire, il n'ait pris cette singulière résolution de soumettre les naturels égyptiens au service militaire. Les critiques qu'elle suggéra furent vives et paraissaient bien fondées ; en fait comme en droit, quoi de plus anormal que de faire prendre les armes à cette malheureuse population, habituée

depuis si longtemps à gémir sous un joug étranger? Consentiraient-ils à être les propres instruments de leur misère? Pourrait-on jamais espérer d'en faire des soldats? Méhémet-Ali n'opposa aux clameurs que le silence de son inflexible volonté, et son activité dévorante, et le résultat vint, au moins dans les limites du but assigné, lui donner raison. Il est nécessaire de placer ici cette restriction; car, le succès obtenu, les apologistes ne manqueront pas plus qu'autrefois les détracteurs; mais comme les courtisans sont toujours plus outrés que les ennemis, ils firent honneur au maître d'intentions et de prévisions qui, il faut bien le dire, n'eurent jamais rien de commun avec son idée; comme, par exemple, de reconstituer une nationalité arabe, de faire renaître les beaux jours des Maures, etc. Le vice-roi voulut avoir une armée, et il l'eut, voilà tout. A quel prix? Les ossements entassés dans la vallée du Nil, le ravage et la désolation du Sennâr et du Kordofan, l'énorme dépopulation de ces contrées, pourront nous le dire; mais les questions de nationalité n'ont rien à voir là dedans. L'ambition et l'orgueil du Rouméliote, l'exaltation d'une famille, le bien d'un petit nombre d'individualités parasites, ont eu à s'en louer : l'humanité n'a eu qu'à en souffrir.

Méhémet prit les étrangers pour modèles dans

ses plans de réforme; mais, à l'inverse de ce qui fut toujours usité chez les Turcs, il eut au moins le mérite de les bien accueillir, et de toujours leur faciliter les travaux pour lesquels il réclamait et rémunérait magnifiquement leur assistance. A cette époque, les événements en Europe avaient dévoyé de leur carrière quantité d'officiers de mérite, surtout des Français, contraints à demander à l'étranger des emplois que leur patrie leur refusait; plusieurs abordèrent en Egypte et y furent retenus par la générosité du vice-roi, qui n'avait garde de laisser échapper d'aussi belles occasions. Parmi ces officiers, le plus connu, celui dont la renommée et la fortune eurent le plus à se louer du hasard qui porta ses pas en Egypte, et qui, on peut le dire, rendit les plus éminents services à la cause de Méhémet-Ali, fut le colonel Sèves, aujourd'hui encore, à l'heure où nous écrivons, Soliman-Pacha, major-général des armées égyptiennes; car M. Sèves, à l'exemple du général Menou, a cru devoir se convertir à la religion de sa patrie adoptive, soit qu'il ait obéi à un point de conviction, soit qu'il ait voulu faire tomber les derniers obstacles qui le séparaient du grade éminent dont il est investi — à moins encore que par une plus intime communion morale avec le peuple qu'il était chargé de diriger dans un sentier étroit et glissant, il n'ait pensé être plus en

état de s'acquitter de la mission dont il s'était chargé. De tous ces motifs, il est à désirer, pour M. Sèves lui-même, que ce soit le premier qui ait fixé sa détermination, car c'est le seul non susceptible d'engendrer ultérieurement des regrets de plus d'une nature.

M. Sèves, fils d'un meunier, naquit à Lyon en 1787. Ses premiers goûts le dirigèrent vers la marine, pour laquelle il fit des études spéciales; mais ne pouvant être reçu aspirant, il entra comme sous-officier dans l'artillerie de marine, et navigua plusieurs années en cette qualité. Il se trouvait, en 1804, à bord de l'escadre de Villeneuve, qui, avec vingt-sept bâtiments, n'osa pas livrer bataille à une flotte anglaise de dix-huit voiles, et eut le courage de laisser prendre sous ses yeux, sans combat, deux vaisseaux qui étaient tombés sous le vent. Vers cette époque, un duel malheureux, dans lequel le jeune Sèves tua son adversaire, le força d'abandonner et son grade et le corps de l'artillerie de marine; il put se consoler en pensant que les chefs qu'il quittait étaient trop prudents pour l'envie qu'il avait de se distinguer, et il rentra simple soldat dans le 6e régiment de hussards, faisant partie des troupes sous les ordres de Marmont en Italie, et commandé alors par le colonel Pajol, un des meilleurs offi-

ciers supérieurs de cavalerie légère que possédât l'armée française.

Le caractère éminemment belliqueux de M. Sèves était là dans son véritable élément; aussi attira-t-il bientôt l'attention du colonel Pajol, qui pourvut à son avancement. Une heureuse circonstance lui fit rapidement franchir les premiers grades. A cette époque, Napoléon avait la manie de faire exercer la cavalerie aux manœuvres de l'infanterie; personne ne connaissant ces manœuvres dans le 6e régiment de hussards, Sèves, qui les avait apprises dans l'artillerie de marine, fut nommé instructeur et brigadier, et peu après maréchal-des-logis.

Sèves devint officier dans la campagne de 1809, et fit en cette qualité celle de Russie; pendant la retraite, il fut attaché au maréchal Ney comme officier d'ordonnance; il remplit les mêmes fonctions en 1814, auprès du général Piré. Durant cette héroïque campagne de France, l'Empereur distingua plus de jeunes courages qu'il n'avait jamais fait; car les anciens zèles commençaient à se refroidir, et les gens n'ayant rien à perdre étaient les seuls qui ne marchandassent plus leur dévouement. Sèves fut du nombre des officiers qui fixèrent l'attention de Napoléon et dont la fortune eût été assurée, si l'Empire n'eût touché au terme de ses destinées. Dans les Cent-Jours, il fut attaché

à l'état-major du maréchal Grouchy; mais le fait seul d'avoir assisté à Waterloo l'empêcha d'entrer dans la garde royale, où il avait été proposé pour un emploi d'adjudant-major, avec rang d'officier supérieur.

Repoussé de la carrière des armes, Sèves, que son inactivité fatiguait, entreprit de faire valoir la ferme de la plaine de Grenelle, qu'il prit à bail, réalisant ainsi le type, devenu célèbre, du soldat laboureur; mais il ne tarda pas à s'en dégoûter. A cette époque, on disciplinait en Perse des troupes à l'européenne, et plusieurs officiers étrangers y avaient acquis des positions recommandables. Cette perspective séduisit Sèves. Il partit en 1817; passant par l'Égypte, il fut présenté à Méhémet-Ali, lui plut, et accepta l'offre qui lui fut faite d'entrer à son service, malgré d'assez mesquines conditions. Mais le Rouméliote eut soin de lui ouvrir à deux battants les portes de l'avenir : « Réussis, dit-il à Sèves, et, quelle que soit ton ambition, ma générosité ira au delà. »

Ces promesses se rattachaient aux projets d'organisation de l'armée. Après l'échauffourée de 1816, forcé de louvoyer avec l'opposition générale, Méhémet-Ali avait reconnu la nécessité d'arriver subrepticement à son but, et surtout de soustraire à l'attention publique les essais qui seraient tentés; il avait en conséquence envoyé quel-

ques-uns de ses esclaves à Farchout, dans la Haute-Égypte, avec un renégat venu de Constantinople, un certain Ibrahim-Aga, chargé de les instruire; mais cet essai était demeuré nul. Il fut renouvelé avec M. Sèves. Méhémet-Ali choisit parmi ses mamelouks ceux qui lui parurent les plus intelligents, leur adjoignit son propre fils Ibrahim, et confia leur éducation militaire à l'officier français. Assouan, à la limite extrême de l'Egypte, fut désigné comme lieu de ces premières opérations. Quelque temps après, un autre Français, un lieutenant-colonel, M. Mary, arriva en Egypte, venant de Grèce; on lui donna un second peloton à exercer, et on l'envoya également à Assouan. Plus tard enfin, un troisième de nos compatriotes, M. Cadeau, qui se trouvait avec Osman-Effendi, devenu plus tard amiral de la flotte égyptienne, fut chargé d'aller inspecter le travail des deux premiers. Tels furent les commencements du *Nizam-Djedid* en Egypte. Méhémet-Ali trouvait de l'avantage et de la sécurité à reléguer loin de tous les yeux le champ des manœuvres; il n'en fut pas de même pour les instructeurs, que cet éloignement laissa exposés, sans grande répression possible, au mauvais vouloir et même à la fureur de leurs élèves; leur vie fut souvent menacée, et il fallut toute leur énergie, toute leur persévérance pour qu'ils n'échouassent point dans

leur entreprise. Un jour qu'il commandait l'exercice à feu, Sèves entendit une balle siffler à ses oreilles. Sans s'émouvoir, il ordonne de nouveau la charge et, se mettant en face des Mamelouks : « vous êtes des maladroits, leur dit-il, apprêtez vos armes : feu !!.. » Le mouvement fut exécuté avec plus de régularité, et la tentative homicide ne se renouvela point. Le prince Ibrahim contribua puissamment au succès en donnant l'exemple de la docilité ; on le vit, comme autrefois Pierre le Grand, apprendre l'exercice ni plus ni moins qu'un simple soldat. Ces premières difficultés vaincues, les choses suivirent une progression satisfaisante, et bientôt Méhémet-Ali compta parmi les siens des hommes capables d'enseigner aux autres. Il s'attacha à grossir ce noyau, en usant tour à tour d'adresse et de fermeté ; malgré l'invincible répulsion des Turcs et des Albanais, il parvint à en faire enrôler un grand nombre, les uns par des promesses et des captations, les autres par la rigueur. Au bout de trois années, la majeure partie des préventions était tombée devant la réussite, car Sèves était arrivé à compléter les cadres de plusieurs régiments.

Il s'agissait de les remplir. C'était alors l'époque des expéditions de Nubie ; le fils de Méhémet-Ali, Ismaïl, et le defterdar, reçurent l'ordre de diriger tous les nègres dont ils auraient pu s'emparer, sur



Syène, où une vaste caserne avait été construite pour les recevoir. Toutes les précautions étaient prises, aucun des soins propres à l'organisation d'une armée n'avait été négligé : armes, équipement, solde, ambulances, hôpitaux, manutention et magasins, l'activité du vice-roi pourvut à tout. En arrivant, ces nègres étaient remis aux mains des médecins qui les vaccinaient, sous la haute direction de M. Dussap, élève du baron Larrey et ancien chirurgien de l'armée d'Orient; ils trouvaient aussi des instructeurs pour le maniement des armes. Mais ce que Méhémet-Ali n'avait pas prévu, c'est la nostalgie, qui lui emporta presque tous ses soldats : arrachés à la misère, à la faim peut-être, mais aussi à leurs affections et à leurs habitudes, ces malheureux tombaient comme des mouches, malgré le régime et les bons traitements; si bien qu'au bout de deux ans, trois mille nègres à peine survivaient sur vingt mille qui avaient été amenés.

Les critiques, les clameurs, les railleries recommencèrent inévitablement après cet échec: Méhémet-Ali ne se découragea point; inébranlable dans son dessein, quand l'expérience lui eut prouvé que les populations nubiennes étaient impropres à l'usage auquel il les avait destinées, il résolut d'y appliquer les fellahs. Nous avons déjà insisté sur ce que ce projet avait d'audacieux. Le pacha

ne se trompait-il point? au lieu de trouver dans une pareille mesure la consolidation de son pouvoir, n'y rencontrerait-il point sa ruine? Le peuple égyptien était toujours resté désarmé devant ses oppresseurs, qui avaient eu soin de le renfermer étroitement dans le travail agricole, cause première de sa soumission et de leur richesse : changer cet ordre de choses, n'était-ce point contrevenir à l'expérience des siècles, et donner aux fellahs l'occasion d'une vengeance longtemps attendue? Telle était la crainte la plus généralement exprimée; d'autres en prenaient exactement le contre-pied: ils niaient que le pacha pût jamais faire, avec le peuple fellah, des soldats convenables, et prétendaient que cette tentative aurait le plus funeste résultat, par le dommage qu'elle causerait aux cultures, déjà privées des bras nécessaires. La religion intervint aussi, mais dans la mesure de tolérance que lui accordait Méhémet-Ali : cette limite n'atteignit point les remontrances officielles, et se borna aux suggestions perfides, aux cancans calomniateurs : on répétait partout chez les Turcs, que le Rouméliote était d'accord avec les chrétiens pour chasser les ottomans d'Egypte et détruire la vraie religion. Aucun de ces fâcheux pronostics ne se réalisa, excepté celui qui avait trait au délaissement des cultures, et les fellahs firent d'excellents soldats, sobres, soumis, infatigables.



Mais, ce dont ne s'étaient nullement préoccupés les pessimistes musulmans, ils manifestèrent une répulsion invincible pour ce nouvel emploi donné à leurs bras, et il fallut les plus grands abus de la force pour les y contraindre. La résistance dans plusieurs districts nécessita l'envoi sur les lieux de compagnies de Bedouins et d'Albanais, qui se livrèrent à leurs excès accoutumés, se jetant inopinément sur un village, forçant les habitations, insultant les femmes, et voulant s'emparer des hommes. Le sexe faible déploya dans cette occasion une énergie folle; nues, égarées, les femmes couraient dans les rues et poussaient des cris horribles; tout en portant leurs enfants sur leurs épaules, elles fondaient comme des lionnes sur les groupes qui entraînaient leurs maris: beaucoup de militaires furent par elles égorgés, déchirés en morceaux. Le gouvernement se vit contraint de faire des exemples; mais souvent sa sévérité ne tomba pas sur les vrais coupables. Pendant longtemps, toute la vallée du Nil fut, à cause du Nizam, plongée dans la désolation. Les paysans des frontières émigraient avec leurs troupeaux soit en Syrie, soit chez les Bedouins, et la dépopulation fit en Egypte de rapides progrès. Quand les fellahs eurent reconnu que la résistance ouverte ne pouvait les soustraire à leur sort, ils ne craignirent pas de se mutiler pour se rendre im-

propres au service militaire; les uns s'excisaient le doigt indicateur de la main droite avec une hache, les autres se mettaient un peu de chaux vive dans l'œil droit. En dehors de ces moyens violents, il n'est point de ruses qu'ils n'inventassent pour tromper les agents du recrutement. Cependant, une fois incorporés, ils se pliaient rapidement à leur nouvelle condition, et d'humbles, avilis qu'ils étaient dans leurs villages, ils revenaient, sous le drapeau, à un plus vif sentiment de leur dignité humaine. Ils se montraient fiers d'être soldats de Méhémet-Ali, et commençaient à rendre aux Turcs injures pour injures : ils obtinrent même un décret qui interdisait de se servir, à leur égard, du nom de fellahs, lequel comporte une idée de mépris.

Toutefois, jusqu'au moment où il put montrer un résultat sérieux, le vice-roi ne se prévalut point des progrès du Nizam ; il ne chercha même point à faire tomber les préventions dont cette institution était l'objet, et redoubla de prévenances envers les chefs albanais, qui en conclurent que leurs services n'étaient pas près de devenir inutiles. Mais un beau jour on vit arriver à Kanka, à quatre lieues du Caire, six régiments d'infanterie au complet, environ vingt-cinq mille hommes armés, équipés, pourvus de tout, et manœuvrant déjà avec beaucoup d'aplomb. Le Rouméliote jouit pleinement de son triomphe. Les Albanais furent



saisis de la plus vive inquiétude qu'ils eussent jamais éprouvée; les mieux avisés comprirent que leur règne était passé, et se préparèrent silencieusement à la retraite. En effet, Méhémet-Ali s'étant rendu à Kanka, fit sommer ses anciens compagnons d'armes de rentrer dans une obéissance absolue, ou d'avoir à quitter immédiatement l'Egypte. Beaucoup s'y résignèrent: un petit nombre aima mieux s'en aller que de se soumettre à la discipline.

XXXIV

Le vice-roi ne tarda pas à trouver l'occasion d'utiliser sa nouvelle armée. L'effervescence était restée grande dans le Saïd, car c'était là que le recrutement avait rencontré le plus d'obstacles : il ne fallut qu'un ferment religieux pour faire éclater ce mécontentement en révolte. Au commencement de l'année 1824, un cheik maugrébin revenait de la Mecque ; pendant le pèlerinage, ce cheik s'était imbu des principes d'Abd-el-Ouahab, dont la doctrine, quoique étouffée par les armes victorieuses de Méhémet-Ali, ne laissait pas encore

d'avoir ses secrets partisans en Arabie, et faisait toujours des prosélytes. A son passage à Cosseïr, le Maugrébin fut assez vertement tarifé par la douane de ces villes; il puisa dans cette circonstance, nuisible à ses intérêts, l'énergie propre au fanatisme, et le voilà, à Cosseïr déjà, jetant feu et flammes contre les Turcs et leurs abominations. Il entraîna ainsi une partie de la population, qui le suivit à Kenè et à Esnè. Là, ses prédications incendiaires obtinrent encore plus de succès; l'esprit public y était préparé comme la paille au feu, et l'insurrection s'étendit rapidement dans la vallée du Nil. Le hasard voulut qu'elle se rencontrât avec plusieurs bataillons des nouvelles troupes, expédiés au Sennâr pour remplacer le reste des milices irrégulières; trop peu nombreux pour la combattre, ces soldats du Nizam lui apportèrent un puissant renfort en se joignant à elle; elle se crut dès lors maîtresse de la situation, et assurée d'avoir aussi bon marché de toute l'armée du pacha, elle descendit triomphante vers le Caire, embauchant les fellahs sur son passage. La foule des insurgés s'accrut démesurément, toujours guidée par le cheik maugrébin : elle ne s'élevait pas à moins de vingt mille hommes, lorsqu'elle arriva en présence des forces envoyées pour la disperser.

Méhémet-Ali n'avait pas perdu de temps; un

simple retard, un moment d'hésitation, pouvaient, en effet, dans les conjonctures, tout compromettre ; à la première nouvelle, il mit en mouvement toutes ses troupes, sous la direction d'officiers européens et turcs, avec ordre de ne pas faire de quartier. Plusieurs rencontres eurent lieu dans lesquelles les révoltés, toujours battus, perdirent plus d'un tiers des leurs : le reste fut dispersé et poursuivi jusqu'au delà des terres cultivées.

Cette énergique répression prévint à tout jamais le retour d'une semblable tentative de la part des fellahs. Bien loin d'en avoir subi le moindre échec, le pouvoir du Rouméliote s'en trouva consolidé, et ses innovations avaient reçu la décisive consécration de l'expérience. Les soldats du Nizam n'avaient pas hésité à tirer sur leurs compatriotes : il était désormais permis de compter sur eux.

XXXV

Tandis que Méhémet-Ali raffermissait sa position en Egypte, et plaçait ce pays dans une condition relativement prospère, le sultan Mahmoud se consumait en vains efforts pour disputer l'empire

à la ruine qui le menaçait de toutes parts. Illusionné sur les conséquences de la pacification générale de 1815, Mahmoud espéra un moment que cette trêve extérieure lui donnerait toute latitude de réprimer les révoltes de ses vassaux, et de rattacher solidement entre elles les parties désagrégées, mais encore magnifiques de l'empire ; il ne tarda pas à se détromper et à retrouver, dans toutes les difficultés intérieures, le bras de son implacable ennemie, la Russie. Le procédé à l'aide duquel cette puissance étendait sa conquête n'avait rien qui fût comparable aux moyens jadis employés par les fils d'Osman pour assurer la leur; si la force en constituait l'essence, elle avait aussi à son service une politique aiguisée à tous les détours de la ruse et d'une foi moins que punique, bien propre à dérouter l'ignorance et la simplicité musulmanes. Ces mêmes peuples que les Osmanlis avaient rangés sous la loi du sabre, sans se préoccuper de se les assimiler en aucun point, la Russie qui exerçait sur eux d'une manière permanente l'attraction d'une communauté de foi religieuse, y ajouta bientôt les piéges de sa protection, et les menait à l'asservissement à travers le mirage de l'indépendance. Cette politique avait encore moins d'entrailles que celle des Turcs; car à un moment donné, et lorsque la nécessité de dissimuler ses projets aux yeux de l'Europe, l'obligeait à rétro-

grader après un pas hasardeux, elle ne se faisait point faute de bâcler un traité qui lui concédait quelques avantages, et abandonnait les populations leurrées à toute la vengeance de leurs maîtres.

Depuis un siècle, cette lutte avait pour théâtre les principautés danubiennes. Vers 1809, ce qu'on était déjà convenu d'appeler le colosse moscovite, profitait du loisir que lui laissaient les affaires d'Occident, et en vertu des conventions secrètes d'Erfurth, par lesquelles il s'était adjugé l'Orient sous réserve de l'Hellespont, il se mit en devoir de prendre ouvertement ce qui faisait l'objet de sa convoitise. Grâce à des intelligences préparées de longue main, les Russes envahirent sans difficultés le pays Moldo-Valaque, et le sultan, battu sur toute la ligne, fut mis en demeure d'acheter la paix au prix de la cession de la rive gauche du Danube. En vain Napoléon, que la bataille de Wagram venait encore de rendre l'arbitre politique du monde, offrit-il sa médiation pour prévenir la ruine complète de la Turquie : cette médiation fut repoussée, la Porte rejeta bien loin les dures conditions qui lui étaient faites, et les hostilités reprirent avec énergie. La campagne de 1810 se montra encore plus fatale aux Turcs ; leur ligne des Balkans fut forcée, la Bulgarie envahie, le chemin de Constantinople ouvert aux armées

russes, et le Divan, aux abois, contraint à implorer de nouveau la paix. Mais les exigences des Russes avaient grandi en proportion de leurs victoires; l'abandon de la Moldavie et de la Valachie ne leur suffisait plus : ils manifestèrent la prétention toute nouvelle de faire reconnaître par la Porte l'indépendance de la Servie et d'admettre dans les négociations Czerni-George comme prince des Serviens, pour y défendre les intérêts de ce pays, qu'il disputait depuis huit ans à l'autorité ottomane.

La Porte refusa encore de souscrire à son démembrement, et la campagne de 1811 allait sans doute avoir sa perte définitive pour résultat, lorsqu'une rupture devint imminente entre la Russie et la France. Napoléon et Alexandre avaient rêvé le projet de se partager le monde; mais l'accord conclu, chaque agrandissement de l'un porta ombrage à l'autre, et ils étaient ennemis jurés avant même que leurs frontières se touchassent : l'usurpation du trône d'Espagne indisposa autant Alexandre, que la tendance de celui-ci vers Constantinople inquiétait Napoléon. L'issue de cette rivalité nécessaire, fomentée par les intrigues de l'Angleterre, fut le grand conflit où chacun des champions s'écrasa, au grand avantage d'Albion; car si l'étoile de Napoléon s'y éclipsa, les czars furent peut-être à tout jamais



évincés des rives du Bosphore; et au sortir de cette lutte, les puissances européennes devaient rentrer dans une condition d'équilibre qui porterait le plus grand obstacle à l'exécution du testament politique de Pierre le Grand.

A la première menace venue d'Occident, Alexandre avait été obligé de retirer plusieurs divisions de son armée de Turquie pour former un corps d'observation en Pologne; il écrivit en même temps à Kutusof, général en chef sur le Danube, de ne pas pousser ses avantages, et d'évacuer la Bulgarie pour mieux garder la ligne du fleuve. La Porte sentit, non sans joie, se retirer le pied qui lui pressait la gorge.

Si, par impossible, l'empire ottoman eût été alors en état de reprendre vigoureusement l'offensive, surtout si les provinces danubiennes ne lui eussent été depuis longtemps aliénées par les manœuvres souterraines de la Russie, il y avait là pour lui une belle occasion de se relever de ses longs désastres, et d'opérer une large diversion à l'effort géant de la France contre l'ennemi commun.

La marche victorieuse de Napoléon fit retirer précipitamment la moitié de l'armée russe du Danube, pour la porter sur les derrières de l'armée française. On vit alors la souplesse merveilleuse avec laquelle la diplomatie moscovite savait plier

son langage aux circonstances, et combien peu le gouvernement des czars se tenait pour engagé vis-à-vis des peuples compromis par lui. Les agents russes qui s'étaient montrés si arrogants et si tenaces dans les négociations précédentes, se relâchèrent tout à coup de leurs prétentions, n'insistèrent plus sur la cession de la Moldavie et de la Valachie, et proposèrent le Pruth pour limite aux deux empires : de la Servie, il n'en était même plus parlé. Le traité de Bucharest fut signé dans ces conditions : il renouvelait en masse les articles des traités antérieurs quant au droit de protection de la Russie à l'égard des Grecs, ses coreligionnaires.

Une espèce d'amnistie y avait été stipulée en faveur des révoltés : la Porte n'en tint nul compte, et voulut obliger les Serbes à se soumettre à discrétion ; sur leur refus, une armée turque envahit la contrée en 1813, et commit d'affreux excès. Czerni-George, vaincu, se réfugia à Saint-Pétersbourg, et de là en Autriche, pour mieux épier l'occasion d'un retour offensif. Il tenta, en effet, quelque temps après, de rentrer dans sa patrie ; mais reconnu et arrêté par les officiers de la Porte, il fut conduit au pacha de Belgrade, qui le fit décapiter sans autre forme de procès. Ainsi mourut, victime de la politique russe, un des hommes les plus énergiques de la révolution slave, un héros taillé sur

le patron antique. Né dans un rang obscur, Czerni-George s'était élevé à la dignité suprême chez ses compatriotes par la seule force de son caractère; son énergie, que l'éducation n'avait point tempérée, se manifesta souvent par des actes d'une cruauté sauvage. Il se glorifiait d'avoir été le bourreau de son frère et de son père. Il fit périr le premier pour avoir méprisé ses ordres : le second reçut le coup mortel de sa propre main, parce qu'il le menaçait de découvrir sa retraite aux Turcs, s'il ne cessait de prêcher la révolte et d'appeler sur la Servie de sanglantes calamités. Czerni-George se jeta aux genoux de son père et le supplia vainement de renoncer à son dessein : « Malheureux vieillard, s'écria-t-il en se relevant, tu ne trahiras ni ton fils ni ton pays. » Disant ces mots, il l'étendit mort à ses pieds d'un coup de pistolet.

Les Turcs promenèrent en Servie les supplices et la dévastation; mais le sang des martyrs rend leur idée féconde : vers la fin de 1815, Milosch Abrenowistch souleva de nouveau les Serbes, résolus cette fois à vaincre ou à mourir. Le succès couronna des efforts aussi magnanimes; après une guerre sanglante, les Turcs se retirèrent, et l'indépendance des Serbes fut proclamée. Plus tard, les Russes obligèrent la Porte à la reconnaître.

XXXVI

L'insurrection de la Servie ne fut qu'un des premiers épisodes de la crise révolutionnaire qui allait bouleverser l'empire ottoman; son explosion fut amenée et préparée de longue main par des causes qu'il convient de récapituler ici brièvement. La Grèce, cette terre qui ne perdit jamais complétement la poésie des souvenirs, était devenue province musulmane peu après la prise de Constantinople; demeurée passive dans la lutte terrible que soutinrent les Turcs et les Vénitiens pour se la disputer, elle fut définitivement donnée en 1718 aux premiers par la paix de Passarowitz, qui accordait aux Vénitiens, en dédommagement de la Morée, quelques villes de la Dalmatie. Dans l'étendue de la péninsule hellénique, la Porte avait institué quatre pachaliks, celui de Salonique, formé de l'ancienne Macédoine, celui de Janina, qui comprenait l'Albanie Arnaoute, celui de Livadie, l'antique Hellade, et enfin celui de Tripoli, le Péloponèse. Les îles de la mer Egée, y compris Candie et Négrepont, formaient un gouvernement à part,

placé sous les ordres directs du capitan-pacha. Maîtres sans conteste de ces riches contrées au moment où commençait leur décadence, les Turcs y aggravèrent encore l'ineptie dont ils firent toujours preuve dans l'organisation de leurs vastes conquêtes. La Grèce offrait des différences de mœurs et de caractères, observées de toute antiquité, et qui tiennent avant tout à des circonstances topographiques; dans la partie nord, pays de plaines, à l'ouest du Vardar, qui constitue à proprement parler la Grèce centrale, les habitants, cultivateurs pour la plupart, se plièrent facilement au joug, et ne demandaient que la garantie d'une portion suffisante des fruits de leurs travaux pour vivre paisibles; au sud et à l'ouest, au contraire, contrée âpre et montagneuse, la population s'était habituée à n'exister que des produits de ses troupeaux et de pillage à main armée; des hauteurs de l'Olympe et du Pellon, des rochers du Pinde, les *klepthes* (brigands) s'élançaient sur les habitations de la plaine, les dépouillaient en massacrant leurs hôtes, et remontaient avec leur butin comme les oiseaux de proie dans leur aire. Ceux-là n'avaient jamais reconnu ni maîtres, ni patrie; et ils frappaient indistinctement quiconque, placé à leur portée, leur offrait l'espoir de quelque rapine. L'occupation ottomane vint donner à ces misérables ce vernis poétique, ce prestige national dont

ils avaient été jusque-là privés, et son incapacité fut leur premier complice. Au lieu de faire une rude guerre à ces bandits, et d'entourer leurs tributaires de la plaine d'une protection efficace, la Porte réserva toutes ses rigueurs pour ces derniers, les accabla d'outrages et d'exactions, si bien qu'un grand nombre d'entre eux, ruinés, prirent le chemin des montagnes et se firent klepthes à leur tour. Fatigués de retrouver toujours aussi ardentes et déterminées, ces bandes indomptables, contre lesquelles la victoire ne rapportait ni trève ni butin, les Turcs, renonçant à les soumettre, leur accordèrent des droits politiques, à la condition de payer un tribut : ils purent se gouverner à leur guise, exercer librement leur religion, et rester en armes pour le maintien de ces priviléges. Il se forma alors dans ces cantons favorisés une milice de Grecs plus régulièrement constitués que ne l'étaient les klephtes, qui prirent le nom d'*armatoles*, et eurent des chefs héréditaires. Comme la Porte n'en plaça pas moins à côté d'eux des pachas, toujours disposés à empiéter sur les franchises accordées, cette organisation, partout où elle fut mise en pratique, ne fit que rendre la guerre permanente : à chaque défaite, les armatoles en étaient quittes pour se réfugier dans les gorges profondes, sur les cimes escarpées, où l'autorité même nominale des Turcs n'était point



reconnue. Quoique ces capitulations locales n'eussent pas dépassé l'isthme de Corinthe, et qu'on n'en retrouvât aucune trace dans le Péloponèse, où la domination musulmane parut douce, succédant à celle des Vénitiens, cette partie de la Grèce opposait encore aux conquérants une résistance invincible dans la petite population des Maïnotes ou habitants du Magne : ceux-ci, en dehors du territoire montagneux et presque inaccessible qui délimitait leur confédération, s'étaient toujours considérés comme en pays ennemi. Les Vénitiens avaient vainement tenté de les réduire; les Turcs ne l'essayèrent même point, et se contentèrent de se donner sur eux une ombre de suprématie politique, en confirmant d'ordinaire l'élection du chef de guerre qu'ils s'étaient choisi, et le décorant du titre de bey; formalité dont ce dernier se souciait fort peu, et qui ne l'empêchait nullement de porter ses ravages partout où il le jugeait à propos.

Mais, en raison même de cette barbarie de mœurs, Turcs et Grecs étaient faits pour s'entendre, si la religion n'eut mis un obstacle invincible à leur rapprochement. Le grand schisme de l'Eglise byzantine n'avait pas moins contribué que la vétusté et l'énervement de l'empire d'Orient à livrer l'accès de l'Europe aux infidèles, en empêchant la chrétienté de se réunir contre eux dans un mouvement commun de défense; une



fois maîtres de Constantinople, il leur était aussi facile de détruire l'Eglise grecque que les constitutions politiques de l'empire. Ils ne le firent point, soit que l'enthousiasme se fût refroidi chez eux, soit que les proportions majestueuses de ces ruines fussent encore capables de les toucher. La pourpre était encore chaude, et la maison d'Osman ne songea qu'à se l'ajuster : jadis Omar lui avait préféré son vêtement de bure. C'est qu'alors l'islamisme, cette glorification de l'individualisme et de la fatalité, avait porté tous ses fruits délétères; c'est que les sultans ne cherchaient plus, à l'exemple des califes, à conquérir des prosélytes et des sujets, mais bien des esclaves et des ennemis.

Aussi, les Turcs ne tardèrent-ils pas à éprouver un double mécompte : les institutions politiques, usées jusqu'à la corde, éclatèrent dans leurs mains grossières; et l'Eglise grecque, maintenue grâce aux capitulations de Mahomet II, se releva de son avilissement par les obstacles et les persécutions. Uniquement avides de dépouilles, les Turcs laissèrent les anciens maîtres en possession de la direction morale des peuples conquis, et poussant l'imprudence jusqu'à l'aveuglement, ils choisirent encore parmi les Grecs qu'ils trouvèrent établis à Constantinople (les Fanariotes) les ministres de leurs déprédations : de telle sorte

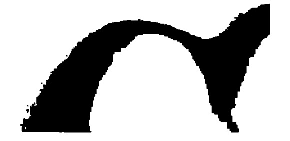


qu'au jour où leur pouvoir courut un danger, ce fut justement par ceux qui semblaient avoir le plus d'intérêt à son maintien, et les seuls qui lui dussent de la reconnaissance.

Si cette cause originelle de la faiblesse du gouvernement ottoman pouvait laisser quelque doute, il disparaîtrait par l'exemple d'un cas exceptionnel qui s'est présenté dans son histoire. Il s'agit de la conquête de l'Albanie. On sait quels sacrifices elle lui coûta, et comment Scanderbeg, avec une poignée d'hommes, tint en échec, pendant vingt-trois ans, les plus puissantes armées turques. A la mort de ce héros, l'Albanie tomba définitivement au pouvoir de ses ennemis, et le sultan Bajazet II, pour prévenir le retour d'une lutte aussi désastreuse, contraignit les Albanais à se convertir à l'islamisme. Beaucoup, pour se soustraire à cette loi, s'enfuirent dans les îles ou se réfugièrent dans les montagnes; mais la masse de la nation devint musulmane, et depuis lors, les sultans ont recruté chez elle leurs meilleurs soldats. Si toutes les contrées rattachées à l'empire ottoman eussent obéi à la même nécessité, la Porte aurait trouvé un boulevard en mains endroits qui sont maintenant pour elle des motifs irréparables de ruine.

Cette inimitié religieuse, dans laquelle la race turque vécut à l'égard des races subjugées, n'était

peut-être pas apte à déterminer spontanément la rupture des liens politiques qui les unissaient, quelque sommaires qu'ils fussent, ni à faire s'agiter les opprimés pour leur indépendance. La domination musulmane comporte, en elle-même, un avilissement dont il est difficile aux peuples, au bout d'un certain temps, de se relever : mais ce principe de dissolution devint un puissant agent entre les mains des ennemis de l'empire ottoman, et l'affranchissement de la Grèce, entre autres, fut exploité par la politique au point de vue d'intérêts égoïstes. Sous le règne de la reine Anne, les Anglais tentèrent de remuer l'esprit révolutionnaire des Grecs, pour s'en servir dans la guerre qu'ils projetaient de faire aux Turcs, de concert avec l'empereur Charles VI. L'Autriche, malgré sa catholicité et ses instincts éminemment conservateurs, ne négligea point, chaque fois qu'elle le put, de fomenter l'insurrection dans les provinces turques qui lui étaient limitrophes, notamment en Servie, en 1790 et en 1798 : deux révoltes suscitées par elle dans cette contrée furent éteintes dans des flots de sang; la dernière coûta la vie au poëte Rigas, qui s'en était fait le chef, et qui fut scié entre deux planches. Quant à la Russie, cette politique était très-ouvertement la sienne depuis Catherine II. La Sémiramide du Nord, qui ne dédaignait aucun genre



d'hommage, savoura par avance les éloges de la philosophie sur l'intention qu'elle manifesta de rendre *ces pauvres Grecs* à la liberté; vers l'an 1768, sur la foi des rapports d'un agent subalterne, un certain Papazogli, Thessalien de naissance, rapports confirmés par Orloff, qui, à titre d'amant et de serviteur de l'impératrice, n'avait à cœur que de lui complaire en toute chose, des vaisseaux russes et quelques troupes furent envoyés sur les côtes de la Morée. Les nouveaux venus comptaient trouver la contrée tout entière prête à prendre les armes au premier signal; les Grecs, au contraire, espéraient être appuyés d'une force militaire imposante. Le résultat de cette double méprise fut un échec qui força les Russes à se rembarquer précipitamment, et laissa le Péloponèse en proie à la cruauté des Albanais vainqueurs. Les Maïnotes, se croyant joués, ne prirent que très-peu de part au soulèvement, et du haut de leurs montagnes, restèrent tranquilles spectateurs de de la dévastation des pays voisins. Plus heureux sur mer et dans la vallée du Danube, les Russes finirent par imposer à la Porte la paix de Kaïnardji, qui ne stipulait rien autre chose pour *ces pauvres Grecs*, qu'une vaine protection religieuse, mais qui reconnaissait l'indépendance des Tartares de Crimée, dont le pays convenait bien mieux aux calculs spoliateurs de la politique russe; et en

effet, quelques années plus tard, sous prétexte de calmer dans la famille du Khan des dissensions adroitement semées, Catherine envahit la Crimée, et fit consacrer son usurpation par un nouveau traité avec la Porte en 1784.

De longtemps, après cela, il ne fut parlé aux Grecs d'indépendance. L'aigle moscovite tournait autour de sa proie dans la mer Noire et sur les frontières turques. Laissés à eux-mêmes, les Moréotes subirent l'épouvantable tyrannie des bandes albanaises, des Ottomans et de leurs propres kleptes. Comme les Albanais avaient fait de ce pays un désert, la Porte jugea à propos de charger un de ses généraux, Gazi-Hassan, de les en faire sortir à tout prix; celui-ci, pour accomplir cette mission, s'associa les kleptes et leur chef Colocotroni; après quoi, les Albanais exterminés, il s'empara par trahison du capitaine armatole, et le fit périr dans les supplices. Le gouvernement de la Morée fut sa récompense : il administra, sinon avec douceur, du moins avec assez d'intelligence pour faire luire quelques réparations sur ce sol désolé, et produire de rares moissons à une terre qui n'avait pas été ensemencée depuis dix ans.

Mais, tout d'un coup, un vrai cri de liberté vint faire écho dans le monde : la révolution française projeta sa grande clameur. Cette fois, à l'ardeur du souffle qui leur passa sur la tête, à un certain



remuement d'entrailles, les peuples sentirent que cet appel n'était point un leurre, et qu'il n'avait rien à démêler avec les détours de la diplomatie. Les arbitres de l'Europe, occupés à frauder leurs appétits de mômeries philosophiques, tressaillirent comme la fauve, qui, dans sa lourde digestion, a entendu la trompe du chasseur; et tous, à l'envi, sûrs instinctivement du danger, se ruèrent sur l'ennemi commun, laissant là l'Orient et son éternelle dispute. Ce qu'il y eut d'extraordinaire dans ce choc immense, c'est que les conducteurs des nations réussirent par des sophismes à leur faire prendre le change sur la vérité du symptôme qui se manifestait, et à leur inoculer leur propre haine contre la France. Infortunée patrie! comme jadis l'Homme-Dieu, elle devait expier la première la révélation qu'elle apportait au monde, et n'inaugurer sa véritable gloire qu'à son Golgotha! Admirable preuve que l'humanité est destinée à faire toutes ses acquisitions au même prix, celui de ses larmes; que le flambeau de la philosophie ne saurait luire à ses faibles yeux, autant que la torche de la guerre civile, et que le verbe ne suffisant pas à tracer son sillon dans cette foule humaine, il faut l'épée. De même que la nature confie ses semences les plus précieuses à l'aquilon qui porte au loin la fécondation et la vie, pour éparpiller le germe de la révolution française dans

le monde, il fallait une tempête, et Napoléon fut suscité.

Aussi, quand la France fut étendue, sanglante, sur sa croix, reçut-elle les insultes de toutes les nations conviées pour ce grand sacrifice; mais il n'eut pas été plus tôt consommé, qu'elles sentirent s'agiter dans leur sein le fruit des idées nouvelles; l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne osèrent demander à leurs maîtres, encore frémissants de la victoire, d'en abjurer comme le principe et les conséquences, et de faire bénéficier les peuples, par don d'octroi, d'une partie des droits que la révolution française avait tenté d'emporter de haute lutte. Les rois, dont la ligue continuait en présence du danger, répondirent par la violence et la persécution; et ces tentatives n'aboutissant qu'à river les chaînes, les opprimés maudirent encore la France qui, par leur fait, ne pouvait plus que les plaindre, et leur montrer ses plaies. Cependant, la liberté s'élevait jusqu'au caractère d'une religion, grandissant avec les entraves, se fortifiant dans ses revers, opposant les associations secrètes, les incitations fougueuses du carbonarisme aux manifestes jésuitiques de la Sainte-Alliance.

Cette seconde phase de l'ère révolutionnaire fut caractérisée par la réaction de l'Europe sur la France, et par l'avènement à la vie politique de la

classe à qui seule les droits conquis avaient pu être profitables, parce qu'elle était demeurée nantie de la propriété. Quant aux forces vives de la France, elles étaient pour longtemps absentes de la lutte, usées qu'elles avaient été pendant vingt ans sur les champs de bataille; elles laissaient la haute main à une coalition d'intérêts bourgeois attachés à trouver un compromis entre les excès démagogiques et la monarchie de droit divin, conservateurs vis-à-vis des premiers, progressistes par rapport à celle-ci, et ne rêvant d'autre issue à la révolution que la réalisation de la célèbre formule de Sieyès touchant le tiers-état : coalition tracassière, frondeuse, faisant question de tout, et de toute question une arme offensive, rendant enfin impossible quelque gouvernement que ce soit, et le sien même tout le premier. Tel fut le libéralisme ou le grand schisme de la liberté. Il prit, suivant les pays, des formes particulières : en Pologne, en Italie, en Grèce, il créait le besoin de nationalité; en Allemagne, l'idée de l'unité; en Angleterre, il se renferma dans la réforme du système électoral.

Cette profonde modification du vieux monde eut son retentissement en Grèce de plusieurs manières; à la fin du siècle, le malheureux Rigas, instruit par l'expérience du faible espoir qu'il fallait avoir en l'étranger pour l'affranchissement

de sa patrie, songea à réunir les Grecs dans une association fraternelle; il fonda la première *hétairie* (1). Cette tentative n'eut que peu de succès, et l'on sait que Rigas la paya de sa vie. En 1806, une seconde hétairie se forma dans l'Italie supérieure, celle-ci dans le but de faire renaître l'empire grec et de l'allier à l'empire français. Napoléon lui donna d'abord des encouragements; déjà vingt-cinq mille fusils avaient été mis en dépôt à Corfou pour armer la population, que des troupes françaises devaient soutenir; mais les guerres d'Europe vinrent changer les visées de l'Empereur, et sa chute éteignit jusqu'au dernier espoir de cette seconde hétairie.

Pendant ces guerres, la situation matérielle et morale des Hellènes s'était améliorée; la Morée, rendue à la culture, avait rappelé dans son sein les Grecs exilés; marins intrépides et expérimentés, les habitants d'Hydra, Spezzia, Ipsara, entreprirent des expéditions favorisées par les circonstances, par la disette qui plusieurs fois s'appesantit sur la France, par le blocus continental; en 1813, la marine grecque comptait six cents navires, la plupart bien armés, et deux mille marins : premiers éléments de ces redoutables escadres qui, plus tard, firent éprouver de si grands désastres à la marine ottomane. Les lumières d'Europe

(1) D'un mot grec qui signifie société.



commençaient aussi à pénétrer dans ce pays; de jeunes Grecs, élevés dans les universités de Paris, de Vienne, de Padoue, venaient répandre parmi leurs compatriotes les premiers germes de l'instruction; d'autres, qui avaient suivi la carrière des armes, sous les drapeaux de la France ou de la Russie, et qui furent licenciés à la paix, rapportaient la connaissance de la tactique et de la discipline militaire.

Cet essor ne rendait que plus vif le besoin d'indépendance. Trompés par les déclarations de la Sainte-Alliance, les Hellènes crurent un moment que leur sort allait fixer l'attention de l'Europe: le congrès de Vienne leur donna un cruel démenti. Alexandre, ce Grec du Bas-Empire, sous l'inspiration duquel s'était accomplie cette mystique coalition, ne poussait pas la générosité des principes jusqu'à l'abandon des vues traditionnelles de la politique russe. Entre ces souverains, raffermis sur leurs trônes ébranlés, la question d'Orient redevenait brûlante; or, la régler en congrès, c'était lui donner une solution, dont le moindre inconvénient pour la Russie était d'engager l'avenir. Il ne fut donc rien stipulé au congrès de Vienne relativement à l'empire ottoman, et la Russie sembla tacitement investie du droit d'y intervenir à son gré : coupable condescendance des gouvernements, qu'Alexandre ré-

clama sans doute en retour des services rendus à la coalition, et dont l'Europe devait plus tard recueillir les fruits amers. D'ailleurs, il faut bien le dire, il n'y avait que la France, qui, dans sa générosité toujours chevaleresque, évoquant sans grand examen des souvenirs classiques, portât à la Grèce un intérêt purement subjectif; le reste du monde, et surtout les Anglais, redoutaient en eux une concurrence mercantile; l'Autriche, vu sa proximité, craignait toujours, pour l'assemblage incohérent d'états et de nationalités qui la composait, les brandons insurrectionnels. Mais autant il convenait peu à la Russie que la diplomatie prît à cœur la cause de la Grèce, autant il lui seyait d'attiser dans ce pays le feu de la guerre civile. On vit alors Alexandre, le boulevard de l'absolutisme, affecter les sentiments les plus libéraux pour *ces pauvres Grecs;* sous sa protection une nouvelle hétairie prit naissance à Vienne et à Saint-Pétersbourg. La première s'était inspirée de la démocratie, la seconde de Napoléon; celle-ci, relevant du czar, mit en avant le prétexte religieux : elle déplorait le labarum déchiré par le cimeterre musulman et l'abomination à laquelle était livrée la maison de Dieu au pouvoir des infidèles. Son but était la propagande par l'Evangile, et l'établissement sur tous les points de la Grèce d'une sorte d'enseignement à

la fois politique et religieux; de nombreuses écoles furent fondées; des presses de Didot, transportées dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie, servirent à imprimer d'abord la Bible, et bientôt après les ouvrages de l'antiquité grecque traduits en langue vulgaire. Cette hétairie, fondée en 1814, s'était déjà affilié, trois années après, tous les primats et les principaux klephtes et armatoles de la Morée et du nord de la Grèce. Les Hellènes, se croyant sûrs pour cette fois de l'appui d'un puissant souverain, étaient de toutes parts dans une fermentation extraordinaire, et voulaient voir les signes de leur prochaine rédemption dans une foule de faits surnaturels : une image de la Vierge s'était montrée tout en pleurs, une voix mystérieuse avait parlé aux moines de l'ordre de Saint-Bazile; puis c'étaient des îles surgies tout à coup, ou disparues soudainement, des tremblements de terre, des jets d'eau bouillante. La nature entière semblait s'associer à cette grande œuvre de réparation. Le czar, cependant, source principale de toutes ces espérances, était bien loin de les justifier, et se montrait plus rétif aux ordres célestes. On l'entendait bien dire « qu'il ne mourrait pas content, s'il n'avait fait quelque chose pour *ses pauvres Grecs*, et qu'il n'attendait pour cela qu'un signal d'en haut; » mais le signal ne vint pas. Il se borna à encourager l'insurrec-

tion, à en laisser préparer chez lui les éléments, sans y mettre la main, ni permettre même que le nom de la sainte Russie fût officiellement compromis. Cependant, la levée de boucliers eut lieu l'année 1821 dans les principautés danubiennes, c'est-à-dire du côté où soufflait le vent moscovite. Ce fut à l'occasion de la mort subite d'Alexandre Soutzos, hospodar de Valachie. Alexandre Ipsilanti, fils d'un ancien hospodar disgracié en 1806, quitta l'asile qu'il avait trouvé depuis lors à Saint-Pétersbourg, et se porta sur Jassy à la tête de quelques Arnaoutes, publiant partout qu'il était suivi d'une armée russe. L'armée russe n'eût garde de se montrer, le mouvement fut facilement comprimé, et l'imprudent hétairiste, désavoué par ses patrons russes, expia dans les cachots de l'Autriche sa téméraire confiance. Toutefois, le branle était donné, et les esprits tellement montés, que l'insurrection éclata en même temps sur tous les points, en Moldavie, en Epire, dans le Péloponèse et dans l'Archipel, dont les îles armèrent des légers vaisseaux, qui commencèrent à courir sus aux citadelles flottantes des Turcs.

Désormais, c'était un incendie qui se ravivait même dans le sang qu'il faisait couler, et qui ne devait se terminer que par la perte définitive de la Grèce pour la Porte-Ottomane.

XXXVII

Nous nous sommes attaché à faire ressortir le caractère de la révolution hellénique à cause de l'importance qu'elle acquit dans les affaires de l'Europe en général et dans celles de l'Egypte en particulier. Il faut voir comment la Porte accueillit et supporta ce nouveau coup.

Les armées turques étaient alors aux prises avec Ali de Tébelen, le pacha de Janina, cet Albanais qui avait l'ambition de César dans l'âme d'un forban, et qui depuis plus de trente ans poussait comme un cancer sur le grand corps ottoman. Du rang de simple klephte d'où il était parti, Ali était arrivé à un degré de puissance qui éclipsait celle du grand-seigneur; reconnaissant à peine une suzeraineté, qui était cependant très-peu exigeante, sa domination s'étendait sur toute la côte de l'Albanie, depuis Durazzo jusqu'au golfe de l'Arta; chacune de ses acquisitions, fruit de la violence et de la fraude, avait marqué un nouveau crime dans sa carrière; tour à tour associé aux Turcs contre les brigands,

aux brigands contre les Turcs, flattant les Grecs de liberté et le sultan de vengeance, allié des Anglais après avoir arboré la cocarde française, après avoir écrit à Bonaparte, en 1797, qu'il était un fidèle disciple de la religion des Jacobins, le féroce Ali ne se faisait humble que pour s'approcher en rampant de sa proie. Retranché dans la forteresse de Janina, d'où aucune sommation aucune menace, aucune promesse de la Porte n'avaient pu le faire sortir, il y entassait des trésors qu'on disait considérables, et qui s'augmentaient tous les jours du produit de ses rapines. C'est ce qui fit sa perte. Le désir de mettre la main sur tant de richesses décida le sultan à tourner contre lui toutes les forces dont il pouvait disposer. En mai 1820, il le somma de se rendre à Constantinople, et sur son refus, le fit excommunier par le grand muphti. Bientôt une armée marcha contre lui : elle était commandée par Kourchid-Pacha, l'ancien vice-roi d'Egypte, le même que Méhémet-Ali avait jadis chassé du Caire. Ali de Tébelen, incapable de tenir la campagne, et borné à la défensive dans sa forteresse de Janina, s'attacha à susciter des ennemis aux Turcs : on le vit alors appeler les Grecs à l'indépendance, lui qui naguère avait le plus puissamment contribué à l'extermination des Armatoles de l'Epire, et s'en était fait son plus beau titre de

gloire auprès du divan. Si monstrueuse que dût leur paraître cette alliance, les Grecs en eussent avidement embrassé le parti; mais Kourchid, pour la déjouer, communiqua au pacha de Janina une lettre interceptée d'Alexandre Ipsilanti le chef des hétairistes, qui traçait aux capitaines grecs de l'Epire une ligne de conduite propre à leur rendre les offres d'Ali profitables, sans qu'ils le payassent du moindre retour. D'autant plus furieux à cette révélation, qu'il comptait lui-même trahir sa parole vis-à-vis d'eux, Ali rompit avec les principaux chefs, leur refusa les secours qu'il leur avait promis, et accepta la suspension d'armes que lui proposait Kourchid. Mais l'inflexible loi du talion avait prononcé son arrêt : la trahison entourait et débordait celui qui ne fit jamais un pas sans elle, et quand son moment fut venu, on vit cet homme se confier à ses ennemis; il abandonna son château inexpugnable pour se mettre en quelque sorte à leur disposition, et fut traîtreusement assassiné, un jour qu'il abjura la méfiance jusqu'à sortir de ses retranchements.

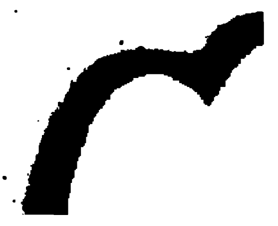
Cet événement eut lieu au commencement de l'année 1823; dans l'intervalle, l'insurrection grecque avait éclaté; indirectement protégée par la diversion qui résultait de la résistance d'Ali-Pacha, elle eut tout de suite le caractère implacable qui en prolongea si longtemps les abo-

minations. Avec son insouciance ordinaire, le gouvernement turc n'avait point prévu la grandeur du mouvement qui se préparait, ni rien fait pour le prévenir : la couleur religieuse et littéraire, affectée par la nouvelle hétairie, trompa les autorités, qui s'endormirent dans leur sécurité toute musulmane, si bien que de toutes parts les troupes turques attaquées à l'improviste, battues, massacrées par des bandes de klephtes, n'eurent que le temps de se retirer dans les villes fermées du littoral, pendant que les habitants en armes se jetaient dans les montagnes. Mais la réaction fut terrible. Mahmoud, sentant bien que c'était la vitalité même de l'empire qui était en jeu, jura d'exterminer tous les Grecs, plutôt que de laisser déchoir les droits de la conquête et le prestige de la force. Passant d'une extrémité à l'autre, de cette facilité fondée sur le mépris, qui fait le fond de la tolérance islamique, à la proscription générale du nom chrétien, il fit appel aux dernières ressources du fanatisme, et proclama la guerre sainte; des Tartares furent expédiés dans les parties les plus reculées de l'empire pour stimuler l'indolence des pachas. Comme la religion avait été le premier prétexte, le premier voile à l'ombre duquel ce coup avait été tramé, elle en fut la première victime; le jour de Pâques de l'année 1821, le patriarche de l'Eglise d'Orient, l'arche-

vêque Grégoire, fut pendu à Constantinople en habits pontificaux, au milieu d'une populace ivre de sang, et le synode entier livré aux infâmes tortures orientales. Les massacres ne se bornèrent pas à la capitale; ils se répétèrent à Andrinople, à Salonique, à Chypre, à Rhodes, à Candie, dans toute l'Asie-Mineure, et le nombre des victimes s'éleva à plus de trente mille. Ces violences devaient être aussi fatales à la Porte que sa précédente incurie : elles venaient interposer entre les deux peuples un infranchissable fossé de sang, et les Grecs insurgés ne furent pas les moins ardents à le remplir aux dépens de leurs ennemis : en moins de trois années, quatre armées turques furent taillées en pièces par ces redoutables chefs de bandes qui avaient nom Démétrius Ipsilanti, Mauro-Cordato, Colocotroni, Marc Botzaris. Sur mer, les succès des Hellènes furent encore plus décisifs; les Tambusis, les Miaulis, les Canaris lancèrent leurs impitoyables brûlots sur les grosses flottes ottomanes, et les consumèrent en détail, tout en évitant d'en venir jamais sérieusement aux mains.

Le Péloponèse proclama son indépendance le 1er janvier 1822. Malheureusement, ainsi que l'a dit un historien de nos jours, les Grecs avaient encore de plus cruels ennemis que les Turcs : ils avaient leurs dissensions et la diplomatie. Com-

mencée sous les auspices de l'étranger, leur révolution ne pouvait s'achever sans lui. Nous avons vu avec quelle indifférence le czar avait laissé étouffer l'insurrection en Moldavie, quoiqu'il l'eût en quelque sorte publiquement encouragée : à cet égard, il usa de la réserve que pouvait encore s'imposer sa politique. Cette prudence ne fut plus de mise après les événements de Constantinople; le massacre des chrétiens, la destruction de leurs églises, constituaient une violation flagrante des engagements pris par la Porte dans les traités de 1774, 1792 et 1812. La Russie réclama en effet; elle rappela son ambassadeur, et massa des troupes considérables sur le Pruth. On put croire un instant que la guerre était imminente, d'autant plus que le divan, dans l'état de surexcitation où il se trouvait naturellement, opposa avec hauteur une fin de non-recevoir aux réclamations, prétendant, non sans une apparence de raison, qu'il avait le droit de réprimer la rébellion comme il l'entendait sur son territoire, que les individus sur lesquels sa justice s'était appesantie n'étaient autres que des rebelles; qu'en conséquence, il demandait, sous forme reconventionnelle, que ceux des insurgés réfugiés sur les territoires russes et autrichiens lui fussent livrés, remettant, après cette satisfaction, d'exécuter loyalement les traités.



La Russie a habitué le monde à tirer l'épée pour des motifs bien moins sérieux que ceux-là; il n'en fut rien cependant cette fois, grâce à l'influence de la diplomatie sur Alexandre, mais grâce surtout à une intuition particulière qui disait à ce monarque que l'Orient n'étant pas encore mûre pour la domination moscovite, la révolution grecque, s'il la prenait en main, courrait grand risque de lui rester sur les bras. La diplomatie européenne, qui commençait à ressentir les embarras légués par le congrès de Vienne, se voyant désormais condamnée, pour cette grave question, à un empyrisme d'où rien de stable ne pourrait jamais sortir, affectait de grandes craintes pour la propagande révolutionnaire : au fond, elle ne craignait autre chose que la rupture de cette digue, qu'on nomme l'empire ottoman, et qui, quelque lézardée qu'elle fût, devenait la seule sauvegarde de l'Occident contre le Nord. Aussi, fut-ce à partir de ce moment que l'intégrité de cet empire, qu'on avait affecté jusque-là d'écarter des stipulations diplomatiques, entra victorieusement dans le droit politique européen, pour en devenir plus tard la base et le pivot.

C'était une rude tâche que la diplomatie entreprenait là. Il lui fallait à la fois lutter contre l'intérêt populaire, qui s'attachait aux héroïques efforts des Hellènes, et contre les nécessités irré-

fragables de mort subies par ce colosse qui oscille depuis un siècle pour savoir de quel côté il doit tomber. Nous aurons l'occasion de voir, d'ici à la fin de cette histoire, comment tous ses efforts furent successivement déjoués par les événements, et comment, de succès en succès, elle en est arrivée à abdiquer définitivement entre les mains de la *force*, son œuvre de consolidation.

En cette circonstance, le premier avantage de la diplomatie, réunie extraordinairement au Congrès de Vérone, fut d'empêcher une rupture entre la Russie et la Porte, et de décider Alexandre à laisser Turcs et Grecs s'arranger comme ils le pourraient, ce à quoi, comme on vient de le voir, il était assez disposé. Metternich et Nesselrode eurent donc peu de peine à lui faire voir dans le soulèvement de la Grèce, « *une des têtes de l'hydre révolutionnaire*. » On alla jusqu'à interdire à Métaxas, porteur des vœux helléniques, l'entrée du Congrès; mais on invita très-courtoisement le grand-seigneur à y envoyer un représentant, offre qu'il déclina avec la superbe orientale. En ayant l'air de céder à l'intérêt général de l'Europe, le czar s'en prévalut auprès des souverains alliés, comme pour poser des réserves futures. Il disait à Chateaubriand, le négociateur français : « Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, française; il faut adopter une politique générale pour le salut



de tous; il faut qu'elle soit acceptée par les peuples et les rois. C'est sur ces principes que j'ai fondé la Sainte-Alliance. Le soulèvement de la Grèce est une belle occasion, et la guerre religieuse contre les Turcs paraîtrait conforme à mes intérêts et à l'opinion de mon pays; mais j'ai cru apercevoir dans les troubles du Péloponèse l'empreinte révolutionnaire, et je me suis abstenu aussitôt. »

Nous avons dit que les Grecs eux-mêmes contribuaient à faire péricliter leur cause. Leurs déplorables dissensions, l'impossibilité où ils se trouvèrent d'organiser un gouvernement régulier dans la Morée, après en avoir chassé les Turcs, furent les principaux arguments mis en avant dans le Congrès pour leur ôter l'intérêt de la politique. Ces débats diplomatiques, dont leur sort était l'objet, avaient parmi eux un retentissement plus funeste encore, en ajoutant comme une sanction patriotique aux haines et aux rivalités personnelles. Fort heureusement pour les Hellènes, leur constance et leur héroïsme, se détachant avec vigueur sur la trame de barbarie et de brigandage qui constituait au fond leur révolution, suffit à ranger de leur côté l'opinion publique, qui trouvait encore là l'avantage de faire pièce à ses gouvernements. L'exemple donné par lord Byron était devenu contagieux; des comités philhelléniques se

formèrent partout, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse; enfin un emprunt de 800,000 livres fut négocié à Londres le 21 février 1824. Ces manifestations étaient le salut de la Grèce : elles exercèrent sur la politique de l'Europe une pression irrésistible, qui ne permit pas de laisser étouffer la révolution grecque sous l'étreinte puissante de Méhémet-Ali.

XXXVIII

Car c'est à cette époque que retentit pour la première fois le nom du vice-roi d'Égypte en Europe. Lors du massacre des Grecs dans tout l'empire, Méhémet-Ali reçut, comme les autres pachas, un firman qui lui ordonnait de procéder à l'acte d'extermination; l'histoire lui doit la justice de reconnaître qu'il n'y souscrivit point, et qu'au lieu de profiter de la latitude que lui laissaient les instructions homicides du divan, il s'attacha au contraire à réprimer la fureur de quelques fanatiques, qui voulaient exciter des troubles à la faveur de cette circonstance. Il continua d'accorder aux Grecs, comme par le



passé, une bienveillante protection; leur commerce ne reçut pas la plus légère atteinte, aucun d'eux ne fut déplacé de l'emploi qu'il occupait, et des familles entières, échappées à la mort en fuyant leur patrie, trouvèrent sur les bords du Nil une généreuse hospitalité. Nous savons bien qu'on pourrait rendre hommage de cette conduite plutôt à la politique de Méhémet-Ali qu'à son humanité, et y voir un calcul conforme aux idées d'indépendance dont il était déjà possédé; cependant, dans la position où se trouvait le vice-roi, il en est peu qui eussent hésité à mettre en pratique au moins la partie de ses ordres qui avaient trait aux confiscations à exercer sur les proscrits, d'autant mieux que ses finances étaient en assez mauvais point, et qu'il devait bien prévoir que dans ce nouvel embarras, comme dans les précédents, la Porte ne tarderait pas à réclamer le secours de son bras. Cette réquisition se fit cependant attendre; soit méfiance des dispositions du pacha, soit confiance exagérée dans la valeur de ses troupes, dans le mérite de ses généraux, il fallut que le sultan Mahmoud eût vu trois de ses armées et tout autant de flottes couvrir de leurs débris la terre et les eaux de la Grèce, avant de recourir manifestement à son vassal; ce qui n'empêcha point que dès le commencement de 1821, il ne lui fit transmettre l'ordre d'armer une

flottille, et de l'envoyer rejoindre l'escadre turque, mouillée aux Dardanelles : mais c'était plutôt pour s'assurer de ses intentions que comme concours effectif. Cette flottille se composa de seize navires de toutes grandeurs, bien armés et approvisionnés; elle mit à la voile le 10 juillet 1821, sous les ordres d'Ismaïl Agâ, ayant à bord huit cents hommes de débarquement commandés par Topouz-Oglou. Quelques mois après, Méhémet-Ali reçut avis de Constantinople que ses bâtiments devaient retourner à Alexandrie pour s'y ravitailler et prendre de nouvelles troupes, à l'effet d'aller renforcer les Turcs de Candie, qui se faisaient battre par les insulaires. Pour mieux l'intéresser au service réclamé, le sultan l'investissait du commandement militaire de l'île. Méhémet-Ali, dans l'espérance que ce commandement provisoire se changerait en possession définitive, mit le plus grand zèle à exécuter ses nouvelles instructions. Aussitôt que sa flottille, unie à celles d'Alger, de Tunis, de Tripoli, et à trois frégates turques, eut été signalée, il partit lui-même de Choubra, et vint surveiller l'embarquement de deux mille hommes, qui se tenaient prêts à Damiette, sous le commandement de Salè-Bey, son ancien seligdar.

Au printemps de 1823, les Turs voulurent tenter un effort suprême pour arracher le Péloponèse



aux révoltés ; cent mille hommes entrèrent en campagne, et quatre-vingt dix-huit voiles sortirent de l'Hellespont : mais ces forces formidables vinrent se briser, une quatrième fois, contre la valeur des Hellènes. Miaulis tint en respect avec sa flotte celle des Ottomans, qui, décimée par la peste, rentra dans les Dardanelles sans avoir lâché une bordée. Colocotroni battit les Turcs dans la Phocide, et Marc-Botzaris, nouveau Léonidas, prit deux cents Souliotes, alla attendre Mustapha, pacha de Scodra, à Karpenitzi, et lui tua trois mille hommes. Il perdit la vie avec cent des siens ; mais il sauva sa patrie en empêchant la jonction de cette division turque avec les deux autres, descendues de Larisse. Partout les Ottomans étaient en retraite : Missolonghi, Corinthe, Napoli de Romanie étaient tombées au pouvoir des insurgés. Le sultan, dont la constance luttait seule au milieu du découragement général, ne voyait plus autour de lui que des visages dont la tristesse respirait la trahison ; les pachas cherchaient à éluder ses ordres, les janissaires refusaient d'aller combattre sur cette terre dévorante. L'orgueil de Mahmoud fut obligé de plier ; il ne lui resta plus qu'à s'adresser à la diplomatie, dont il avait reçu les avances conciliatrices avec tant de hauteur. Mais la diplomatie jugea la situation beaucoup plus désespérée qu'à l'époque où elle avait voulu



officieusement s'entremettre. Ce fut alors, dit-on, qu'elle suggéra au grand-seigneur l'idée de mettre aux prises les Grecs et Méhémet-Ali, de façon que quelque fût l'issue de la lutte, elle lui procurât au moins l'avantage de voir un de ses deux ennemis terrassé. Cette politique est trop habituelle à la Porte-Ottomane, pour qu'il y ait lieu de croire qu'elle n'en ait pu trouver l'idée dans ses propres inspirations; comme nous l'avons dit, si elle ne la mit pas plus tôt en pratique, ce fut sans doute par la difficulté d'amener à point la résolution du Roumélioté, ou de l'acheter à un prix qui ne fût pas trop onéreux.

XXXIX

Mais là où la diplomatie servit incontestablement la Porte, ce fut en empêchant Méhémet-Ali de se déclarer indépendant; car il en avait depuis longtemps le projet, et, ce n'était point en vain, depuis que cette guerre calamiteuse avait pris naissance, qu'il faisait des préparatifs formidables : ce n'était point non plus positivement dans le but de venir en aide à son suzerain. Au-

rait-il pu jamais espérer un moment plus favorable pour lâcher la bride à cette ambition? Tandis qu'il n'avait cessé depuis son avènement de croître en force et en puissance, la Porte semblait être parvenue au plus bas échelon auquel il lui fût permis de descendre. Si Méhémet-Ali se laissa arrêter par quelque appréhension, ce ne fut pas celle que lui inspira son légitime souverain : de ce côté, son assurance était sans bornes, et ces troupes du Nizam, dont il ne pouvait bien apprécier la valeur, ne les ayant pas encore vues à l'œuvre, il les aurait sans balancer engagées contre toutes les forces de l'empire ottoman. Mais on conçoit qu'il lui importait que l'Europe ne se mêlât point de la querelle, et c'est ce dont la diplomatie lui laissa entrevoir la probabilité, si ce n'est même la certitude. Il eût été cependant bien difficile que les puissances s'entendissent sur cette nouvelle phase de la question d'Orient; elles l'ont bien montré depuis lors, et si le Rouméliote eût eu, en 1824, l'expérience des diplomates, comme il l'acquit ultérieurement, il ne se serait pas cette première fois arrêté en si beau chemin, ce qui impliqua pour lui, comme nous le verrons dans la suite, la nécessité de reculer chaque fois qu'il se fût trop avancé.

On persuada à Méhémet, ou il se persuada lui-même, qu'il arriverait à son but par une voie plus

lente, mais plus conforme à sa condition de vassalité, et surtout moins sujette à donner lieu à des complications politiques. Il mit à son assistance la condition d'administrer les régions que son épée ferait rentrer sous la loi du croissant. Par suite d'exigences analogues, le grand-seigneur lui avait déjà donné, au même titre, les districts arabiques, le Sennâr, et tout récemment le pachalik de Candie. C'était une autre façon de laisse choir son autorité, et le sultan ne s'y résolut qu'à la dernière extrémité, alors que ses ressources immédiates se trouvèrent épuisées, et qu'il se fût en vain adressé aux plus énergiques soutiens de la légitimité en Europe. Mahmoud, dont la fierté s'indignait surtout de courber le front devant la révolte, accepta les conditions du prince égyptien : le 16 janvier 1824, Méhémet-Ali reçut le firman, qui le conviait à l'extermination des rebelles et investissait son fils Ibrahim, mis à la tête de l'armée expéditionnaire, du titre de pacha de Morée.

XL

Le 10 juillet suivant, une escadre forte de soixante-trois vaisseaux et de cent transports de toute nation, excepté le pavillon français, mit à la voile du port d'Alexandrie : elle portait dix-sept mille hommes d'infanterie régulière, huit cents chevaux, quatre compagnies de sapeurs, une artillerie de siége et de campagne. Ibrahim, dans l'intention de faire sa jonction avec le capitan-pacha, mit le cap sur Rhodes. Le plan d'une victoire navale, préludant à l'invasion de la Morée, souriait à son impatiente ardeur; il devait d'autant plus se la promettre de ces forces imposantes, qu'elles n'auraient affaire qu'à des bricks bon voiliers, mais dont les plus gros n'étaient armés que de trente canons d'un médiocre calibre. Telles étaient les seules ressources maritimes des Grecs; mais elles étaient mises en œuvre par des hommes dont l'habileté et le courage déjouèrent encore une fois les calculs de leurs ennemis. Miaulis, l'amiral grec, qui ne disposait que d'environ cinquante voiles, n'avait pas attendu l'ar-

rivée de la flotte égyptienne pour attaquer le capitan-pacha; le 15 août, dans le canal de Samos, il lui avait incendié deux frégates et une corvette, capturé une vingtaine de transports, et l'avait poursuivi jusque dans le golfe d'Halicarnasse. C'est là que le capitan-pacha fut rallié le 26 août par la flotte égyptienne. Miaulis ne tint aucun compte de la supériorité du nombre; le 5 septembre, il lança cinq brûlots en avant. A la vue de ces machines incendiaires, les Turcs, qui en connaissaient par expérience les terribles effets, perdent toute contenance, et plusieurs de leurs vaisseaux vont s'échouer à la côte. Canaris engagea le beaupré de son brûlot dans les sabords de la frégate qui portait le pavillon amiral, et la détruisit par les flammes. Beaucoup d'autres vaisseaux ayant eu le même sort, le reste de la flotte ottomane chercha son salut dans la fuite. Les Egyptiens, que protégeait leur ignorance des brûlots de Canaris, soutinrent encore quelque temps le combat, mais furent obligés de l'abandonner en désordre, poursuivis sans relâche par Miaulis, qui leur enleva devant Candie leur plus belle frégate et cinq transports chargés de deux mille soldats. Cet échec retarda de plusieurs mois le débarquement d'Ibrahim en Morée; quand il reprit la mer, Miaulis se disposa à l'empêcher de nouveau, et y serait sans doute parvenu, si ses marins n'eussent



refusé de se battre avant d'avoir touché l'arriéré de leur solde. Pour satisfaire à leurs exigences, il fallut faire retourner l'escadre à Napoli de Romania, et Ibrahim profita du répit pour passer. Le 16 février 1825, il débarquait à Môdon avec toute son armée.

L'embarras où s'était trouvé l'amiral grec, et l'inaction qui en fut la suite, n'étaient qu'un des mille épisodes du désordre et des dissensions qui régnaient dans l'état nouvellement émancipé. Tous ces chefs suscités par l'enthousiasme de la résistance, et qui faisaient merveilles à la tête de leurs bandes, se croyaient aptes au gouvernement; ils se jalousaient entre eux, et ne parvinrent pas à s'entendre, même en se partageant le commandement. Dès les premiers succès obtenus par les Hellènes, il s'était passé ce qui arrive dans toute révolution, le nombre des vainqueurs était devenu considérablement supérieur à celui des combattants; les hommes de discussion voulurent succéder aux hommes d'action, s'adjugeant le restant de la tâche, mais aussi la totalité des bénéfices à venir : de là deux partis assez nettement dessinés, le parti de la guerre, composé des chefs militaires, et celui des politiques, qui était en rapport avec les comités philhelléniques, et maniait les masses par le côté constitutionnel. Dans l'intervalle des invasions turques, ces deux

partis en venaient aux mains, et créaient à la Grèce une situation relativement plus désastreuse que ne le faisaient les armes ottomanes. Les politiques étaient les seuls qui eussent quelques idées d'administration, et à la faveur du premier emprunt négocié à Londres, ils réussirent à prendre le dessus sur leurs adversaires, à les exiler du pouvoir, voire même à les mettre sous les verrous. Quoique toute la popularité fût acquise aux hommes qui avaient fait leurs preuves dans la guerre, le peuple se consolait volontiers de leur ostracisme, tant que le territoire n'était point menacé par l'ennemi, et que le gouvernement ne lui demandait pas de subsides. Au commencement de 1824, Couduriotis, investi du pouvoir exécutif, s'efforçait, non sans habileté, à maintenir un peu d'ordre dans le gouvernement; mais les disputes ne tardèrent pas à renaître, par suite des appréhensions que causait la perspective d'une invasion de l'armée égyptienne; elles empêchèrent qu'aucuns préparatifs fussent faits pour la repousser. Or, de cette campagne devait résulter le sort définitif de la Grèce, car, tandis qu'Ibrahim débarquait dans le sud de la Morée, une puissante armée, sous les ordres de Reschid-Pacha, s'avançait par la Thessalie, la Livadie et l'Arcananie.

La manière de combattre des Grecs n'eut

rien de plus habile que celle des Turcs, n'eussent été une constance et un enthousiasme inspirés par l'héroïsme des chefs. C'est certainement tout ce qu'il faut pour perpétuer une guerre de partisans, dans un pays montagneux, contre les plus belles armées du monde et les mieux commandées : l'histoire en a offert de nombreuses preuves; mais quand les chefs n'ont pas cette influence électrisante sur des troupes qui pèchent par l'organisation, chacune de leurs rencontres devient une défaite. C'est ce qui advint de tous les efforts de Conduriotis pour s'opposer aux progrès d'Ibrahim, et cela avec d'autant plus d'infaillibilité, que le général égyptien commandait à une armée disciplinée, et bien supérieure, en qualité, à tout ce que les Turcs avaient pu montrer aux Hellènes. Conduriotis eut beau, avec plus de courage et de présomption que de sagesse, se faire investir du titre de généralissime, et appeler tous les Moréotes à la défense de la patrie, il ne réussit même pas à imprimer une certaine unité de direction aux soldats qu'il avait sous les armes. Les Moréotes restèrent dans leurs foyers, et les Grecs, chassés de montagne en montagne par les milices égyptiennes, devinrent les tristes victimes de massacres sans combat. Conduriotis crut alors que le moment était venu de tirer Colocotroni de sa prison, et que le prestige du nom de ce vieux klephte

rendrait du cœur au Péloponèse défaillant : mais il était trop tard. Ibrahim, déjà maître de toute la côte, ne pouvait plus rencontrer d'obstacles sérieux à sa marche. A la fin de 1825, toutes les villes de la Morée étaient entre ses mains, à l'exception de Napoli de Romania, où se renferma Démétrius Ipsilanti.

Dans le Nord, les affaires des Grecs n'avaient pas mieux prospéré. L'Attique et la Béotie étaient les seules provinces qui fussent demeurées libres; le reste avait été envahi par les troupes de Reschid-Pacha. Le destin de la Grèce occidentale semblait attaché à celui de Missolonghi, qui continuait sa résistance désespérée. Irrité de la longueur du siége, Mahmoud avait envoyé à Reschid-Pacha un capidji-bachi, porteur de cet ordre laconique : « Missolonghi ou ta tête. » Le visir s'étant convaincu par deux assauts furieux et sans succès, qu'il ne parviendrait pas à s'emparer de la place, supplia Ibrahim-Pacha d'accourir à son secours. Justement celui-ci venait de recevoir d'Egypte des renforts importants en hommes et en matériel, conjointement avec une lettre du sultan, qui lui ordonnait de marcher sur Missolonghi, au cas où il en serait requis par Reschid-Pacha. Ibrahim prit dix mille hommes et cinq cents chevaux, et s'en vint compléter l'investissement de la place, ce que les Turcs n'avaient pas

eu l'idée de faire depuis qu'ils l'assiégeaient. Miaulis cependant eut le temps de glisser un convoi de vivres dans le port : mais ce fut le dernier. La capture opérée par Ibrahim, de quatre îlots fortifiés, qui commandaient les approches maritimes de Missolonghi, trancha le nœud de la difficulté. Réduits bientôt à une horrible famine, la garnison et les habitants donnèrent l'exemple d'un sublime courage en s'ensevelissant sous leurs décombres, et ne permettant au croissant de flotter que sur un immense amas de ruines et de cadavres.

La chute de Missolonghi entraîna celle d'Athènes et de toute l'Hellade. Ibrahim retourna dans le Péloponèse, fort irrité des pertes énormes qu'il avait faites durant le siége; il fit, en manière de représailles, subir à ce pays des atrocités qui distancèrent considérablement celles commises autrefois par les Turcs et par les Albanais. Ce qui excitait particulièrement son courroux, c'était l'insolence de ces bandes de kleptes, qui, fuyant toujours devant ses bataillons, venaient lui enlever ses convois et ses avant-postes jusqu'aux abords de son camp; ne pouvant les saisir, il ravagea le pays pour se venger, arracha les oliviers, brûla les moissons et massacra les habitants désarmés. Le sentiment public s'indigna en Europe de cette guerre de cannibales, et il s'exprima

assez hautement pour forcer la main aux gouvernements qui s'étaient, jusque-là, le mieux montrés en faveur des Turcs. Les excès du pacha égyptien hâtèrent donc l'issue des affaires de la Grèce, mais dans un autre sens que celui dont il avait pu se flatter.

Pendant toute cette série de désastres, les Grecs avaient persévéré dans leurs mortelles divisions; à l'assemblée d'Egine, Colocotroni opposait l'assemblée nationale d'Hermione. Maurocordato, habile dans l'intrigue, suggérait l'idée de se mettre sous la protection de l'Angleterre, « qui n'avait, disait-il, jamais soutenu le croissant contre la croix. » Il oubliait, sans doute, la vente de Parga à Ali de Tébelen, et tout récemment encore, le secours prêté par les armateurs anglais aux troupes expéditionnaires de Méhémet-Ali. Le chef hellène ne parlait pas non plus du second emprunt de deux millions de livres contracté à Londres, à l'énorme taux de 55 1/2 p. 0/0. Un peuple qui prête à un autre, dans un pressant besoin, à de pareilles conditions, lui rend peut-être encore service; mais, à coup sûr, ce n'est pas le désintéressement qui le guide.

Grâce aux efforts des Philhellènes étrangers, français et anglais, un rapprochement se fit entre les deux partis qui scindaient le congrès national; il était bien temps! La Grèce n'avait plus qu'une

ville où son drapeau pût librement se déployer; cette ville était Napoli de Romania : le siége du gouvernement y fut transféré. Mais, tant il demeura certain que les Grecs ne pouvaient s'entendre qu'à la condition d'enchaîner leur libre arbitre! ils se jalousèrent trop pour se confier réciproquement aucune magistrature, aucun poste important; leur choix tomba sur des étrangers, en dépit des uns et des autres, et la présidence fut déférée pour sept années à Capo d'Istrias, dont les accointances avec la Russie n'étaient point douteuses. La Grèce avouait en quelque sorte son impuissance à achever seule l'œuvre de son émancipation.

XLI

Vers cette époque, deux grands événements lancèrent la politique de l'Orient dans une nouvelle voie, et réagirent puissamment sur le sort des Hellènes; le premier fut la mort d'Alexandre, czar de Russie, arrivée inopinément le 25 décembre 1825; le second, le massacre des janissaires, consommé par ordre de Mahmoud le 15 juin 1826.

La politique de la Russie est attachée à des principes tellement irréfragables, qu'ils brisent les hommes qui veulent s'en écarter, et que les souverains mêmes de ce pays, tout absolus qu'ils soient, paient ordinairement de leur vie la moindre concession à un système opposé. Sans chercher à éclaircir ici la fin mystérieuse du fondateur de la Sainte-Alliance, nous constaterons que son successeur Nicolas chercha immédiatement à donner une satisfaction à l'esprit public de son peuple, en se préparant à intervenir par la force des armes dans la dispute des Turcs et des Grecs. Mais aussitôt l'Europe prit l'alarme; sentant bien qu'elle ne pourrait mpêcher cette inter vention, elle voulut s'y associer et la régler. Le duc de Wellington fut envoyé à Saint-Petersbourg, et de ses conférences avec le czar, il résulta que celui-ci ne s'interposerait que pour *réconcilier* les insurgés avec la Porte. En présence des faits accomplis, le mot était un cruel sarcasme, ou une bien lourde bévue; il révélait un profond mépris pour les maux de cette guerre, dans laquelle, des deux côtés, on s'était interdit la pitié, ou une grande ignorance de la nature des liens que les Grecs s'étaient efforcés de rompre. C'était, en effet, la première fois que la diplomatie occidentale avait à s'immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie; et cette circonstance était plus que suffisante à expliquer son erreur.

En revanche, la Porte avait à s'initier aux subtilités diplomatiques; entre le fait de la révolte et son droit de l'étouffer, elle ne saisissait aucun compromis possible, et quant à ce qui était d'admettre les Grecs à stipuler, elle le repoussait énergiquement. Elle consentait bien, par déférence pour la Russie, à renouveler ses anciens traités avec cette puissance, à respecter les priviléges de la Moldavie et de la Valachie, à reconnaître l'indépendance des Serviens, à protéger enfin l'Eglise grecque dans toute l'étendue de son empire; mais elle voulait les Grecs rendus à discrétion. Cette tenacité, propre à la politique et à la loi musulmanes, empruntait une force nouvelle au caractère de Mahmoud, prince altier, implacable, dans l'âme duquel les plus fiers instincts de la race d'Osman s'étaient réfugiés, et qui était appelé, par la fatalité de l'histoire, à ressentir le plus vivement les coups portés à l'empire, au moment où ces coups se multipliaient dans une rapidité que nulle puissance humaine ne pouvait conjurer. Dès l'instant que ces dispositions du prince ne pouvaient être utilisées pour la prospérité de l'empire, elles devaient lui être plutôt nuisibles, car elles l'entraînaient dans des entreprises d'une violence pour ainsi dire supérieure à son tempérammment. C'est ce qui arriva à l'occasion des janissaires, dont la destruction, méditée par Mah-

moud depuis son avènement au trône, résulta d'un mouvement de colère, et eut lieu dans une circonstance tout à fait inopportune. Les succès d'Ibrahim, en Morée, rapprochés des défaites essuyées par ses propres troupes dans le même pays, excitèrent le dépit de Mahmoud, et lui firent prendre la résolution définitive d'organiser son armée à l'européenne ; il donna ordre de tirer cent cinquante hommes de chacune des cinquante compagnies de janissaires, et d'en former des régiments. Cette déclaration, portée aux officiers par l'intermédiaire du grand muphti, — qui était gagné à la cause du sultan, — fut d'abord acceptée par eux sans trop de murmures ; ils consentirent à recevoir des fusils à baïonnettes avec des uniformes; mais bientôt les marmites furent renversées (1), et la révolte gronda dans Constantinople. Mahmoud avait prévu ce cas extrême; rassemblant auprès de lui les troupes qui lui étaient demeurées fidèles, il les fit bénir par le muphti, qui, pour cette occasion, rendit un fetwa prescrivant la sortie du sandjakchérif (2), et leur ordonna de courir sus aux janissaires, barricadés dans leur caserne de l'Atméïdan. La résistance de ceux-ci fut de courte durée, et bien au-dessous de ce que devait

(1) Usage qui était, chez les janissaires, le premier signal de l'insurrection.

(2) Étendard du Prophète.

faire présager la réputation de cette célèbre milice; trois pièces de canon eurent raison des portes, et peu après un horrible incendie enveloppa et consuma tous ceux que le fer et la mitraille n'atteignirent point. Quatre mille janissaires, dit-on, perdirent la vie dans cette journée, et vingt-cinq mille eurent le même sort les jours suivants; mais il faut faire, à ce qu'il paraît, dans ce rapport, la part de l'exagération naturelle aux Turcs, et de celle qui rentrait dans les vues de terrification du gouvernement. Quoi qu'il en soit, dès le lendemain, un hatti-cherif prononça l'abolition définitive de cette milice, qui avait duré cinq siècles.

L'erreur de Mahmoud fut celle des médecins qui saignent à blanc, pour enlever radicalement une cause de maladie. La farouche valeur des janissaires avait fondé la gloire du croissant, et lors même que leur vieille renommée eût reçu de si profondes atteintes sur les champs de bataille, ils étaient restés, aux yeux de la population, aussi bien qu'en réalité, le plus sûr bouclier de l'empire contre l'attaque extérieure; les supprimer tout d'un coup, sans leur rien substituer, c'était trop affaiblir le malade, pour nous servir d'une expression employée de nos jours par une bouche illustre. Mahmoud ne tarda pas à s'apercevoir désormais que l'empire était reduit à

ne plus vivre de lui-même, et que des forces artificielles, c'est-à-dire prises en dehors de son organisation propre, pouvaient seules prolonger son existence.

XLII

Cependant les dévastations des Égyptiens en Morée avaient eu dans le monde un douloureux écho; les gouvernements de France et d'Angleterre, voyant l'opinion publique acquérir sur ce sujet une force et une unanimité redoutables; pénétrés, d'un autre côté, de la crainte de laisser agir seule la Russie, et dans des conditions à son avantage exclusif, pressèrent celle-ci d'en venir à une commune entente. Elles signèrent donc, conjointement avec le czar, un traité (6 juillet 1827) ayant pour but de mettre un terme à une lutte considérée comme généralement nuisible aux intérêts de l'Europe. Le délai d'un mois était accordé à la Porte pour accepter cette médiation pacifique, passé lequel il serait passé outre, et la paix assurée au besoin par la force. Jamais la diplomatie, toujours en peine de voiler les motifs et les intérêts sous des artifices de langage,

n'avait eu lieu de formuler un traité aussi extraordinaire ; c'était la première fois qu'on voyait des rois se liguer pour un objet si contraire au principe qui faisait leur force; et puis, ce souci de la paix, porté jusqu'à la guerre, dissimulait mal des intentions diamétralement opposées à celles qui étaient mises en avant : conclu finalement en faveur des Grecs, le traité ne disait pas un mot de leur nationalité qu'il tendait à établir, tandis qu'il osait à peine menacer les Turcs, quand il visait à leur ruine. Les Grecs acceptèrent volontiers cette tacite reconnaissance de leur indépendance. Le seul moyen qui restât à la Porte d'en atténuer les conséquences eût été d'y adhérer; mais aveuglé par un sentiment d'indignation, le sultan ne voulut entendre parler d'aucune transaction. Le 25 septembre, les puissances avaient obtenu un armistice d'Ibrahim-Pacha, sous la réserve, posée par celui-ci, d'en référer à Constantinople. Le divan lui répondit par l'injonction formelle de reprendre les hostilités.

Dans les derniers jours du mois d'août, les escadres turques et égyptiennes parurent sur les côtes de Morée ; celle de Méhémet-Ali s'était augmentée d'un nouvel envoi de quatre-vingt-douze voiles, et était ainsi composée : deux vaisseaux de ligne de 84 canons, douze grosses frégates dont quelques-unes portaient 65 bouches à feu, trente-sept corvettes, goëlettes ou brulôts, quarante-un trans-

ports. Les derniers venus avaient à bord le 10e régiment d'infanterie, formant 4,000 hommes, et des sommes considérables en espèces pour payer l'arriéré de la solde et la tenir au courant. Le 21 septembre, l'escadre française, commandée par l'amiral de Rigny, rallia devant le port de Navarin l'escadre anglaise, aux ordres de Codrington. La flotte russe ne parut que le 18 octobre. Les navires turco-égyptiens, couverts par les batteries de la côte, étaient rangés en croissant autour de la baie. Le 20, les alliés s'avancèrent sur deux lignes, l'une formée par les Anglais et les Français, l'autre par les Russes. A deux heures, les Anglais franchirent la barre, et vinrent mouiller par le travers des Turcs; un moment plus tard, les Français prirent position au milieu des Egyptiens; les Russes, bientôt après, s'embossèrent à portée des vaisseaux ennemis qui se trouvaient sous le vent. Tous ces mouvements s'accomplirent en silence et sans aucune apparence d'hostilité; mais si personne ne voulait commencer l'action, tout le monde s'y tenait préparé. Une demi-heure se passa dans cette attente. Soit hasard, soit préméditation, un canot britannique se heurta à un brulôt turc, et lui enjoignit de s'éloigner; l'ordre n'ayant pas été suivi d'effet, l'aspirant qui commandait l'embarcation chercha l'abordage : un coup de feu partit du brulôt, et le

frappa; aussitôt la frégate dont il était détaché exécuta, pour le venger, une vive fusillade; sur quoi un vaisseau turc lâcha un coup de canon qui atteignit la *Syrène*, portant pavillon de l'amiral de Rigny. La *Syrène* riposta par le feu de toute sa bordée, et dès lors l'action devint générale. Les flottes musulmanes se battirent avec courage; mais que pouvaient-elles contre la science et la manœuvre européenne? Au bout de quatre heures de lutte, elles avaient cessé d'exister; les carcasses de leurs vaisseaux avaient glissé au fond des abîmes, et les débris de grément couvraient la surface de la baie. Pas un de ces navires ne tomba au pouvoir des alliés; ceux qui ne sombrèrent pas sous le canon ennemi, furent brûlés par leurs propres équipages ou sautèrent banderolles déployées. La perte des Anglais et des Français fut égale, et ne dépassa pas deux cents hommes hors de combat; les Russes en eurent encore moins. Quant aux Musulmans, ils perdirent six mille des leurs, outre leur matériel.

La bataille de Navarin ne doit être certainement attribuée qu'au funeste entêtement de la Porte-Ottomane; mais, bien que les trois puissances alliées y prirent une part égale, le fait, comme la présomption, en rejette la plus grande responsabilité sur l'Angleterre, qui n'a jamais perdu l'occasion de détruire une flotte rivale. En

cette circonstance, son instinct l'entraîna pourtant au delà de ses intérêts bien entendus; car la puissance navale des Turcs était le seul contrepoids possible aux Russes dans la mer Noire. Après l'événement, qui apparaît au total comme le résultat d'un accès de mauvaise humeur, les hommes sérieux, en France et en Angleterre, en sentirent toute la portée et le déplorèrent amèrement; les gens superficiels de l'un et l'autre pays eurent la sottise d'y voir un brillant fait d'armes et d'y applaudir. On prête à Méhémet-Ali, à l'occasion de ce désastre qui l'atteignait si rudement, un mot dont nous ne garantissons pas l'authenticité, mais qui peint bien fidèlement la situation : « Je ne « comprends pas, aurait-il dit, que les Français « aient tiré contre leurs vaisseaux. » Ce qu'il y a de certain, c'est que le vice-roi apprit avec une résignation stoïque la perte de cette flotte, fruit de tant de sacrifices et de privations; sans accablement ni colère en apparence, — et l'un et l'autre devaient être terribles dans son for intérieur, — songeant tout aussitôt à réparer cette énorme brèche faite à l'édifice de sa puissance, il continua, comme par le passé, d'entretenir les relations les plus amicales avec les consuls européens, à entourer leurs nationaux de la même protection.

XLIII

La bataille de Navarin marquait le terme des efforts de la Turquie pour conserver la Grèce, et en établissant la séparation de ce pays de l'empire ottoman, elle le soustrayait au grand problème du règlement définitif des affaires d'Orient. Les circonstances ultérieures de l'émancipation des Hellènes n'offrent plus donc qu'un intérêt très secondaire, et nous ne nous en occuperons plus qu'autant qu'elles pourront encore concerner l'Egypte et Méhémet-Ali.

Après la perte de sa flotte, Ibrahim n'avait plus à attendre aucun secours par mer, et, bien que les amiraux alliés, en réponse à ses plaintes amères, l'eussent assuré que cette *bataille était le résultat d'une simple méprise, et qu'ils n'en restaient pas moins bons ami des Turcs*, la seule chose qui demeura évidente pour le général égyptien, c'est que tous ses convois maritimes seraient désormais interceptés. Il se résigna donc à restreindre son occupation dans la Péninsule, et ordonna à Soliman-Bey (Sèves), qui occupait Tripolitza, de détruire

les fortifications de cette ville, et de venir le rejoindre : lui-même concentra ses troupes dans l'espace de quelques lieues carrées embrassé par Môdon Kôron et Navarin, et les répartit entre plusieurs camps retranchés. Là, les vivres ne tardèrent pas à lui manquer. Les Hellènes, de vaincus qu'ils étaient, s'étaient faits agresseurs, et réussissaient au moins à empêcher le ravitaillement de l'ennemi. Le fils de Méhémet-Ali passa le printemps et l'été de 1828 dans cette position critique; malgré l'embarras d'une armée tombée dans un dénûment absolu, sa constance et son énergie ne se démentirent pas un seul instant, et tant qu'il n'eut pas reçu d'instructions positives de son père ou de la Porte, il refusa de prêter l'oreille à toute proposition d'arrangement.

Mais rien n'était capable de faire revenir Mahmoud de son aveuglement; aux vives sollicitations des cabinets anglais et français, aux injonctions menaçantes de la Russie, il opposait la même fin de non-recevoir. Au fond, cet entêtement comblait les vœux de Nicolas, qui, trouvant l'emploi de l'*ultima ratio* suffisamment justifié, déclara la guerre, et fit franchir le Pruth à son armée. En même temps la France mettait en route une expédition pour délivrer complétement la Morée. Quatorze mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, sous les ordres du général



Maison, débarquèrent le 30 août dans le golfe de Kôron; mais ils n'eurent pas lieu de se mesurer avec les troupes égyptiennes. La diplomatie, à l'instigation de laquelle Méhémet-Ali s'était lancé dans cette onéreuse entreprise, lui imposa l'obligation de s'en retirer, en appuyant cette fois ses conseils de la présence de la flotte de l'amiral Codrington; le 6 août 1828, la convention suivante avait été arrêtée entre cet amiral, représentant les trois puissances, et le vice-roi d'Egypte : 1° Le pacha s'engage à rendre toutes les personnes faites esclaves par ses troupes, et envoyées dans ses Etats après la bataille de Navarin. Il promet d'employer toute son influence, d'accord avec les consuls des nations alliées, pour obtenir des habitants la délivrance des esclaves grecs vendus avant cette bataille; 2° l'amiral Codrington s'engage à faire restituer tous les captifs égyptiens et deux corvettes prises dans les eaux de Môdon; 3° les troupes égyptiennes sortiront de la Morée le plus tôt possible, et le pacha d'Egypte enverra des bâtiments à Navarin pour les ramener dans Alexandrie; 4° les navires de transport, en allant et en venant, seront escortés par des vaisseaux de guerre français et anglais; 5° aucun sujet grec, n'importe sa condition ou son sexe, ne sera contraint de quitter l'Egypte pour retourner en Grèce, à moins qu'il n'en manifeste le désir; 6° Ibrahim-Pacha pourra

laisser en Morée douze cents hommes choisis dans les réserves égyptiennes pour composer, avec les troupes albanaises qui s'y trouvent déjà, les garnisons de Môdon, de Navarin, de Kôron de Patras, et de Castel-Tornèze. Les Egyptiens évacueront tous les autres points de la Grèce.

Cette convention ne fut pas une des moins singulières façons d'agir des puissances qui, non-seu lement se rendaient ainsi arbitres du gouvernement intérieur d'un état, en consacrant la révolte d'une de ses provinces, mais encore reconnaissaient implicitement l'indépendance d'une autre, en traitant avec son gouverneur contre le gré du souverain. Plus tard, et quand ces mêmes puissances voulurent forcer Méhémet-Ali à rentrer dans ses conditions de vasselage, le vice-roi d'Egypte n'était-il pas en droit d'invoquer ce précédent en sa faveur? Tant il est vrai que la force des arguments de la diplomatie n'est guère jamais que l'argument de la force : c'est à ce titre seul que ses raisons ont quelque valeur.

Ibrahim n'avait plus qu'à exécuter rigoureusement les conditions consenties par son père; il s'aboucha en conséquence avec le général français, et le 16 septembre, en vertu d'un accord précédemment conclu, trois mille cinq cents Égyptiens tirés des places fortes, s'embarquèrent avec armes et bagages sur un vaisseau de ligne et

sur vingt-sept transports, qui mirent à la voile sous l'escorte de la *Syrène* et de deux bâtiments anglais. Le 4 octobre suivant, le reste de l'armée égyptienne s'éloigna avec le pacha : quant aux douze cents hommes laissés dans les forteresses, suivant les termes de la convention, ils furent transportés à Alexandrie quelques jours après, par suite de la capture facile de ces places opérée par l'armée française. Ibrahim-Pacha mit pied à terre en Egypte le 10 octobre.

XLIV

Pour remplir les ordres de Mahmoud et satisfaire aux demandes du divan, Méhémet-Ali avait été conduit à prendre des mesures fiscales dont la rigueur eût été capable d'ébranler une autorité moins bien assise que la sienne. Lors du premier envoi des forces égyptiennes à Chypre, les frais avaient été couverts au moyen d'une contribution de huit piastres par feddan de terre. La rentrée de ce premier impôt s'opéra sans difficulté; mais les besoins venant à croître hors de proportion avec les ressources ordinaires, Méhémet-Ali s'adressa aux coptes schismatiques, qui déjà l'avaient

tiré d'affaire en pareille circonstance. Par l'avis de ceux-ci, une taxe fut imposée sur les maisons, divisées à cet effet en cinq classes, et payant, la première 50 piastres par unité, la seconde 40, la troisième 30, la quatrième 20, et la cinquième 10. Le produit devait s'élever à 45,000 bourses environ; mais la population jeta les hauts cris; ce fut le coup de grâce pour les fellahs : ceux à qui il restait encore quelque chose, comme des bestiaux ou quelques grossiers bijoux à l'usage de leurs femmes, furent contraints de s'en défaire; les autres abandonnèrent leurs foyers.

Voyant le fâcheux effet de cette taxe sur les campagnes, le vice-roi hésita à l'appliquer au Caire, mais sans toutefois y renoncer : il voulut seulement éviter que les clameurs de la capitale se joignissent à celles des provinces, et attendre que ces dernières se fussent calmées pour affronter les autres. L'événement justifia sa prudence. Les citadins s'étaient flattés de l'espoir d'échapper au fisc; aussi, lorsque d'après les ordres du kiaya, des agents se répandirent dans la ville, pour estimer la valeur des propriétés, ces agents furent-ils accueillis avec une grande rumeur, qui dégénéra bientôt en une véritable émeute. Les habitants de Bab-el-Charié, où elle prit naissance, se portèrent en foule à la demeure du cheik El-Aroussi, et se prirent à l'invectiver lui et ses collègues, leur



reprochant toutes les vexations dont ils étaient accablés, et de ne pas laisser néanmoins de toucher de grosses pensions pour soutenir les intérêts du peuple. Les plus mutins le contraignirent à marcher à leur tête ; dans le trajet de chez lui à la mosquée d'El-Azar, dont il était le nazir, il fut suivi d'une foule composée surtout de femmes, qui, échevelées et les bras teints de noir en signe de deuil, l'assaillissaient de pierres et d'injures. Ses domestiques, en stimulant sa mule, hâtèrent son arrivée à la mosquée, aux abords de laquelle il rencontra des yoldaches, qui firent refluer le flot populaire, et protégèrent sa retraite dans le temple, dont les portes demeurèrent closes.

Méhémet-Ali était alors absent du Caire; on lui expédia sur-le-champ un courrier pour l'informer de l'état des choses. Sa volonté ne plia point; il maintint l'ordre qu'il avait donné, et l'impôt fut perçu. Les notables de la ville, intéressés à la tranquillité publique, calmèrent l'irritation du peuple, qui se retira, non sans menaces, mais sans commettre aucune voie de fait.

XLV

Rassuré, le vice-roi n'en gardait pas moins un vif ressentiment; il fallait une victime à cette colère, et, comme toujours, elle réveilla à point, pour se satisfaire, une vieille inimitié. On n'a pas oublié Seïd-Omar-Makram, ce cheik, premier et plus sûr instrument de l'élévation du Rouméliote, et qui paya ses services d'un exil, qu'il sollicita lui-même, plutôt que de vivre sous la loi tyrannique d'un homme qu'il considérait comme lui devant tout. Lorsque les armes de Méhémet-Ali eurent subjugué le Nedjd, et que lui-même fût venu embarquer à Alexandrie pour Constantinople le dernier et infortuné prince des Ouahabites, quelque dix années s'étaient écoulées depuis que Seïd-Omar avait disparu de la scène politique; le vieux cheik achevait paisiblement ses jours à Tanta, lieu de sa retraite. Soit par un reste d'affection, soit qu'au fond il fût flatté de la prospérité d'un homme dont la fortune était son ouvrage, il envoya son petit-fils au vice-roi, avec une lettre de félicitations sur ses victoires. Méhémet-Ali se montra

empressé de savoir comment se trouvait le vieillard, et en quoi il pourrait lui être agréable. Le messager lui répondit qu'il se contentait de faire des vœux pour la conservation de ses jours, et s'éloigna sans ajouter un mot. Le vice-roi, ne pouvant se persuader que cette démarche avait été faite sans un but direct, chargea un de ses officiers de rattraper le petit-fils du vieux cheik, et de tâcher de pénétrer ses intentions. « Mon grand-père, dit le jeune homme, désire seulement aller faire son pèlerinage à la Mecque. » Dès qu'il en fut instruit, Méhémet-Ali accorda la permission demandée, et dit à cette occasion : « J'ai tenu Seïd-Omar éloigné à une époque où j'avais de justes sujets de crainte, mais les circonstances ne sont plus les mêmes. Il est libre de retourner dans sa famille; et quand viendra le moment du pèlerinage, il pourra s'y rendre par terre ou par mer, à son choix. Je n'oublierai jamais, ajouta-t-il, les services qu'il m'a rendus. » Non content de cette déclaration, il écrivit à Seïd-Omar une lettre ainsi conçue : « J'ai reçu, mon père, votre lettre de félicitations, touchant la grâce que Dieu a daigné m'accorder. Cet événement a rendu plus grande ma félicité. Je conserverai toujours le souvenir de vos bienfaits. Votre petit-fils m'a demandé en votre nom la permission d'aller en pèlerinage; je vous l'accorde bien volontiers, en

vous priant d'y faire des vœux pour moi, tant pour le présent que pour l'avenir. Vous trouverez ci-joint une lettre de recommandation adressée à mon kiaya. » Agréablement surpris par cette grâce, le vénérable cheik sentit évanouir dans son cœur ses derniers instincts d'animosité, et vint avec sa famille se fixer au Caire. Ses parents, ses amis, et le peuple même, voulurent lui faire une ovation ; mais, après avoir strictement satisfait aux devoirs indispensables, Seïd-Omar manifesta l'intention, qu'il remplit scrupuleusement, de ne vivre que dans l'intimité du foyer domestique. Il se choisit une demeure dans les environs de la ville, et n'en sortit presque plus, ne recevant que quelques-uns de ses anciens disciples.

Cependant, lorsqu'eut lieu le mouvement populaire déterminé par la taxe des maisons, Méhémet-Ali s'imagina que Seïd-Omar en avait été l'instigateur, ou plutôt en voyant à quel point en était arrivée l'effervescence, lorsqu'elle n'avait eu pour stimulant que ce cheik Aroussi, dont la couardise n'était digne d'aucune sympathie, il réfléchit quelle gravité elle aurait pu acquérir, si elle fût adressée à Seïd-Omar, et eût put se prévaloir d'un nom aussi universellement respecté. Ces motifs guidèrent sa prompte détermination ; un après-midi, un de ses mamelouks se présenta chez le cheik Seïd ; c'était le moment où il faisait sa

sieste, et l'officier attendit qu'il fût descendu du harem. Seïd vint vers l'Asr dans la *Mandara* (1), où se tenait le messager, qui commença par lui baiser la main : « Bonne nouvelle, s'il plaît à Dieu, dit le cheik; — « Méhémet-Ali pacha, mon maître, répliqua l'officier, désire que vous vous rendiez à Tanta.» — « Quand il le voudra, je suis prêt : je vais faire disposer une cange. — C'est inutile, il y en a une au port du vieux Caire, qui est prête et pourvue de tout ce qui est nécessaire à votre voyage. » Seïd partit le même soir, et mourut dans son exil quelque temps après.

XLVI

Ce fait montre que Méhémet-Ali ne laissait pas de mettre une certaine mesure dans la satisfaction de ses rancunes personnelles.

Il n'en était pas de même, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, de son fils Ibrahim, et il n'y avait rôle si barbare, même celui de bourreau, auquel sa colère ne pût le faire descendre. On en eut une preuve, vers la même époque, par

(1) Salle de réception des maisons arabes.

l'assassinat du malem Gâli, exécuté de sa propre main, dans les circonstances que nous allons rapporter.

Ce mobâcher (agent, chargé d'affaires), dont il a été déjà question, nourrissait contre le vice-roi une haine qu'expliquaient l'emprisonnement et l'extorsion dont il avait autrefois été victime. Sa position d'employé supérieur aux finances mettait une sorte de vengeance à sa disposition, et on le soupçonnait fortement d'en avoir usé : on l'accusait d'avoir livré à la Sublime-Porte des renseignements précis sur l'état des revenus du pachalik, de manière à fournir les moyens, jusque-là vainement sollicités, de fixer exactement le chiffre du tribut dû au grand-seigneur par son vassal. Rien n'était assurément plus propre à exciter le courroux du pacha; mais l'absence de preuves certaines d'un côté, et de l'autre, la crainte d'une certaine responsabilité vis-à-vis du sultan, lui faisaient écarter l'idée d'un châtiment ostensible et exemplaire. Méhémet-Ali se concerta avec son fils Ibrahim sur ce sujet, et comme il était d'autres griefs, que l'administration du malem pouvait rendre plausibles, c'est à leur faveur qu'Ibrahim se chargea d'exécuter sur ce malheureux la sentence de mort à laquelle on n'osait point donner un caractère public. Aussi, cet abominable meurtre n'eut-il même point l'excuse d'un mouvement

irréfléchi de fureur; il s'accomplit avec cette circonstance aggravante de préméditation, qui encourre chez les nations civilisées toutes les rigueurs de la loi. Lors d'une tournée dans la Basse-Egypte, Ibrahim fit appeler auprès de lui le Malem, qui était occupé dans la province de Garbïè à surveiller l'arpentage des terres; dès qu'il fut arrivé, le pacha lui chercha dispute pour des motifs relatifs à sa gestion, et le chassa de sa présence en l'apostrophant grossièrement; et comme celui-ci s'obstinait à rester, il donna ordre à ses mamelouks de le saisir : « Tuez-moi ce chien-là, » leur dit-il. Trois d'entre eux l'entraînèrent hors de la tente. Le malheureux se débattait contre ses bourreaux en criant grâce, et ceux-ci, en effet, jugeant l'ordre trop barbare et provoqué par un accès de courroux, suspendaient leurs coups : « Comment! leur cria Ibrahim, vous refusez de m'obéir, » et aussitôt il tira un coup de pistolet qui abattit le patient. Ce fut alors parmi les sicaires à qui le frapperait; l'un lui donna un coup de sabre sur la tête; comme il s'était relevé les mains jointes, une seconde balle qu'il reçut dans la poitrine le renversa mort : son cadavre resta exposé à la vue du camp pendant quatre heures. Son jeune fils était présent à cette scène atroce, et c'est à grand'peine qu'il obtint de faire

inhumer les restes de son père dans l'église copte du voisinage.

C'est ainsi qu'Ibrahim préluda à l'expédition de Morée.

La nouvelle fit grande sensation au Caire, où Gâli jouissait de la considération, aussi bien pour son état de fortune et son habileté que pour sa bienfaisance et sa générosité. La seule chose qu'on pût lui reprocher était un peu de rudesse dans les manières. Les fellahs lui attribuant, dans leur ignorance, tous les maux que leur causaient les exactions du gouvernement, s'acharnèrent sur son corps déjà mutilé.

XLVII

Ces événements furent à peu près les seuls dignes de remarque qui se passèrent en Egypte pendant que les troupes de Méhémet-Ali, associées à celles du sultan, combattaient les Grecs. Ceux-ci cherchèrent à prendre, au moyen de leurs vaisseaux une revanche des coups terribles que leur portait Ibrahim-Pacha ; leur escadre, dirigée par Tombusis, osa tenter d'incendier les vais-

seaux égyptiens dans la rade d'Alexandrie. Le 17 juin 1827, elle parut devant le port, au nombre de vingt-trois voiles, dont une frégate. Canaris et deux autres capitaines montaient des brûlots; tous trois, profitant de la nuit, coururent sur un brick turc qui était en station au large, et l'enflammèrent avant qu'il ne pût gagner le port. L'équipage fut sauvé, grâce au secours envoyé par le vice-roi, qui, à la première alerte, s'était jeté dans son yacht, et donnait partout des ordres dont il surveillait lui-même l'exécution. Il fit aussitôt préparer et mettre sur la défensive les batteries de terre; en même temps, vingt-cinq bâtiments commandés par son gendre, Moharem-Bey, sortaient à la rencontre de l'ennemi : mais les Grecs avaient disparu dès qu'ils virent que la surprise méditée avait été déjouée par la vigilance de Méhémet-Ali. Moharem-Bey chercha quelque temps les vaisseaux grecs, et les trouva dans les eaux de Rhodes, où ils cherchaient à opérer un débarquement. A la vue de l'escadre égyptienne, ils se dirigèrent à toutes voiles vers l'Archipel.

A la même époque, une insurrection éclata à la Mecque. Au milieu même du temple de la Kâba, le chérif Yahia, dont il a été question lors des affaires du Nedjd, assassina son neveu, qu'il soupçonnait de vouloir subrepticement se mettre à sa place. Le plus clair des espérances de ce neveu

était fondé sur les relations étroites qu'il entretenait avec le gouverneur, Ahmed-Pacha ; et Yahía, craignant avec juste raison d'être pris à partie par celui-ci à l'occasion de ce meurtre, se réfugia parmi les bédouins de la tribu de Harb, toujours prêts à se soulever. Comme toujours aussi, les insurgés infestèrent les environs de la Ville-Sainte de leurs brigandages. Ahmed-Pacha marcha contre eux à la tête d'un fort parti de cavalerie ; mais il fut battu près du mont Arafat, et le parti du chérif, grossi rapidement de toutes les hordes qu'attirait l'espoir d'un pillage irréfréné, devint formidable. Aussitôt qu'il fut instruit de ces faits, Méhémet-Ali donna l'investiture du chérifat à un certain Mohammed-Ebn-Haun, qui résidait au Caire, et le mit en route le 5 octobre 1827, avec cinq bataillons de troupes du Nizam et mille cavaliers maugrébins. Nous verrons plus tard ce qu'il en advint.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



